



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

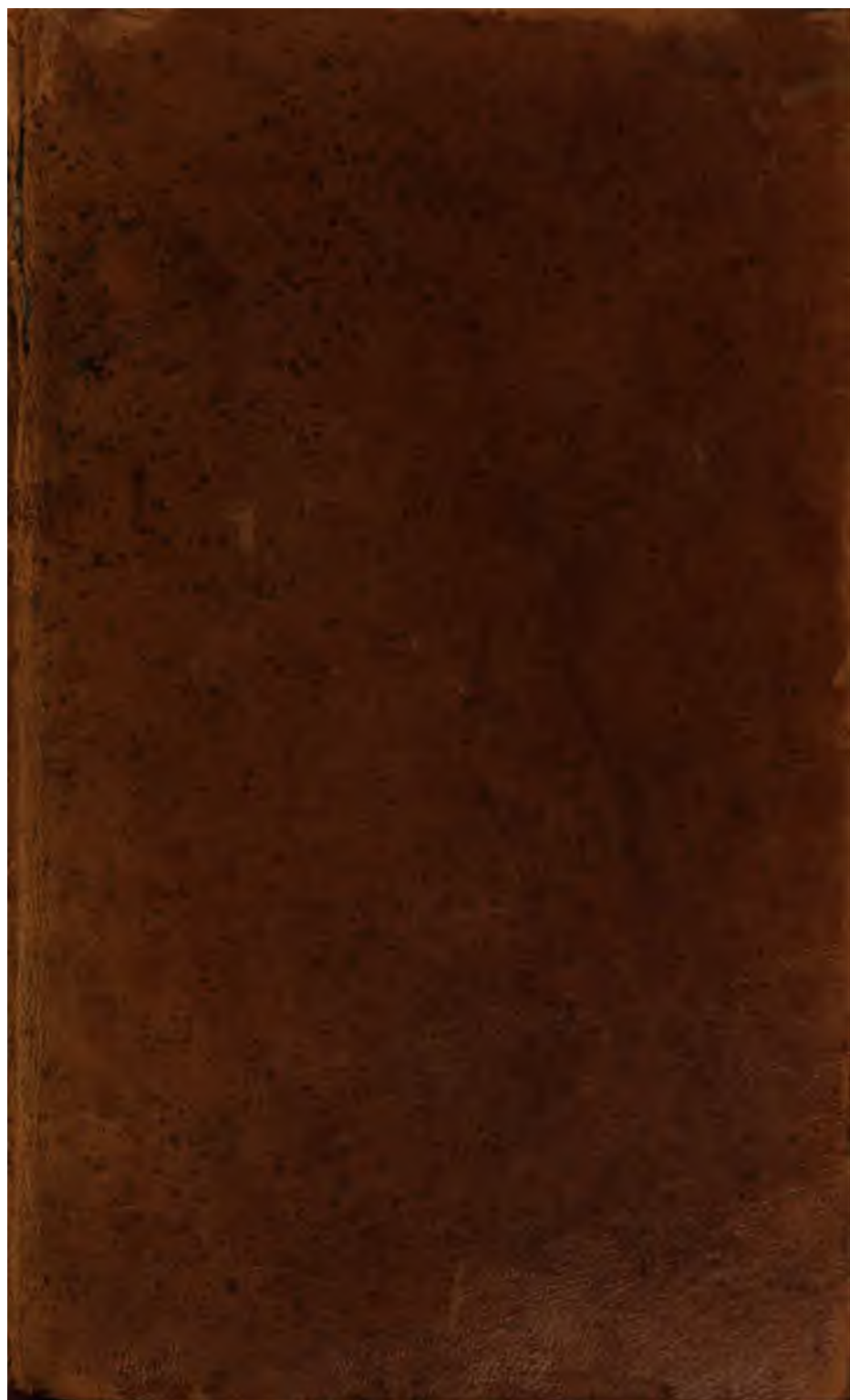
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

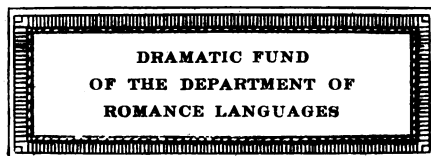
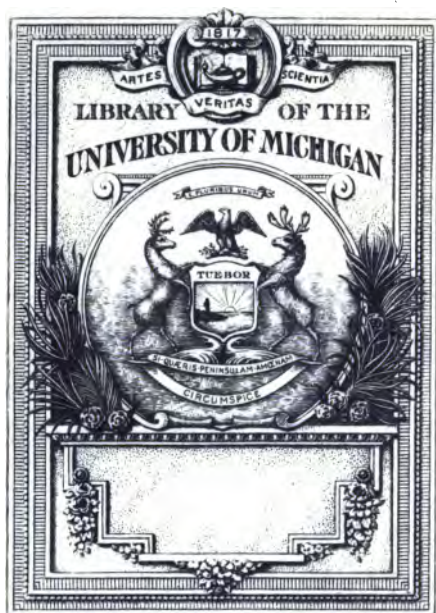
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





PQ

1211

A2

B58

2450



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre G.

TOME VINGT-UNIÈME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Gabrielle de Vergy.

Gaston & Bayar.

Guebres. (les)

Guillaume Tell.

Graces. (les)

Georget & Georgette.

Gui (le) de Chêne.

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre G.

TOME VINGT-UNIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

C

P

GABRIELLE

DE VERGY,

PAR M. DE BELLOY.



CETTE Tragédie, ainsi que celle de Gaston & Baïard, se trouve à BORDEAUX, chez les Freres LABOTIERE.

A BEZANÇON, chez de St. AGATHÉ.

A LYON, chez ROZETTE.

A MARSEILLE, chez MOSSY.

A METZ, chez MARCHAL.

A RENNES, chez Jacques VATAR.

A NANTES, chez la Veuve VATAR, & Fils.

A ROUEN, chez Abraham LUCAS.

A CAEN, chez LE ROI.

A STRASBOURG, chez BAYER.

A LILLE, chez JACQUEZ.

GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE:

Pierre Laurent Burette
Par M. DE BELLOY,
CITOYEN DE CALAIS.

Improbe Amor, quid non mortalia peßera cogis?

Virgile.

Le prix est de 30 fols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoit, au Temple du Gout.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Page 108, Vers 11. cette abîme : lisez cet abîme.

Drame, 7 h.
Sept. 7. Bern. Lange.
8-7-88



A MONSIEUR
DE COUCY.

MONSIEUR,

JE m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis longtemps sur la cendre de vos Aïeux, croyant leur postérité entièrement éteinte. Eh ! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne Colonne de la Monarchie, cette fameuse Maison de Coucy, dont l'Héroïsme

héréditaire est attestée par des Siècles de gloire ? Qu'il m'est doux de consoler la Patrie , en lui montrant un trésor qu'elle possède & qu'elle croit avoir perdu ! Combien je me trouve heureux de m'être obstiné à faire des recherches dans les monumens qui nous restent de Raoul de Coucy ? Je voulais seulement y recueillir quelques fidèles témoignages des exploits & des vertus de ce Héros intéressant ; & mes recherches m'ont conduit par degrés jusqu'aux ruines d'où sortent ses respectables rejetons. Je me hâte de faire part à la Nation de cette précieuse découverte. La plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit , est , sans doute , de pouvoir annoncer la Vertu oubliée.

La Vertu oubliée ! Quand elle porte votre Nom ! J'avoue , Monsieur , que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos Ancêtres se fût affaiblie dans leurs descendans , elle auroit mérité d'être méconnue : les Noms perdent leurs droits , dès que les Ames dégénèrent. Mais qui pourra concevoir que , depuis deux cents ans , votre sang illustre ,

DÉDICATOIRE. vi]

toujours versé pour la Patrie , ait coulé avec honneur & sans éclat ? Lorsque je vous vois un Oncle , qui finit ses jours dans le simple rang de Brigadier des Armées du Roi , après soixante & deux ans du service le plus distingué ; un Pere , qui expire dans ce grade inférieur , en comptant quarante-cinq années de combats , & ne pouvant compter les blessures dont il étoit couvert : lorsque vous-même , Monsieur , je vous vois donner à votre Prince trente ans de votre vie ; & , réduit enfin à vous rendre aux besoins d'une famille nombreuse , vous consoler de ce repos nécessaire en exposant l'enfance de l'Aîné de vos Fils à toutes les rigueurs des Campagnes de la dernière Guerre ; j'ose dire hautement , & la France entière va s'écrier avec moi : voilà des Coucys dignes de leur Nom , mais qui ne sont point à leur place. Quel exemple accablant de cette fatalité qui rend presque toujours le Mérite dépendant de la Fortune !

C'est aux Maisons Souveraines auxquelles vous avez la gloire d'être Allié ; c'est

viii] ÉPITRE DÉDICATOIRE.

aux Familles puissantes qui ont l'honneur d'appartenir à la Vôtre , de faire cesser un oubli qui leur est injurieux , & de vous rendre un éclat qui doit rejaillir sur elles. Si ma Tragédie était l'époque de cette heureuse révolution , ce serait un grand événement produit , ainsi que tant d'autres , par une très-petite cause. Peut-être aurai-je lieu de me repentir , comme Poëte , d'avoir osé peindre Raoul de Coucy ; mais il est impossible que je ne m'applaudisse pas , comme Citoyen , d'avoir rendu , le premier , un hommage public aux Héritiers de son Nom & de son courage (1).

Je suis , avec un profond respect ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

D E B E L L O Y .

(1) Le Mémoire sur la Maison de Coucy , que j'ai annoncé à la tête de la Tragédie de Gaston & Bâtard , exposera les détails de cette filiation. Il paraîtra , ainsi que les autres Mémoires historiques , vers la fin de Février.

PRÉFACE.

OBSERVATIONS HISTORIQUES.

L'ÉVÉNEMENT qui fait le sujet de cette Tragédie est-il vrai, est-il fabuleux? C'est, sans doute, la première question que feront la plupart de mes Lecteurs. Mais ce problème exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une Préface; je me propose de les résoudre dans un Mémoire particulier, où je me flatte que le Public trouvera des détails curieux & intéressans. Qu'il me suffise de dire ici, qu'en traçant le plan de ma Tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des Historiens : *Famam sequere.*

Mon sujet était généralement connu par une tradition ancienne, & plus encore par cette Romance délicate & pathétique, restée dans la bouche de tout le monde; fruit précieux des loisirs d'une main respectable qui s'honore en protégeant les Arts, & qui les honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heureux de ce petit Poëme, ces deux vers frappans dont j'ai tiré quelques situations de ma Tragédie.

Il voit le cœur, il en jouit :

Il lit la Lettre, il en frémit.

A

Roman de
Mademoiselle de
Luffan.

Le Roman de Mademoiselle de Luffan, intitulé les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste, a été très-célèbre, & est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les Romans d'aujourd'hui ; mais le fond de l'Ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, & sur-tout une vérité, une force dans les caractères, telles que vous croyez toujours avoir les Personnages devant les yeux : vous vous figurez à vous-même les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy & de son père, du Comte de Rhétel, & de la Dame de Rosoi : vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare : & peut-être est-ce le premier dans tout Auteur qui raconte : c'est le grand talent d'Homère, & celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La célébrité de ce Roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma Fable : je ne pouvois que perdre, en donnant à ma Tragédie une vérité historique plus exacte : j'ai conservé le nom & la qualité des Héros : le lieu de la scène & les principaux événemens.

Noms conservés.

Quant aux noms, celui de *Gabrielle* était trop connu, trop agréable à l'oreille, pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de *Faïel*, tel qu'il doit être : la Seigneurie de Faïel existe encore à la Porte de Saint-Quentin ; & j'ignore pourquoi Mademoiselle de Luffan a substitué à ce nom véritable, celui de *Fagel*, qui, aiant moins de voyelles, est moins doux & moins sonore.

P R É F A C E. 3

A l'égard du lieu de la scène , on verra Lien de la Scène.
 que je ne pouvois guères me dispenser de choisir
 aussi la Bourgogne ; car pour lier & pour rendre
 vraisemblables les événemens de la Pièce, il fal-
 lait les faire passer dans un lieu voisin de la route
 que Philippe-Auguste devait prendre pour reve-
 nir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes Per-
 sonnages dans le Château d'Autrey, qui appar-
 tenait à la Maison de Vergy, & dont une des
 branches de cette Maison tirait son nom distinc-
 tif.

Par rapport aux événemens , tous ceux qui
 m'ont paru incompatibles avec les règles où les Événemens Historiques.
 bienféances Théâtrales, ont été retranchés. Mais
 lorsque j'ai ajouté des faits nouveaux, je les ai puis-
 sés dans l'Histoire du tems. Racine avait ce scrupule,
 quand il changeait quelque chose à la Fable :
 on peut voir dans la Préface de son Iphigénie,
 comme il cite les autorités d'après lesquelles il a
 hazardé le personnage d'Eriphile. Nous devons,
 sans doute, avoir encore plus de délicatesse,
 quand il s'agit d'un fait tiré de notre Histoire mo-
 derne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme Sœur de
 la Duchesse de Bourgogne, parce que dans le
 même tems à-peu-près, il y eut une Alix de Ver-
 gy, femme du Duc Eudes III. La puissance de
 la Maison de Vergy était si grande en ce siècle,
 que Hugues, père d'Alix, fit la guerre au Duc
 de Bourgogne, d'abord avec les secours de Phi-
 lippe-Auguste, & ensuite avec ses seules troupes.
 Le Duc fut même obligé, selon Du Chesne, de
 se liquer contre ce Vassal redoutable, avec d'au-

tres Seigneurs de la Maison de Vergy. Ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes Auteurs, j'ai dû en profiter.

De même l'amitié dont Philippe-Auguste honorait Raoul de Coucy, & dont ce Seigneur était si digne; le goût des Arts qui commençait à régner dans ce siècle, & que les célèbres Chansons de Châtelain de Coucy nous attestent encore, étaient autant d'avantages qu'un Poète ne pouvait négliger sans s'exposer à se voir accusé de maladresse.

Pour faire paraître Raoul, il a été nécessaire de supposer qu'il avait survécu au bruit de sa mort & à sa Lettre fatale. Ainsi cette Lettre devient le premier fil de l'Intrigue, & le fondement des soupçons & des fureurs de Faïel. Mais la manière dont j'ai feint que Raoul avait été sauvé d'une mort prochaine, rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'Histoire. Saladin attaqua réellement, pendant la nuit, le Camp des Chrétiens, sur la fin du siège d'Acre, (autrement appelé Ptolémaïs). Plusieurs fois, dans d'autres occasions, les Sarrafins se revêtirent des armes & habits des Français prisonniers, pour pénétrer plus sûrement dans nos Tentes, & même dans les Villes que nous avions conquises. Joinville raconte que les Bédouins, excités par le prix d'un besan d'or que le Sultan mettait à la tête d'un Chevalier, entraînaient furtivement dans le Camp Français, & manquaient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les Batailles, ils avaient soin de couper les têtes des morts un peu distingués : elles étaient ensuite

P R É F A C E.

5

plantées avec faste au bout des piques, sur les retranchemens ou sur les remparts des Infidèles. L'Abbé Velly peint, d'après le même Joinville, la désolation de nos Chevaliers, qui étaient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens & à leurs amis, & *qui ne pouvaient plus en reconnaître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le Roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers Musulmans, & que les Français témoignèrent plus d'humanité. On sait que Saladin avait dû en inspirer par ses exemples.

On sait aussi que, dans ces tems où l'ignorance était profonde en Europe, nos Princes prirent quelquefois leurs Médecins en Asie, & chez les Infidèles mêmes. Par conséquent il n'y a rien que de très-vraisemblable à supposer, qu'un Chevalier fût guéri chez les Arabes d'une blessure que les Français avaient jugé mortelle. Je crois que les Lecteurs éclairés me tiendront compte de cette Loi que je m'étais prescrite, de fonder toujours des faits véritables dans les fictions nécessaire à la Tragédie.

OBSERVATIONS DRAMATIQUES.

Les dissertations qu'on lit à la tête de Brutus & de Sémiramis, serviront d'excuse & d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet était certainement plus difficile & plus dangereux à mettre au Théâtre, que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir

A iij

ses Lecteurs , par des Observations un peu étendues.

Genre de
Corneille
& de Racine.

Le titre seul de Gabrielle de Vergy annonce une Tragédie du genre le plus terrible : on se croit même menacé d'être conduit jusqu'à l'horreur. Heureusement, depuis quelques années, le Public s'est accoutumé à des situations fortes, que Racine & Corneille n'avaient pas déployées sur la Scène Française. Si vous exceptez le cinquième Acte de Rodogune, & la Tragédie entière d'Athalie, vous ne trouverez guères dans les chef-d'œuvres des deux Pères de notre Théâtre, ces violens coups de terreur, ni ces Spectacles pompeux & parhétiques qui semblaient constituer la Tragédie des Grecs. Le vrai Génie est créateur : Corneille & Racine se sont fait chacun un genre nouveau, en s'attachant à deux branches de l'Art, peu cultivées par Sophocle & Euripide. Corneille, qu'emportait l'impulsion rapide de son ame véhémence & sublime, nous a tracé les grands tableaux de l'Héroïsme & des triomphes de la Vertu : dessinant, avec une fierté vigoureuse, ces premiers traits de caractère, toujours permanens & qui distinguent les Hommes, plutôt que l'expression changeante de nos passions, par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivait le penchant de son ame douce & tendre, nous a développé les faiblesses du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines : il semblait que la richesse de son coloris enchanteur avait besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives & délicates de l'Amour, le plus varié

de tous les sentimens de la Nature.

Crébillon est le premier qui ait transporté ^{Genre des} sur la Scène Française cette terreur sombre & ^{Grecs.} majestueuse, l'ame de l'ancienne Tragédie. Electre, Atrée & le sublime Rhadamiste, nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénètre le cœur de toute part, & qui arrête le sang dans nos veines. Sans parler de la coupe d'Atrée, le seul second Acte de cette Tragédie excita un ^{De Crébil-} frissonnement continuel, inconnu jusqu'alors à ^{lon.} nos Spectateurs.

M. de Voltaire, réunissant les trois genres de ^{De M. de} ses prédécesseurs, tour-à-tour & souvent à la ^{Voltaire.} fois héroïque, tendre & terrible, a encore enrichi notre Scène de coups de Théâtre frappans & des spectacles magnifiques des Athéniens. Par-là il est parvenu à donner à l'ame des secouffes plus violentes & plus multipliées. C'est lui, sans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomène dans le vrai goût de l'antique. Œdipe, Mérope & Sémiramis en sont des garans immortels.

Il est vrai que ces deux derniers Poètes ont été traités de Novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre; mais aujourd'hui le Public accoutumé à toutes les variétés de l'Art, reçoit avec un égal empressement toute Tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préfèrent les Drame dans le goût de Corneille & de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon & de M. de Voltaire. Chaque Spectateur, selon la

différence de son caractère, ressent plus ou moins de plaisir en voyant une bonne Pièce nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, & qui n'en veulent point souffrir d'autres. Aions pitié d'eux : il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

Genre An-
glais.

Convenons cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du Théâtre d'Athènes ; en poussant trop loin l'imitation du Théâtre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des Tragédies Anglaises, celui qui caractérise le plus le génie de cette Nation, opposé à celui des Athéniens ; c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, & conduisant trop rarement aux larmes. Lisez Hamlet, Macbeth, Richard III ; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'Œdipe de Sophocle, les Bacchantes, Hercule furieux ; vous voyez des Spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or, ce n'est qu'à cette condition, qu'il est permis de présenter sur la Scène un événement horrible.

Celui des
Grecs,
quelque-
fois plus
horrible.

Œdipe incestueux & parricide, vient sur le Théâtre avec les yeux arrachés & dégouttans de sang. Agavé offre à Cadmus son père, une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un monstre qu'elle a vaincu : bientôt elle reconnaît la tête de son propre fils. Hercule s'éveille au

P R É F A C E.

9

milieu de ses enfans égorgés , nageans dans le sang & parmi les débris : tout-à-coup il apprend que c'est lui-même qui , dans son délire , a massacré sa famille entière. Certainement il n'y a rien de si affreux sur le Théâtre Anglais. Mais lisez le désespoir d'Agavé & de Cadmus , celui d'Hercule , sur-tout les douloureuses plaintes d'Œdipe , lorsqu'il embrasse ces êtres infortunés , qui sont à la fois ses fils & ses freres ; Mais tout l'horreur se change en attendrissement , & le cœur se soulage par un torrent de larmes. Mais tous les jours attendrissant.

Si quelque Poète Grec a laissé ses Spectateurs dans la situation d'une horreur sèche , il a été condamné par ses Contemporains. Dans l'Electre de Sophocle , Oreste immole volontairement Clytemnestre , qu'il sçait être sa mère. Loin de sentir aucuns remords de son parricide , il garde assez de sang-froid pour présenter le cadavre à Egisthe , en lui disant que c'est le corps d'Oreste : le Tyran lève le voile qui couvre ce corps ensanglanté , & reconnaît sa femme. Cette abomination révolta ; & elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet , en l'adoucissant. Il conserva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connaissance & une mûre réflexion : mais il donna à Oreste & à sa sœur des remords touchans , qui arrachèrent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela , Aristote loue beaucoup le Poète Astydamas d'avoir changé un peu la Fable , afin de ne point porter l'horreur aussi loin que Sophocle & Euripide , & d'avoir fait tuer Eriphile par son fils Alcméon , dans le moment où ce Prince

ignore qu'Eriphile est sa mère. Le désespoir d'Alcméon en devenait bien plus attendrissant. C'est avec des ménagemens à-peu-près semblables que nos Poëtes Français ont traité les sujets d'Oreste, de Sémiramis & de Mahomet; ils ont par conséquent mieux suivi le goût des Athéniens, que Sophocle & Euripide même.

Il n'est pas difficile de trouver dans le cœur humain les raisons de cette règle Dramatique, sur laquelle j'insiste en ce moment. Quand je vais voir une Tragédie, c'est certainement un plaisir que je veux me procurer. Or, si vous ne me remplissez l'ame que d'idées noires, barbares & monstrueuses qui la révoltent, l'humilient & la mettent au supplice; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade; appellerez-vous cela un plaisir? Frappez, percez mon cœur; osez le déchirer, l'écraser par les coups les plus terribles; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la Nature ait sagement ménagées à l'Homme. Je vous pardonnerai de m'avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l'horreur, qui est un tourment, que lorsqu'elle me conduit à l'attendrissement, qui est un plaisir. En un mot, les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l'Auteur Tragique fait à l'ame du Spectateur.

Nécessité
de joindre
la pitié à
l'horreur.

Je ne prétends pas faire prononcer un Arrêt de réprobation contre le grand nombre de Tragédies Anglaises, & contre le petit nombre de

P R É F A C E.

II

nos Tragédies, dans lesquelles cette règle dramatique n'a point été observée : je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables ; qu'on aimerait mieux en sortir attendri qu'indigné ; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'Art ; & qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

Je n'aurais jamais entrepris de mettre sur la Scène le sujet de Gabrielle de Vergy, si je n'eusse pas cru qu'il était possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir. Mais j'entrevis d'abord que je pouvais adoucir l'atrocité de la catastrophe , & que le reste du sujet fournissait des situations fortes & touchantes , capables de plaire à tous les Spectateurs de tous les Pays. En effet , on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le Théâtre la Dame de Faïel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante, je n'avais pas besoin du précepte d'Horace : *Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreus* : il suffisait de consulter la délicatesse Française. D'un autre côté, il aurait été presque aussi désagréable de faire paraître la Dame de Faïel après son horrible repas ; le Spectateur l'aurait cru toujours prête à rejeter ce mets abominable. Se borner à un récit, était une faible ressource dans un sujet, dont les premiers Actes , pleins de passions forcenées , devaient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquième Acte froid.

Il n'y avait donc qu'un parti à prendre : c'était de l'imiter l'Auteur d'Arrée & du Triumvirat ; en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hasardé

Sujet de
Gabrielle.

Seul moyen
de l'adou-
cir.

dans la première de ces Pièces , par les adoucissemens qu'il a mis dans la seconde. La Coupe d'Attrée soulève le cœur , lorsqu'elle échappe des mains de Thyeste ; parce que *les Spectateurs sont supposés voir* ruisseler le sang que Thyeste portait à sa bouche. Mais dans le Triumvirat ,

Exemples *l'Actrice seule étant supposée voir* la tête de Cid'Attrée & céron , qui est sous un voile , ce moment du Triumvirat n'excite aucune sensation funeste à la Pièce :

c'est même la Scène qui a réussi avec le plus d'éclat sur le Théâtre de Paris. Ainsi faire apporter à Gabrielle le cœur sanglant de Raoul , dans un vase où elle seule pourrait le voir , me sembla l'unique façon de risquer sur notre Théâtre cette action atroce , sans qu'elle devînt trop épouvantable. Car certainement les Spectateurs Français n'auraient jamais souffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards , quelque bien qu'il pût être imité ; & je ne conçois pas comment les Grecs ont pu soutenir la vue de cette tête de Penthée , que sa mère tient par les cheveux & porte fièrement en triomphe.

Ce n'est pas tout. J'avais remarqué , en voyant jouer Attrée , que les larmes venaient aux yeux de tout le monde , lorsque Thyeste aïant presque sur les lèvres la coupe dans laquelle il ne fait pas encore qu'on lui offre le sang de son fils , s'arrête involontairement , & dit avec cette tendre inquiétude que la Nature lui inspire. *Cependant . . . je ne vois pas mon fils !* Mais j'avais remarqué par le sang-froid barbare du féroce Attrée , que cette ironie noire & détestable ; *crainex moins que jamais d'en être séparé , renfon-*

taient les larmes & transportaient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un Maître aussi respectable que Crébillon : mais si j'avais encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon Art ; l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseraient-elles pas à lui dire : vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; & c'est vous qui nous en empêchez , en nous remplissant d'un sentiment plus fort , d'une indignation qui va jusqu'à la fureur , & qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez disposés. Comment faire autrement ? Je n'en sçais rien : c'est , je crois , un défaut de votre sujet : mais enfin , c'est un défaut.

Cette observation , que j'avais faite dès ma première jeunesse , m'est revenue à propos , quand j'ai songé à traiter le sujet de Gabrielle de Vergy. J'ai vu qu'il me serait très-facile d'éloigner Faïel au moment où sa femme découvrirait le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance ; il doit être prêt à présenter lui-même le cœur sanglant : mais à la vue de sa femme , l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'Histoire ; & c'est une contradiction qui caractérise l'amour , que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime , & de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scène , avec ce vase redoutable , le Spectateur étant dans la confidence & sachant ce que le vase contient , il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la

Différence
ces du sujet
de Gabrielle
le.

table ; on sera tenté de l'avertir de ne pas tout-cher à ce dépôt terrible : mais ce sera de l'effroi , sans horreur , sans indignation. Le seul instant où elle découvrira le vase , paraîtra horrible ; mais ce premier coup passé , me suis-je dit à moi-même , on pourra se livrer à tous les sentimens moins affreux & plus touchans , qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée : & Faïel ne nous indignant point par sa présence , on jouira d'une situation profondément douloureuse , de cette solitude du désespoir , dont l'accablement est si pathétique. Je fait plus : j'ai eu soin que ce vase , dont le Spectateur ne peut voir que le dehors , ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle : & quand elle adresse quelques paroles entrecoupées , quelques regrets tendres à ce cœur déplorable , l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces & plus pénétrantes. Enfin , je lui ai donné un délire , que je crois bien naturel après un coup si violent & si capable de bouleverser tous ses sens : j'ai espéré que cet égarement pourrait produire une situation déchirante , lorsque Faïel arriverait en proie aux plus cruels remords , & convaincu de l'innocence de sa femme ; car elle s'imagine voir entrer son père , dont on lui annonce le retour ; elle dit à son mari tout ce qu'elle dirait à son père , sur ses malheurs & sur son innocence : chaque mot doit donc percer le cœur du malheureux Faïel , & cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe ; persuadé que je

perdrais infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerais du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette Pièce, depuis cinq ans qu'elle est faite : & à force d'observer les impressions différentes que produisait le cinquième Acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j'ai remarqué que les larmes commençaient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur, qu'elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étaient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvaient retenir leurs pleurs à la dernière Scène, lorsque la victime expirante se jette involontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jeter dans ceux de son père. Si mes Lecteurs éprouvaient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurais approché du but où j'aspirais, en me proposant de réunir le pathétique du Théâtre de Paris à la terreur du Théâtre de Londres.

Je crois cependant que l'effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la Scène que dans le Cabiner : je pense que, contre l'ordinaire des Tragédies fortement terribles, celle-ci paraîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi ? Parce que les Lecteurs croiront voir le cœur, & que les Spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l'imagination : mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle tra-

Il est plus terrible à lire qu'à voir.

vaillie , & elle voit au de-là de ce qu'elle veut lui montrer.

Réflexions
sur les pre-
miers Ac-
tes.

Malgré toutes ces precautions , mon cinquième Acte restait encore si terrible, qu'il était prudent , pour le faire supporter , de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers Actes. C'est à quoi je me suis attaché , en observant toujours de mêler la pitié à la terreur ; en tâchant qu'après une Scène où l'on aurait frissonné , il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jeter au travers de tout ce sombre , plusieurs situations agréables , qui , sans cesser d'intéresser l'ame , pussent la consoler en l'élevant au-dessus d'elle-même , & en lui montrant toute la dignité de la vertu à côté de l'infamie du crime : à peu près comme on nous fait voir , dans Castor & Pollux , le Ciel un moment avant l'enfer. Il y a deux Scènes de ce genre dans le quatrième Acte ; elles sont assez neuves , & elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'Ouvrage. L'une est la Scène d'Héroïsme , dans laquelle les deux Amans s'excitent avec une sorte d'ivresse à triompher de la passion la plus véhémence. L'autre est celle où Faïel , prêt de se venger par un lâche assassinat , entrevoit une vengeance plus noble , & la saisit avec transport : c'est une ame Française à qui il suffit de nommer l'Honneur , pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

Simplicité
du sujet.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver dans mon Sujet toute la simplicité qu'exige une Tragédie consacrée à développer les tendresses

P R É F A C E.

17

Grèves & les fureurs de l'Amour. Cette passion , si féconde en mouvemens si contrastés , se suffit à elle-même dans un Drame. On trouvera ici peu d'Acteurs & peu d'événemens. Andromaque , Zaire , Bérénice , Ariane , n'ont pas le grand nombre de personnages qui étaient nécessaires dans Athalie , Iphigénie & Sémiramis , ni les incidens multipliés que nous offrent Mérope , Rodogune & Héraclius. J'ai cru n'avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de Faïel, de sa femme & de Coucy. Mais Coucy ne pouvoit paraître, tout au plus, que dans deux Actes; sans quoi son imprudence aurait indigné contre lui. Il fallait donc faire trois Actes avec le Mari & la Femme, & quelques Confidens; cela n'était pas facile, mais cette singularité m'a piqué. On jugera si elle laisse du vuide dans la Pièce, & si elle la refroidit. Parlons maintenant des caractères de ces trois Personnages.

Ce qui devait adoucir mon sujet dans son entier, & en retrancher tout ce qu'il pouvait avoir de révoltant, c'était la manière de traiter le caractère de Faïel. Ce personnage était de la plus grande difficulté à présenter sur notre Théâtre sous des couleurs fortes, & cependant agréables. S'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes Lecteurs, c'est peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon Ouvrage. Il y a beaucoup d'Amans & de Maris jaloux sur la Scène Française; il falloit donc d'abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J'ai appuyé avec soin sur les détails que la différence des sujets n'avait pas permis à nos Maîtres

Caractère
de Faïel.

d'approfondir. Faïel n'ayant aucun intérêt de politique & d'ambition , rien ne se mêle à sa passion dominante ; c'est le pur caractère de la jalousie , & j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment , qui n'ose se montrer , accoutume l'ame qu'il possède ; j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au-devant du crime , qui va toujours cherchant son propre malheur ; à qui l'indice le plus douteux paraît une preuve évidente , qui combine & arrange un long tissu de pièges tendus autour de lui , & dont le premier fil n'existe pas ; qui , croyant tout ce qu'il craint , trouve l'infamie dans l'honnêteté , l'artifice & la fourberie dans la franchise & la candeur. J'ai donné encore à Faïel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur ; & qui , rejetant la lumière qu'on lui présente , semble desirer de n'être pas désabusé : enfin cette phrénésie cruelle , qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes ; & qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes , comme il se plaisait à se tourmenter lui-même par la recherche de ses infortunes.

Il devait être intéressant. Ma plus grande attention a été de rejeter loin de moi tout ce qui pouvoit attirer sur ce caractère la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux , enfermant & maltraitant sa femme ; un Florentin de Boccace , armé de clefs,

de verroux & de poignards, est un caractère ridicule, réservé à la Comédie. D'ailleurs nos grands Poètes Dramatiques n'ont presque jamais rendu odieux les personnages que l'amour seul rend criminels. Hermione, Roxane, Phèdre, Rhadamiste, Vendôme, sont très-intéressant & devaient l'être. On en trouve encore la raison dans le cœur humain. Les crimes de l'amour ont toujours pour excuse, le délire où cette passion aveugle précipite les hommes : ceux qu'elle enivre & qu'elle tourmente, sur-tout quand ils ne sont pas aimés, sont si malheureux & si dignes de compassion, qu'il est presque impossible qu'ils n'intéressent pas. Mais j'avais, pour attendre sur le sort de Faïel, des motifs plus puissans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractère de ce genre.

1^o. Si mon cinquième Acte paraît trop atroce avec Faïel intéressant, qu'auroit-il été avec Faïel abhorré depuis le commencement de la Pièce ?

2^o. Obligé de faire trois Actes avec le mari & la femme seuls, ces trois Actes auraient-ils été supportables, si l'on avait eu sans cesse un monstre devant les yeux ?

3^o. Si Faïel persécute sa femme & mérite d'être détesté, Gabrielle est moins malheureuse, puisqu'elle n'a pas de reproches à se faire en le haïssant : au lieu que, forcée à convenir qu'il serait digne d'être aimé, la fatale passion dont elle est dévorée, lui coûte plus de remords & la rend plus à plaindre. Les âmes délicates sentiront le prix de cette réflexion, & les connaisseurs savent que le cœur de mon Héroïne devait être le siège de l'intérêt de ma

Tragédie. 4°. Enfin le but moral de cet Ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh ! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée, qu'en faisant voir les malheurs & les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses ?

Il peut
l'être.

Au reste, quand j'ai voulu que Faïel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvoit l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées & des autres scélérats de cette espèce ; car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses : au lieu que l'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de Coucy ne vient pas de Faïel, c'est Coucy lui-même qui la lui a suggéré par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs, j'ai donné aux soupçons de Faïel des motifs assez apparens pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper : & lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne ; puisque le duel était alors le jugement du Ciel. Cette fausse conviction l'égare & autorise en quelque sorte sa vengeance. Or nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, & à qui nous disons en nous-même : malheureux, tu ne commettrais pas cette barbarie, si tu sça-

vais ce que je sçais ; quel désespoir affreux tu te prépares.

Le caractère de Gabrielle paraîtra , je crois , Caractère
assez nouveau sur la Scène. C'est toujours une en- de Gabriel-
treprise délicate que d'y présenter une Femme le
mariée, aiant un Amant. Je n'ai donné à Gabrielle ni la vertu tranquille de Mariamne , ni la passion douce & concentrée de Zénobie ; mais la passion la plus ardente , combattue par une vertu égale , & surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la Dame de Faïel est plus héroïne dans ma Tragédie que dans l'Histoire , j'observerai que les siècles de la Chevalerie nous offrent plusieurs femmes , telles que celle que j'ai essayé de peindre : son caractère est donc vrai , & dans la nature. Qu'on se rappelle les amours du Chevalier Bayard & de la Dame de Fluxas ; c'est le tableau de la passion pure & violente de Raoul & de Gabrielle.

J'ai suivi l'Histoire en faisant mourir Ga- Mort de
brielle de saisissement & d'horreur. Ce n'est pas Gabrielle.
la première femme à qui l'aspect , ou la nouvelle d'un événement effroyable , ait donné la mort sur le champ. Tout le monde connaît ce vers énergique d'une Héroïne de Corneille. *Non, je ne pleure point, Madame ; mais je meurs.* J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable , en représentant Gabrielle , dès le premier Acte , comme épuisée par une maladie de langueur , qui l'avoit déjà conduitte une fois aux portes du tombeau.

Je ne pense pas que l'intérêt répandu sur Faïel

Caractère de Coucy, puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux Amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, & c'est le grand secret pour intéresser : si Gabrielle plaît, on chérit ce qu'elle adore. J'ose dire de plus, que jamais Amant ne s'est présenté sur la scène dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui. On lui a enlevé une Maîtresse qu'il idolâtre, & dont il a été adoré des l'enfance. Il vient dans le Palais même d'un furieux qui le cherche par-tout pour l'immoler. Enfin c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, & dont on s'attendait à voir le cœur inanimé, offert comme le dernier gage d'une fidélité sans exemple. Cette position singulière me paraît bien attachante.

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avais formé, de rendre mes trois Personnages intéressans : mais les Auteurs de Polieucte, de Phèdre, de Rhadamiste, de Bajazet, d'Adélaïde, & même du Comte d'Essex, ont prouvé que ce n'était pas une entreprise insensée & impraticable.

Conclusion. Je ne sçais si le Public approuvera toutes les observations contenues dans ce Discours : mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ces leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon Art. C'est-là que la Nature les a placés : c'est-là qu'elle offre à tous les Auteurs Tragiques une

P R É F A C E.

23

Mine féconde & inépuisable , dont on se contente aujourd'hui de remuer la superficie , mais dont nos grands Maîtres fouillaient profondément les veines les plus cachées.





PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.

LE COMTE DE FAÏEL.

GABRIELLE DE VERGY.

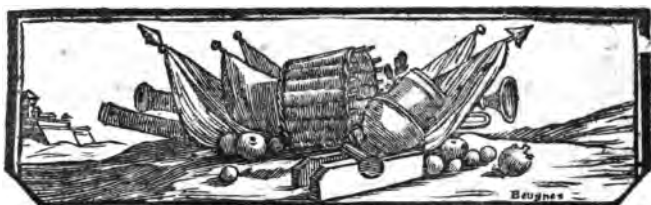
MONLAC, Écuyer de Coucy.

ALBÉRIC, Écuyer de Faïel.

ISAURE, Amie de Gabrielle.

*La Scène est en Bourgogne dans le Château
d'Autrey.*

*Les quatre premiers Actes se passent dans une
Gallerie qui communique aux appartemens de
Faïel & de Gabrielle.*



GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE;

—
ACTE PREMIER.

—
SCENE PREMIERE.

FAÏEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *après avoir observé de loin Faïel, qui paraît très-agité.*

FAÏEL tremble & gémit ! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAÏEL, *en s'affaissant.*

Je mandais Albéric, j'allai tout révéler ;
Le voilà devant moi, — je frémis de parler.

26 GABRIELLE DE VERGY,

A L B É R I C , *s'approchant.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages :
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus :
Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous consume,
Fermenter dès long-tems la brûlante amertume :
Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs :
Votre épouse mourante a vu, par la tristesse,
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l'effroi ?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi ;
Il eût volé jadis au-devant de mon zèle.
Albéric n'est-il plus cet Ecuyer fidèle,
Entre tous vos Vassaux choisi par l'Amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'Honneur suivant votre vaillance...

F A Î E L , *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie, aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs, que je brûle, — & crains de découvrir.

A L B É R I C ,

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du Roi vous montre une infortune ?
Honorant sa Couronne & le sang des Capets,
Ce Dieu, l'amour du monde, & le Dieu des Français,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendrait-il injuste ?
Pour vous, qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses loix ?

Déjà le premier don de sa reconnaissance ,
Des fruits de la Victoire accrut votre puissance :
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier Ennemi.
Quand le Duc de Bourgogne , opprimant sa famille ,
Armait contre Vergy , qui lui donna sa fille ;
Quand ce Père offensé , vous prenant pour vengeur ,
De la Duchesse encor vint vous offrir la sœur :
Le Roi , favorisant cet illustre hymenée ,
Par un ordre secret en pressa la journée.
Contre les Musulmans prêt à porter ses pas ,
Il voulut à vous seul confier ces climats :
Autrey fut , par ses soins , la dot de votre Epouse :
Par vous , bornant du Duc l'ambition jalouse ,
Il voit , avec plaisir , tant d'intérêts nouveaux
Diviser , pour toujours , deux célèbres Rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage ,
Et de votre grandeur sa parole est le gage ;
Ce qu'il promet , Seigneur , est un arrêt des Cieux :
Jamais il n'a tissé ces Traités captieux ,
Où l'Art , dans les détours d'une trame trompeuse ,
Délie , en l'engageant , sa promesse douteuse :
Ce vil talent des Cours , frêle appui de leurs droits ,
Philippe l'abandonne au vulgaire des Rois.

F A I E L.

Le Roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite,
Je crains un Ennemi qu'il ramène à sa suite,
Un Rival détesté , de qui l'art suborneur
M'a ravi , sans retour , ma gloire & mon bonheur.

A L B É R I C.

Comment ! & quel Rival pour vous si redoutable.

28 GABRIELLE DE VERGY,

F A Ï E L.

Triste & honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'allarmer ! —
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.
(*Il se lève.*)

Il s'ouvre enfin , ce cœur violent & sensible ;
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible.

A L B É R I C.

Parlez. Vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne fait à l'instant quel est votre ennemi.

F A Ï E L.

Eh bien ! connais l'objet de ma fureur jalouse ;
Connais le séducteur de ma perfide Epouse,
Celui qui cause seul mes tourmens & ses pleurs,
Celui — de qui le sang va payer mes malheurs :
C'est Coucy.

A L B É R I C.

Quoi ! Raoul ? ...

F A Ï E L.

Ce que tu viens d'entendre ;

Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché : si jamais il en fort,
S'il t'échappe un seul mot , c'est l'arrêt de ta mort.
(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir ? quelle terreur te glace ?

A L B É R I C , *tranquillement.*

Je frémis du soupçon , & non de la menace.
Je frémis de vous voir outrager à la fois
Moi, Coucy, votre Epouse, — & vous plus que nous trois.

F A Î E L.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
 Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux & coupables.
 Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir,
 A la douceur d'aimer, le tourment de haïr :
 Toi que ma bouche accuse, & que mon âme adore,
 Que j'admire & flétris, que j'offense & j'implore ;
 Plein des feux dévorans qui m'embrâsent pour toi,
 Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !
 Mais tu hais ton Epoux : vérité trop funeste ! —
 Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

A L B É R I C.

Eh ! quoi ? votre tendresse....

F A Î E L.

Est mon crime à ses yeux :

Mes soins sont importuns, mes respects odieux :
 Ma présence l'irrite ou la remplit d'alarmes ;
 Ses yeux, à mes transports, répondent par des larmes :
 Au jour de notre hymen, sa haine commença,
 Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
 Malheureux ! je croyais, dans ce moment terrible,
 Que son âme encor simple, à l'amour insensible,
 Opposait à l'Hymen cette douce terreur,
 Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur :
 Mais j'aperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
 Des regrets de l'Amour le brûlant caractère.
 S'enivrer de ses pleurs, était son seul plaisir ;
 Elle aimait ses tourmens, cherchait à les aigrir ;
 Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
 Un tendre souvenir la retint seul au monde.
 Elle implorait la Mort qui m'était tous ses vœux ;
 Elle craignait la Mort qui rompaît d'autres nœuds.

30 GABRIELLE DE VERGY,

Aux portes du trépas je la voyais charmée,
D'être libre à la fin d'aimer & d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'Epoux, se rendait à l'Amant.

A L B É R I C.

Eh ! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare ?
Vous cherchez le malheur : & vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

F A Ï E L.

Je ne puis me tromper en jugeant l'Infidelle :
J'aime, cher Albéric, & je souffre comme elle ;
Va, les yeux que l'Amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnaissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'Ingrate allait perdre la vie ;
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa, près d'elle, ici porter ses pas :
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyaient pas ;
Il scella dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

A L B É R I C.

D'où pouvez-vous savoir ? ...

F A Ï E L.

D'Armançe l'a surpris :
Mais le Traître était loin quand on m'a tout appris.

A L B É R I C., *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice,
Ne rend pas de ses feux votre Epouse complice :
Elle ignore peut être, en revoyant le jour,
Et l'audace, & l'éclat d'un téméraire amour.

TRAGÉDIE.

31

Mais depuis que Raoul s'éloigna de la France ,
Auraient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence.

F A I E L.

Non. C'est l'unique frein qui peut me retenir :
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je ? Au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que , par nos cris , le Ciel importuné ,
L'a rendue aux besoins d'un Peuple infortuné ;
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire & son étude :
Son ame, adoucissant & nos loix & nos mœurs ,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénètrent plus avant dans mon ame attendrie.
La langueur de ses yeux désarme leur fierté ,
L'empreinte des douleurs ajoûte à sa beauté.
Graces , Talens , Vertus , dont l'éclat l'environne ;
Tout eût fait mon bonheur , que Raoul empoisonne.

Mais du doute mortel dont je suis déchiré ,
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré :
D'Armance est dans Dijon , & va bientôt m'apprendre
Si ce Rival funeste à la Cour se doit rendre.
Là , mon triste devoir m'appelle près du Roi ,
Mon Épouse , à ses pieds , doit paroître avec moi ;
Là , mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sçait s'envelopper une flamme infidelle :
Et Coucy....

A L B É R I C.

Que je crains votre bras & le sien

Rivaux en gloire....

32 GABRIELLE DE VERGY,

F A Ï E L , *avec fureur.*

Attends son trépas ou le mien

Et peut-être, avant tout, la mort de la Perfide. —

J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide

De la rage au respect, de l'amour à l'horreur :

Mon destin dépendra d'un moment de fureur :

Je pourrais immoler, & venger mes victimes ;

Devenir criminel, & punir tous mes crimes ;

Vainement la vertu voudroit les ralentir,

Je ne la connaîtrais qu'au cri du repentir.

A L B É R I C.

Vous pourriez. ...

F A Ï E L.

Tout est dit : & si j'instruis ton zèle,

Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle :

Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.

Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.

Voilà l'unique soin que Faïel te demande :

Un Ami t'en conjure, un Maître le commande.

A L B É R I C.

Quand je vous blâmerais, il faudroit obéir ;

Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

F A Ï E L.

Va voir si la Comtesse au Palais revenue....

A L B É R I C , *regardant vers la porte.*

La voici.



SCENE



SCÈNE II.

GABRIELLE, FAÏEL, ISAURE,
ALBÉRIC.

GABRIELLE, à *Isaure*.

SOUTIENS-MOI.... Je frémis à sa vue!
Quelle contrainte! O Ciel!

FAÏEL, à *Albéric*.

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux, dans les siens, retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?
(*A Gabrielle qui s'est approchée.*)
Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins?
Nos Sujets comptent-ils des Malheureux de moins?
C'est pour vous que, sur eux, une Loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne:
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflâme....

GABRIELLE.

Faïel, la bienfaisance est un besoin de l'Ame:
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux;
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts:
Malheureux, elle charme & suspend nos misères,
On ressent moins ses maux en consolant ses Frères.

C

34 GABRIELLE DE VERGY,

F A Î E L.

Eh ! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer ?
 Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former ?
 La faveur des Destins rassemble sur nos têtes
 Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes ;
 Puissance , Dignités , Gloire , Trésors , Plaisirs ,
 Tout prévient votre espoir , rien n'attend vos desirs.
 Cependant les ennuis , les regrets vous dévorent.
 Il est des biens cachés que vos soupirs implorent ;
 Et ce brillant éclat des jours les plus sereins ,
 S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
 Ah ! si vous chérissiez un Époux qui vous aime ,
 Si vos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même ;
 L'Univers n'offre rien , après des nœuds si doux ,
 Non , rien à désirer ni pour moi , ni pour vous. —
 Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre ?
 Vos yeux en sont couverts , & semblent se confondre.

G A B R I E L L E.

N'avez-vous point ma foi ? Quel vain desir , hélas ! . . .

F A Î E L.

Eh ! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas ?
 C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
 Du bonheur de mes jours , s'il fait votre supplice.
 L'amour , premier devoir qu'exige votre foi ,
 Ici , comme une grace , est réclamé par moi :
 Mais vos tristes froideurs . . .

G A B R I E L L E.

Est-ce à vous de vous plaindre ?

Seigneur ? & quels devoirs me voyez-vous enfreindre ?
 Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous ,
 J'ai chéri , révéré , consolé mon Époux.

T R A G É D I E. 15

Vous avez vu la Mort , à mes côtés errante ,
 Vingt fois m'environner de sa faulx menaçante ,
 L'abîme du tombeau se fermer , se rouvrir ;
 Il prend , lâche sa proie , & la vient ressaisir.
 Dans ce corps défaillant si l'ame est affaîfée ,
 Le sentiment flétri , la raison éclipfée ;
 Ah ! Seigneur , est-ce à moi qu'il le faut reprocher ?
 Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
 L'excès de votre amour , dont je suis attendrie ,
 A fait de vos douleurs le poison de ma vie.
 Eh ! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur ,
 D'affliger un Ami dont il veut le bonheur !
 Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre ,
 Quand le Ciel va bientôt séparer l'un & l'autre ?
 Bientôt , Faïel , ces traits , ce cœur que vous aimez ,
 A la Terre rendus , y seront consumés :
 Souffrez avec courage un malheur nécessaire ,
 Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chère.
 Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi ! —
 Et je meurs sans regret , ainsi que sans effroi.

F A Î E L.

Sans regret ! — Votre cœur m'en aurait dû , sans doute :
 (*Avec amertume.*)
 Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte ? —
 (*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)
 Un Père. . . à votre amour n'en-peut-il arracher ? —
 Mais il forma nos nœuds , il ne vous est plus cher.
 A vos yeux cependant il va bientôt paraître :
 Vergy , dans nos climats , revient avec son Maître :
 Sortis , depuis deux jours , des remparts de Lyon ,
 L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.

36 GABRIELLE DE VERGY,

Par leur ordre , à l'instant , on vient de me prescrire ,
De les suivre à Paris , — & de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi , Seigneur ?

F A Î E L.

Où , Madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans , aux pompes de la Cour :
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide ,
Demande , près des Rois , votre douceur pour guide.
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux ,
Toujours nourris d'eux-mêmes en ces paisibles lieux.
S'il vous manque un printemps pour compter quatre lustres ,
Vos vertus , à la Cour , n'en sont pas moins illustres :
Ses superbes Beautés , que vous seule effacez ,
Vous aiment , en pleurant leurs attraits éclipsés :
Et dans le sein des Arts , que vous savez connaître ,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah ! Seigneur , je frémis : où me conduisez-vous ? —
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux ;
Laissez-moi , par pitié , dans ce lieu solitaire.

F A Î E L.

Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un Père.
Moi , plus Amant qu'Époux , vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des loix.
Faïel , s'il eût jamais voulu parler en Maître ,
Eût commandé l'amour : — mais l'amour ne peut l'être ;

(Il sort.)





SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

ISAURE, *je succombe : hélas ! c'en est donc fait !*
 Ils avaient ; à mon cœur , gardé 'ce dernier trait.
 • Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un Père !
 Leurs ordres , en tout tems , ont causé ma misère.
 Quoi ! mon Père & mon Roi sont mes premiers bourreaux !
 Mon ame les adore , & leur doit tous ses maux !
 Ah ! Cruels , poursuivez : traînez votre victime ,
 De l'Autel à la Tombe , & du malheur au crime.
 Vois-tu de mes destins que'est l'horrible cours ,
 Et l'abîme où je suis , & l'abîme où je cours ?
 Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare ,
 Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare ?
 Combien il abusa de ses droits paternels !
 Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels ;
 Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance ,
 Dont ma Mère approuvoit l'espoir & la constance ;
 Sa main , pour m'asservir à ses injustes loix ,
 Surprend l'autorité du plus juste des Rois ;
 Et déployant soudain l'arrêt de ma ruine ,
 Précipite , en secret , le nœud qui m'assassine.
 Loin de toi , de l'Hymen-j'allumai le flambeau ;
 Je ne vis point d'Autel , je ne vis qu'un Tombeau.
 Interdite , & voulant douter de ma misère ,
 Mes timides regards se levaient sur mon Père ;

38 GABRIELLE DE VERGY, 1

L'inhumain ! A Faïel il présenta ma foi ,
 Comme un don de ce cœur qu'il disait être à moi.
 Sa hauteur s'assurait que ma simple jeunesse ,
 Aux yeux d'un inconnu renfermant ma faiblesse ,
 Devant vingt Chevaliers , n'oserait démentir
 Un Père , à qui son sang ne savait qu'obéir.
 Hélas ! j'écouterai trop la voix de la Nature ;
 Et mon Père était sourd à ce tendre murmure.

I S A U R E.

Il est trop vrai. Toujours sa stoïque froideur ,
 Des Passions , en lui , fut étouffer l'ardeur.
 Sur elle conservant un empire suprême ,
 Il les juge en autrui , comme il les sent lui-même ;
 Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux ,
 Qui , des sens enivrés Tyrans impétueux ,
 Donnant un nouvel être à notre ame asservie ,
 Font du premier soupir le destin de la vie.
 Il crut que , respectant & bénissant son choix ,
 L'Amour devait s'éteindre , & repaître à sa voix.
 De son âge glacé , froide & cruelle idole ,
 La Politique , hélas ! par ses mains vous immole.

G A B R I E L L E.

Bien plus. — Mon cher Caucy , son horrible pouvoir
 Me défend de t'aimer , — & me force à te voir !
 Ah ! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne ,
 Pour rendre à mon Epoux ce cœur , dont il est digne ,
 Le Ciel m'en est témoin , j'ai tout fait , tout tenté ;
 Mes forces ont toujours trahi ma volonté ,
 Et j'irais de Raoul braver encore la vue ,
 Ses regards tout remplis du poison qui me tue ;
 Son affreux désespoir , dont la tendre langueur

Viendrait me rappeler tous ses droits sur mon cœur ;
 Son génie éclatant , son courage sublime ,
 Et son fidèle amour , dont l'idée est un crime ! —
 Raoul , si je te vois , pourrai-je un seul moment
 Oublier , près de toi , les traits de mon Amant ?
 Oublier ce Héros , dont l'aimable sagesse
 De son siècle grossier sut polir la rudesse ;
 Dont l'esprit déjà mûr dès sa jeune saison ,
 Mêla aux fleurs des Talens , les fruits de la Raison ?
 (*A Isaura.*)

L'instinct de la Vertu , sa pente naturelle ,
 Rapprocha , sans dessein , nos deux cœurs dignes d'elle ,
 Quand ce rapport charmant eut su les rassembler ,
 Ils s'excitaient encore à se mieux ressembler.
 Sa grande ame éclairoit , affermissoit la mienne ;
 Et pour les malheureux j'attendrissais la sienne.
 Ah ! tout va m'arracher de coupables regrets. —
 Non , je te jure , ô Ciel , de ne le voir jamais :
 Roi , Père , Epoux ; Tyrans que je n'eux plus craindre ;
 Vos menacés , vos cris , rien ne m'y peut contraindre.





S C E N E I V.

F A Ï E L , G A B R I E L L E , I S A U R E ,
G A R D E S .

F A Ï E L , à ses Gardes.

Q u' o n l'arrête à l'instant , & qu'on le traîne ici.
(Les Gardes se retirent ; il n'en reste que deux dans l'en-
foncement.)

G A B R I E L L E .

Eh ! qui donc arrêter ?

F A Ï E L .

L'Écuyer de Coucy ,

Monlac. En ce Palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit ? Quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras , ses soins mystérieux. . .
Vous frémissez ! c'est vous qu'il cherchoit en ces lieux ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidelle
Amena dans Autrey l'Amant qu'elle y rappelle.

G A B R I E L L E .

Que dites-vous ?

F A Ï E L .

Mes yeux à la fin sont ouverts ;
Tes crimes dévoilés , tes complots découverts.





SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

BANNISSEZ vos soupçons, Seigneur. Dans cette Ville,
Monlac, pour peu d'instans, demandait un asyle.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas,
On connaît ses desseins, il ne les cèle pas :
Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE.

Qu'entends-je ?

F A Ï E L, *avec joie.*

Quoi ! Raoul ? ... Il n'est plus ?

GABRIELLE.

Je me meurs.

(*Elle tombe dans les bras d'Isaure.*)

F A Ï E L.

Albéric ; vois ma honte écrite en ses douleurs :
Elle l'aime ! — Parjure ! — Ah ! la mort l'a faisie.
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie.
(*Isaure & les deux Gardes remportent Gabrielle évanouie.*)



42 GABRIELLE DE VERGY,



SCENE VI.

FAÏEL, ALBÉRIC.

FAÏEL.

(*Il veut suivre sa femme ; mais tout-à-coup il s'arrête , & revient vers Albéric avec un éclat de joie.*)

MON Rival a donc vu terminer son destin !
Mais il était aimé ! — je pourrai l'être enfin ;
O mon âme reçois ce rayon d'espérance. —

(*Il veut encore sortir , & revient avec réflexion.*)

Quel nuage importun me rend ma défiance !

(*A Albéric.*)

O soupçons ! O terreur ! — Les Lettres de Vergy ,
Parmi nos Guerriers morts ne nomment point Coucy :
Vivrait-il ? & Monlac par sa fourbe insolente....

Oui , mon pressentiment m'éclaire & m'épouvante.

Ils m'ont trompé jadis : & ce bruit répandu

N'est qu'un piège nouveau qui m'est ici tendu.

Malheureuse , frémis ; si tes perfides charmes....

Nous périrons tous deux , je le sens à mes larmes :

Je sens que mon amour , qui se change en fureur ,

Peut faire de ces lieux un Théâtre d'horreur :

(*A Albéric.*)

Viens , perçons ce mystère. — Ah ! voyons l'Infidèle :

Je jure son trépas , & je tremble pour elle.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

TON secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une Amie!
Mon cœur, déjà glacé, goûtait quelque repos :
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux.
O doux sommeil de l'âme ! O langueur insensible !
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible !
Isaure, il ne vit plus ce Héros adoré ;
Gloire, Vertu, la Tombe a donc tout dévoré !
O perte dès-long-tems par l'amour pressentie !
Le Ciel même en secret m'en avait avertie ;
Ecoute ce prodige. Il te souvient du tems
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands Princes ;
Philippe & Richard même avaient, dans nos Provinces
De Londre & de Paris rassemblé les Héros,
Surpris que l'amitié confondit leurs drapeaux.

44 GABRIELLE DE VERGY,

Ils parlaient pour voguer aux champs de l'Idumée,
 Quand ma vie en ces lieux paraissait consumée :
 La Mort couvrait mes yeux de son voile pesant.
 Aux yeux de l'Ame encor Raoul était présent :
 Je crus le voir ici : non, tel que la Victoire
 Me l'a vingt fois offert, embelli par la Gloire ;
 Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
 Levant de loin sur moi son œuil désespéré ;
 S'élançant tout-à-coup sur cette main glacée,
 Que ses lèvres de feu semblaient tenir pressée ;
 Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
 Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
C'est le dernier adieu. Cent fois, ma chère Isaure,
 Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore ;
 Je vois pâlir son front & palpiter son sein ;
 Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main :
 Sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
 Raoul, revient sans cesse affliger ton Amante :
 Mon cœur m'a dit l'instant qui terminait ton sort.
 Il a senti ton cœur sous le fer de la Mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah ! ce n'est point un songe,
 Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge ;
 Vous avez vu l'Amant si digne de vos pleurs :
 Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs :
 Pour ce dernier adieu, son désespoir horrible
 Vint hasarder ses jours dans ce Palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint !

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché ;

TRAGÉDIE.

41

A votre main, Madame, il mourait attaché :
Votre Epoux , surprenant sa funeste imprudence ,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Faïel sait tout , sans doute , & ses fougueux éclats ,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

G A B R I E L L E , *très-tendrement.*

Dernier prodige , hélas ! d'une ardeur si chérie !
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie. —
Tu perds , en me pleurant , ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante , & tu meurs avant moi !

I S A U R E .

Mais Faïel. ...

G A B R I E L L E .

As-tu vu sa joie impitoyable ?

Au bruit de cette mort , son triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir , à travers ses fureurs ,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs !

(*Très-vivement.*)

Infortuné Raoul ! Ah ! douleur qui me tue !
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue ,
Je verrai mon Tyran , mon cruel ravisseur ,
Me reprocher mes maux , dont lui seul est l'Auteur. —
Quoi ! j'outrage Faïel ! Mais m'a-t-il opprimée ?
Quel est son crime , enfin , que de m'avoir aimée ?
Est-ce à moi , qui le hais , d'accuser mon Epoux ?
Quand le Ciel me punit , quand son juste courroux
Vient m'enlever l'Objet de ma flamme infidelle ,
Ah ! sçachons nous dompter , mourons moins criminelle ;
Mais on entre. Monlac s'avance ici vers moi !
Imprudent , oses-tu ?



S C E N E I I.

GABRIELLE, ISAURE, MONLAC.

M O N L A C.

DISSIPEZ votre effroi.

Madame. En liberté je puis enfin paraître :
 Faïel s'est assuré du trépas de mon Maître.
 J'ignore quels soupçons , agitant ses esprits ,
 Ont démenti la foi de mes premiers écrits :
 Mais par de longs détours , sa tranquille colère ,
 Vient de m'interroger avec un front sévère :
 La simple vérité , par ma voix , par mes pleurs ,
 A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
 Tandis que son départ promptement se dispose ,
 Il permet qu'à vos yeux , ici , je les expose.
 Madame , il ne fait point que c'est le triste emploi
 Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

G A B R I E L L E.

Eh bien ! pleurons tous deux ; — mais le puis-je sans crime ?
 Oui , pleurons un Héros que mon malheur opprime.
 Ornement de son siècle , hélas ! il a vécu ,
 Trop peu pour le bonheur , assez pour la vertu.
 Ose me l'avouer , sa mort est mon ouvrage ,
 Son désespoir sans doute égara son courage ;
 Il aura prodigué des jours si précieux ,
 Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

TRAGÉDIE.

47

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Sytie ,
Sa valeur n'était plus qu'une aveugle furie ,
Qui cherchait les dangers plutôt que les combats ,
Dédaignait la victoire & courait au trépas.
Mais la Gloire , en tout tems par lui si bien servie ,
Préparant son triomphe au terme de sa vie ,
Lui gardait une mort que les cœurs des Français
Vont tous à sa mémoire envier à jamais.

Dans ces affauts fameux , comptés pour des batailles ,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles ,
Philippe , le premier sur la brèche élançé ,
De nombreux Ennemis par-tout se vit pressé :
Raoul accompagnait sa superbe imprudence :
Dans les rangs enfoncés , tous deux brisent leur lance :
Soudain un Musulman , plus terrible & plus fort ,
Porte au Roi désarmé l'inévitable mort :
Raoul , à qui Philippe a tout ravi peut-être ,
Se jette sur le coup , le reçoit pour son Maître ,
S'applaudit , en mourant , que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire & son Roi.

GABRIELLE , *avec force.*

Ah ! Raoul , que ta mort est digne de ta vie !
Oui , j'adore ta cendre ; & tout me justifie. —
(*Avec tendresse.*)

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?
M'a-t-on privée encore de son dernier soupir ?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où , forçant la Nature ,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure ,
Baigné des pleurs du Roi qui recueillait les siens ,

48 GABRIELLE DE VERGY,

J'entendais ses regards qui vous nommaient aux miens :
 Que Raoul était grand , pleuré par un tel Maître !
 Le Roi , qui le pleurait , était plus grand peut-être.
 A travers mes douleurs , quel spectacle pour moi !
 L'Amitié sur le Trône & dans le cœur d'un Roi ! —
 Enfin nous restons seuls : plein du soin qui vous touche ,
 Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
 Quels regrets ! quels transports ! quels étranges adieux !
 Je crois le voir , Madame , il est devant mes yeux.
 « Donnons-lui , disait-il , au-delà de ma vie ,
 « D'un amour sans exemple une marque inouïe. »
 Il se soulève à peine , il trace lentement
 De ce fidèle amour le dernier monument ;
 Et lorsque des sermens le lien redoutable
 Enchaîne encor ma foi , qu'il fait inviolable :
 « Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur : —
 « Tu frémis ! s'il t'est cher , est-ce un objet d'horreur ?
 « Quitte un vain préjugé ; que le cœur de ton Maître ,
 « A la tombe ravi , te doive un nouvel être.
 « Une Amante , un Ami l'occupaient tour-à-tour :
 « Je charge l'Amitié de le rendre à l'Amour :
 « Ton cœur , où je vivrai , doit au mien ce service ,
 « Si tu crains de Faïel la jalouse injustice ,
 « Au généreux Rhétel tu peux te confier :
 « Sur-tout , que ce billet soit offert le premier.
 (*Il tire le billet.*)

G A B R I E L L E.

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre !

MONLAC , *lui présentant le billet.*

C'est l'écrit.....

GABRIELLE *le prend en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre.

(*Elle*)

(Elle lit :

*Je meurs. Mon âme vit à jamais pour t'aimer :
J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle ,
Ce cœur que , pour toi seule , elle dut animer.
La moitié de ton cœur , ma chère Gabrielle ,
Au tombeau , loin de toi , ne veut pas s'enfermer :
Elle va te rejoindre..... hélas ! quel triste hommage !
Qu'il va t'épouvanter !..... Non ; c'est Raoul , c'est moi ,
C'est ce fidèle Amant qui comptait sur ta foi.
Adieu. Mon âme fuit , emportant ton image ;
Mon cœur est plus heureux , il reste auprès de toi.
Ah ! — ton âme long-temps n'attendra point la mienne ;
Ton cœur vient dans ma tombe , échappé de la tienne ;
La Mort , brisant mon joug , va refermer nos nœuds. —
Monlac , je n'ose plus vers toi tourner les yeux.*

MONLAC.

Madame.....

GABRIELLE.

Non ; arrête. Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image. —
C'en est fait. Il le faut : expirons de terreur.

(Elle se tourne vers Monlac.)

MONLAC.

Ah ! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le Ciel , (dirai-je , hélas ! ou propice ou sévère ?)
Interdit à mes mains ce fatal ministère.

GABRIELLE.

Dieu ! quel espoir me luit ?

MONLAC.

Apprenez des malheurs.

D

50 GABRIELLE DE VERGY ,

Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'étoit peu que Raoul mourût pour la Patrie ,
Le Sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

G A B R I E L L E .

Que dis-tu ?

M O N L A C .

Ce billet m'est à peine remis ,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis :
Je vois l'horreur , le sang , les flambeaux & les armes
Remplir le camp François de débris & d'allarmes.
Saladin trop instruit du grand Art des Guerriers ,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers :
De nos Chrétiens captifs , son adroite imposture
Avoit , aux Musulmans , fait revêtir l'armure :
La Mort voloit , sans bruit , sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé ,
Fut , sous mon corps sanglant , massacré sans défense ;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance ,
Expiant notre erreur , chassant les Sarrafins ,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains ;
Ni ses yeux , ni les miens , ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux Maître.
Dans des monceaux de morts mutilés & meurtris ,
Chacun cherchoit en vain ses frères ou ses fils :
Les Monstres au Sultan fier de telles conquêtes ,
De nos Chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quels revers le Destin , malgré moi ,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrâce , en quittant la Syrie ,
La tempête me jette aux rochers de Candie :
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour ,

TRAGÉDIE.

51

A peine ai-je du Roi devancé le retour ,
Et j'arrivois de Gène aux rives de la Saone ,
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE , *dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du Sort ?
Il veut multiplier ton trépas & ma mort.
Monlac , daigne épargner ma misère profonde :
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde ?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands :
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va , mon dernier moment , que cette lettre avance ,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh ! qu'ai-je à désirer ? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre , il fut trop obéi ;
Je vous donne la mort : je la porte à son Père ;
Et la trouver moi-même , est le bien que j'espère.
Adieu , Madame.



SCENE III.

GABRIELLE , ISAURE.

GABRIELLE , *se jettant dans les bras d'Isaure.*

ISAURE... Amie...

(*la repoussant.*)

Eloigne-toi.

ISAURE...

Permettez que mes soins....

Dij

54 GABRIELLE DE VERGY,

(*Il lit le billet rapidement.*)

C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême.

Ce gage de sa mort.....

GABRIELLE, *voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux.

F A I E L.

Un Amant adoré..... fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois , Seigneur : & j'ai dû vous le taire ,
Quand j'ai craint pour vous deux cet aveu trop sincère.

Allié de mon Roi , fils des braves Coucys ,
Digne en tout de ma main & du sang des Vergys ,

Ce Héros me fut cher dès l'âge le plus tendre ,

Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre :

Si ma mère eût vécu , Vergy , dans mon courroux ,

Ne m'auroit fait jamais accepter d'autre Époux.

Mais par un ordre affreux , à l'Autel appelée ,

A de vains intérêts en esclave immolée ,

Du pouvoir paternel je subis la rigueur ;

Il fallut par serment renoncer au bonheur :

Trainant loin de Raoul ma chaîne infortunée ,

A ne le voir jamais je m'étois condamnée :

Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés ;

(*Montrant la lettre qu'il tient.*)

Voilà ce qui m'en reste , — & vous me l'enviez !

J'ai combattu , deux ans , cette invincible flâme ,

Ce sentiment , la vie & l'âme de mon âme :

Sans vous , la Vertu même approuvoit ses transports :

J'ai connu , par vous seul , la honte des remords ,

Osez me reprocher un penchant légitime ,

T R A G É D I E.

55

Qui devient mon supplice , & ne fut point mon crime :
 Je devois vous garder , & vous gardois ma foi :
 Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi ?
 Je dis plus. Au milieu des tourmens que j'endure ,
 Me suis-je , devant vous , permis un seul murmure ?
 Ah ! c'est mon Père encor qu'ici j'ose accuser :
 De ma main , sans mon cœur , il voulut disposer ;
 C'est lui qui perd enfin , par sa rigueur extrême ,
 Raoul , sa fille , vous , & peut-être lui-même.
 Son refus , pour vous seul , eût été douloureux ;
 Mais , m'unissant à vous , il fit trois malheureux.
 Dieu ! par ses seuls regrets daigne punir mon Père ;
 Des Enfans immolés , que je fois la dernière !

F A I E L.

Qu'ai-je fait ? je m'abhorre , & tombe à vos genoux.

(Elle le retient.)

Ah ! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux. —
 Mais quel supplice affreux moi-même je m'impose !
 Je sens deux fois tes maux , quand c'est moi qui les cause.
 Né fougueux , violent , extrême en tous mes vœux ,
 Je ne puis gouverner mes sens impétueux ;
 Et depuis que l'Amour , sans rapprocher nos âmes ,
 Dans mon cœur tout de feu , répand encor ses flammes ,
 Faïel est , vers vous seul , emporté loin de soi :
 Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi ;
 Mes jours , si vous m'aimiez , seroient purs & tranquilles ;
 Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

(Avec un peu de joie.)

Je crois qu'enfin le Ciel qui nous unit tous deux ,
 T'enlève mon Rival pour mieux serrer nos nœuds ;
 Il détruit l'aliment de ta flâme funeste.

D iv

36 GABRIELLE DE VERGY,

Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger & plus doux :
Remplis ton seul devoir, règne sur ton Époux ;
Inspire-moi ton âme & si pure & si tendre ;
Sur tout ce qui t'approche elle fait se répandre :
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur :
Rends-moi.... tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.
(*Très-vivement.*)

Arbitre de mon sort , maitresse de ma vie ,
Tu vas , de mes destins , répondre à ma Patrie ;
Sur les pas des Héros j'ai su me signaler ;
Soutenu par ta voix , je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance ,
Je vais la surpasser. Ah ! vois , pour l'indigence ,
Pour mon Peuple épuisé , tous mes trésors s'ouvrir ;
Je ferai des heureux , ce sera m'enrichir.
(*Tendrement.*)

Mais — promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton âme à mes soins inflexible ;
Que tu vivras pour moi ; que , respectant tes jours ,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

G A B R I E L L E , *le regardant avec douceur.*
Et contre tant d'amour mon cœur peut se défendre ?
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre.
Vous , qui me demandez des leçons de vertus ,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez , je vous dois le plus grand sacrifice.
Ciel ! — le puis-je achever ? & détruire , en un jour ,
Le sentiment profond du plus constant amour ? —
Je vous offense encor. — Mais pourriez-vous me croire.

TRAGÉDIE.

57

Si je vantois déjà cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du tems , de mes efforts ,
Du droit de vos vertus , du pouvoir des remords ;
J'ai honte..... de n'ôser promettre davantage :
De ma sincérité cette crainte est le gage.

(*Avec fermeté.*)

Seigneur , ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir :
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher & cruel qu'annonce cette lettre :
Sur-tout à mes regards ne la montrez jamais ,
Et ne me nommez point le Héros que j'aimais.
Je fais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage ,
Ce n'est plus signaler ma foi , ni mon courage ,
Qu'après sa mort , hélas ! oublier mon Amant.

(*Avec douleur.*)

Que n'eus-je le bonheur de l'oublier vivant ! —
Mes jours sont votre bien , & ma juste tendresse.....

F A I E L.

Mon âme s'abandonne à la plus douce ivresse.
Quoi ! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi ,
Et le don de ton cœur fuit le don de ta foi !





S C E N E VI.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC,

ALBÉRIC, à Faïel.

ON vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAÏEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah ! parle sans contrainte, & ne lui cache rien ;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC.

Seigneur..... Si vous saviez.....

FAÏEL.

Quel est donc ce mystère ?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAÏEL.

Je tremble.

GABRIELLE, *à part.*

D'où vient cette sombre terreur ?

FAÏEL.

Madame, permettez : — excusez son erreur : —

Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre :

Croyez qu'en votre sein je pourrai les répandre.

(*Elle sort, en les regardant avec la plus vive inquiétude.*)



SCÈNE VII.

FAÏEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

DES remparts de Dijon d'Armance est revenu ;
Seigneur ; — Raoul respire , & d'Armance l'a vu.

FAÏEL, *avec le plus grand éclat.*

O Ciel ! Quoi ! ce billet !... Ah ! vois leur imposture ;

(*Il donne la lettre à Albéric , qui la lit.*)

Et — je viens de tomber aux pieds de la Parjure ! —

J'avois bien pressenti leurs noires trahisons ,

Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons ;

Malgré l'appas flatteur d'une odieuse histoire ,

Mes doutes obstinés refusoient de la croire.

(*Reprenant la lettre avec fureur.*)

Eh bien ! vante-moi donc leur candeur & leur foi.

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du Roi ,

Ils sortoient de Dijon. Philippe à son passage ,

Veut , aux murs de Vergy , recevoir votre hommage.

D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu ;

Ignorant le faux bruit par Monlac répandu ,

De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même ,

Pour hâter son retour , son zèle étoit extrême.

Mais Raoul , un Héros !..... Il faudroit éclaircir.....

60 GABRIELLE DE VERGY, &c.

F A I E L.

Lui-même , cette fois , m'apprend à le punir.
Oui , son billet infâme & m'inspire & me guide.
Allons plonger ce fer au sein de la Perfide ;
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant ,
Aux yeux épouvantés de son indigne Amant.

A L B É R I C.

Seigneur !

F A I E L , *s'arrêtant.*

Pourquoi frémir ! Elle est la plus coupable ,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable :
(*Avec une joie amère.*)

Que le cœur de Raoul soit percé le premier.
J'apporterai ce don qu'il feignoit d'envoyer.
Au milieu de la Cour , sous les yeux de son Maître.
En montrant cet écrit , je vais frapper le traître.

A L B É R I C.

Ah ! daignez.....

F A I E L.

Je voudrois , de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre , & moi-même après eux.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, à un *Officier*
de Faïel.

VA, sers un inconnu que son bonheur t'adresse :
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la Comtesse ;
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds ,
Je viens chargés de soins importans pour tous deux.

(*L'Officier sort.*)

Respire enfin , Raoul , dans des lieux qu'elle habite. —
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite.
Voilà de notre amour les premiers monumens ;
Ces murs , témoins chéris des plus purs sentimens.
Que de doux souvenirs , dont le charme suprême ,
A qui n'est plus heurté , tient lieu du bonheur même !
Je gémis ! Gabrielle , en d'autres tems , hélas !
Prêt de te voir ici , je ne gémissois pas.
Là , même avant nos yeux , nos ames se cherchèrent ; —
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.
Là , vingt fois en secret , sortant des champs d'honneur ,

62 GABRIELLE DE VERGY,

Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur ,
 Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures ,
 Tes pleurs , dans ce Palais ont lavé mes blessures :
 Ton âme fugitive & prête à s'exhaler ,
 Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler .
 Enfin , malgré la mort , mon cœur venait s'y rendre ,
 Et , pour être avec toi , survivait à ma cendre .
 Trop ingrate Faïel , quels droits j'ose attester ! —
 Faïel ! — Est-ce le nom que tu devrais porter ?
 Sous un joug odieux , séchant dans l'amertume ,
 La langueur du trépas lentement te consume :
 Et mes jours presqu'éteins ont pu se rallumer !
 Ne meurs point pour l'amour , vis plutôt sans m'aimer .
 Sans m'aimer ! quel espoir ! — Ah ! je fuirai ta vue ;
 Que pour un seul moment elle me soit rendue ?
 Je ne puis accorder mon bonheur & le tien :
 Juge combien je t'aime ; oui , je renonce au mien .



S C E N E II.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, *à part.*

POURQUOI me retenir ? — & m'observer sans cesse ? —
 Quel ami de Rhétel cherche à voir la Comtesse ?
 (*S'approchant de Raoul , qui est détourné .*)
 Est-ce vous ?

COUCY, *l'apercevant.*

Toi , Monlac ! — Encor dans ce séjour ?

Aurais-tu donc appris que je revois le jour ?

MONLAC, *immobile d'étonnement.*

Ses traits..... Sa voix.... Mon Maître ! O céleste clémence !
Il vit ! — Tu veux encor le bonheur de la France.

(*Il se jette dans les bras de Raoul, qui les lui tendoit.*)

Par quel miracle enfin, nous êtes-vous rendu ?
Le Ciel, le juste Ciel en doit à la vertu.

COUCY.

O mon Ami, connaît quel destin nous rassemble !
Mais dis-moi, le premier, les raisons....

MONLAC.

Ah ! je tremble !

Songez que , pour vos jours , tout est à craindre ici :
Le soupçonneux Faïel....

COUCY.

Est aux murs de Vergy ;

Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne Epouse ,
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.

Si dépouillant la pourpre & l'or des Chevaliers ,
J'emprunte les couleurs des simples Ecuyers ;
C'est pour elle un moment , qu'à la honte de feindre
Mon austère candeur a daigné se contraindre :

Et j'ai choisi l'instant , qu'appelé près du Roi,
Faïel porte à ses pieds les gages de sa foi ,

Pour venir m'acquitter d'un soin cruel & tendre ,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.

Mais toi , qui te retient dans ces tristes climats ?

Chez mon Père d'abord as-tu porté tes pas ?

Que son âme sensible allarme ici la mienne !

Le récit de ma mort aura causé la sienne.

64 GABRIELLE DE VERGY ,

MONLAC.

Seigneur , il n'a point su sa perte & mon erreur.

COUCY , *avec transport.*

Nature , il est encore un plaisir pour un cœur.

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zèle :

Depuis une heure à peine , aux mains de Gabrielle

J'ai remis ce billet , où vos tristes adieux....

COUCY.

Des pleurs en le lisant , ont-ils rempli ses yeux ?

MONLAC.

Ah ! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

COUCY , *vivement.*

J'aurois dû le prévoir. Quelle étoit ma furie ?

Quels coups ce vain hommage eut porté à l'Amour !

Va la tirer d'erreur , apprends-lui mon retour. —

Mais non : c'est lui donner une mort plus certaine ;

Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine ,

Arrachant le poignard , va déchirer son cœur. —

Ménage habilement ce dangereux bonheur.

Sur-tout si sa vertu redoute ma présence ,

De mes feux toujours purs , peins-lui bien l'innocence :

Dis que d'un Chevalier je remplis le devoir ;

Dis que j'aime , sans crime , & même sans espoir ;

Que je suis , en un mot , quelque ardeur qui m'inspire ,

Trop digne de son cœur , pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)



SCENE

SCENE III.

COUCY, *seul.*

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir !
*(Il voit de loin Gabrielle arriver par un côté opposé à celui
 par où Monlac est sorti.)*

Dieu ! la voici ! — Monlac n'a pu la prévenir.
 Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure ;
 Je vois ses traits divins, l'honneur de la Nature :
 Non , jamais sa beauté dans sa brillante fleur ,
 N'eut cet appas touchant de la tendre langueur
 Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes :
 Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes ;
 Elle parle, écoutons.

(Il se retire sous un portique sombre.)

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *se promenant sans voir Coucy.*

RAOUL, du sein des Morts,
 Ton cœur me suit partout & brave mes remords. —
 Mais Faïel est parti sans rien daigner me dire !
 Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire ;

E

96 GABRIELLE DE VERGY,

Je l'ai cru dans ces lieux. — Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur.

(*Coucy paraît un peu sans qu'elle le voye.*)

Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance ,
C'est ainsi que l'Amour m'annonçait ta présence.

COUCY, *paraissant tout-à-fait.*

C'en est trop ; approchons : je le puis sans effroi,
Son cœur l'a prévenue , il lui parle de moi.

GABRIELLE.

O Ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre ?... :

(*Elle regarde.*)

Quel objet !

COUCY, *approchant un peu.*

Elle tremble ; & moi-même....

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur.*

Chère Ombre ,

Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir....

GABRIELLE.

Où fuirai-je ?

COUCY.

Eh quoi ! votre épouvante... :

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe ; & ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *se jetant à ses pieds & lui prenant la main.*

Ce cœur respire , il vit , il brûle encor pour toi.

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah ! se peut-il ? Raoul ? tu vis ! — je te revoie !

(*Tendrement.*)

Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas, mon cœur a pu survivre.



SCÈNE V.

GABRIELLE, COUCY, ISAURE,
MONLAC.

GABRIELLE, *avec transports.*

CHÈRE Isaure.... Ah! Monlac, fais-tu notre bonheur!
MONLAC.

Oui, Madame, & déjà....

GABRIELLE, *à Isaure.*

Le voilà mon vainqueur,

L'honneur des Chevaliers, l'idole de la France.

COUCY.

J'ai tout fait pour l'Amour: est-il ma récompense!
L'Amante qu'enchainait le plus tendre lien....

GABRIELLE, *très-vivement.*

N'a d'ame que ton ame, & d'être que le tien;

Je renaiss avec toi dans ce jour plein de charmes;

Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes:

Mais des larmes de joie, & de ces pleurs heureux;

Que depuis si long-tems nous ignorions tous deux:

Mon cœur séché d'ennui, flétri par la tristesse,

S'épanouit enfin dans sa pure allégresse.

Apprends que de ce cœur rien ne peut arracher,

E ij

68. GABRIELLE DE VERGY,

Le tems ferra nos nœuds , loin de les relâcher ;
Mes chagrins conservaient cette empreinte si tendre ,
Que sur le désespoir l'Amour seul fait répandre.
Ta perte , ton retour , ce prodige nouveau ,
D'un cœur qui se donnait au-delà du tombeau ,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore ;
Plus que je ne t'aimais , je sens que je t'adore.

(Se reprenant avec la plus grande indignation contre elle-même.)

Que dis-je ? — Ah ! malheureuse ! — Et vous , cruel ! & vous ,
Qui savez que je suis sous les loix d'un époux ,
S'il ne vous reste plus , comme j'aime à le croire ,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire ;
Pourquoi , devant mes yeux , venez-vous vous offrir ?
Ingrat , de mes douleurs cherchiez-vous à jouir ?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
R'ouvriraient de mon cœur les blessures mortelles.

C O U C Y.

Moi ! jouir de vos pleurs , ou trahir vos vertus !
Gabrielle , grand Dieu ! ne me connaît donc plus ?
Elle apprend de Faïel à devenir injuste.
Va , mon cœur est encor le sanctuaire auguste ,
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré ,
Aussi pur que l'objet qui l'avait inspiré :
Née avec ma vertu , non moins durable qu'elle ,
Comme mon âme , enfin , ma flâme est immortelle.
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux.... Votre aspect me fait tout oublier.
Je sens plus que jamais dans mes veines brûlantes ,
S'irriter de l'Amour les fureurs dévorantes ,
Je suis près de l'objet dont je fus adoré.

TRAGÉDIE.

69

O rage ! & sans espoir je m'en vois séparé !
A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre ;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre.

(*Avec la plus grande fureur.*)

Que ne m'écrasiez-vous , murs de Ptolémaïs ,
Avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris !
Hélas ! ces malheureux chérissaient tous la vie ;
Je la hais , — c'est à moi qu'elle n'est point ravie !

GABRIELLE.

Modérez donc , cruel , ces ardentcs fureurs ;
Et , par pitié pour moi , commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi du moins quel sujet vous amène , —
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine ?

COUCY.

Vous , Madame. — Oui , vous-même. Et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'Amour.

Lorsque l'altier Richard , plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme ,
Égorgeait ses Captifs au nom de notre Foi ,
Je suivis vos leçons , je sauvai ceux du Roi ;
Je réclamai pour eux la loi constante & pure ,
Que la Religion reçoit de la Nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense , à mon tour , aux Sarrafins livré ,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage ;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du Sultan , qui prit soin de mes jours ,
Je me vis prodiguer l'utile & prompt secours
De cet Art qui commande à l'âme fugitive.
Art négligé par nous , que l'Arabe cultive.

(*Vivement.*)

Ranimé par ses soins , je me dis en secret ,

E n

70 GABRIELLE DE VERGY,

Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes;
Cet espoir, ce desir, qui réchauffoit mes sens;
Rendit des végétaux les efforts plus puissans;
Enfin ce fier Sultan que l'ignorance abhorre,
Me renvoye à mon Roi qui me pleuroit encore:
Tant la reconnaissance a d'invincibles droits,
Par qui l'Humanité nous rappelle à ses loix;
Sans distinguer le Culte & l'Empire où nous sommes,
L'Homme chérit toujours le bienfaiteur des Hommes.

GABRIELLE, *réfléchissant avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son Bienfaiteur!
En lui mon Souverain voit son Libérateur!
Par-tout où le Destin nous donna la victoire,
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire!
Et quand tout l'Univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus;
Moi qui chéris ton cœur, qui t'aimai la première.....

C O U C Y.

Ton âme m'appartient, malgré la terre entière;
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il, pour s'allumer, attendu notre aveu?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être,
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

G A B R I E L L E.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux à l'instant nous en serons punis.
Je triomphe fuyant, je fors de ta présence.
Ne me voyez jamais: respectez ma défense.

C O U C Y.

Arrêtez un moment; promettez-moi du moins

TRAGÉDIE.

71

Que vos jours conservés....

GABRIELLE, *vivement.*

Ah ! quels funestes soins

De prolonger mon erime & l'horreur qui m'accable !

Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui ? Vous !

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux ,

Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux

Que j'aimerois sans toi : mais dont mon injustice

Regarde les bontés comme un affreux supplice.

Sais-tu qu'à cet Époux , ici même en ce jour ,

Mon devoir a promis d'oublier ton amour ?

COUCY.

Quoi ! Faïel a connu notre ardeur mutuelle ?

GABRIELLE.

Ta lettre dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu , cruelle....

GABRIELLE.

Eh ! n'en sois point jaloux. Va , cet écrit vainqueur ,

Sans cesse , en traits de feu , se retrace en mon cœur , —

Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre ?

Pars , sauve à ma vertu l'affront de se défendre.

Tu mourois pour l'Amour , va vivre pour l'Honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh ! qu'importe la Gloire à qui perd le Bonheur ?

GABRIELLE.

Ton Roi que tu chéris....

E iv

72 GABRIELLE DE VERGY,

C O U C Y.

C'est lui qui nous sépare.

G A B R I E L L E, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs ! Ingrat ! il les répare :

Tu règues dans sa Cour : ses bienfaits.....

C O U C Y.

Ah ! sans toi ,

La Cour , le Monde entier , n'est qu'un désert pour moi.

G A B R I E L L E.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

C O U C Y, *toujours abattu.*

Je dois , perdant le plus , me plaindre davantage.

G A B R I E L L E, *toujours vivement.*

Ton âme peut du moins exhaler sa douleur ,

Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur :

Va gémir loin de moi , rien ne peut te contraindre ,

Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre.

Allez enfin , songez que des murs de Vergy ,

Faïel , en peu d'instans , peut revoler ici.

Du bruit de votre mort sa haine détrompée ,

A découvrir vos pas est sans doute occupée :

Peut-être il fait déjà qu'arrivé dans ces lieux.....

C O U C Y.

D'Armanche étoit le seul dont je craignois les yeux :

Mais il ne m'a point vu.

G A B R I E L L E.

Quel bruit se fait entendre !

(*A Monlac & à Isfure.*)

Voyez tous deux.

(*Ils sortent.*)

Hélas : s'il venoit vous surprendre !

TRAGÉDIE.

73

Eh ! comment pourriez-vous échapper à ses traits ?

ISAURE, *rentrant.*

Seigneur, c'est Faïel même.

GABRIELLE.

Ah ! fuyez pour jamais.

COUCY.

Moi, fuir ?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur & ma vie ?

COUCY.

Je fors : à votre honneur le mien se sacrifie.

(*Il fait un pas , & revient.*)

Mais, Monlac.....

ISAURE.

Il arrête , & va tromper Faïel.

(*Coucy sort par une des coulisses du devant du Théâtre.*)

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte & mon trouble mortel.

(*Elle sort par l'autre côté avec Isaure.*)





SCENE VI.

FAÏEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAÏEL, *entrant par le fond du Théâtre, l'épée à la main,*
& regardant sortir Gabrielle.

ELLE fuit ! Elle est seule ! — Ah ! c'est Monlac, ce Traître...
 En osant me combattre, il a sauvé son maître.
 Du moins le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC.

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

MONLAC, *bleffé & parlant avec peine,*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente....
 Raoul.... est vertueux.... votre Épouse.... innocente....
 J'expire.

(*Il meurt.*)

FAÏEL.

L'Imposteur ! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*On l'emporte.*)

Qu'on ferme ce Portique. *Environnez ces lieux,*
 Pour suivez, *découvrez,* amenez son complice.

(*La plus grande partie des Gardes sortent.*)

Que devant la parjure ici même il périsse.

(*A Albéric.*)

Fais-la venir.

TRAGÉDIE.

79

A L B É R I C.

Seigneur, ce courroux violent....

F A I E L.

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant. —

(Il remet son épée.)

Tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes charmes ;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes.
Non, ni pitié, ni grace. Ah ! mes justes fureurs
Sçauront de tes forfaits surpasser les horreurs.

(Il se promène à pas précipité.)

Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul — accrûs par tes supplices ;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien ; —
L'arracher de ton cœur ; — t'immoler dans le sien ;
Et sous des flots de sang répandus par ma rage,
Eteindre mon amour, & laver mon outrage.

(Il s'appuie sur une colonne.)

A L B É R I C.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci ?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy !

F A I E L, *se relevant avec fureur.*

Que fais-je ? aux pieds du Roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les Courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystère on l'avoit vu partir :
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre.

Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers :
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la prière,

76 GABRIELLE DE VERGY,

Pour rester , loin de moi , dans ce lieu solitaire ,
Son refus obstiné de m'e suivre à la Cour ,
De son Amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident , ce précurseur du crime ,
(Qui dût être en effet ma première victime ,)
De son Maître , avec art , vient devancer les pas ;
Il couvre son retour du bruit de son trépas : —
On me laisse ravir cette lettre odieuse ,
De l'imposture encor recherche industrieuse !
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur ,
Pour pouvoir , sans danger , recevoir son Vainqueur ! —
Mais on ne revient point , il échappe à ma haine.

A L B É R I C.

Je conçois trop , Seigneur , que toute excuse est vaine ;
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours.
Mais pourquoi cette lettre & tous ces noirs détours ?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue ,
Ait voilé des projets.....

F A I E L.

N'en vois-tu pas l'issue ?
Monlac , dans son transport , m'alloit percer le sein ;
Son Maître , en se cachant , a le même dessein ;
(*Se promenant encore.*)
Et l'ingrate..... Ah ! souvent une Epouse infidelle ,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle :
Elle se lasse enfin d'attendre son bonheur
D'une mort qu'en secret peut hâter sa fureur ;
Et suivant des forfaits la pente trop rapide ,
Quelquefois l'adultère entraîne au parricide.
Oui , ma mort est l'objet de tes lâches amours. —
Je ne puis plus t'aimer , que m'importent mes jours ?

TRAGÉDIE.

77

Allons, il faut du sang à ma vengeance avide.

(*A Albéric.*)

A mes yeux, dans l'instant, amène la perfide ;

Je le veux.

(*Albéric fort.*)

Mais plutôt pour se faire un effort,

Je sens en ce moment mon courroux assez fort.

Que ma rage tranquille en soit plus implacable,

Imitons Gabrielle en son art détestable :

Prêtons un front serein aux plus noires fureurs ;

Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,

Laiïsons-lui quelque tems sa crédule allégresse,

Paraissions ignorer les pièges qu'on nous dresse.

A L B É R I C, *rentrant.*

La voici.

FAIEL, *mettant la main à son poignard, & s'arrêtant.*

Dieu ! commande à mon bras égaré.

(*A Albéric.*)

Cours, vois si son amant va m'être enfin livré ;

(*A tous les Gardes.*)

Je t'attends. — Vous, restez sous la voûte prochaine.





SCENE VII.
GABRIELLE, FAÏEL.

FAÏEL.

MADAME, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer,.... sans doute pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importans.

Vous voulez fuir la Cour & j'y souscris sans peine ;
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris..... vous ne sortirez pas.
J'ai su, près du Monarque, excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance ;
Votre vertu craignait de revoir un Amant, —
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit & revient vainqueur. — Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu pour vous sa flâme & votre amour ;
J'approuve & je chéris la noble retenue, —

(Avec ironie.)

Qui fuit, si prudemment, les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je fais sur vos sermens combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du tems de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence ;
Et si, dans ce Palais, il osait pénétrer,

TRAGÉDIE.

79

(*Avec menace.*)

Vous-même , à mes vengeurs , il faudrait le livrer.

G A B R I E L L E.

Seigneur , sans mon aveu , si sa flâme indiscrette ,
O fait chercher ma vue & troubler ma retraite ;
Je croirais que l'honneur , l'exilant , sans retour ,
Et vous révélant tout , fléchirait votre amour.

F A I E L , *impétueusement.*

Rien ne le sauverait de ma fureur extrême. —

(*A part.*)

Je m'emporte.

G A B R I E L L E , *à part.*

Gardons de me trahir moi-même.

F A I E L , *plus tranquille.*

Ce nouvel Ecuyer , dans ma Cour inconnu ,
Au nom de votre Amant est peut-être venu ?

G A B R I E L L E , *tremblante.*

De Raoul ! ... vous croiriez ? ...

F A I E L.

Que j'aime à voir ce trouble !

(*Ironiquement.*)

Il me rassure. — Eh quoi ! votre frayeur redouble !

Quel en est donc l'objet ?

G A B R I E L L E , *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer ;

Sans mystère , en ces lieux , j'ai vu cet Ecuyer ;

Monlac a su , par lui , le retour de son Maître.

F A I E L.

Monlac l'attend ailleurs , — pour peu d'instans peut-être.

Mais l'ami de Rhétel devrait-il se cacher ?

80 GABRIELLE DE VERG Y,

C A B R I E L L E.

Il est parti.

F A I E L.

J'en doute, & je le vais chercher.

(*Amèrement.*)

Comme il connaît Raoul ; je lui voudrais apprendre ,
S'il s'engage à me tromper , le sort qu'il doit attendre.

(*A part , avec joie , en voyant entrer ses Gardes.*)

Il vient , j'entends du bruit....

(*A Albéric.*)

Eh bien ?



SCENE



SCÈNE VIII.

GABRIELLE, FAÏEL, ALBÉRIC.

GARDES.

ALBÉRIC, *bas à Faïel.*

C'EST vainement

Qu'on le cherche au Palais ; on croit qu'en ce moment,
Dans la Ville....

FAÏEL.

(*Bas.*) (*Haut à sa femme.*)

J'y cours. — Il faut qu'en mon absence,
D'Autrey, contre le Duc, j'assure la défense.

Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir :
Mais dans quelques instans, — je pourrai vous revoir.

(*Il fait un pas, & s'arrête.*)

Ma flâme, à son aspect, malgré moi se ranime :

Tout prêt à la frapper, j'adore ma victime.

(*Il sort avec les Gardes & Albéric.*)

GABRIELLE, *anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir.

Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir ?

Sauroit-il que Raoul ?....



82 GABRIELLE DE VERGY,



SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

A. H: viens, ma chère Isaure :
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore :
Si j'en crois de Faïel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien fait-on quelle est issue ?

ISAURE, avec saisissement.

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés, vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce Palais se troubler, se confondre ;
Quand j'interroge, à peine on ôse me répondre ;
Quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant :
J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, avec éclat.

Ah ! c'en est fait. Voilà le signal du carnage.
Monlac est le premier qu'aït immolé leur rage.
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ? —
Viens ; que j'aye, avant lui le bonheur de mourir ;
Et que Faïel enfin, dans sa haine barbare ,
Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sépare ?

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.



SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, ISAURE.

G A B R I E L L E.

I S A U R E vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer.
Autour de nos remparts cette Garde assemblée,
Que Faïel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir :
Et tant qu'il est ici, puis-je ne point frémir ?

I S A U R E.

Dans les remparts d'Autrey, quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Faïel l'ignore ?
Pensez-vous, si Faïel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné ?
Votre Époux, vers Paris, vient de fuir Philippe ;
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe.
Et n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troublait plus ses yeux ?

F ij

84 GABRIELLE DE VERGY,

G A B R I E L L E.

Ge honteux sentiment , soigneux de se contraindre ,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

I S A U R E.

Mais toujours de Faël les transports enflammés
Décèlent , malgré lui , ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un Jaloux inquiet la pénible contrainte.

G A B R I E L L E.

Hélas ! en un moment peut-il ainsi changer ?
C'est ce calme suspect , dans son âme étranger ,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée ,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs avec Monlac son paisible entretien ,
Le récit qu'en ont fait Albéric & d'Armance ,
Sont autant de raisons contre ma défiance ;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci ,
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois du moins.....

I S A U R E.

Je voudrois qu'il pût encor paroître ;
Qu'un dernier entretien lui fit enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour ,
Révolteroient ensemble & l'Honneur & l'Amour :
Qu'un Héros , un Amant généreux & fidèle ,
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule , à ces raisons , donneriez tout leur poids ;
L'Amant désespéré n'entend plus qu'une voix :
L'Arrêt qui le résout à s'immoler lui-même ,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

TRAGÉDIE.

85

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Epargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante !
O terrible réveil d'une ardeur si puissante !
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur ;
Qui nourrissoit ensemble & consumoit mon cœur ;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre ;
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre :
C'est lui qui me soutient, & son fatal poison.
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire,
Je sens que j'en mourrais en pleurant ma victoire ;
Je maudis les vertus que je veux embrasser ;
Je déteste mon crime, & n'y puis renoncer.

ISAURE.

Ah ! revenez à vous ; ces honteuses allarmes.....

GABRIELLE.

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein !
Ah ! remplis par pitié ton devoir inhumain :
Ose avec dureté me reprocher mon crime ;
Dis-moi que ton Amié a perdu ton estime :
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir ;
On revient d'une erreur à force d'en rougir. —
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle :
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler :
Hélas ! en le frappant, cherche à le consoler :
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois..... & pleurois son absence.
Quel emploi je te donne ! Ah ! la seule Amitié

86 GABRIELLE DE VERGY,

Sait joindre le courage à la tendre pitié.

Va. — Le voici ! fuyons.



SCÈNE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *entrant par où il est sorti l'Acte précédent, & arrêtant Gabrielle.*

A. H ! souffrez ma présence ,
Cruelle ! je rougis de mon obéissance ,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger ,
Qu'avec vous & Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse enfin. Mais l'Honneur vous exile ;
Faiel ignore tout , il est parti tranquille :
Monlac , l'éblouissant de discours captieux ,
Pour le mieux abuser , est sorti de ces lieux :
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre...
(Si l'on ne cherche pas du moins à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez près de nos murs :
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs....

COUCY.

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grâce.

GABRIELLE.

Non....

TRAGÉDIE 37

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez;

GABRIELLE.

Il veut que je vous fuye.

COUCY, l'arrêtant.

Ah ! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir !

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine.

GABRIELLE, avec impétuosité.

Téméraire ! c'est là le vrai soin qui t'amène ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir ,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir ,
M'enivrer de mon crime ! — Ah ! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable ;
Raoul veut devenir indigne de mon cœur ,
Il faudra le haïr , — c'est mon plus grand malheur.

COUCY, la retenant encore.

Ingrate ! rougissez d'un soupçon qui m'outrage :
A vous parler encor c'est l'Honneur qui m'engage.
(Elle commence à l'écouter.)

Tantôt du foible amour les plaintives douleurs ,
En nous attendrissant ont relâché nos cœurs ;
La mort fut notre espoir & votre unique envie : —
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment ;
Renoncez — pour jamais — à ce funeste Amant.
Ciel ! — Et Raoul prononce un arrêt si terrible !
Oui ; j'exige de vous ce qui m'est impossible.

88 GABRIELLE DE VERGY,

Mais nos cœurs ont besoin , dans ce moment cruel,
De se prêter encore un secours mutuel :
Pour régler mon desin , c'est vous que je contemple ;
Et ma vie ou ma mort — dépend de votre exemple :
Fixez , encouragez mes esprits éperdus ;
L'un à l'autre , en tout temps , nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien ! mon cher Raoul , que des chaînes si belles ,
Que formoient ces vertus , soient toujours dignes d'elles.
(*Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)
Les grandes passions naissent dans un grand grand cœur ,
Qui les sent fortement , fait en être vainqueur ;
Le courage n'est point dans la froideur stoïque ,
C'est une âme de feu , qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer ,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe , en nos premiers ans , quelles rapides flâmes ,
Au seul nom de Vertu , venoient saisir nos âmes ;
Comme , leur union redoublant leur vigueur ,
Toutes deux s'exci-toient , se portoient vers l'Honneur :
Comme l'Amour lui-même , à la Gloire fidèle ,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle :
Tu viens de rallumer le même zèle en moi ;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant , dans l'ardeur qui nous presse ,
Quelque lâche retour , quelque indigne foiblesse ;
Profitions du transport qui vient nous émouvoir ,
Promettons-nous de vivre , & de ne plus nous voir.
Tandis que , loin des Rois , je vais dans ces asyles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles ;
Sur un plus grand Théâtre , en triomphe porté ,
Oracle de la France & de l'Humanité ,

Présentez aux mortels le flambeau du génie ;
 En éclairant le monde honorez la Patrie.
 Ami de votre Maître , allez devant ses pas
 Etre encor son égide au milieu des combats :
 Et de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage ,
 Quand l'Amour vous viendra retracer mon image ;
 Alors de vos vertus me croyant le témoin ,
 Pour les accroître encor prenez un nouveau soin :
 C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime ,
 Notre amour deviendrait un sentiment sublime ,
 Et que malgré l'Hymen , le Devoir & le Sort ,
 Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

C O U C Y.

Où suis-je ? — Quelle ivresse en mes sens excitée ?
 Par un torrent de feu mon ame est emportée.
 Que je sens de plaisirs & de tourmens divers !
 Quel cœur m'avoit choisi ! Quelle Amante je perds !
 Son excès de vertu me désole & m'enchanté.
 Vergy , par votre voix que la Gloire est puissante !
 Quel est de la beauté le calme séducteur ,
 Qui peut , contre elle-même , armer un faible cœur !
 C'en est fait. Je dois compte au Monde , à ma Patrie ,
 Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
 Combien je serais vil de les ensevelir !
 C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
 Sûr d'être encore aimé , je renaiss pour vous plaire ,
 Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chère ,
 Pour tant d'infortunés , — qui le sont moins que nous !
 Je veux entendre dire à cent Héros jaloux :
 « Raoul , sans nul espoir , privé de Gabrielle ,
 » Eut la force de vivre & d'être aussi grand qu'elle.

90 GABRIELLE DE VERGY,

G A B R I E L L E.

Je reconnais Raoul ; ce glorieux Vainqueur ,
S'il l'eût moins mérité , n'aurait pas eu mon cœur. —
Il est tems d'exercer ma constance & son zèle ;
(*D'un ton ému.*)

Allons. — Séparons-nous.

COUCY , *en frémissant , & après un peu de silence.*

Mon courage chancelle.

GABRIELLE , *le regardant avec fermeté.*

Non , Seigneur.

C O U C Y.

Pardonnez. — Prêts à se séparer ,
Nos cœurs , par plus de nœuds semblent se resserrer.
Triomphe douloureux plein d'horreurs & de charmes !

G A B R I E L L E.

Eh ! me coûte-t-il moins ? — Dérobons-lui mes larmes.

(*Elle s'éloigne.*)

C O U C Y , *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

G A B R I E L L E , *qui s'est arrêtée.*

Cher Raoul... pour jamais.... Hélas !...

(*Avec effort & vivement , en s'éloignant davantage.*)

Adieu , Seigneur.

COUCY , *s'éloignant de son côté.*

Adieu.

G A B R I E L L E , *à Isaire.*

Toi , va l'aider à cacher sa retraite.

(*Il sort par la Coulisse par laquelle il est entré , Isaire le suit.*)





SCENE IV.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévère, ô Ciel! doit être satisfaite,
 Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
 La confiance permise à de faibles Mortels,
 A tes puissans secours mon ame s'abandonne:
 Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
 Prends soin de ce Héros, de ses jours précieux:
 L'aurais-tu ramené pour le perdre à mes yeux? —
 Mais.... j'entends retentir le signal des alarmes. —
 Le bruit croît, il approche; & le fracas des armes...

(*A Isaura qui rentre.*)

Ah que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu.

GABRIELLE.

Que vois-je !



92 GABRIELLE DE VERGY,



S C E N E V.

FAÏEL , COUCY , GABRIELLE ,
ISAURE , ALBÉRIC , GARDES.

FAÏEL , *poursuivant Coucy qui se débat contre lui & ses
Gardes.*

RENDS ce fer.

C O U C Y.

Tu ne m'as point vaincu ;

Je brave encor le nombre.

(Son épée tombe , Albéric s'en saisit.)

F A I E L.

Albéric , qu'on l'enchaîne.

(A Coucy.)

Va , tout était prévu : la résistance est vaine.

(A des Gardes.)

(A Coucy & à Gabrielle.)

Vous , ouvrez ce Portique. Et vous , vils Scélérats ,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(On leur montre dans la Couliſſe Monlac mort.)

G A B R I E L L E.

Ciel !

C O U C Y.

Monlac égorgé !

TRAGÉDIE.

93

GABRIELLE, *à Isaura.*

Que n'as-tu pu me croire ?

COUCY, *allant vers le corps de Monlac.*

(*A Faïel.*)

O mon ami ! — Jouis de ta lâche victoire ,
Monstre.

FAIEL, *tranquillement.*

Voilà l'essai des châtimens affreux ,

Que mon juste courroux vous réserve à tous deux.

(*Avec fureur.*)

Traître , tu prétendais voiler ta perfidie ,

Comme en ce jour de crime où , partant pour l'Asie ,

Ton amour insolent vint ici m'outrager :

Mais toi-même a pressé l'instant de me venger.

Tantôt , à mon retour , ma recherche inutile ,

M'a fait voir qu'en secret retiré dans la Ville ,

Tu paraîtrais bientôt au bruit de mon départ :

Et moi , qui dédaignais les souplesses de l'Art ,

Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.

Te voilà dans le piège où tu m'as cru surprendre ;

Et que vos noirs complots , vos infâmes détours ,

Tendaient à mon honneur , & peut-être à mes jours.

(*Il le prend , & le traîne vers sa femme.*)

Viens , que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse :

Malheureuse , sa mort commence ton supplice.

(*Il veut le percer.*)

GABRIELLE, *se jettant sur lui.*

Arrêtez.

ALBÉRIC, *l'arrêtant.*

Ah ! Seigneur !

Ah ! Tigre furieux ;

Frappe , je meurs content , si je meurs à ses yeux.
 Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
 Faut-il , pour m'immoler , lui supposer des crimes ?
 Qui , nous ? contre tes jours tramer quelque dessein !
 Sans doute , quand tes yeux m'allaient ravir sa main ,
 Si , de ce coup fatal , j'avais eu connaissance ,
 Tu m'aurais vu bien-tôt , armé par la vengeance ,
 Même aux yeux de son Père osant te défier ,
 L'obtenir ou la perdre en digne Chevalier.
 Mais toi , pour m'égorger sans armes , sans défense ,
 De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
 Eh bien ! vil imposteur , j'ose te démentir :
 Devant la France entière , avant que de mourir ,
 Je déclare innocens Monlac , moi , — Gabrielle :
 Tu n'es plus son Epoux , tu t'es armé contre elle.
 La loi des Chevaliers , que trahit ta fureur ,
 A sa gloire , à ma mort , promet plus d'un vengeur.

F A I E L.

La loi des Chevaliers ! c'est moi qui la réclame :
 Je respecte ton titre en méprisant ton ame.

(*A ses Gardes.*)

(*A Coucy.*)

Qu'on lui donne une armure. Allons au Champ d'Honneur !
 Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
 Je pourrais te punir , j'en ai le droit , sans doute ;
 Tu croirais , en mourant , que Faïel te redoute ?
 Non. Français comme toi , l'honneur de me venger
 M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

TRAGÉDIE.

95

COUCY.

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle !
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire ! Et quelle horreur nouvelle !

(*A Coucy.*)

Téméraire, arrêtez. Qui ? vous ! Barbare ! vous !
Plonger vos bras sanglans au sein de mon Epoux !
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide !
Je maudis & l'amour, & l'espoir qui me guide.
Votre abord en ces lieux m'apportaient le trépas,
Vous deviez le prévoir, — & je ne m'en plains pas ;
Vous hazardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence & la mienne s'expie ;
Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous.

(*A Faïel.*)

Vous, Seigneur, écoutez.

FAÏEL, *avec la dernière violence.*

Que pourrais-tu me dire

Qui, de ton lâche amour, ne servit à m'instruire ?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin, il parle en tes regards :
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime.—
Il t'aime, il est aimé, voilà ton double crime.
Ahl tu portes la Mort & l'Enfer dans mon cœur :

(*Montrant Coucy.*)

Tu mourras avec moi, quand il serait vainqueur.
Soldats, loin de mes yeux, entraînez l'Infidelle.

96 GABRIELLE DE VERGY.

Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(*On l'entraîne.*)

C O U C Y , *aux Soldats.*

Barbares , de ses jours vous répondrez au Roi.

F A I E L.

Seul , je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi.

(*A Coucy , en le prenant par la main.*)

Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore ,

L'ardente soif du sang d'un Rival qu'on abhore.

Ingrate , puissions-nous l'un par l'autre périr !

Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

Fin du quatrième Acte.



ACTE



A C T E V.

Le Théâtre représente un Cachot où l'on voit une Table de pierre & deux Sièges. La Table est en partie cachée par un pilier.



SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, seule, assise près de la Table, sur laquelle il y a une lampe.

AH! que ma dernière heure est douloureuse & lente !
Voici donc mon Sépulchre ; on m'y plonge vivant !
O suprême Justice ! après tant de rigueur,
Daignez juger vous même entre vous & mon cœur.
Hélas ! un cœur sensible est un présent céleste ,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste ?
Tant de traits , dont le mien s'est senti déchirer ,
Quel crime volontaire a pu les attirer ?
Est-il , dans l'Univers , une ame infortunée ,
Qui , voyant mes malheurs , plaignît sa destinée ?

98 GABRIELLE DE VERGY ,

Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur , ou vaincu , je crains tout de Fâiel ;
Sans doute il me réserve à quelque horreur secrète. —

(*Avec vivacité.*)

Raoul est en danger , & mon sort m'inquiète !
Raoul , les Sarrafins ont épuisé ton flanc ;
Comment défendrais-tu les restes de ton sang ?
De tes bras affaiblis à peine as-tu l'usage ,
Tes languissantes mains vont trahir ton courage. —
Que fais-je ? — O mon Epoux ! pleine d'un lâche effroi ,
Mon ame formerait quelques vœux contre toi !

(*Elle se leve.*)

Non , fais-moi périr seul , & , par mes justes peines ,
Taris , avec mon sang , la source de vos haines :
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des Français ;
Laissez ce faux Honneur , le Père des forfaits.
Eh ! pour qui bravez-vous l'Humanité trahie ?
Est-ce à moi de coûter un Fils à la Patrie ? —
On m'apporte la mort , mes destins sont trop doux.





SCÈNE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, *suivi de deux Gardes.*

GABRIELLE.

EH bien ? Faïel, Raoul ?

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'Époux.

GABRIELLE.

Grand Dieu !

ALBÉRIC.

Près de la Tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous , confiait à mon zèle,
J'ai vu ce long combat , où la seule fureur ,
Madame , a remplacé l'adresse & la valeur.
Deux Guerriers n'ont jamais , dans un Champ de carnage,
Laisse tant de débris témoins de leur courage.
Leurs Lances dans les airs ont volé par éclats ;
Les Glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
De cent coups redoublés les Casques retentissent ;
Des Boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :
Mais par un coup plus sûr mortellement percé ,
J'ai vu de son Coursier votre Époux renversé ,
Et Raoul , triomphant sur la sanglante arène ,
S'élançer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

100 GABRIELLE DE VERGY,

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Causez, contre Raoul, défendre ce Palais;
Je m'immole à ses yeux, s'il y rentre jamais.



SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE.

CRUEL! dans ces climats conduit par la vengeance,

Voilà de ton retour l'objet & l'espérance!

Et pendant ce combat, peut-être la terreur

A parlé pourtoi seul dans le fond de mon cœur:

Peut-être, d'un Époux trahissant la mémoire,

Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire.

(*Avec un sombre accablement.*)

O malheureux Faïel! ô crime! affreux remord!

Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!

Je suis donc parricide. — Ah! son Ombre plaintive

Poursuivra, l'œuil en feu, son Épouse craintive;

Jusques dans les Enfers il sera mon bourreau.

(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu, dans la nuit du tombeau

Cette Coupable, hélas! que ta haine a formée,

Pour percer en tout tems les cœurs qui l'ont aimée. —

Mais quel spectacle horrible effraye encor mes yeux?

Mon Époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

TRAGÉDIE.

POI

SCENE IV.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC,
GARDES, *avec des Flambeaux.*

GABRIELLE

PUNTSSEZ-MOI, Seigneur, votre mort est mon crime.

FAÏEL, *bleffé, soutenu par des soldats, & le corps entouré
d'une écharpe.*

Tu seras satisfaite. — Éloignez ma victime.

Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.

Vous la ramènerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah ! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices.

SCENE V.

FAÏEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAÏEL, *s'asseyant près de la table.*

JE n'en réserve encore, dont je fais mes délices.

C'est le soin qui m'amène en ces jours ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi ! blessé d'un coup peut-être dangereux.

G III

102 GABRIELLE DE VERGY,

F A I E L.

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre ;
Il se croyait vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance, & prompt à me venger ,
Au sein de mon Rival mon bras s'est pu plonger ;
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre. —
Perfide, ton trépas suivra de près le nôtre.

A L B É R I C.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, Seigneur ,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur ,
Et maudissant Raoul...

F A I E L.

Est-elle moins coupable ?

Leurs secrets entretiens & leur fourbe exécration...
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit ;
Le Ciel fut notre Juge , & le Ciel le punit.
Soldats, cachez sa mort : je veux que la Cruelle
En croyant qu'il triomphe, ait son Cœur devant elle.

(Un soldat sort pour porter cet ordre.)

A L B É R I C.

Mais votre sang versé....

F A I E L.

Les restes de ce sang ,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc ;
Il semble que soudain , de mon cœur élançées ,
Des flâmes ont rempli mes veines épuisées :
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

A L B É R I C.

Quel projet ! Ah ! vivez....

FAÏEL.

Je déteste la vie,
 Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,
 Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
 De survivre à l'Ingrate, ou de lui pardonner.
 Si le Trône du Monde eût été mon partage,
 Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage :
 Je te donne, en pleurant, la mort que je te doi ;
 Que puis-je pour l'Amour ? — M'immoler après toi.
 Albéric, quand l'Amour s'empara de mon ame,
 Je prévis cette fin de ma funeste flâme ;
 Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
 Vint troubler les transports de ma naissante ardeur :
 Un noir pressentiment, une horreur inouïe,
 M'annonça dans l'Amour le malheur de ma vie.
 (On apporte un Vase couvert & une Lettre ; on les pose
 sur la Table.)

Tout est prêt ! — Repaissons mes yeux de ses tourmens. —
 J'en contemple à loisir les premiers instrumens.
 (Il prend la Lettre, & la montre à Albéric.)
 Reconnais le Billet, où leur lâche imposture
 M'enseigna l'art cruel de venger mon injure.
 (Mettant la main sur le Vase.)
 Tu recevras ce don par Raoul inventé :
 Ce don devient affreux par mes mains présentés.
 (Découvrant le Vase.)
 Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémissait
 (Le recouvrant.)
 L'objet de ton amour en fera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi ?

G i r

104 GABRIELLE DE VERGY,

F A Ï E L, *se levant.*

Quel plaisir pour moi, quand son œuil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra pour châtimement ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes.
Elle vient.

(*El frémit.*)



S C E N E V I.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC,
G A R D E S.

G A B R I E L L E.

TERMINEZ l'horreur où je me vois,
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

F A Ï E L.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever ici recherche encor la gloire :
Qu'après m'avoir pour toi percé d'un coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

G A B R I E L L E.

Frappez, & prévenez sa coupable espérance.

F A Ï E L.

(*Lui donnant le Billet.*) . . (*Lui montrant le Vase.*)

Tiens, voilà ton Arrêt. — Et voici ma vengeance ;
Prends, juge si Raoul doit encor m'alarmer.

TRAGÉDIE. 105

*(En allant prendre le Vase, elle jette un regard sur Faïel :
il la retient.)*

Arrête. — Son regard vient de me désarmer ;
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême ;
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime.
Ma fureur est au comble. Et mon amour plus fort. —
Oui, je veux qu'elle meure. — Et ne puis voir sa mort ;
Sortons.

*(Les Gardes s'en vont avec lui, & emportent les flambeaux ;
il ne reste que la lampe.)*

SCÈNE VII.

GABRIELLE, seule, tenant encore
la Lettre.

Que je le plains ! — Mais l'écrit qu'il me laisse...
Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyait pas vivre encor après moi.
(Elle lit.)

Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi. —
Allons. — Voici la fin de mon affreux supplice ;
(Elle regarde le Vase couvert.)
Et des dons de Faïel le seul que je chérisse :
Mon cœur, vers ce poison, s'élance avec transport.
*(Elle s'approche de la table, y met la Lettre, pose la main
sur le Vase.)*

Raoul, — tu me survis, — je dois bénir mon sort.
(Elle découvre le Vase, & jette un cri terrible.)

106 GABRIELLE DE VERGY,

Ciel! — Un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !
(*D'une voix sourde & brisée.*)

Ah ! Raoul ! — C'en est fait.

(*Elle tombe sur le Siège. Il est nécessaire d'observer encore
que le Vase est fait de manière que le Spectateur
ne voit rien.*)

S C E N E V I I I.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *entrant & parlant aux Gardes qui sont à la
porte en dehors.*

Vous la croyez coupable ;
Je suis donc sa Complice , & le suis sans remord ;
Laissez-moi partager ses tourmens & sa mort.

(*Elle avance vers Gabrielle , qui lui fait un geste sans
pouvoir parler.*)

Quoi ! que me montrez-vous avec tant d'épouvante ?
(*Ayant regardé le Vase.*)

O crime ! — Gabrielle ! Ah ! je la vois mourante ,
Immobile , l'œil fixe , attaché sur ce Cœur ,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur ;
Pâle , froide , insensible , & comme anéantie ;
Tâchons de soulever sa tête appesantie.

(*Elle lui soulève la tête.*)

Elle veut me parler. — Ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens ;

TRAGÉDIE. 197

C'est la mort. Oui, ce sont les muettes allarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris ni larmes.
(*Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, & quels transports foudrains!

GABRIELLE, *égaree.*

Raoul, mon cher Raoul!...

(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Permettez que mes mains

Eloignent....

(*Elle veut ôter le Vase.*)

GABRIELLE, *l'arrêtant.*

Sur ton Cœur, ah! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le Vase, le met derrière le pilier.*

De ses sens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *regardant à l'endroit où était le Vase,
& croyant toujours le voir.*

Cher Amant, le voilà sous mes yeux éperdus

Ce Cœur où je régnai, mais.... où je ne suis plus!

Errante autour de lui, ton ame fugitive

Se plaint, m'appelle, attend que là mienne la suive.

(*Elle se relève.*)

Ce Cœur auprès du mien semble se ranimer,

Dans ce Vase odieux je vois ton sang fumer...

(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'allarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.

108 GABRIELLE DE VERGY,

Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre Père entré dans cette Ville

GABRIELLE, *montrant toujours la place^{où}*
était le Vase.

De tous les Opprimés ce Cœur était l'asyle.

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre Père & Rhétel
Arrivaient à l'instant, & demandaient Faïel :
Ils vont, trop tard, hélas ! détromper sa furie :
Mais pour l'amour d'un Père il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *dans son égarement & croyant voir*
son Père.

C'est vous, mon Père ! — Eh bien ! contemplez mes
malheurs,

Ce sang, ce Cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.

Qui plongeait votre Fille en cette abîme immense ?

Qui ? — l'abus de vos droits & mon obéissance.

(*Elle retombe appuyée sur la table & affaiblie par la douleur.*)

ISAURE.

Quel bruit ai-je entendu ? — C'est son barbare Epoux ;

Eploré, chancelant, il se traîne vers nous.

Tigre, viens voir encor, dans ton infâme joie,

Sous tes coups se débattre & palpiter ta proie.





SCENE IX. ET DERNIERE.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE,
GARDÉS, *avec des flambeaux.*

FAYEL, *les cheveux épars, & dans le plus grand désordre.*

QU'AI-JE appris ? — Ah ! cruels, laissez-moi mon
erreur :

Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur.

Elle était innocente ! — ô Crime irréparable !

(*A ses soldats.*)

Vengez-vous, vengez-la d'un Monstre impitoyable ;

Je viens d'ouvrir au Monde, au Ciel épouvanté,

Un prodige d'horreurs par moi seul inventé. —

(*A Albéric ; en tombant dans ses bras.*)

Mais parle. Je ne puis lever les yeux sur elle ;

Respire-t-elle encore ?

A L B É R I C.

Oui, Seigneur.

FAYEL, *d'une voix faible, & s'approchant d'elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE, *toujours égarée & lui jetant un coup-d'œil
sans voir.*

Mon Père ! — approchez-vous ? — ouvrez-moi donc
vos bras.

(*Fayel lui tend les siens, elle s'y jette.*)

J'y meurs digne de vous, & vous n'en doutez pas ;

110 GABRIELLE DE VERGY,

J'immolais mon Amant à l'Époux qui me tue. —
Mais empêchez Faïel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens.
Insulter & sourire à mes derniers momens,

F A Ï E L , *désespéré.*

Non ; je viens implorer le plus cruel supplice.
GABRIELLE , *le reconnoissant à la voix & se jettant sur
la table avec un cri d'horreur.*

Ah !... je meurs.

F A Ï E L , *lui présentant son épée.*

Prends ce fer. Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur par la douleur brisé,
Dévoré de remords , par la honte écrasé :
Mes yeux , avec terreur , ont vu ton innocence. —
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
(Il veut se tuer.)

A L B É R I C , *le désarmant.*

Seigneur , que faites-vous ?

F A Ï E L .

Rendez-moi , par pitié,
Ce fer , le seul secours que me doit l'Amitié :
Donne , — ou frappe toi-même. Ah ! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards , tournés vers son Époux ,
Sur un Monstre puni s'arrêtent sans courroux.
G A B R I E L L E , *revenant de son évanouissement ;
& regardant le Vase.*

Raoul....

F A Ï E L .

(Ouant le Vase & le donnant à un garde qui l'emporte.)
Délivrez-la de ce spectacle horrible.

TRAGÉDIE.

111

GABRIELLE, *tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains , Objet cher & terrible !

Eh ! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté ?

(*Regardant Faïel.*)

Isaure , le vois-tu ? — Ce Tigre ensanglanté

S'acharne à déchirer les restes du carnage.

Vois ce Cœur palpitant que frappe encor sa rage ;

Sous les couteaux tranchants j'entends ce Cœur gémir ;

(*Faïel désolé tombe sur un siège.*)

Vois ses lambeaux épars que Faïel vient m'offrir. —

Arrête , Monstre , arrête. — Eh quoi ! tes mains fumantes

Osent porter ce Cœur sur mes lèvres sanglantes !

F A Ï E L.

Dieu ! suis-je assez puni ?

GABRIELLE, *respirant à peine , & d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort ,

Tout mon sein se remplit des glaces de la Mort.

(*Elle prend la Lettre.*)

O moitié de mon cœur , à qui l'autre ravie ,

Dans un trépas si long vécut anéantie ,

Avec toi je la sens enfin se réunir ;

Je renaiss un moment à mon dernier soupir.

(*Elle expire.*)

F A Ï E L, *se levant avec transport.*

Elle meurt ! — Je la suis. — J'en vois la route sûre.

(*À part.*)

O parricides mains , déchirez ma blessure ;

Que mon ame & mon sang , qui brûlent de sortir ,

Par ce triste chemin se puissent affranchir.

(*Il veut arracher l'appareil.*)

112. GABRIELLE DE VERGY.

A L B É R I C.

Secondez-moi , d'Armançe , arrêtons sa furie.

FAÏEL, *repousse Albéric, se jette sur d'Armançe, lui prend son poignard & se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle, il termine ma vie.

(*Il tombe aux pieds de sa femme.*)

Ah ! j'expire à tes pieds. — Amis , qu'un seul tombeau

Avec elle.... & ce Cœur.... enferme leur bourreau.

(*Il prend la main de Gabrielle.*)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore ;

Qu'à ta main , malgré toi , ma main s'unisse encore. —

Impitoyable Amour , où nous as-tu conduits !

(*En se montrant.*) (*Montrant Gabrielle.*)

Les crimes.... les malheurs.... Voilà tes dignes-fruits.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Gabrielle de Vergy*, Tragedie, & je n'y ai rien trouvé qui ne dût en faire desirer l'impression. A Paris ce 8 Novembre 1769.

C. R E B I L L O N.

Le Privilège se trouve à la fin de *Gaston & Baiard*.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de
S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé,
rue des Mathurins, 1770.

GASTON

ET

BAIARD,

TRAGÉDIE,

Pierre Laurent Buguette

Par M. DE BELLOY, Citoyen de Calais;

*Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
Français Ordinaires du Roi, le 24 Avril 1771.*

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 36 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilège

Manibus dabo Lilia plenis....
His saltem accumbentem donis, & fungar inani
Munere.

Virgile.



P R É F A C E.

LA Nation aime qu'on lui retrace ses Grands-Hommes : & j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits, la rend moins difficile sur les talens du Peintre. L'accueil sans exemple dont elle a honoré le Siège de Calais , m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée. Mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaisirs. Quel serait mon bonheur, si l'Amour de la Patrie, cette Passion sublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvait élever assez mon âme pour leur donner un Poète digne de les célébrer !

Après avoir tracé, dans les actions & les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen ; j'offre ici à nos jeunes Militaires leurs modèles particuliers, dans deux Héros que j'essaye de faire revivre sur la Scène, & qu'il serait bien glorieux de faire revivre dans nos Camps.

Objet moral de cette Tragédie.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, était né Général, comme Homère était né Poète. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carrière. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes, que de très-grands Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse, ses vertus, ses talens &

P R É F A C E.

ses graces en avaient fait l'Idole de la Nation. On le surnomma l'*Achille Français*, parce qu'il était, comme le Héros Grec, *le plus beau & le plus brave Guerrier de l'Armée*. Quel modèle attachant qu'un jeune Prince dans sa vingt-deuxième année, possédant toutes les qualités des vieux Capitaines; & à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie, que l'excès de courage qui la lui a fait perdre!

Baïard, surnommé l'Hercule de la France, combattait sous le jeune Gaston; & quoique fameux par de longs services, il ne dédaignait pas d'obéir à un Général, dont il comptait les talens plutôt que les années. Baïard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare & à Mézières, est un exemple capable d'imposer à tant de Guerriers du second rang, à qui l'obéissance paroît un fardeau honteux. Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure incroyable, l'âme simple & sublime du Chevalier *sans peur & sans reproche*, faire aimer nos anciennes mœurs, & en ramener quelques traces!

Réflexions : Afin que tous les Ordres du Militaire trouvent
sur les Dé- dans cette Tragédie des objets intéressans pour
serteurs. eux, j'y fais paraître un simple Soldat, qui n'est pas cependant un Personnage épisodique; car il forme le nœud & le dénouement de la Pièce. Je souhaite que nos braves Grenadiers reconnaissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le Pays étranger au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un seul,

P R É F A C E.

5

qui ne pleurât son erreur & sa folie. Tous s'étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur Pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d'un service incompatible avec la noblesse du Génie Français ; languir en Hollande dans la misère qu'une politique adroite y fait souffrir à nos déserteurs , afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle est la perspective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légèreté Française devrait bien être corrigée par le châtiement qu'elle reçoit chez les Nations Étrangères ; qui , loin de profiter d'une inconstance à laquelle elles doivent tant de Soldats , semblent être les premières à venger la France de l'infidélité de ses Enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Prussiennes , de quelque Soldat Français que le désespoir a réduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n'ai point placé mon Déserteur dans cette affreuse situation : je ne lui ai donné que le sentiment qui les désole tous , ce souvenir persécuteur , ce regret continuel du lieu de sa naissance ; supplice que l'on ne connaît qu'au moment où on l'endure. C'est lorsqu'on ne voit plus sa Patrie , qu'on sent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne sent tout le prix de la santé , que dans l'instant où on l'a perdue.

Quant au plan que j'ai suivi pour la conduite *Sujet His-* de mon sujet , je rappellerai d'abord ce que Ra-*torique.* cine a dit en parlant de Mithridate : *Il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince , qui*

n'aient trouvé place dans ma Tragédie : & je dirai la même chose de Baiard. J'ai fondu, en quelque sorte, toute l'histoire de ce Héros dans l'évènement de la Conspiration de Bresse ; qui est la seule époque de sa vie, capable de soutenir un intérêt Dramatique. On verra, dans mes notes, le détail de tous les faits, que j'ai souvent dénaturés pour les plier aux règles du Théâtre.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me suis beaucoup servi d'un morceau d'histoire excellent, ouvrage de la jeunesse de M. Gaillard, qui nous a donné depuis cette belle Vie de François I, également estimée des Savans, des Philosophes & des Gens de goût. Le morceau détaché sur Gaston de Foix est très-court, mais plein de feu, d'énergie & de tableaux frappans. L'Auteur semble, par la rapidité de son style, exprimer celle des exploits de son Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois ? Je répondrai d'abord ; lisez la Pièce, & voyez s'ils se nuisent l'un à l'autre, si l'intérêt est trop partagé, s'il est affaibli ; & alors vous me condamnerez. Je demanderai ensuite à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup de Tragédies ? Si dans celle de Cinna, par exemple, Auguste n'est pas autant le Héros de la Pièce que Cinna ? Si Corneille ayant intitulé sa Pièce tantôt Cinna, tantôt Auguste, aurait mal fait de l'intituler tout d'un coup Auguste & Cinna ? D'ailleurs, mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les

P R É F A C E.

7

Anciens, en cessant de nous assujettir à donner toujours à une Pièce le nom d'un seul Personnage. *Atrée & Thyeste, Rhadamiste & Zénobie, Oïlave & le jeune Pompée, les Frères Ennemis, les Scythes, &c.* Voilà assez d'autorités.

Le fond de l'insigne de ma Tragédie, est la Conjuraton de Bresse, qui eut pour Chef le Comte Avogare, & dont l'objet était de perdre entièrement l'Armée Française. Bresse, l'une des plus grandes Villes d'Italie, était sur les derrières de cette armée : Avogare fit soulever les Habitans, & introduisit dans la Ville l'Armée Vénitienne, qui par ce moyen enferma de toutes parts les Français, attaqués en tête par les Romains & les Espagnols. J'ai cru devoir supposer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort & plus vraisemblable à nos yeux, que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un Italien que les Français protégeaient, avait insulté le fils d'Avogare ; j'ai feint que ce fils avait été tué par les Français mêmes, & que sa mort anéantissait sa Maison. On sait combien les Seigneurs Italiens sont jaloux de leur nom ; on sait d'ailleurs que, dans ce siècle, ils usèrent entre eux, & plus encore envers la Nation Française, d'un raffinement de perfidie & de cruauté, qui nous fait croire, aujourd'hui même, que la vengeance est plus ingénieuse & plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur Française était toujours trompée, & dédaignait souvent de punir. La force, qui se croit sûre de vaincre, pardonne la ruse à la faiblesse.

J'ai donné au Comte Avogare un complice que j'ai intéressé à l'action, à-peu-près comme Omar dans Mahomet , & non pas un de ces froids Confidens inconnus aux Grecs , & dont Paris commence à se lasser. Les deux Traîtres contrastent avec les deux Héros. On verra d'ailleurs , dans le cinquième Acte , que le second Conspirateur m'était absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur & de scélératesse , que j'ai empruntés de quelques autres Conspirations , & singulièrement l'horrible projet de la Conspiration des Poudres : projet dont le succès devait paraître d'autant plus infaillible en 1512 , que c'était le moment de l'invention de la Mine , & que les Français ignoraient encore ce secret infernal. J'avoue que ces deux Assassins sont des lâches ; mais Néron est-il brave , quand il empoisonne son frère ? Et Mahomet , quand il fait égorger un vieillard par un enfant ? Ce n'est pas dans le pays du Styler , que j'ai dû changer des Assassins en Héros.

Nouveau- Quoique les sujets de Conspirations soient un
 tés dans le peu usés au Théâtre , j'espère qu'on trouvera
 Sujet. celui-ci traité d'une manière assez nouvelle. Les deux Scènes du Comte Avogare avec sa fille , sont les seules dont le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des Scènes connues : mais je les crois absolument neuves par les détails , sur-tout celle du quatrième Acte , dans laquelle , si je ne me trompe , les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Pièce. D'un autre côté , comme l'objet des Conjurés était de détruire une Armée entière , leur plan exigeait des moyens

P R É F A C E.

9

tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théâtre ; & il favorisait les détails militaires que le sujet m'offrait d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devait être d'une forme nouvelle : car , pour placer le spectateur dans le cours de l'action que j'allais lui développer , il était indispensable de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe , & un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenait en Italie. Mais , pour que ce détail ne fût pas froid , j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La Scène où le Duc d'Urbain entreprend de gagner Baiard , offre , dans les propositions du Duc & dans les réponses du Chevalier , l'explication des intérêts des Princes & la peinture de leurs caractères. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquième Acte est entièrement dans le goût des Grecs. Le Vieillard que j'y fais paraître pour la première fois , mais qui a agi pendant toute la Pièce , ressemble beaucoup au Berger de l'Œdipe de Sophocle. De même , le Spectacle que j'ai osé hasarder en représentant , durant un Acte entier , Baiard étendu sur une espèce de lit , est imité de la Phèdre d'Euripide. Je n'aurais pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet , dans le tems où notre Théâtre était couvert de Spectateurs : mais aujourd'hui , nous sommes libres de donner à la représentation toute la vérité de la Tragédie antique , & de la nature. Mon audace a été heureuse ; & il n'est pas permis à un Auteur d'être timide , quand il est secondé par les sublimes talens de M. Le Kain.

Genre de
cette Tra-
gédie.

Le genre de cette Tragédie est le genre Hé-
roïque, si divinement traité par Corneille, &
dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples
qu'on ne le croit communément. Il est vrai que,
chez les Anciens, l'Admiration est toujours si
fortement excitée qu'elle va jusqu'aux larmes :
elle est d'ailleurs toujours accompagnée & suivie
des grands mouvemens de la Terreur. On a re-
proché à Corneille de s'être trop souvent contenté
d'inspirer à l'ame une Admiration tranquille ;
mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes
Pièces : il y a toujours porté ce sentiment jusqu'à
l'enthousiasme ; & il a su, mieux encore que les
Anciens, arracher ces larmes sublimes, les plus
délicieuses que l'Homme puisse répandre. Je n'ex-
cuserai pas si facilement ce grand Poëte, d'avoir
mêlé à l'Admiration une Terreur trop faible ; de
n'avoir point placé ses Héros, Nicomède, par
exemple, & Sertorius, dans un péril assez immi-
nent, assez présent aux yeux du Spectateur, pour
produire cet intérêt vif que la Tragédie exige.
Mais Corneille nous dédommage par tant de
beautés merveilleuses, dont les Grecs auraient été
jaloux, qu'il a bien acquis le droit d'avoir quelque
faiblesse.

Pour moi, qui suis loin d'avoir ses droits & ses
ressources, j'ai senti combien il m'était nécessaire
d'employer le grand ressort de la Terreur pour
soutenir l'Intérêt, & je l'ai portée aussi loin qu'il
m'a été possible, dans mes trois derniers Actes.
La Scène où les deux Traîtres attendent l'évène-
ment du Duel, pour fondre sur le vainqueur &

P R É F A C E.

11

l'assassiner : celle où Euphémie voit son Père prêt à immoler son Amant , & ensuite l'Amant prêt à immoler le Père : enfin la Scène du cinquième Acte , où l'on attend le signal de la mort de Gaston , pour égorger , aux yeux du Spectateur , Baiard déjà blessé & sans défense , me paraissent des momens de terreur , tels que les Athéniens les desiraient , & tels que les Français les desirèrent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me semble que la Terreur est le seul sentiment théâtral qui se soutienne à côté de l'Admiration. La Pitié est trop douce & trop faible : elle ne pénètre dans l'ame que par degrés & avec quelques préparations : or ces préparations sont nécessairement froides à côté d'un sentiment aussi chaud que l'Admiration qui pleure : au-lieu que la Terreur peut frapper subitement un coup imprévu , qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi , mon sujet pouvant se prêter également à la Pitié ou à la Terreur , j'ai préféré la dernière après les Scènes d'Héroïsme.

A l'égard des détails militaires , j'avais à peindre un siège , un assault , une bataille , l'invention de la Mine , sur tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse , & qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste & brillant pour la Poésie. Je fais que beaucoup de gens condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de détail : je fais qu'ils appellent Epique tout ce qui n'est que Poétique , & même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable

pour exprimer noblement une chose dont le nom propre serait désagréable. Mais quand on lit Alzire, Œdipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, &c; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son Electre, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare lui-même ne l'a peinte dans ses Odes; quand on trouve dans les Argiennes & les Phéniciennes d'Euripide, des descriptions de campemens, de batailles & de sièges, égales aux descriptions d'Homère; quand on observe que la Tragédie des Sept Chefs devant Thèbes, est le plus fidèle monument par lequel nous connaissions la manière dont les anciens Grecs affligéaient des places : on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cum talibus viris insanire*; & on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

Réflexions sur le style Tragique. Gabrielle de Vergy a prouvé, par la différence du plan & du style, que je tâche de traiter & d'écrire mes Pièces selon la différence des sujets.

Une Tragédie dont l'intrigue est purement amoureuse, veut un autre ton qu'une Tragédie du genre Héroïque. Le style de Zaire eût été trop faible pour Brutus, & celui d'Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer Epiques, & auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de générosité.

Si les descriptions qu'exige le sujet de Gaston & Baiard, ne nuisent pas aux Scènes de passion & de sentiment; si même on peut remarquer une

différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir se ressembler ; si , par exemple , le récit du combat de Balaud exprime par sa rapidité la fougue impétueuse d'un Soldat ; si le récit de la victoire de Gaston peint avec plus de gravité la conduite plus tranquille d'un Général ; si enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre versification dramatique ; les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie ; car , pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir sur les anciens exemples , notre style Tragique n'aura bientôt qu'une seule couleur : il perdra sur-tout l'harmonie , qui ne peut se soutenir sans la variété. Un Auteur Tragique qui , sachant Racine par cœur , en relirait tous les jours quelques pages , l'étudierait , le méditerait , décomposerait ses vers , chercherait à pénétrer , à approfondir tous les secrets de ce grand Poète , serait étonné , confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons , combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile Français , à la prodigieuse diversité de ses tours , à la multitude de ses heureuses figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections , & qui sont les principales sources de l'énergie , de la grace & de la richesse de la Langue. L'ignorance , sous le nom de finesse & de délicatesse ; répand chaque jour les chicanes les plus absurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de Critiques ; il faudrait avoir sans cesse à la main

les Tropes de du Marfais , pour apprendre à ces Docteurs ce que c'est qu'une Synecdoque, une Métonymie : *grands mots*, que Pradon croit des termes de Chymie : il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître Pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux

Avantages avoir raison & se taire ?

des Sujets
Français.

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au Public & aux Auteurs les Sujets tirés de notre Histoire. On a voulu me déguster de ce genre , en me disant qu'il ne pouvait être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord si les Sujets Athéniens n'avaient plû qu'à Athènes. Mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Histoire , tenant à celles des nations voisines, les intéressait plus que toutes les Fables de la Grèce. Les Estrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons & en exemples propres à toute l'Europe moderne. Et en effet, il n'y a guères d'États aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre & Baiard ne fussent plus nécessaires, que des Orestes & des Philoctètes.

J'avais , dans la Préface du Siège de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand Art Dramatique, à se saisir du riche fonds de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant , depuis cinq années, personne n'a mis sur la Scène un Sujet vraiment Français. Et j'en conclus que les discours qui m'avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes Confrères , & les ont persuadés. Je

trois ne pouvoir mieux les détromper , & en même tems les encourager à suivre mes exhortations , qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince Étranger a daigné m'écrire dans le tems du siège de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date , je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connaissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer ; & parce qu'elle peut exciter des Génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes ; sur-tout enfin parce qu'elle rend à la nation Française un hommage , qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous , en dépit de nos détracteurs.

» Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui
 » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre
 » Siège de Calais en Étranger, & en homme peu
 » accoutumé à admirer depuis quelque tems,
 » parce qu'on ne fait presque plus rien d'admi-
 » rable. M^{rs} . . . ont été témoins de l'effet qu'a
 » produit sur moi l'effort d'une belle ame & de
 » talens bien supérieurs. *Il s'est fait sentir dans*
 » *les pays même où l'on ne sent rien.* Vous êtes
 » le Poète de votre Nation & de l'Honneur. Je
 » veux qu'on lise de vos beaux vers avant d'aller
 » au combat : *Si j'avais l'honneur d'y mener des*
 » *Français*, je vous demanderais des Hymnes.
 » Vous souvenez-vous de cette corde qu'on tou-
 » chait en pareille occasion , chez les Grecs , &
 » de ce que produisaient le mode Lydien & le
 » mode Phrygien ? La Poésie n'a-t-elle pas autant
 » de pouvoir sur l'ame que la Musique ? *Conti-*

» *nuez, Monsieur, à faire valoir les beaux traits*
 » *de votre Nation magnanime; les autres s'en res-*
 » *sentiront.* Je suis las de faire des Héros à coups
 » de bâton. Vous me parlez de Baiard; donnez-
 » nous au plus vite ce bon Chevalier. Je ferai
 » le vôtre dans tous les tems.

Il me paraît difficile, après cette Lettre & après les traductions du Siège de Calais, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Histoire de France sont indifférentes aux Étrangers (*). Ainsi, j'ose me flatter que nos jeunes Poètes rendront désormais plus de justice aux Héros de leur Patrie. Quant à la Nation en-général, ces seuls mots, *si j'avais l'honneur de mener des Français au combat*, sont un témoignage précieux & éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche depuis quelque tems à tromper la Nation sur cet article; on s'efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorsque je vois qu'en nous annonçant une décadence universelle, on va nous y conduire, puisqu'on



(*) Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les Étrangers ont pour ce genre. Un grand Roi, célèbre par ses vertus & par son amour pour les Lettres, n'a point dédaigné, (lorsqu'il n'était encore qu'héritier du Trône,) de représenter avec sa Famille & ses Courtisans; la Tragédie de Gaston. Il n'a point cru s'abaisser en remplissant lui-même le rôle de Baiard.

Ainsi la Gloire encore occupe ses loisirs;
 Il fait être Héros jusques dans ses plaisirs.

nous

P R É F A C E.

17

nous enlève l'estime de nous-mêmes , le dernier aliment des verrus. Ne soyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies , qui ont intérêt , qui ont besoin de persuader que leur corruption est générale ; ce sont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs , & qui veulent

Grossir , pour se sauver , le nombre des coupables.

Racine.



PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours,
Viceroy de Milan.

ROVÈRE, DUC D'URBIN, Neveu
du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTEMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur
Bressan.

EUPHÉMIE, Fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAIARD (1).

D'ALÈGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers & de Soldats Fran-
çais & Italiens.

La Scène est dans la Citadelle de Bresse.

(1) On a cru devoir écrire *Baiard*, comme il se pro-
nonce ; & non pas *Bayard*, qu'il faudrait prononcer comme
payans & *effrayant*. L'écriture est l'image de la parole , &
les Noms propres doivent être assujettis à une orthographe
conforme à la prononciation. Autrefois on écrivait *Loys* ,
Louys ; & l'on écrit enfin *Louis*.



G A S T O N
ET BAIARD,
T R A G É D I E.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Galerie de l'Arsenal de
la Citadelle de Bresse. On y voit des Drapeaux ,
des Arquebuses , des Canons démontés , des piles
de Boulets , & tout l'appareil de la Guerre.*



S' C E N E P R E M I E R E.

AVOGARE, BAIARD, suite de Français.

*(Baiard donne , en entrant , son Bouclier & sa Lance
à son Écuyer.)*

A V O G A R E.

DU Camp Vénitien les foudres impuissans
Vont en vain seconder les efforts des Bressans ;
B ij

20 GASTON ET BAIARD,

Nous bravons désormais une Ville rebelle ;
Vous êtes avec nous , les dangers sont pour elle ;
Votre seule présence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un Fort où commande Baiard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte ,
L'allégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui suis né Bressan , mais dont le cœur Français
A votre Prince , à vous , s'est donné pour jamais ,
De mes Concitoyens & de mes premiers Maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les Traîtres.
Vous venez-en ce jour sauver ma Fille & moi !
Un Héros a donc su , pour nous prouver sa foi ,
Avec un Escadron percer toute une Armée !
En dois-je être surpris après sa renommée ?
Baiard a-t-il jamais compté ses ennemis ?
Baiard a-t-il jamais négligé ses amis ?

B A I A R D.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême ,
Dieu , la France , l'Honneur , l'Amitié , l'Amour même ;
De Milan , vers ces lieux , ont fait voler Baiard :
Mais , sans votre constance , il arrivait trop tard.
Français , recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait , douze jours entiers , contre trois camps unis ,
Défendu des remparts si faiblement munis.
Heureux , dans le moment qu'une atteinte cruelle ,
Enchaînant de Durfort la vaillance & le zèle ,
Ravit à vos besoins & sa tête & son bras ;
Que je puisse m'offrir pour père à des Soldats.
J'ai visité ce Fort. On cache aux Cœurs timides
Un péril , qu'on avoue aux Ames intrépides.
Si Gaston , dans cinq jours , ne vient nous secourir ,

TRAGÉDIE.

21

Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince est triomphant , Bologne est délivrée ;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée :
N'espérons qu'en nous-même , & sachons tout braver ;
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.

Un des Chefs Assiégeans , que sa vertu renomme ,
Urbain , Neveu chéri du Pontife de Rome ,
Exige un entretien , dont je me sens confus ;
Il vient m'offrir la honte , & doute d'un refus !

Prêtons à la Valeur. l'appui de la Prudence ;
Près du Palais des Ducs , la Place est sans défense ;
De la Mollesse altière. abbattez les lambris ,
Et changez en remparts leurs utiles débris :
Que , derrière vos murs , de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées :
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux ,
Qui vont multiplier , prolonger les assauts.
Différons notre perte , & vengeons-là d'avance ;
De nos derniers soupirs rendons compte à la France ;
Tout Guerrier qui retient de nombreux Ennemis ,
Mourant un jour plus tard , peut sauver son Pays.

(Il fait signe à la Suisse de se retirer.)



FIN

22 GASTON ET BAIARD,



S C E N E I I.

AVOGARE, BAIARD.

BAIARD.

AVOGARE, quel fort menace notre Armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos Français trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis,
De Venise & de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAIARD.

Mais le brave Durfort

Croit qu'un Traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte;
Pour Euphémie & vous je connaîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allais hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds, où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds, par qui l'État m'ordonne de revivre.
Depuis que votre Fille a captivé mon cœur,
Le sien est la Conquête où prétend ma valeur:
De tous nos Chevaliers telle est la Loi chérie.
Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'Honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ:

TRAGÉDIE.

23

» De la Beauté, dit-il, va mériter l'hommage.

» L'Amour, dans un grand Cœur, fait doubler le Cou-
» rage ».

J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la Beauté.

Mais nul Objet en moi n'avait encor porté

Cette ardeur inquiète, active, impatiente,

Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,

Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné,

Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.

Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,

Euphémie, à mes sens, inspira cette ivresse ! —

Ah ! je mourrais heureux, armé pour son secours ;

Elle me rend plus chers les périls où je cours :

Mourir pour ce qu'on aime en servant la Patrie,

C'est la plus digne fin de la plus belle vie.

A V O G A R E.

Baiard, dans nos malheurs, j'entrevois quelque espoir,

Et quand le Duc d'Urbain s'empresse pour vous voir,

Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire :

On connaît à quel point Rome vous considère.

Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, Seigneur,

C'est à vous, pour jamais, que s'est voué mon cœur ;

Avogare vous aime, avant d'aimer la France ;

Ma fortune, ma vie est en votre puissance ;

Soyez maître : ordonnez de ma Fille & de moi....

Mais que nous veut d'Alègre ?





SCÈNE III.

AVOGARE, BAIARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, à *Baiard*.

AMi, sur votre foi,
 Urbin vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAIARD, à *Avogare qui se retire*.
 Vous nous laissez ?

A V O G A R E.

Je fuis sa plainte & son reproche.



SCÈNE IV.

LE DUC D'URBIN, BAIARD.

(*Ils s'assèyent après les premiers mots.*)

U R B I N.

CHEVALIER, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
 Des honneurs assez grands pour être inattendus !
 Le Pontife Romain, l'auguste République
 Devant qui s'est brisé l'orgueil Asiatique,
 Le Roi qui tient l'Espagne & Naples sous ses Loix ;
 Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix ;

T R A G É D I E. 29

Jule , Maximilien , Ferdinand & Venise ,
 De ma voix , près de vous , empruntent l'entremise.
 Après ces Noms fameux , sans en être éclipsé ,
 Le grand nom de Baïard a droit d'être placé ;
 Un Guerrier qui soutient ou renverse les Thrônes ,
 Dans ses humbles foyers traite avec les Couronnes ;
 Et ma fierté se plaît à voir les Souverains
 Rechercher mon égal , qui seul fait leurs destins.

Quand la Gloire unissait & Louis & Rovère ,
 Les armes & mon cœur vous avaient fait mon Frère :
 J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous.
 De payer vos talens d'autres Rois sont jaloux.
 Vous pressentez déjà quel intérêt m'appelle ;
 Ce n'est pas de traiter pour cette Citadelle ,
 Où vous-même , apportant des secours superflus ,
 Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
 De nos Confédérés la sage Politique ,
 Levant enfin son voile , à tous les yeux s'explique ;
 L'Europe l'applaudit : ils veulent , pour jamais ,
 De l'Italie entière exiler les Français ,
 Les contenir enfin dans les justes limites
 Qu'à leurs États nombreux les Alpes ont prescrites :
 De quatre Souverains les Guerriers vont s'unir :
 Et — pour leur Chef suprême , on voudrait vous choisir.
 Le Duc d'Urbin s'honore , aux champs de la Victoire ,
 D'être un premier Soldat utile à votre gloire :
 Jule , à vous acquérir , montre le plus d'ardeur ;
 Il fait ce qu'il vous doit , & que votre grand cœur
 Daigna sauver ses jours que vous vendait un Traître.

B A I A R D.

Eh bien ! pour s'acquitter , Jule m'invite à l'être !

26 GASTON ET BAIARD,

U R B I N.

Vous ne le ferez point : & l'on peut , sans effroi ,
 Pour servir Rome & Jule , abandonner un Roi.
 Trop d'exemples , d'ailleurs , ont appris à la France ,
 Qu'un Grand-Homme appartient à qui le récompense.
 Bien plus : le Souverain que nous servons par choix ,
 Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits :
 Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance ,
 Croit souvent se manquer par la reconnaissance.

B A I A R D.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
 Des Chrétiens , mieux que lui , je connais donc la Loi !
 Dieu dit à tout Sujet , quand il lui donne l'être :
 » Sers , pour me bien servir , ta Patrie & son Maître ;
 » Sur la terre , à ton Roi j'ai remis mon pouvoir :
 » Vivre & mourir pour lui , c'est ton premier devoir ».
 En rappelant nos cœurs à cette Loi suprême ,
 Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;
 Mais , Seigneur , quand sa voix combat l'ordre du Ciel ,
 C'est l'Homme alors qui parle , & l'Homme criminel.
 En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire ,
 Lui qui , soufflant par-tout la fureur qui l'inspire ,
 Du pied des Saints Autels embrâse l'Univers ;
 Lui , dont le front , blanchi par quatre-vingts hyvers ,
 Étale , dans un Camp , le mélange bizarre
 De l'Airain des Guerriers au Lin de la Tiare ;
 Qui , dans Mirande , enfin vint lui-même assiéger ,
 Dépouiller l'Orphelin qu'il devait protéger.

Ne croyez pas , pourtant , que mon erreur sinistre
 Rejette sur l'Autel l'opprobre du Ministre :
 Dépend-il en effet des vices d'un Mortel

De dégrader le Nom , les droits de l'Éternel ?
 Sont-ils moins saints pour nous , quand Jule les profane ?
 Le crime avilit-il la Loi qui le condamne ?
 Je sépare deux Noms qu'on veut associer ;
 Je révere un Pontife & combats un Guerrier.
 Quant à Maximilien , que pourrais-je en attendre ?
 Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.
 Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi :
 Est-ce avec un Soldat qu'il garderait sa foi ?
 Pour Venise ; il est vrai , j'estime son courage ;
 Surprise par la foudre , elle a bravé l'orage ;
 Au Sénat des Romains jaloux de ressembler ,
 Son Sénat vit sa perte & fut n'en point trembler ;
 Entre ses Ennemis , sa politique habile
 Sema , par l'intérêt , une discorde utile ;
 De ce Jule , autrefois son ardent Oppresseur ,
 Venise maintenant se fait un Défenseur ,
 Et fait , contre Louis , armer , pour sa querelle ,
 Tous les Rois qui d'abord armaient Louis contre elle.
 Mais l'Europe verra le Monarque Français
 Trahi par ses égaux , & non par ses Sujets.

Vous connaissez ce Roi si digne de son Thrône :
 Qu'il a de droits sur nous , sans ceux de sa Couronne !
 L'amour , jusqu'au transport , naît à son doux aspect ;
 Jamais , jusqu'à la crainte , on ne sent le respect :
 Cœur intrépide & tendre , Ame simple & sublime ,
 Bienfaiteur de la Terre & Guerrier magnanime ,
 Il défend les États qu'il tient de ses Aïeux :
 Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
 Jule a pu soupçonner ce généreux système ;
 On doute des vertus qu'on n'aurait pas soi-même ;
 On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir ,

28 GASTON ET BAIARD,

Qu'un Roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un Monarque, un Français, refuser la Victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui sous d'autres Rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

U R B I N.

J'admire votre Maître & ses vertus augustes :
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres Guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Baiard.
Et quel est, dites-moi, le prix de vos services ?

B A I A R D.

Eux-mêmes. Je fais voir, en dédaignant leurs vices,
Des Guerriers Courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors, même avant les honneurs ;
Et, toujours mécontents des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leurs Souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'Importunité
Ce que la Vertu simple avait mieux mérité ;
Pour garder à l'État ses appuis nécessaires,
Des Cœurs intéressés les Rois sont tributaires ;
Il faut qu'en les plaignant, leurs plus dignes Sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice :
« Louis doit à Baiard le prix d'un long service » ;
Que si la France & vous en secret murmuriez
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.

(Avec plus de chaleur.)

Mais, que dis-je ? à mon choix, Louis me récompense ;
Dès qu'il voit un Laurier, il l'offre à ma vaillance ;
Dès que, pour la Patrie, il craint quelque hazard,

TRAGÉDIE

19

Le poste du péril est celui de Baïard ;
 Il me met le premier sous l'aile de la Gloire ;
 Il veut tenir de moi sa première victoire :
 Son jeune Successeur , ce généreux Valois ,
 Qui soupire en secret au bruit de nos exploits ,
 Dans les Armes déjà m'a choisi pour son Père ;
 Il veut , qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière ,
 Un Sujet donne aux Rois le Sceau de la Valeur. —
 Où sont les Dignités qui valent cet Honneur ?

U R B I N.

Pourquoi donc , aujourd'hui que la France en allarmes
 Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes ,
 Louis vous ravit-il ces moissons de Lauriers ?
 Pourquoi nommer Gaston le Chef de vos Guerriers ?
 A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?
 N'en rougissez-vous pas ?

B A Ï A R D.

Je n'ai point à me plaindre ;
 Frère du Roi d'Espagne , & Neveu de mon Roi ,
 Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?

U R B I N.

Mais sa jeunesse extrême....

B A Ï A R D.

Eh ! que fait sa jeunesse ;
 Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?
 Profond dans ses desseins , qu'il trace avec froideur ,
 C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur :
 Il fait défendre un Camp & forcer des murailles.
 Comme un jeune Soldat désirant les Batailles ,
 Comme un vieux Général il fait les éviter ;

39 GASTON ET BAIARD,

Je me plais à le suivre, & même à l'imiter ;
J'admire sa prudence & j'aime son courage ,
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

URBIN , *se levant.*

Baiard peut commander , & Baiard veut servir !
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir.

BAIARD , *qui s'est levé en même tems.*

Non. Je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN , *surpris.*

Moi ?

B A I A R D.

Nous nous estimons , Seigneur , à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos discours ,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

URBIN , *après un moment de réflexion.*

Je t'imité , Baiard ; & je te parle en Homme ,
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome :
J'allais , si par mes soins il t'avait corrompu ,
Applaudir son bonheur & pleurer sa vertu.

BAIARD , *l'embrassant.*

Va , le Frère chéri que m'ont donné les Armes ,
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN , *affekueusement.*

Tu veux que j'en répande & tu m'en vois frémir.
Est-ce en jeune homme qu'ici on doit périr ?
En comptant sur Nemours , ta sagesse est trompée.
D'épais & longs frimas la Terre détrempée ,
Tant de murs profonds , de flaves débordés ,
Par nos fiers Albanois défendus & gardés ,
Opposent à l'armée une sûre barrière ;

TRAGÉDIE. 31

Eh ! comment pensez-vous que son Armée entière ,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain ,
Ces Soldats combattus par le froid & la faim ,
Poursuivis , tourmentés d'éternelles allarmes ,
Faibles , & succombant sous le poids de leurs armes ,
Vont , par de tels chemins , jusqu'à vous accourir ?
Le libre Voyageur a peine à les franchir ,
Daignez vous rendre à moi....

B A I A R D.

Comment ! Baïard se rendre !

U R B I N.

Les débris de ce Fort ne peuvent se défendre ;
Vois le Bronze , tombant de son appui brisé ,
Attendre encore en vain le Salpêtre épuisé :
Vois ces remparts ouverts , ces portes ébranlées ,
Ces fossés tout remplis de vos Tours écroulées...
B A I A R D , qui , pendant les derniers vers , a témoigné quelque
impatience , & s'est avancé vers une porte de la Gallerie.
Amis , approchez-vous.

U R B I N.

Et pourquoi ces Soldats ?

B A I A R D , s'appuyant sur un d'eux.

Voici d'autres remparts , dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux Guerriers , fiers de leurs cicatrices ,
De vingt assauts bravés redoutables indices :
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans ,
Que sur un pont formé d'Ennemis expirans.





S C E N E V.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE,
BAIARD, D'ALÈGRE, *Suite.*

B A I A R D.

Mais.... l'Ami de Gaston ! L'intrépide Altémoré !

ALTÉMORE, à Baiard.

Gaston lui-même arrive.

B A I A R D.

Ah Ciel ! — J'en doute encore !

URBIN, avec le plus grand étonnement.

Le Prince....

B A I A R D.

Et son Armée ?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces Tours.

B A I A R D.

(*Après s'être regardés lui & le Duc avec une surprise mêlée d'admiration.*)

Que notre étonnement doit honorer Nemours !

Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la Terre,

Allons apprendre encor les secrets de la Guerre.

Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ? —

Eh bien ! doit-on rougir de commander sous lui ?

Vers votre Camp, Seigneur, votre retraite est libre ;

Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre :

Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir :

Je me rends vers mon Chef, & cours le recevoir.

SCENE



SCÈNE VI.

LE DUC D'URBIN , ALTÉMORE ,
 AVOGARE , *entrant furtivement après
 que Baïard est sorti.*

ALTÉMORE , *au Duc , après avoir regardé si tout
 le monde est sorti.*

NEMOURS veut des Bressans attaquer les murailles ,
 Seigneur : ne tentez point le destin des batailles.
 Que , par un feint Traité , dans la Ville introduit ,
 Ce Prince avec les siens expire cette nuit :
 Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire ;
 Seul , des Foudres nouveaux il connaît le mystère ;
 Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins ;
 Et , Chef des Espagnols réunis aux Romains...

U R B I N .

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Venise ,
 (*En regardant Avogare.*)
 Ferdinand peut payer deux Traîtres qu'il méprise :
 Je ne veux point entrer dans vos lâches complots ,
 Et je vais , en Héros , combattre des Héros.
 Vos infâmes secours flétriraient ma victoire ;
 Je triomphe sans honte , ou succombe avec gloire.
 Adieu.



S C E N E V I I.

ALTEMORE, AVOGARE.

ALTEMORE.

NE craignez rien de sa fausse vertu,
 Seigneur : il n'est pas maître , & son Camp m'est vendu.
 Du retour de Gaston l'extrême diligence ,
 Changeant tous nos projets , sert mieux notre espérance ;
 Les Français , empressés d'accourir vers ces murs ,
 Viennent se réunir dans des pièges plus sûrs ;
 J'aime à voir , par leurs soins , notre attente remplie ;
 Nous allons , d'un seul coup , délivrer l'Italie.

A V O G A R E.

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés !
 Mon Épouse & mon Fils , vous serez donc vengés !
 Vous fûtes des Français les premières victimes.
 Pour préparer mes coups , hélas ! trop légitimes ,
 Depuis deux ans entiers ; ma tranquille fureur
 Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur ;
 Qu'elle se lève enfin dans ce jour de vengeance ,
 Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.

Mes Tyrans à ma foi semblent s'abandonner ,
 Leur crédule candeur ne fait rien soupçonner :
 Affectant sur mon Fils une douleur commune ,
 J'accusai de sa mort la Guerre & la Fortune ;
 Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
 Il consolait ce cœur ulcéré pour jamais :

TRAGÉDIE.

35

Baiard croit à sa main ma Fille réservée :
Ils sont loin de penser que , par moi soulevée ,
Bresse ait reçu de moi des armes , des soldats ,
Par ces longs souterrains qu'ils ne connaissent pas :
Et , cette nuit encor , ma Garde conjurée
De ce Fort , aux Bressans , allait ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur , de mes complots , pour vous seul entrepris ,
Votre Fille d'abord fut la cause & le prix ;
Vous m'offriez sa main , je vous voyais en Père ;
J'osais tout pour venger votre Fils & sa Mère.
Né dans Naples , & banni par son Usurpateur ,
Je le vois , dans ces lieux , me rendre sa faveur :
Ferdinand , pour priver Nemours de la Couronne
Que Naples lui destine & que Louis lui donne ,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux
A tromper l'amitié de ce jeune Héros ;
Il me rend en secret le Duché d'Altémore ;
Du nom de Viceroi sa main me flatte encore :
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé ;
Nemours est mon rival & mon rival aimé.

AVOGARE.

Va , je le soupçonnais , lorsque ma loi sévère
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère :
De ta contrainte , Ami , vois les heureux effets ,
Euphémie & Gaston te livrent leurs secrets :
Ils ignorent ma haine & notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence...

ALTÉMORE, *vivement.*

Nemours à son Amante avait donné sa foi

56 GASTON ET BAIARD.

De ne rien déclarer , sans l'aveu de son Roi.
Il vient de l'obtenir , & mes justes allarmes....

A V O G A R E.

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Baiard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne Amant il croyait obtenir ;
Lui , dont le bras vengeur disputant Euphémie ,
Du fier Sotomaiore a terminé la vie....

A L T É M O R E , *très-vivement.*

Ciel ! je vais , l'un par l'autre , immoler mes rivaux !
France , en les divisant , on perd tous tes Héros ;
Par leurs jaloux débats nous donnant la Victoire ,
L'Amour , pour les aigrir , est plus fort que la Gloire ,
De la même Beauté quand leurs cœurs sont épris ,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux Amis.

A V O G A R E.

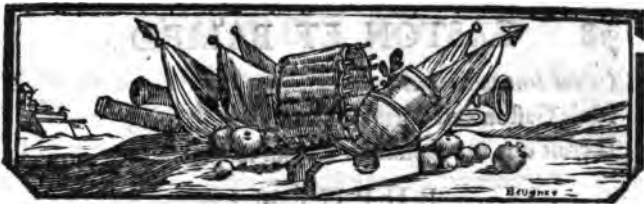
Ah ! si l'Amour entre eux n'arête point la Vengeance ,
Il va , des grands objets , distraire leur prudence ;
Et détourner leurs soins , par un désordre heureux ,
Loin des pièges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens , & tâchons sur-tout de leur rendre la Ville....

A L T É M O R E.

Oui : leur perte y devient plus sûre & plus facile :
Là , le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir ;
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE. AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon pere !...

AVOGARE, *en fureur.*

Non. Ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie....

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main :

Je vois que tu fais tout, & je nierais en vain. —

Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère ?

EUPHÉMIE.

Un Mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connaître, il mourra par mes coups.

(*Plus tranquillement.*)

Mais Gaston s'est flatté de se voir ton Époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

E U P H É M I E.

Eh ! peut-il se tromper , quand il croit qu'on l'adore ?
Mon ame s'ouvre à vous , pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours , j'appris à le chérir ;
Au récit de sa gloire en tous lieux répandue ,
D'un trouble intéressant je me sentais émue :
Au bruit de ses périls on me voyait pâlir ;
Ses exploits , en secret , semblaient m'enorgueillir :
Mon cœur , vers ces climats , appelait sa vaillance ;
J'osais lui souhaiter , dans mon impatience ,
Des triomphes nouveaux , de nouvelles vertus ;
Et mes vœux , chaque jour , se voyaient prévenus.
Les lauriers d'Agnadel venaient d'orner sa tête.
Lorsque , par un assaut , Bresse fut sa conquête :
Vous vîtes sa valeur , sa grace , ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris & satisfaits :
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon Frère ,
Victime , en cet assaut , d'un zèle téméraire !
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versaient autour de nous l'oubli de nos malheurs !
Vous en fîtes touché. Baiard , en son absence ,
Ignorant son amour , brigua notre alliance ;
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi ,
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son Roi.
Hélas ! à s'enflammer la Passion plus lente ,
Dans une ame sévère en est plus violente ;
Baiard ne cède point. — Ciel ! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours & lui ?

TRAGÉDIE.

39

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon Père :
On va de vos complots pénétrer le mystère :
Et qui fait si Louis , après vos noirs détours ,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté suprême ,
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'Amour mêlant ses pleurs à ceux du Repentir.

AVOGARE.

Qui ? moi , sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger & mon Fils & ma Femme ?
N'as-tu pas vu ton Frère , en ce même Palais ,
Expirer à tes pieds sous les coups des Français ?
Là , mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois :
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la Vengeance & son Père.
Je la jurai sur lui , sur sa mourante Mère :
Sa Mère , en s'immolant près d'un Fils malheureux ,
Invitait ma douleur à les suivre tous deux :
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va , c'est pour me venger que j'ai souffert la vie :
Va , tu fais que mon cœur , pour haïr les Français ,
N'avait pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits ;
Pour fruir de leurs dédains recueillant notre haine ,
Tout les abhorre ici : leur Nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt Tyrans divers ,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma Maison , j'affranchis ma Patrie :
Le Ciel pour les Français n'a point fait l'Italie :

40 GASTON ET BAYARD,

De quel droit venaient-ils , du fond de leurs États ;
Porter dans mes foyers le deuil & le trépas ?
Du moins , que , leurs malheurs consolant ma misère ,
Ce jour soit le dernier pour leur Armée entière ;
Que , dans toute la France , on voye avec effroi
Des Pères défolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des Aïeux de Louis Milan fut l'héritage ;
La naissance nous place au rang de ses Sujets ,
Et nous fait partager ce grand nom de Français.
A votre Souverain cessez d'être infidèle ;
Gloire , intérêt , devoir , vers lui tout vous rappelle.
Ah ! remplacez le Fils que vous avez perdu ,
Par un Fils plus illustre & plus grand en vertu ;
Qui , portant avec moi votre sang sur le Trône ,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa Couronne :
Nemours met à vos pieds un Sceptre glorieux ,
Où n'osait s'élever votre œuil ambitieux ;
Et vous , prêt à frapper son cœur qui vous révere ,
Vous aimez mieux vous voir son Bourreau que son Père !

A V O G A R E.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce Fantôme de gloire offert à ton Amant ;
Que dans Naples jamais il garde la Couronne
D'un Peuple qui la brise aussi-tôt qu'il la donne ?
Nemours est-il plus grand , plus puissant , plus heureux
Que Charles & que Louis , qu'on en priva tous deux ?
S'il se voit , à son tour , chassé de l'Italie ;
Il faudra donc le suivre ; & , loin de ma Patrie ,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné ,

T R A G É D I E. 47

D'un Prince sans États Courtisan dédaigné ?
 Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise ,
 Et Chef d'une Province à mon pouvoir soumise :
 Les titres , les honneurs , sur ma tête amassés ,
 Sur celle de mon Fils étaient encor placés .

(*Avec transports.*)

Mon Fils était ma gloire & ma seule espérance ;
 Son nom déjà fameux doublait mon existence ;
 Dans sa tombe , avec lui , tout est fini pour moi ;
 C'est un sang étranger qui doit naître de toi ;
 Sur la Terre , à jamais , mon Nom meurt & s'efface ,
 Les Fils de ton Époux ne font rien dans ma Race .

E U P H É M I E.

Voilà comme mon Sexe est ici chez les Grands !
 Ils nous comptent à peine au rang de leurs Enfants .
 Un Fils , flattant leur Nom d'une grandeur future ,
 Est aimé par l'Orgueil plus que par la Nature .
 Mon Père , quoi ! jamais l'excès de mon amour
 N'amènera votre ame au plus faible retour ?
 Ah ! j'ai droit de me plaindre , & je demande grace .

(*Elle se met à genoux.*)

Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce ?
 Votre cœur isolé n'a rien autour de soi :
 Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi .
 Souvent à se venger mettant sa seule étude ,
 De ce noir sentiment on fait une habitude .
 Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant ;
 La Nature , à vos pieds , jette un cri si touchant !
 Hélas ! ne changez point , pour la tendre Euphémie ,
 En un supplice affreux le bienfait de la vie ;
 A l'Auteur de mes jours , en sauvant sa vertu ,

42 GASTON ET BAÏARD,

Je rendrai , s'il le veut , plus que je n'ai reçu.

A V O G A R E.

Leve-toi. Ta prière & me lasse & m'offense.

Je n'ai , dans l'Univers , de bien que ma vengeance :

(Avec fureur.)

Je donnerais pour elle & mon sang & le tien ;

Ton cœur déniaturé n'appartient plus au mien ;

Esclave du Tyran qui perdit ta famille ,

Amante d'un Français , non , tu n'es plus ma Fille.

E U P H É M I E.

Seigneur....

A V O G A R E.

Mais quelqu'un vient. C'est l'Ami de Nemours.

Perfide , livre-lui mes secrets & mes jours ;

Mais tremble...

E U P H É M I E.

Malheureuse !

(Tandis qu'elle reste dans l'accablement , Avogare sort en faisant à Aliénore un signe d'intelligence.)





SCÈNE II

ALTÉMORE, EUPHÉMIE

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon Père :
 Il a , de votre exil , soulagé la misère :
 Il va se perdre ; hélas ! soyez son protecteur ;
 C'est moi qui , de Nemours , fis votre bienfaiteur ;
 Entre vos deux Amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrâce....

Je vois Gaston , Baiard , de leurs Chefs entourés ;
 Seigneur , éloignons-nous.





SCENE III.

GASTON, EUPHÉMIE, ALTÉMORE,
BAIARD, D'ALÈGRE,
CHEVALIERS FRANÇAIS.

GASTON, *courant à Euphémie. Il tient à la main un
plan roulé.*

MADAME, demeurez ;
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerrière
Aux Filles des Héros n'est jamais étrangère :
Un seul de vos regards , enflammant vos Vengeurs ,
Peut , au-dessus d'eux-même , élever leurs grands Cœurs.
Quand c'est pour la Beauté qu'ils courent à la gloire ,
Les Français font voler le char de la Victoire.
Mais que vois-je ? vos yeux semblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.
Prince , ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon Père , ses dangers.... les vôtres.... ma Patrie....
Tout jette la terreur dans mon âme attendrie.

BAIARD.
La terreur ! quand Nemours traversant tant d'États ,
Vengeur de deux Cités , Vainqueur dans trois combats ,
Domte , en si peu de jours , par un talent suprême ,
Et tout l'Art des Humains & la Nature même !
Grace à leur nouveau Chef , qui finit leur malheur ,
La gloire des Français égale leur valeur :

TRAGÉDIE. 45

Ils craignent pour Milan , Jule tremble pour Rome :

(*En montrant Gaston.*)

Et c'est la même Armée , on n'y changea qu'un Homme.

GASTON.

Cet Homme , à son bonheur , doit bien plus qu'à son
Art :

Avec de tels Guerriers que n'est point fait Baïard ?

BAÏARD , *vivement.*

Moi ? vos huit derniers jours valent ma vie entière.

Votre marche savante est un coup de lumière ,

Qui montre un Art nouveau que vous seul possédiez :

Je mesurais l'obstacle , & vous le surmontiez.

GASTON , à Baïard.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles ;

J'ai banni de mon Camp ce vain luxe des Villes ,

Qui , retardant toujours la course des Héros ,

Amolissait des bras formés pour les travaux ;

A ces mâles Guerriers peu jaloux de leurs charmes ,

Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes.

(*Aux Chevaliers.*)

Amis , pour peu d'instans , suspendons le combat ,

Quatre heures suffiront aux besoins du Soldat.

Je veux , dans Bresse même , assaillir cette Armée ,

A l'ombre de ses Tours lâchement renfermée ,

Qui devrait , déployant ses Bataillons nombreux ,

Presser ma faible Troupe & l'écraser entre eux :

Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance :

Aux exploits de Fornoué accoutumons la France :

Charles y brava l'effort de trois puissans États ,

Et fit plus de Captifs qu'il n'avait de Soldats.

46 GASTON ET BAIARD,

(*Avec une joie douce.*)

Chevaliers , je réclame une autre Loi chérie :
On plaît à la Beauté , quand on sert la Patrie.
Voyons , avec éclat , qui de nous , en ce jour ,
Saura , par plus d'honneur , mériter plus d'amour.

(*Vivement , en montrant Euphémie.*)

Voilà le digne Objet de ma flâme fidèle ,
D'une ardeur que Louïs permet que je révèle :
Dès long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux...

BAIARD , à part.

Ciel !

GASTON , *plus vivement.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux ,
Demain je veux unir , dans Bresse encor sanglante ,
A sa main vertueuse une main triomphante ;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous ,
Pour la mieux mériter , couronner son Époux.

BAIARD.

Son Époux ! Vous , Seigneur ?

GASTON.

D'où naît votre surprise ?

BAIARD.

Vous connaissez Baiard , & quelle est sa franchise ;
Prince , j'aime Euphémie , & l'aime avec fureur.

GASTON , *avec douleur.*

Qui ? vous , — me l'enlever ? — C'est m'arracher le
cœur.

BAIARD , *avec passion , mais sans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter , me doit ôter la vie.

TRAGÉDIE. 47

GASTON.

Baiard !

EUPHÉMIE , à Gaston.

Eh ! modérez.....

BAÏARD , avec humeur.

Vous l'aimiez , Euphémie !
Vous me cachiez vos feux ! — Et j'en suis plus jaloux.
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous :
La foi de votre Père à ma foi vous engage ,
Et je fais conserver le prix de mon courage.

GASTON , vivement.

(En montrant Euphémie.)

Mes titres sont égaux , mon courage , & son choix.

(Plus tranquillement.)

Nemours , comme Baiard , fait conserver ses droits.

B A Ï A R D.

Eh bien ! Seigneur , il faut.... Mais mon devoir m'impose ;
Votre Nom , votre Rang....

GASTON.

Mon Rang ? Je le dépose :
Et l'Amour & l'Honneur vous rendent mon égal.

B A Ï A R D.

Ah ! vous m'êtes plus cher que mon premier rival.

GASTON.

Comment ? Que dites-vous ?

B A Ï A R D , avec force.

Ce qu'Euphémie ignore ;
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore ;
Armé par l'Amour seul , j'immolai ce Guerrier.

48 GASTON ET BAIARD,

G A S T O N.

Les exemples , Baiard , ne peuvent m'effrayer. —
Mais j'ai dû vous entendre , & ce mot doit suffire.

(*Aux Chevaliers.*)

Vous , aux postes fixés que chacun se retire ;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.

(*Les Chevaliers ne se retirent pas ; ils paraissent agités , & parlent bas entr'eux. Nemours continue en prenant Baiard par la main.*)

Je vous connais un cœur & trop juste & trop haut ,
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats , & soit plus mal servie.
Je vous charge , Baiard , d'observer de plus près
Mon ordre de bataille ; & mes desseins secrets.

(*Il lui remet le Plan roulé.*)

Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence ;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'Expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat ,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

B A I A R D , ému.

Seigneur.....

G A S T O N.

Allez , Baiard.

(*Baiard sort ; les Chevaliers le suivent.*)



SCENE



SCÈNE IV.

GASTON , EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS , qu'allez-vous faire ?
 Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire ,
 Qui , par vous , d'un Ami va déchirer le sein ,
 Ou vous faire tomber sous sa coupable main ?
 Et c'est moi , juste Ciel ! moi , qui perdrais encore
 Un Héros que j'admire , ou celui que j'adore !

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Baiard peut se dompter ;
 Je lui laisse le tems de se mieux consulter.
 Qu'en vous cédant à moi Baiard me satisfasse ,
 C'est l'unique moyen d'expier sa menace :
 Si j'avais pu me vaincre , une telle fierté
 M'en aurait , pour jamais , ravi la liberté.
 Mais un premier transport peut égarer sa flâme ,
 Garde-t-on , près de vous , l'empire de son ame ?
 Moi-même , malgré moi , de colère animé....
 Il est plus excusable ; il n'était point aimé.





S C E N E V.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

A V O G A R E.

AH! Prince, pardonnez ma fatale imprudence;
Il est vrai, de Baiard j'ai flatté l'espérance:
Croyais-je que Nemours descendrait jusqu'à nous?
Baiard menace en vain, Euphémie est à vous.

G A S T O N.

Comte, j'ai renfermé la flâme la plus pure,
Tant qu'un refus du Roi pouvait vous faire injure:
C'est pour vous l'épargner, qu'en pressant ce lien,
Même avant votre aveu, j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Baiard, je défendrai mon Père;
Puisse mes tendres soins & mon respect sincère
Rendre, après tant de pleurs, un Fils à votre amour!

A V O G A R E.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour.
O mon Fils, recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embrasse.*)

E U P H É M I E, *à part.*

Il l'embrasse à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre!
(*A Nemours.*)

Non, cher Prince; cessez de m'offrir votre main:
Ah! mon Père sait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare:

TRAGÉDIE.

31.

Toujours par un malheur-un autre est amené,
Et l'Infortune encor cherche l'Infortuné.

A V O G A R E , *bas à Euphémie.*

Oses-tu bien?.....

G A S T O N , *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE , *avec embarras , & regardant quelquefois son Père.*

De nos Bressans rebelles

Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir. —
Ma Famille est dans Bresse , & le sang peut m'unir
A des cœurs criminels , — pros crits avec justice ;
Mais — dont vous me verriez partager le supplice.

G A S T O N , *à Avogare.*

Mon Père ! Et vous aussi , craignez-vous que mon cœur ;
Sur ce qui vous est cher , n'étende sa rigueur? —
(*A Euphémie.*)

Le Neveu de Louïs , armé par sa Vengeance ,
N'est-il pas en secret chargé de sa Clémence ?
Ah ! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler ;
Et plus on a souffert , mieux on fait consoler.
Louïs , dans les reflux d'une Cour orageuse ,
Vit le Sort opprimer son ame courageuse ;
Il pleura près du Thrône où l'appelait son Sang ;
Il parvint aux Vertus , comme au suprême rang ,
Par une route , hélas ! aux Rois trop peu commune ,
Par cet heureux sentier de l'utile Infortune ;
Son cœur , qui la connut , est plus tendre à sa voix ;
Le meilleur des Humains est le plus grand des Rois :
Et moi , dont ses revers ont assiégé l'enfance ,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

D ij

52 GASTON ET BAIARD ;

EUPHÉMIE.

Quoi ! vous pardonneriez à l'aveu du forfait ?...



S C E N E V I.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE,
ALTÉMORE.

ALTÉMORE, à Gaston.

PRINCE, Baiard pour vous m'a remis ce Billet.

GASTON *le prend & lit.*

- » Lorsque l'on fit outrage , & qu'il faut qu'on répare ;
- » On doit , sans différer , satisfaire un grand Cœur ;
- » Prince , je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare ,
- » Et ne veux point mourir comptable envers l'Honneur ;
- » Que mon Chef lui-même choisisse
- » Les armes , les témoins , & les Juges du Camp ;
- » Qu'il hâte un beau moment de gloire & de justice ;
- » Je me crois son Ami , même en le provoquant.

A V O G A R E.

Reconnait-on Baiard à ce nouvel outrage ?

G A S T O N.

Je reconnais l'Amour , la seule erreur du Sage.

(*A Altémore.*)

Qu'il s'apprête à l'instant , & que pour ce combat.....

EUPHÉMIE, *impétueusement.*

Non , je cours m'opposer à ce double attentat.

(*Regardant son père.*)

Le plus pressant péril doit entraîner mon ame :

(*A Gaston.*)

J'éclairerai Baiard sur les droits qu'il réclame ;

Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix ,
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix ;
Que , s'il se perd lui-même , il trahit sa Patrie ;
Que , s'il tranche vos jours , il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur , je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui ;
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême ,
Que l'Objet qu'on adore a contre l'Amour même :
Et , si tant de devoirs sont bravés sans égard ,
Le Vainqueur de Nemours.... ou celui de Baiard ,
N'emportera , pour prix de sa gloire cruelle ,
Que la publique horreur & ma haine éternelle.

(Elle sort.)



SCÈNE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON.

Tous ses efforts sont vains. Après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.
Baiard , je diffèrais un malheur nécessaire ;
Mais tu veux le hâter , il faut te satisfaire.

AVOGARE , à Altémore , avec une colère feinte.
Seigneur , un tel billet dut rester dans vos mains :
La Prudence...

ALTÉMORE , avec une fausse naïveté.

Baiard me cachait ses desseins.

Et d'ailleurs , pour lui seul je permets qu'on frémissé :
Nemours a pour appui son bras & la justice :
Le Ciel , au champ d'honneur combat pour la vertu :

D iii

54 GASTON ET BAIARD,

(*D'un air mystérieux.*)

Et le cœur de Baiard à ce Ciel est connu.

G A S T O N.

Comment ?

A L T É M O R E.

Baiard ici se vendait à Rovère ;

Vous punirez un Traître autant qu'un téméraire.

G A S T O N.

Baiard un Traître ? lui ? — vous l'osez soupçonner ? —

Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner.

A L T É M O R E.

Cependant....

G A S T O N.

Croyez-moi, l'oubli de cette injure

Est de mon amitié la marque la plus sûre. —

Mais quoi ! je combattrais ce Héros vertueux !

(*Se parlant à lui-même.*)

Je sens trop qu'en secret l'Espoir présomptueux ,

Me dit , qu'heureux Vainqueur d'un Mortel invincible ,

Gaston ne verrait plus de triomphe impossible ;

Que la France, l'Europe & l'Univers entier ,

De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier. —

Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie.

J'entends gémir plus haut l'Amitié, la Patrie.

(*A Avogère.*)

Hélas ! j'aime Baiard ; & ce fer destructeur ,

Au travers de ses flancs , va rechercher son cœur !

Ce cœur , de l'Honneur pur asyle vénérable ,

De toutes les Vertus trésor inépuisable.

O Guerrier Citoyen qui fis tout pour ton Roi ,

Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi ;

Va , mourant par tes coups , je t'aimerais encore.

TRAGÉDIE

59

(*Avec colère.*)

Honneur , cruel Honneur ! je te sers & t'abhorre :
Et vous , Lauriers affreux dont il faut me couvrir ,
Même en vous détestant , je vole vous cueillir.

(*A Altémore.*)

Vous , allez à Baiard reporter ma réponse.

(*Il le retient.*)

Mais il est un obstacle , Amis , & tout l'annonce.
Si l'Armée apprenait ce dangereux hazard ,
Tous les cœurs entre nous formeraient un rempart
Seuls Maîtres du secret , gardez de le répandre.

(*A Altémore.*)

Que Baiard , dans une heure , ici vienne se rendre :
L'épée est ma seule armé & plaît à sa valeur ;
Contre Sotomaiore il fut ainsi vainqueur :
Eloignons tout Français. Avogare , Altémore ,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi ?

GASTON.

Ce choix vous honore.

(*Il fait signe à Altémore de partir , & celui-ci obéit.*)

AVOGARE , prenant la main de Gaston.

Mon Fils !

GASTON.

Ciel ! — Euphémie ! Ah ! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuiez ses pleurs.
Je vais donner mes soins , s'il faut que je succombe ,
Pour que l'Etat triomphe en pleurant sur ma tombe.
O Baiard ! si je meurs , j'acquitterai Louis ;
Je veux , en t'accablant de bienfaits inouis ,

D ie

56 GASTON ET BAIARD.

Rendre encor mon Vainqueur jaloux de ma mémoire ,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.

(*Il sort.*)



SCENE VIII.

AVOGARE, *seul.*

COMME mes Ennemis viennent servir mes vœux !
Mais.... O nouveau bonheur ! — Ils sont perdus tous
deux.

Seuls témoins d'un combat que leur Armée ignore ,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Alrémore :
Nous pouvons , saisissant le Vainqueur éperdu ,
L'immoler , sans péril , dans le sang du Vaincu.
Allons , & qu'aussitôt les portes soient livrées :
Appelons , dans ce Fort , nos Cohortes sacrées.
France, tous tes soldats surpris , enveloppés ,
Vont , sans ordre & sans Chef, être par-tout frappés.
Qu'à peine il en reste un qui puisse , en sa retraite ,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite.
Va , l'Italie en toi vit toujours son Fléau :
Mais toujours des Gaulois elle fut le Tombeau.

Fin du second Acte.





A C T E I I I .



SCENE PREMIERE.

A V O G A R E , A L T É M O R E .

(*Ils entrent par deux côtés opposés.*) .

A L T É M O R E .

L Es efforts d'Euphémie ont été superflus ,
Et l'amour de Baiard s'en irrite encor plus .

A V O G A R E .

Pescaire est près du Pont , il va s'en rendre maître ;
Au signal convenu nous le verrons paraître .

A L T É M O R E .

L'heure approche ; & bientôt l'un de ces deux Guerriers ,
En triomphant pour nous , tombe sur ses lauriers .

A V O G A R E .

Mais dis - moi : Ferdinand veut-il , au fond de l'ame ,
Qu'on ose assassiner le Frère de sa Femme ?

T'a-t-il pu commander...

A L T É M O R E .

Il est de ces forfaits

58 GASTON ET BAIARD,

Qu'un Souverain prudent ne commande jamais :
 Sûr du vœu de son Maître , un Courtisan habile ,
 En lui sauvant la honte , achève un crime utile.
 Le parti de Gaston dans Naple est dominant ;
 Qui perd ce Prince , assure un Thrône à Ferdinand ;
 L'inutile Vertu peut languir sans salaire ,
 Mais un pareil service est le grand Art de plaîre.
 Ah ! de nos fiers Tyrans j'admire la fureur ;
 De leur chute , à nos mains , ils dérobent l'honneur ,
 Votre Fille , comme eux , sert mes feux qu'elle ignore ;
 Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore ;
 Expiant , malgré soi , ses indignes amours ,
 C'est elle qui m'immole & Baiard & Nemours.
 Vengez-nous de vous-même , ô conquérans avarés ,
 Qui dépouillez nos Champs pour vos climats barbares
 Vous qui , de tous nos biens Usurpateurs jaloux ,
 Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.

A V O G A R E.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décèle ta flâme ;
 Il faut , plus que jamais , l'enfermer dans ton ame ;
 Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux :
 Cacher ses Passions n'est pas un art pour nous.
 Songe sur-tout , Ami , qu'au gré des conjonctures ,
 Il faut hâter , suspendre , ou changer nos mesures ,
 Unir ou séparer nos différens projets :
 Le tems , l'occasion les doit trouver tout prêts.
 Car je doute toujours que ce combat s'achève ,
 Qu'entre les deux Rivaux le Camp ne se soulève...

ALTÉMORE , *appercevant Baiard.*

Non , Seigneur : bannissez cet injuste soupçon :
 Baiard vient , & je vole en avertir Gaston.



SCENE II.

AVOGARE, BAIARD.

BAIARD, *avec tranquillité.*

C'EST donc ici le Champ de ma gloire nouvelle ;
Je ne cueillis jamais une Palme plus belle ;
J'aime à vous voir mon Juge.

AVOGARE.

Ah ! croyez que mon cœur
Me ferait fuir ces lieux , s'il doutait du Vainqueur ;
Baïard va triompher , quand Baïard va combattre.
C'est un jeune imprudent que vous allez abbattre :
Je le plains. Mais , Seigneur , j'aurais bien plus gémé
De la nécessité de trahir mon Ami.
Je vous l'ai dit tantôt ; sans ce fatal remède ,
Il faut , en rougissant , que mon Amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du Roi ,
Qu'Euphémie & Gaston font valoir contre moi.
Leur Amour mutuel , armé de la Puissance ,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAIARD, *d'un air sombre & passionné.*

Elle adore Nemours , & l'avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendait mon Rival odieux.
Quoi ! même en m'outrageant , elle en a plus de charmes !
Par quels ardens transports , mêlés de tendres larmes ,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour !
Si l'Honneur à mes vœux permettait un retour ,

60 GASTON ET BAIARD,

S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'Ingrate, & sa beauté changeaient mon ame entière.
(*Avec indignation.*)

Amour, ah ! sous quel joug m'as-tu donc asservi !
L'homme, par ton délire, à soi-même est ravi ;
Tu lui fais une autre ame & transformes son être :
Baïard même, Baïard de son cœur n'est pas maître.
Mais j'aperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.



S C E N E I I I.

GASTON, BAIARD, ALTÉMORE,
AVOGARE.

G A S T O N.

BAIARD, si la raison fuit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre ;
Nous devons à l'Honneur ou ma vie ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi ;
(*Il remet à Altémoré un paquet de papiers.*)

Songez à le servir & pour vous & pour moi :
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.
Mais hélas ! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre ?
Recevez mes regrets & mon adieu fatal ;
Embrassez un Ami....

(*Il l'embrasse, & ensuite il met l'épée à la main.*)

Combattez un Rival.

TRAGÉDIE.

61

BAÏARD.

Prince , en vous offensant , je me suis fait outrage :
J'ai voulu m'en laver dans le Champ du courage ;
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours ,
Je fais comment Baïard doit combattre Nemours.

(*A très-haute voix.*)

Entrez , braves Guerriers , fiers soutiens de la France.

(*Une foule de Chevaliers entrent.*)

GASTON.

Ciel !

AVOGARE , *à part.*

O revers !

BAÏARD , *vivement.*

Vous tous , témoins de mon offense ,
Chabannes , Luxembourg , Tonnerre , d'Aubigny ,
Brissac , mon digne Emule ; & toi , cher Coligny ;
Vous , qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre ,
Pour un noble dessein qui devait vous surprendre ;
(*A Euphémie qui entre par un autre côté.*)

Vous sur-tout , digne Objet de mon fatal amour ,
Vous , que ma faute honore ainsi que mon retour , —
(*Il s'ire son épée avec le fourreau.*)

Contemplez — de Baïard l'abaissement auguste ;
(*Il la pose aux pieds de Gaston.*)

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste ,
Que l'Honneur véritable impose à la valeur ,
Et comment un Guerrier se punit d'une erreur.

GASTON.

Attendri , transporté , je sens couler mes larmes.
Le plus grand des Guerriers , Baïard me rend les armes !

62 GASTON ET BAIARD,

(*Il ramasse l'épée de Baiard, & lui donne la sienne*) *.

Je garde ton Epée; & la mienne est à toi :
Tremblez plus que jamais , Ennemis de mon Roi ,
Du glaive de Baiard ma valeur est armée :
Ce Sceptre de l'Honneur va guider mon Armée.
Vous , Français , apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel Rival , digne d'un tel Ami.

(*A Altémor.*)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie ,
L'écrit qu'il recevrait s'il m'eût ôté la vie.

(*Baiard prend le paquet.*)

Vois que j'avais l'orgueil de vivre dans ton cœur :
Connais quelle dépouille eût orné mon Vainqueur ;
Le Roi , si dans nos Camps je perdais la lumière ,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière ;
Et Baiard , par mon ordre , en terminant mes jours ,
Devenait Comte & Duc de Foix & de Nemours ;
En te donnant mon nom j'en étendais la gloire ,
Et j'aurais confondu ta vie & ma mémoire.

Madame , à votre main j'avais même attenté ;
Revivant dans Baiard , m'auriez-vous rejeté ?
Votre Cœur magnanime eût imité les nôtres ,
Un prodige d'honneur en fait inspirer d'autres : —
Dans l'ivresse où je suis , je ne fais même encor
Si l'élan de la Gloire & son sublime effor
N'entraînent point mon âme exaltée , aggrandie ,
Au sacrifice entier... Non , ma chère Euphémie ;



* Qu'il a remise dans le fourreau pendant que Baiard lui parlait.

Non : ce triomphe horrible est au-dessus de moi.

B A I A R D.

Il m'appartient , Seigneur : un seul mot fait ma Loi ,

On vous aime : songez à ma faute , à mon âge ;

Ce triomphe peut seul réparer mon outrage :

Oui , Madame , je cède au choix de votre cœur ;

(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)

Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur ;

De ma faible raison j'avais perdu l'usage :

Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage ;

Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir ;

Ils ont fait , à Baiard , oublier son devoir :

(*Vivement.*)

Mais , par un prompt retour , mon Juge incorruptible ,

Mon cœur , m'a remontré ce devoir inflexible :

Je l'ai vu , j'ai rougi : le sacrifice est fait ;

J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet :

Je tremblais que l'Honneur , dans l'assaut qui s'approche ,

A mon dernier moment fît son premier reproche.

Je l'avouerai. Vos pleurs , vos soins pour me fléchir ,

M'ont presque retenu quand j'allais m'affranchir ;

Votre aspect rend encor ma victoire pénible :

Ma perte , en vous voyant , me devient plus sensible ;

(*Avec force.*)

Mais à de vrais Guerriers , sur eux-même absolus ,

Jamais les Passions ne coûtent des Vertus.

De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre ;

Quand on se combat bien , l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur , où plus de feux viennent de s'allumer ,

Renonce à votre cœur , — mais non à vous aimer.

Je voue à vos appas ce respectable hommage ,

64 GASTON ET BAIARD ,

Que la Beauté se plaît à permettre au Courage ;
Cet encens noble & pur , que tous nos Chevaliers
Brulent sur ses Autels au milieu des Lauriers ;
Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines :
Vous le ferez , Madame : oui , vos loix souveraines ,
Toujours , après Louis , disposeront de moi : —
(*En prenant la main de Gaston.*)

Et c'est à votre Epoux que j'en donne ma foi.

E U P H É M I E .

Dans mon ravissement , à peine je respire.
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !
Ah ! s'il était un prix pour le plus vertueux ,
Quel Mortel oserait choisir entre vous deux ?
(*A Gaston.*)

Cher Prince , qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime ,
D'être offert à Gaston des mains de Baiard même !
(*A Avogare.*)

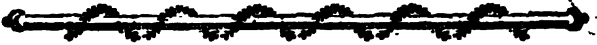
Mais mon Père — veut-il permettre mon bonheur ?

A V O G A R E , à sa Fille. (*Bas.*)

Ton bonheur est le mien. — Tout est changé.



SCENE



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, à Gaston.

SEIGNEUR ;

Nos Canons , dirigés par votre heureuse adresse ,
Ont fait crouler le mur & les Canons de Bresse ;
L'Ennemi , dans la plaine , est contraint de sortir ;
A tenter la Bataille il paraît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les Drapeaux de Rovère ,
Et briller vers ce Fort les Lances de Pescaire.

GASTON , avec un éclat de joie.

Enfin donc , une fois , ils nous viennent chercher !
Vole ; & que tout mon Camp se dispose à marcher.

(D'Alègre sort.)

BAÏARD , très-vivement.

Nous allons vaincre , Amis ; croyez-en ma promesse ;
J'ai le plan du combat tracé par la sagesse :
Miracles du Génie & Chef-d'œuvres de l'Art ,
Les projets de Nemours gouvernent le Hazard.

GASTON , de même.

Ah ! ton cœur & ton bras promettent plus encore.

(A Euphémie.)

Osez voir triompher l'Amant qui vous adore.

(A Avogare.)

Restez ici près d'elle , & montez sur la Tour.

E

66 GASTON ET BAIARD,

A V O G A R E.

Moi , qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour !
Le Neveu de Louis va me nommer son Père ,
Et je veux mériter une gloire si chère.

GASTON , toujours avec chaleur.

Daignez donc la conduire , & vous suivrez nos pas !

(Prenant Baiard par la main.)

Viens : de notre querelle instruisons nos Soldats ;

Que , pleins de ta grande ame , ils marchent aux allarmes ;

(Aux Chevaliers.)

O Français , soutenez la gloire de vos armes.

Qui pourrait aujourd'hui résister à vos coups ?

Vos deux Chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(Ils sortent tous , à l'exception d'Avogare & d'Euphémie.)





SCÈNE V.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son père prêt à sortir.*

MON père ! expliquez-vous. Quel dessein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;
J'admire , je chéris ces sublimes Mortels.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthousiasme.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels ;
Mes yeux sont desillés , cet exemple m'accable ;
O de leur Héroïsme ascendant incroyable !
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs ,
Dont s'arme la Vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai senti , malgré moi , son invincible flâme
Pénétrer dans mon sein , s'ouvrir toute mon ame ,
Y porter les regrets , les remords déchirans :
Je me suis vu si vil près d'Ennemis si grands ,
Que , détestant soudain ma noire perfidie ,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie.

(*En l'embrassant.*)

Adieu : pardonne-moi ma honte & ta douleur ;
Tu me vois vertueux , tu me verras vainqueur.





S C E N E V I.

E U P H É M I E , *seule.*

CIEL ! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;
 L'Honneur y met en paix l'Amour & la Nature :
 Après tant de tourmens mon Père m'est rendu.
 Cher Amant , ses remords sont nés de ta vertu !
 Je veux , à ton amour déroband ce mystère ,
 Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon Père ;
 Et ton ame , ignorant qu'il a pu te trahir ,
 N'aura pas un moment cessé de le chérir.
 Allons.... Mais ce combat....

(*Elle s'arrête avec saisissement.*)

Je me sens consternée. —

Pourquoi ? Nemours va vaincre , & c'est sa destinée. —
 Ah ! souvent aux Vainqueurs le Sort cache un écueil ;
 Dans leur Char de Triomphe il place leur cercueil.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE , *seule , & dans le plus grand désordre.*

FUYONS , mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.
Des fureurs des Mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisselait de tant de corps épars ,
Ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :
Les fers étincelans , & les feux plus terribles ,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles ,
Et poursuivant par-tout mon Père & mon Amant. —
(*Elle s'assied.*)

Mon Père ! qu'il m'est cher , hélas ! en ce moment !
Dieu juste , à la Vertu quand ta voix le rappelle ,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ?
(*Avec un peu de joie.*)

Mais Nemours !.. Sur la brèche , en Vainqueur , il montait :
Sur des monceaux de Morts la Gloire l'attendait. —
(*Se reprenant.*)

La Gloire ! & c'est donc là que l'Homme l'a placée !

70 GASTON ET BAIARD ,

Ô délire infernal , barbarie insensée....

(Elle se relève.)

Quoi ! j'entends jusqu'ici les cris des Combattans ,
Percer le bruit lointain de cent Bronzes grondans ; —
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables , —
Et gémir , sous ces murs , quelques voix lamentables !
Un cri plus douloureux me glace de terreur ; —
Se peut-il !... je succombe.... Ah ! je vois le Vainqueur.

(Elle retombe sur le fauteuil.)



SCENE II.

EUPHÉMIE , URBIN , GARDES.

U R B I N.

VOUS voyez un Captif , qui rougit peu de l'être ;
La chaîne de Baiard va m'honorer peut-être :
Il marchait vers la Ville , à côté de Nemours ;
Quand tous les Espagnols , par le Pont du Secours ,
Ont tenté de ce Fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son Chef , Baiard , d'un pas rapide ,
Court à ce Pont fatal , le voit sans défenseurs ,
S'élance , arrête seul les Espagnols vainqueurs ;
Fait revoir cet exploit , prodige de l'Histoire ,
Qu'on disait fabuleux , mais qu'il nous force à croire :
Après un long combat les siens l'ont secouru ;
Ils allaient triompher , quand j'y suis accouru :
De ce choc décisif je sentais l'importance :
Mais le nombre des miens , leur fière contenance ,

A ce torrent fougueux ne peuvent résister ;
 Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
 Redoublant des Français l'indomtable furie ,
 Dans son dernier Soldat Baiard-se multiplie.
 Je vois autour de moi mes Escadrons percés ,
 Leurs étendards ravis & leurs Chefs dispersés.
 Resté seul à mon tour , il a fallu me rendre.
 Hélas ! dans quel moment ! gémissiez de l'apprendre ;
 On venait de blesser ce Guerrier généreux ;
 Il avait , sans frayeur , senti ce coup affreux.
 Mais il tombe ; & l'on trouve , au défaut de l'armure ,
 Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure ;
 On craint , en lui portant un secours meurtrier ,
 D'arracher à la fois sa vie avec l'aëier ;
 On dit plus ; que le coup part de la main d'un Traître. —
 J'en ai vu près de lui , que vous devez connaître.

E U P H É M I E.

Non. Je n'en connais plus. Mais que devient Nemours ?

U R B I N.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours :
 L'Alviane est un Chef digne de sa vaillance ;
 Il est juste qu'entre eux la Victoire balance.
 On apporte Baiard.





S C E N E I I I.

URBIN, EUPHÉMIE, BAIARD,
G A R D E S.

B A I A R D.

(*Le corps entouré d'une écharpe, porté sur des étendards
& des piques.*)

L'EFFORT de la douleur ,
Pénétrant dans mon sein , en détache mon cœur :
Dieu , je sens défaillir ma force anéantie.

(*Après un peu de silence.*)

Mon ame était à toi , mon sang à ma Patrie :
Mes cinq derniers Aïeux , morts au lit des Héros ,
Reconnaissent leur Fils mourant sur des Drapeaux.

E U P H É M I E.

Baiard , voyez les pleurs de la plus tendre Amie ;
Quels regrets pour Gaston !

B A I A R D , *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous , belle Euphémie !

Eh bien ! ai-je eu raison d'expier mon erreur ? —
Je suis chéri de vous , & quitte envers l'Honneur.
Sans peur & sans reproche à mon heure suprême ,
Je sens mon ame fuir contente d'elle-même. —
Vous direz à mon Roi , que j'ai béni mon sort
De lui faire , en vos mains , hommage de ma mort.

(*La regardant tendrement.*)

Croira-t-il qu'un Mortel ait pu céder vos charmes?



SCENE IV.

Les Acteurs précédens , AVOGARE.

AVOGARE.

BAÏARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

B A Ï A R D.

Un Traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi ,
Pleure ce Malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort , en tous lieux , la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre Armée ,
Que l'Ennemi vainqueur....

B A Ï A R D , *se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

B A Ï A R D.

Et l'on dit l'Ennemi triomphant !

(*Aux Français qui l'entourent.*)

On vous trompe , Avogare. — Allons , qu'on me remporte ;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'affaut. Près de votre étendard ,
Placez au premier rang les restes de Baïard ;
Ce front pâle & sanglant , ce bras faible & sans armes ,

74 GASTON ET BAYARD.

Aux Ennemis bientôt renverront les armées ;

(*Pendant qu'on l'emporte.*)

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir ;

Marchez , ils trembleront à mon dernier soupir :

Oui , je veux vous guider au fond de leurs asyles.

Du Guesclin au cercueil soumit encor des Villes.

(*Avogare le suit.*)

E U P H É M I E.

J'entends crier Victoire & Nemours & Louis.

(*Avogare & les Français s'arrêtent.*)



S C E N E V.

Les Acteurs précédens , D'ALÈGRE.

D' A L È G R E.

C'E grand jour met le comble à la gloire des Lys :
L'Alviane est aux fers , & Nemours est dans Bresse.

U R B I N.

Ciel !

D' A L È G R E.

Parmi tous ses soins le premier qui le presse ,
Chevalier vertueux , c'est le soin de vos jours ;
Nous venons y veiller , J'ai hâté les secours
Que l'Art va vous offrir sous un heureux auspice ;
Conduisons-le , Soldats , dans ce lieu plus propice.

(*Il montre une Chambre voisine.*)

Attends. — Avec ce fer mon-ame peut sortir.

(*Avec plus de force.*)

Cher Nemours ! Ah ! je veux , avant que de mourir ,
Entendre le récit de ta gloire inouïe ,
Et jouir du beau jour que te doit ma Patrie.

(*A d'Alègre.*)

Conte-moi ses exploits. Son sang n'a point coulé ?

D'ALÈGRE.

La Foudre , autour de lui , vainement a volé.
Maître de foi , de tout , dans cet assaut terrible ,
Le Français , sous sa main , semble un Coursier flexible ,
Qu'il fait , sans nul effort , presser ou retenir ,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup votre mort , à grand bruit annoncée ,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée ;
Mais l'aspect de Nemours , dans le fond de leur cœur ,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'Honneur :
» Français , vengeons Baiard , s'il est vrai qu'il succombe ;
» Pourriez-vous , en fuyant , déshonorer sa tombe ?
Ces mots , & la rougeur de son front indigné ,
Quelques pleurs dont son œuil était même baigné ,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse , vainement , le Romain se rallie :
En vain le Citoyen , sous ses toits renfermé ,
Verse sur les Vainqueurs le bitume enflammé ;
J'ai vu , (ce que jamais on ne pourra comprendre ,)
Trente mille Guerriers ardens à se défendre ,
Aidés de la Nature & des travaux de l'Art ,
Par dix mille Français forcés dans un rempart ;
Et notre Armée en ordre au fort de la tempête ,

76 GASTON ET BAIARD,

Comme un Camp destiné pour les jeux d'une Fête.

BAIARD, avec tranquillité.

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;

Je vois la France heureuse, & lui laisse Nemours.

(On emporte Baiard. D'Alègre & Urbin le suivent.)

AVOGARE, à part, & regardant Baiard.

Va, pour ce fier Vainqueur tu peux trembler encore ;

Tu le laisses en bute aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE.

Mon père, aux Assassins Nemours abandonné,

Comme Baiard, sans doute en est environné :

Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides,

Ignorant vos remords, & de son sang avides,

Dans son triomphe aussi n'attendent sur ses jours.

Si vous vieilliez sur lui....

AVOGARE.

C'est mon devoir, j'y cours.

(A part.)

Mais je vois Altémore ! — & c'en est fait sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah ! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.





SCENE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE,
ALTÉMORE.

AVOGARE, à *Altémore*.

EH bien ?

EUPHÉMIE.

D'où naît , Seigneur , votre sombre embarras ?
Que fait Gaston ?

ALTÉMORE, *effectant un peu de joie*.

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les Palmes de la Gloire :
C'est aux mains de l'Amour à parer la Victoire.



SCENE VII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

QUoi ! j'ai frappé Baïard , & Nemours est Vainqueur !

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment ; ne craignez rien , Seigneur.

78 GASTON ET BAIARD,

D'illustres Chevaliers une Élite aguerrie ,
 Connaissant qu'en secret on menaçait sa vie ,
 L'entourait , le couvrait de leurs superbes rangs ;
 Le Glaive ne pouvait approcher de ses flancs .
 Mais sa victoire enfin précipite sa perte ,
 Sous ses Lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte .
 Le voilà dans la Ville , ou nos pièges tendus
 Par Urbain désormais ne sont pas retenus :
 En chassant notre Armée , on ne l'a pas détruite ;
 Le terrible Pescaire en a seul la conduite :
 Il est maître surtout de l'obscur souterrain ;
 Et cette nuit , dans Bresse , il va rentrer soudain .

AVOGARE , *vivement* .

J'ai su l'en prévenir . Las d'un assaut pénible ,
 Le Français va tomber dans un sommeil paisible :
 L'imprudence le suit sitôt qu'il est Vainqueur ,
 Et toujours son désastre est près de son bonheur .

ALTEMORE , *aussi vivement* .

Bien plus . Votre Palais dominant sur la Ville ,
 Nemours , par mes avis , en a fait son asyle ;
 Il doit y rassembler le Conseil des Guerriers ,
 Et tous y vont périr par mes feux meurtriers .
 C'était sous ce Palais , je vous l'ai fait connaître ,
 Que Pescaire enfermait le dépôt du Salpêtre ;
 Je fais ce nouvel Art ignoré des Français ,
 Dont Navarre , à Bologne , a tenté les essais .
 La Poudre , de la Terre entr'ouvrant les entrailles ,
 Fait voler dans les airs les pesantes murailles ;
 Et lancée , avec fracas , les éclats dispersés
 Des fondemens unis aux combles renversés .

AVOGARE , *avec impétuosité* .

Allons . Qu'au même instant , où ce nouveau tonnerre

Des Chefs des Ennemis aura purgé la Terre ,
 Pescaire & les Bressans , fondant de toutes parts ,
 Egorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
 Cours à ce grand objet que ton œuil doit conduire ;
 Moi , je garde ce Fort : & si Baiard respire ,
 Nemours enseveli dans ton gouffre infernal ,
 Pour immoler Baiard , deviendra mon signal :
 Maître une fois du Fort , je te joins dans la Ville.
 Je veux , en surpassant les meurtres de Sicile ,
 Insolens Etrangers , qu'un moment vous ait vus
 De l'Italie entière à jamais disparus.

ALTÉMORE , *apercevant Euphémie.*

Votre Fille revient : retenez l'Infidelle ;
 Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.
(Il fort.)



S C E N E V I I I.

A V O G A R E , E U P H É M I E.

EUPHÉMIE , *s'approchant tout près de son père.*

(*D'un air sombre , avec saisissement & les larmes aux yeux.*)

BARBARE , qu'ai-je appris ? j'en frissonne d'horreur.
 Quoi ! vous m'avez trompée avec tant de noirceur !
 Quoi ! vous m'avez réduite au malheur nécessaire ,
 De ne compter jamais sur la foi de mon Père !
 Quelle vertu brillait dans son faux repentir !
 Peut-on si bien la peindre , & ne pas la sentir ?

80 GASTON ET BAIARD,

AVOGARE.

Quels transports insensés !

EUPHÉMIE.

O jour de ma ruine !

Mon Père, au même instant, m'embrasse & m'affaisse !

AVOGARE.

Téméraire, oses-tu ?....

EUPHÉMIE.

Ces mains, teintes de sang,

Du généreux Baïard n'ont pas percé le flanc ?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide

Enfoncer & briser votre lance perfide.

Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;

Il te donne un soupçon....

EUPHÉMIE.

Soupçonne-t-on son Père ?

(Lui montrant un papier.)

Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire :

Du meurtre de Baïard vous osez vous vanter ;

Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

AVOGARE, confondu.

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables !...

EUPHÉMIE, avec véhémence.

Non. Pescaire jamais n'a trahi ses semblables ;

Exercé dès l'enfance aux talens de son Roi,

Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.

Mais le sage Bressan, dont l'adresse & le zèle

M'ont

TRAGÉDIE.

81

M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle ,
Vient de surprendre encor ce Billet odieux ,
Que , par un prompt message , il m'envoie en ces lieux :
Et , malgré ses vieux ans , la Vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre Crime.

AVOGARE , *à part.*

Précipitons l'instant , tous mes ressorts sont prêts ,
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE , *le suivant.*

Si vous sortez , je cours publier vos projets.

AVOGARE , *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois.... que tu risques ta vie ?

EUPHÉMIE.

(*Avec le plus grand emportement de la rage & de la douleur.*)

Frappez , reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naissance est ma honte & fait mon désespoir ,
Le malheur de ma vie est de vous la devoir. —
Que dis-je ? Ah ! pardonnez.

(*Elle l'embrasse.*)

Cher ennemi que j'aime ,

Vous me devez aussi vos jours , — malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grace , ou mourrai près de vous.

Oui , cruel ! — Oui , mon Père ! Ah ! si , dans mon
courroux ,

Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure ,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la Nature.
Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous , sans douleur ,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE , *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets , par devoir , par tendresse :
Je crains tout , & demain je prétends quitter Bresse.

F

82 GASTON ET BAYARD.

EUPHÉMIE.

Demain ! Eh ! vous avez quelque piège ignoré
Donc, cette nuit encor , l'effet est assuré :
Ce Billet me l'annonce. — Allons , le Ciel m'inspire ;
C'est Nemours , en secret , que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi ?

EUPHÉMIE.

Le crime & l'aveu sont pour moi deux malheurs ;
Mais , en sauvant Nemours , j'enchaîne ses rigueurs ;
Il me doit votre grâce , elle est ma récompense.

(Elle veut sortir.)

AVOGARE, se mettant au-devant d'elle.

Comment ! tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

EUPHÉMIE, très-rapidement.

Votre cœur n'est pas fait pour connaître le sien ;
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable ,
Il me respectera dans mon Père coupable :
Je dois , à sa vertu confiant vos destins ,
Vous sauver des forfaits & des dangers certains.

(Elle veut encore sortir.)

AVOGARE, furieux.

Les dangers sont pour-toi , Fille impie & barbare :
Redoute les transports où mon âme s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti , celui du désespoir.
Les jours de ton Amant vont être en mon pouvoir ;
C'est l'Auteur de mes maux , de la mort de ta Mère ;
Le Chef des Meurtriers qui m'ont ravi ton Frère ;
Lui , qui peut-être même a déchiré son flanc ;
Et , je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage ,

TRAGÉDIE. 83

Vertu de nos climats , Passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre , & m'attacher à toi ;
Et si tu vois Nemours , ce sera devant moi.
Tremble : par un regard , un geste , un mot perfide ,
Tu hâtes son trépas & deviens parricide :
Dussé-je être à l'instant puni par ses Soldats ,
Je le perce à tes yeux , ou t'immole en ses bras.

E U P H É M I E.

Où suis-je ? Que résoudre ? Ah ! quel état horrible !

A V O G A R E.

Nemours vient. Je crains peu cette Garde terrible...

(*Voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.*)

Arrête , Malheureuse ; & reste à mes côtés ;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;
Renferme ta douleur , frémis qu'on ne la voie.



S C E N E I X.

GASTON , AVOGARE , EUPHÉMIE,
SUITE DE FRANÇAIS, *dont plusieurs*
portent des Drapeaux.

G A S T O N , à *Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle & Gaston.*)

RASSUREZ-VOUS , Madame , & partagez ma joie.

(*A Avogare.*)

Que le Traître à présent doit être confondu !
Du salut de Baiard on nous a répondu ;

F ij

84 GASTON ET BAIARD.

On a tiré le fer & calmé sa souffrance ;
 Sa plaie , aux yeux de l'Art , n'offre que l'espérance ,
 Quel bonheur pour l'État ; pour nous , jeunes Guerriers !
 Notre Empire perdait l'Honneur des Chevaliers ,
 Le Cœur dont la vertu nous inspire & nous guide ;
 Dans ton âme , ô Baiard , la Nation réside.
 Lautrec , allez au Roi présenter ces Drapeaux ,
 Présages de la Paix où tendent ses travaux :

(*A Euphémie.*)

Qu'au Peuple de Paris mon triomphe va plaire !
 Vous verrez à quel point la Gloire leur est chère ;
 Quel prix leur tendre amour ajoute à nos Lauriers !
 Les cœurs des Citoyens sont bien dûs aux Guerriers.
 (*Lautrec sort avec les drapeaux ; les autres Français restent.*)
 Et Vous , sages Héros , à qui je rends hommage ,
 Vainqueurs des Ennemis & de votre courage ,
 Commandez vous toujours en sachant obéir :
 Grace à ce feu prudent qui sait se contenir ,
 Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire ;
 C'est par-là que Nemours estime sa victoire ,
 Que du cœur de Louis il accomplit les Loix.
 Français , qui prodiguez votre sang pour vos Rois ,
 Vous méritez un Roi qui sache en être avare.
 Allez , je vais vous suivre au Palais d'Avogare...

A V O G A R E , à part.

Quel bonheur !

G A S T O N.

Cette nuit , nous y veillerons tous :
 Que le Soldat repose , il souffre plus que Nous.
 Epargnez l'Habitant ; faible instrument du crime ,
 On l'en rend trop souvent la première victime.

(*Toute la suisse se retire.*)

SCENE X.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE, à part.

IL reste !

GASTON, *approchant d'Avogare.*

La Fortune est prompte en ses retours ;
Quand on veut toujours vaincre , il faut veiller toujours.
Seigneur , votre Palais , au milieu de la Ville ,
Pour l'œil du Général devient un centre utile ;
Excusez , comme un Fils , si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec malignité.*

Ah ! mon cœur se plaisait à vous le destiner.
Mais partons.

GASTON, *le retenant.*

Profitez du moment qui me reste ,
Pour m'instruire tous deux d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous !

GASTON.

Au nom d'un Vieillard dans Bresse retenu ,
A l'instant un Soldat à mes pieds est venu.
« L'Assassin de Baïard menace votre vie » ,
M'a-t-il dit ; « ce secret est connu d'Euphémie » .
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits ;
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits ! —

86 GASTON ET BAÏARD,

(*A Avogare , en lui prenant la main qu'il portait à son poignard.*)

(*A Euphémie.*)

Elle ne répond point ! — Nommez donc le Coupable.
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHÉMIE , à part , en regardant de côté son Père
& Gaston.

Si je me place entre eux , je n'expose que moi.

(*A Gaston , en voulant aller à lui.*)

Seigneur.....

(*Avogare la retient par le bras.*)

G A S T O N.

Vous l'arrêtez ! Ses yeux sont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE , à qui Gaston tend la main.

J'ose à vos pieds...

A V O G A R E , levant le poignard sur Gaston.

Frappons.

EUPHÉMIE , s'en apercevant.

Mon Père !

(*Elle l'arrête , en l'embrassant avec violence.*)

G A S T O N , mettant la main sur son épaule.

O perfidie !

A V O G A R E.

L'Ingrate me retient , elle en sera punie.

(*Il veut la tuer.*)

G A S T O N , lui arrachant le poignard.

Non , barbare ; & toi-même à l'instant...

(*Il veut aussi le frapper.*)

EUPHÉMIE , s'élançant , & couvrant son Père de son corps.

Ah ! Nemours ,

Tu me rends parricide , — & j'ai sauvé tes jours.

TRAGÉDIE

87

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.

Hélas, Gardes, à moi.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens, ALTÉMORE,
SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE.

CIEL ! que viens-je d'entendre ?

GASTON.

Il immolait sa Fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare !

GASTON.

Son bras.

Comblait aussi sur moi tous ses assassinats :

(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, à Avogare.

Qui, vous ? quel changement ! quelle aveugle furie !....

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie :

(*D'un œuil d'intelligence.*)

Je frappais son Tyran : — & voulais prévenir

L'Enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie : & tu n'as pour défense,

Que ses pleurs, ses vertus, — hélas ! & sa naissance.

F. iv.

88 GASTON ET BAÏARD.

(*A Altémore.*)

Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur ;
J'en suis honteux pour lui. — Ciel ! avant que mon
cœur

Soupçonne un tel forfait, où le puisse comprendre ,
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre.

(*A Altémore & aux Soldats.*)

Vous , que dans son Palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive , ou je meurs.

GASTON , *bas à Euphémie.*

Il ne périra pas.

(*Haut.*)

Devant tout le Conseil je veux qu'il me réponde ,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE , *à Altémore qui l'emmène.*

Puisqu'il vient au Palais , allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE , *à Altémore , pendant qu'on emmène son
Père.*

Seigneur , vous qui l'aimiez , prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux — vous ferez obéie.

(*Il sort.*)

EUPHÉMIE , *à Gaston avec vivacité.*

L'Amour te l'a livré , l'Amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au Palais. Va , compte sur mon cœur ;
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur ;
Je leur dois plus d'amour & de respect peut-être.
Lorsqu'au sein des forfaits le Destin les fit naître.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

*Le Théâtre représente une Chambre attenante
la Gallerie où se sont passés les quatre
premiers Actes. C'est dans cette Cham-
bre que l'on a mis Baïard. Il est à demi
couché sur un lit militaire. Les armes de
Baïard sont auprès de son lit.*



SCENE PREMIERE.

URBIN, BAIARD.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauseuil.*

EN nous voyant ainsi, qui penserait, Seigneur,
Qu'Urbain fût le Captif & Baïard le Vainqueur? —
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes.

B A I A R D.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi ! Tels sont les vrais Guerriers,
Rivaux au Champ de Mars, Amis dans leurs foyers.

90 GASTON ET BAIARD,

U R B I N.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

B A I A R D.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise. —

(*Urbain paraît très-étonné.*)

A vos Soldats blessés je desirais l'offrir ;

Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir ;

Jule a causé leurs maux , je veux qu'il les soulage ,

Et de son Or sacré j'annoblirai l'usage.

Mais parlons d'Avogare & de ses noirs projets.

U R B I N.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets :

Quand il osa sur vous combler son infamie ,

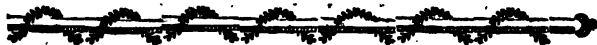
Je confiai ce Monstre aux vertus d'Euphémie :

J'ai cru servir ensemble & vous & mon Pays ,

D'arrêter ses projets , sans les avoir trahis.

Je voudrais , & ne puis vous nommer ses Complices :

Vous ne les craignez plus , qu'importent leurs supplices ?



S C E N E I I.

GASTON , BAIARD , URBIN.

G A S T O N , à Baiard.

J'ALLAIS quitter ce Fort : mais un objet pressant
M'oblige à vous voir seul , si le Duc y consent.

U R B I N.

Prince , je me retire.

(*R fort.*)

TRAGÉDIE, 91

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France ;
De Traîtres entouré , Baiard est sans défense ;
Il faut bien que Nemours connaisse la terreur.

BAIARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous , c'est-là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre ;
Un fidèle Bressan vient pour me les apprendre ,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.

(*Il va vers la porte.*)

BAIARD.

Qui fait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON.

Viens , approche.



SCENE III.

GASTON, BAIARD, UN VIEILLARD.

GASTON, à Baiard.

EUPHÉMIE , aux Malheureux propice ,
Tendit à ce Vieillard une main protectrice ,
Et de ses longs revers adoucit les regrets :
Il a , d'un noble prix , su payer ses bienfaits ;
Et sûr de ses vertus , par un aveu sincère ,
Il vint lui révéler les crimes de son Père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses Fils ,

92 GASTON ET BAYARD,

D'un double assassinat les généreux avis.

(*Gaston s'assied.*)

BAYARD, au Vieillard.

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux....

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable,

(*Se jetant aux pieds de Gaston.*)

Ah ! j'ai besoin de grace en venant vous sauver.

GASTON.

De grace !

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serais criminel ? & sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance ?
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte & mes regrets ;

Je ne suis qu'un Bressan, je fus jadis Français. —

Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,

J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance ;

Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais

Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :

Mais un service ingrat sous un Roi trop austère,

Tourna vers l'Étranger ma jeunesse légère :

De climats en climats j'errai pendant dix ans :

Et depuis trente hyvers fixé chez les Bressans,

Ainsi que tout Français privé de sa Patrie,

Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrais-tu, ramené par l'honneur ?

TRAGÉDIE. 93

LE VIELLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle & je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache;
La peur du châtiment & l'hymen qui m'attache,
Ont retenu mes pas revolant vers les Lys :
J'ai du moins à mon Roi pu rendre mes deux fils ;
Combattant sous vos loix, & dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur Père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus Français !
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais..... je viens vous sauver ; eh ! quel Guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?
Ah ! ce service heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon Roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert ?

LE VIELLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre au sein de la Victoire.
Dans tout le sang Français brulant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger :
Oui, près du Mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire & les Lances Romaines ;
Tandis que, vers le Fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens :
Dans leurs Temples déjà, sans bruit & sans allarmes,
Les Bressans défarmés ont repris d'autres armes :
On parle d'un rempart qui doit être abîmé,
Par ce Volcan nouveau sous la Terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.

J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible :

Mais je fais que bientôt un lâche meurtrier

(*A Nemours.*)

Vous y doit avec art exposer le premier ;

Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée ,

Enlever aux Français l'ame de leur Armée :

(*C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme , Seigneur.*)

J'ai frissonné d'effroi , de rage & de douleur ;

J'ai voulu vous soustraire à ces pièges du Crime.

Vous voyez à mes pleurs , au zèle qui m'anime ,

Qu'un Transfuge , accablé par les ans & les maux ,

Toujours Guerrier dans l'ame , adore les Héros.

G A S T O N.

D'où fais-tu ces secrets , par quelle intelligence ?

L E V I E I L L A R D.

Une seule ressource était en ma puissance.

J'ai vendu l'humble toit par ma Femme habité ,

Réduit de sa vieillesse & de ma pauvreté ,

Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie ;

Pour gagner un Soldat de la Garde ennemie.

G A S T O N , *attendri.*

Ah Dieu !

B A I A R D.

Que de grandeur !

G A S T O N.

Et nous , Mortels heureux ,

Nous croyons quelquefois être seuls généreux ! —

Athève : Saurais-tu quel autre qu'Avogare

Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare ?

L E V I E I L L A R D.

Non , Prince. L'Espagnol qui m'a tout révélé ,

N'a pu percer plus loin ce secret si voilé ;
Il craint , en le sondant , de s'en voir la victime ;
Mais moi , Seigneur , mais moi , pour vous montrer
l'abîme ,

Du peu que je savais j'ai dû vous avertir ;
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie.
Je vois tous mes dangers & compte peu ma vie ;
Quand un Soldat Français au péril va s'offrir ,
Daigne-t-il s'informer s'il en peut revenir ?

B A I A R D , *avec transport.*

Français , reprends ton nom.

G A S T O N , *embrassant le Vieillard.*

Oui , tu l'es.... Le tems presse.

(*A Baïard.*)

Daignez , si je m'emporte , arrêter ma jeunesse ;
Je vais donner mon ordre. — Entrez tous.

(*Plusieurs Officiers & Soldats entrent.*)

Vous , Evreux ,

Vous , d'Alègre , suivez ce Vieillard courageux ;
Il va vous indiquer deux secrettes issues ,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues :
Cent Guerriers bien choisis pourront y revenir
Les nombreux Bataillons qui voudraient en sortir
Vers l'autre extrémité , Crussol & Vendonnesse ,
Guidez nos Escadrons qui campent hors de Bresse ,
Et que les Ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la Voûte ils seront engagés :
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.

(*A deux autres Chevaliers.*)

Et Vous , pour contenir le Citoyen perfide ,

96 GASTON ET BAIARD,

Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.
Le Palais d'Avogare est encore l'asyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile ;
J'y vole, pour donner des secours prompts & sûrs,
Si de quelque rempart la Mine ouvrirait les murs.
(A Baiard.)

Approuvez-vous ce plan ?

BAIARD, *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent :
Moi seul j'en dois gémir, d'autres bras l'accomplissent.

LE VIEILLARD, *vivement.*

J'instruirai seulement vos Guerriers valeureux,
Prince, & je vais veiller sur ce gouffre de feux.
(Comme une idée nouvelle qui lui vient sur le champ.)
J'espère... en découvrir le foyer redoutable.
Si le Ciel y plaçait ma peine inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort !

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service infigne :
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, *se retournant.*

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes Fils un si généreux soin ;
Demain, de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(Il sort avec les six Chevaliers & quelques Soldats.)

GASTON.

Adieu, Baiard.

BAIARD.

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

TRAGÉDIE. 97

GASTON.

Non ; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite :
 Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce Fort.
 Ah ! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort.
 Je ne hazarde plus la moitié de moi-même ;
 Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime ?
 (*Il sort, laissant un Chevalier & quelques Gardes.*)



SCENE IV.

BAÏARD, UN CHEVALIER,
 GARDÉS.

BAÏARD.

IL est donc un triomphe, il est donc un danger,
 Que même, en le voyant, je ne puis partager !
 (*Au Chevalier.*)

Écoute, ô mon Élève, espoir de la Patrie,
 L'Estaing, Cœur tout de flâme, à qui le sang me lie,
 Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
 Ainsi que ton Aieul, le Bouclier des Rois ;
 Ne quitte point Gaston, sois par-tout son Egide :
 Je réponds des Français, tant qu'il sera leur Guide.
 (*Le Chevalier sort.*)

O Dieu ! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs !
 (*A ses Gardes.*)

Vous l'avez vu sortir ce Vieillard tout en pleurs ;
 Soldats, c'est un Transfuge, accablé de son crime.
 Mettez vous à profit son retour magnanime.

G



S C E N E V I.

Les Acteurs précédens , EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE , à Baïard.

NEMOURS n'est point ici ?

B A I A R D.

Nemours vient de se rendre

Dans votre Palais même.

E U P H É M I E.

Ah Ciel ! il est perdu ;

C'est-là , Seigneur , c'est-là que le piège est tendu ,

Que la foudre.... Ah ! courons.

ALTÉMORE , l'arrêtant.

Demeurez.

E U P H É M I E.

Monstre horrible !

C'est toi dont la fureur....

(On entend le bruit affreux que produit l'explosion du Palais)

d'Avogare.)

Dieu ! quel fracas terrible !

(Elle s'appuie sur une colonne.)

La Terre s'est émuë & ces murs ont tremblé.

B A I A R D.

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE , avec éclat.

Enfin du joug Français j'ai sauvé l'Italie.

(A Baïard.)

Vois l'Ami d'Avogare & l'Amant d'Euphémie.

TRAGÉDIE.

99

Lorsque dans son Palais j'ai conduit Avogare ;
A ma Garde enlevé par ce Peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit :
Et peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend, par ses Amis, quelque embûche secrète.

B A I A R D.

Ses Amis, comme lui, se pourront découvrir ;
Le Crime, à force d'art, parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec malignité.*

J'en doute. Mais du moins par cette expérience
Tous vos Chefs connaîtront enfin la défiance :
L'impétueux Français ignore les détours ;
Son ame est dans ses yeux & passe en ses discours ;
Soit fierté, soit faiblesse, il ne peut se contraindre ;
L'éclat de ses transports avertir de les craindre.
Ici, l'Homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur ;
De ses traits, à son ame, il fait un masque utile :
Et la Haine en cet Art est toujours plus habile ;
Elle offre, en souriant, le front de l'Amitié ;
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié.

(*A part.*)

Le signal tarde bien !

B A I A R D.

Si je meurs par un crime ;
L'Assassin tremblera, mais non pas la Victime :
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

Il dit vrai. — Mais n'importe ? — Ah ! que vient-on m'ap-
prendre ?

(*Il se retire un peu en arrière.*)

G ij



S C E N E V I.

Les Acteurs précédens, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, à Baïard.

NEMOURS n'est point ici ?

BAÏARD.

Nemours vient de se rendre

Dans votre Palais même.

EUPHÉMIE.

Ah Ciel ! il est perdu ;

C'est-là , Seigneur , c'est-là que le piège est tendu ,

Que la foudre.... Ah ! courons.

ALTÉMORE, l'arrêtant.

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible !

C'est toi dont la fureur....

(On entend le bruit affreux que produit l'explosion du Palais
d'Avogare.)

Dieu ! quel fracas terrible !

(Elle s'appuie sur une colonne.)

La Terre s'est émuë & ces murs ont tremblé.

BAÏARD.

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, avec éclat.

Enfin du joug Français j'ai sauvé l'Italie.

(A Baïard.)

Vois l'Ami d'Avogare & l'Amant d'Euphémie.

TRAGÉDIE.

101

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

BAÏARD.

Quoi ! perfide....

ALTÉMORE.

Oui , par ce foudre infernal ,

J'ai , de mes deux rivaux , détruit le plus fatal....

EUPHÉMIE , *tombant évanouie.*

Je me meurs.

ALTÉMORE , *à Baïard.*

Et ton sang va combler ma vengeance.

(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAÏARD.

(*Qui a pris sa lance près de son lit , la tiens en arrêt sur Altémore.*)

Viens , Traître , je t'attends.

ALTÉMORE , *étonné.*

Quelle est ton espérance ?

Crois-tu combattre seul & mes Soldats & moi ?

(*Les Soldats s'avancent sur Baïard.*)

BAÏARD.

Tremblez , voilà Nemours.

(*Altémore & ses Soldats tournent la tête & apperçoivent Nemours. Altémore , comme anéanti , reste immobile , & laisse tomber sa lance.*)





SCENE VII.

Les Acteurs précédens , GASTON ,
CHEVALIERS FRANÇAIS ,
URBIN .

GASTON , *écartant les Italiens à coups d'épée ,
dit à Altémore .*

C'EST la foudre pour toi .

(*Il embrasse Baiard .*)

O mon ami !

B A I A R D .

Cher Prince , eh ! qui l'aurait pu croire ?

GASTON , *montrant Altémore & Urbin .*

Voilà de l'Italie & l'Opprobre , & la Gloire ;
Urbin vient te défendre .

B A I A R D , *tendant la main au Duc d'Urbin .*

Il ne m'étonne pas .

G A S T O N .

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas .

(*On entraîne Altémore .*)

Mais , ô nouveau malheur ! ô ma chère Euphémie !

(*Il court à Elle :*)

B A I A R D .

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie .

GASTON , *lui prenant la main ,
Euphémie !*

T R A G É D I E. 103

EUPHÉMIE, *revenant à elle, & levant les yeux au Ciel;*

Il n'est plus.

(*Elle les rebaisse & apperçoit Nemours.*)

Ah! Prince, vous vivez !

GASTON, *la relevant.*

Oui, ce digne Vieillard..... Il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher !

G A S T O N.

J'arrivais dans ce Palais terrible ;

Où mon ordre assemblait notre Élite invincible ;

Quand je le vois entrer frémissant , éperdu ,

Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu ,

Et qui , se promettant un plus riche salaire ,

Avait du nouveau foudre épié le mystère :

« Fuyez , s'écriaient-ils , fuyez , ne tardez pas ;

« Vous n'avez qu'un moment , le gouffre est sous vos pas ;

« Courez sauver Baïard , il en est tems encore ;

« Ce Héros va tomber sous les coups d'Altémore ».

A leurs cris , vers ces lieux , nous avons volé tous.

Mais des portes du Fort à peine approchions-nous ,

Qu'avec un bruit affreux , une nuë enflammée ,

Un noir torrent de feu , de souffre & de fumée ,

Roule au loin dans les airs , à nos regards surpris ,

D'un vaste Monument les immenses débris.

Heureux , qu'en échappant à ce piège effroyable ,

(*En embrassant Baïard.*)

J'arrache encor mon Père au sort plus déplorable

De voir des Assassins , vil-rebut des Bourreaux ,

Souiller la dernière heure & le sang d'un Héros !

URBIN, *à Baïard.*

Pardonne , j'ai trop tard suivi mon digne Maître ;

G iv

104 GASTON ET BAIARD,

Baiard , pour sauver Jule , avait livré le Traître :
Beaux jours du nom Romain , qu'êtes-vous devenus ?
Des Français maintenant sont nos Fabricius.

GASTON , à sa Suite.

Allons , marchons , Amis ; revolons vers Pescaire :
Voudrais-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire ?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti ,
De son repaire obscur peut-être il est sorti .

(*Il veut partir.*)

B A I A R D .

Arrêtez.....



SCENE VIII. ET DERNIERE.

GASTON , URBIN , EUPHÉMIE ,
BAIARD , D'ALÈGRE , CHEVA-
LIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE , *vivement à Gaston.*

La victoire est complete & soudaine ;
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les Guerriers de Venise & les Soldats Romains ,
Enfermés , foudroyés dans les deux souterrains.

G A S T O N .

Mais Pescaire ?.....

D' A L È G R E .

Seigneur , son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservait sa présence :
De la Porte Faustine il affaillait les Tours ,

Qu'au bruit de son tonnerre il croyait sans secours ;
Mais , au lieu de l'effroi , trouvant partout l'audace ,
Et des Vénitiens apprenant la disgrâce ,
Il va cacher au loin sa honte & ses débris.

GASTON.

Eh ! que fait ce Vieillard ? qu'il vienne avec ses fils ,
Que mes bienfaits.....

D'ALÈGRE.

Plaignez son infortune extrême.

Instruit qu'en son Palais Avogare lui-même ,
Pour allumer sa foudre , avait su se cacher ;
Loin de suivre vos pas , il l'a couru chercher ;
Il voulait , ou punir , ou désarmer sa rage :
Mais soit que du Bressan le perfide courage ,
De périr avec vous , fit son plaisir affreux ;
Soit qu'il ait mal connu , mal mesuré ses feux ;
De tous deux à la fois , loin du Palais en poudre ,
J'ai vu les corps sanglans rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE.

O mon Père !

BAYARD.

O Soldat , qu'honore un beau trépas ,
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnait pas !
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE.

Le désespoir m'accable ;
De la mort de mon Père , hélas ! je suis coupable.

GASTON , *vivement*.

Lui seul fut criminel , lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah ! respectez les pleurs qu'il coûte à ma Vertu.
La Nature m'imprime un sacré caractère ,

106 GASTON ET BAIARD.

Sans permettre à mon cœur de juger pour quel Père;

G A S T O N.

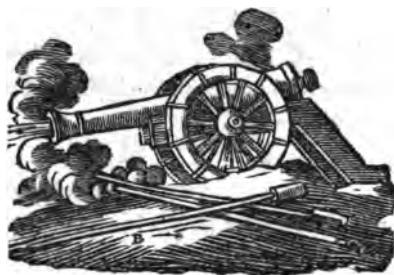
Je respecte à la fois & ressens vos douleurs ;
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs ;
Je veux , pour le former , que Baiard me ramène
Plus digne encor de vous , & Vainqueur de Ravenne.
(*A Baiard.*)

Je vais t'attendre , Ami , sous ce fameux rempart ;
Gaston regretterait de vaincre sans Baiard.

B A I A R D , *lui prenant la main.*

Va ; mais modère au moins ton ardent caractère :
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-tems ;
Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans :
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire ;
Mais crains de t'oublier au sein de la Victoire.

F I N.



NOTES HISTORIQUES (*).

J'AI souvent fait usage, dans ces Notes, de l'Histoire de la Ligue de Cambray, par l'Abbé du Bos; Ouvrage autant estimé pour l'exactitude impartiale qui y règne dans le récit des faits, que pour la saine critique qui dirige les jugemens de l'Auteur. Cet Ouvrage est d'ailleurs composé d'après les Historiens contemporains, tels que le Guichardin, Bembo, Paul Jove, &c. Mais j'ai principalement puisé dans la vie du Chevalier Baïard, qui est un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature Française. « On y retrouve, dit M. Gaillard dans son Histoire de François-premier, le bon sens & l'énergie naïve de Philippe de Comines. C'est un de ces livres qui font regretter le vieux langage & les vieilles mœurs. Le style de l'Auteur est parfaitement assorti aux actions qu'il rapporte, sur-tout aux mœurs qu'il décrit; on peut dire que c'est vraiment la langue de ces mœurs-là, simple, naïve, franche, hardie, chevaleresque comme elles. L'Auteur peint les événemens avec tant de vivacité que le Lecteur en est presque témoin: il varie ses tableaux avec intelligence, & les trace avec force. . . . Le vieux langage donne à cette bonhomie antique & vénérable, fille de la Nature, un agrément & un intérêt que toute l'élégance de la Langue actuelle a bien de la peine à leur conserver: elle pourrait peindre plus fièrement l'élévation de l'ame de Baïard, mais elle en exprimerait moins fidèlement la simplicité ».

L'Histoire de Baïard fut composée & publiée, trois ans après sa mort, par son Secrétaire, qui ne prit d'autre nom



(*) On a copié ces Notes sans façon, dans plusieurs Ecrits donnés depuis la première Edition de Gaston & Baïard. Je ne crois pas que cela m'ôte le droit de reprendre mon bien, & d'avertir le Public que ce n'est pas moi qui transcris ici ce qu'il a pu lire ailleurs.

sur le titre que le nom de *Loyal Serviteur*. Ce livre était comme perdu, lorsqu'en 1619 Théodore Godefroi le remit en lumière, & le dédia à Louis XIII. C'est cette réimpression qui en a fourni des exemplaires à toutes nos Bibliothèques. On en fit encore à Grenoble, en 1651, une édition nouvelle, qui est rare à Paris, & qui est plus complète que la précédente. Elle fut dirigée par les soins de M. d'Expilly, Conseiller d'État, Président au Parlement de Grenoble, qui, étant au centre de la famille de Baïard, avait fait une *exacte recherche des titres de cette Maison*. J'ai lu, dit-il, *ce qu'en a écrit Aimar de Rival, Conseiller au Parlement de Grenoble, contemporain du Chevalier*. On voit par le caractère des personnes, & par le tems où elles ont écrit, combien elles sont dignes de foi. J'exposerai, dans la suite de ces Notes, ce que l'édition de Grenoble a de particulier; & je distinguerai ces articles, en y ajoutant le nom de M. d'Expilly.

Mais sur-tout je donnerai une lettre très-curieuse, écrite par Baïard, trois jours après la bataille de Ravenne; & j'y joindrai l'ordre de l'Armée de France à cette fameuse journée. Ces deux pièces, conservées dans les Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, sont très-précieuses pour l'Histoire de Louis XII. La lettre est bien importante pour ma Tragédie. Elle prouve la tendre amitié qui unissait Gaston & Baïard. Il est singulier que, malgré la disproportion d'âge, malgré la distance que le rang mettait entre un simple Gentil-homme, & un Prince que Louis XII traitait comme son fils, Gaston soit, de tous les Généraux sous lesquels Baïard a servi, celui qui a le plus chéri le *bon Chevalier*, & qui en a été le plus aimé. Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire de tous deux.



*Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même ;
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Baïard.*

Le premier de ces vers contient, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie. La Religion, la Patrie, l'Honneur, l'Amitié & l'Amour. Nous trouvons fort étrange qu'on ait allié ainsi l'Amour avec la Religion; & notre façon d'aimer rendrait cet assemblage bien plus bizarre. Observez que la Patrie & l'Honneur l'emportaient sur l'Amitié.

tié & sur l'Amour : car la fraternité d'armes entre deux Chevaliers de différentes Nations était suspendue, lorsque les deux Peuples étaient en guerre. A plus forte raison un Français, Amant d'une Étrangère, n'aurait-il pas été disposé de combattre contre le Souverain de sa Dame, si le Roi de France eût déclaré la guerre à ce Souverain. *Voyez les excellens Mémoires sur la Chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.*

Au reste, je mets la Religion au nombre des motifs qui animent Baiard en ce moment, parce qu'elle était un des grands objets de la guerre élevée entre Louis XII & Jules II. Le Roi, qui voulait que le Pape fût déposé, avait réussi à former contre lui une ligue de Cardinaux, & à faire assembler le Concile de Pise. Le Pape avait formé contre le Roi une ligue de Princes redoutables & ambitieux : elle s'appelait *la ligue Sainte*.

Baiard était dans l'Armée de Gaston. Si je feins qu'il était à Milan, où il y avait une forte garnison de Français, on voit facilement que j'avais besoin, pour l'intrigue de ma Pièce, que mes deux Héros ne se fussent pas vus depuis quelque tems.



Reçoivent du Gardz les ondes épanchées.

Cette petite rivière passe à Bresse : on l'appelle le *Garzo* ou *la Garza* ; mais les Italiens prononçant le *z* comme *dz*, j'ai dû écrire de manière à conserver leur prononciation en Français. J'ai parlé ailleurs de la porte *Fausline*, qui est en effet une porte de Bresse.



Mais le brave Durfort.

On l'appelait communément le Cadet de Duras : il est fort souvent cité dans la vie du Chevalier Baiard, comme un des plus braves Officiers de son tems. Ce n'était pas lui qui commandait dans le Château de Bresse, c'était le Capitaine Hérigoye. Du Lude avait été Gouverneur de la Ville, lors de la rébellion. Il fut surpris malgré sa vigilance : tandis qu'il défendait les remparts, les Vénitiens entrèrent par un égoût & par un ancien canal que le

Comte Avogare leur fit ouvrir. Du Lude se retira dans le Château avec la Comtesse de Gambare, mère du jeune homme qui avait insulté le fils d'Avogare. Elle était Française. Celui-ci s'acharna jusques sur les maisons de ses ennemis, & les fit démolir de fond en comble.



De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage.

Voici les propres mots de Charles VIII à Bâiard, lorsque le jeune Chevalier partit, la première fois, pour l'Armée : *Vous allez en un pays où il y a de belles Dames, faites tant que vous acquériez leur grace.* L'Amour était toujours le prix de l'Honneur : c'était un marché où l'un & l'autre devaient beaucoup gagner. Bâiard avait aimé très-tendrement dans sa jeunesse une Demoiselle de la Cour de Savoie : elle fut obligée d'épouser un Seigneur du pays, nommé le Seigneur de Fluxas. L'absence & le mariage n'éteignirent point cette passion honnête, qui se changea facilement en une tendre estime, & n'empêcha point, par conséquent, le Chevalier de se consoler par d'autres amours. Il eut une fille naturelle d'une belle Demoiselle de la Maison de Trecque, à Cantu, entre Milan & Côme. Il fit soigneusement nourrir & élever cette fille, qui s'appelait Jeanne, & l'aima autant que si elle eût été légitime. Un an après la mort du père, elle fut mariée à François de Bocfozel, *Sieur de Chastelar*, par ses trois oncles, (les trois frères de Bâiard, dont l'un était Evêque de Glanedève) avec aussi ample & grosse dot que si elle eût été légitime. Elle ne fut jamais qualifiée naturelle, ains purement fille du Chevalier Bâiard. Et depuis, dans tous les contrats passés avec ses oncles, ils l'appelaient leur nièce, & l'ont toujours grandement honorée. Elle a si bien vécu qu'on l'estima digne fille d'un si digne père. De François Bocfozel & de Jeanne Terrail sont sortis de braves Gentils-Hommes, dont il y a deux vivans à présent (en 1651) ; tous deux sages & vaillans, qui se sont signalés par les armes en de belles charges ; pleins d'honneur & de vertu, qui ne démentent point le sang dont ils sont. (M. d'Expilly.)

Un *sieur de Chastelar*, petit-fils de la fille de Bâiard, fut

célebre par son courage & sa belle figure. Il osa aimer Marie Stuart, & eut une fin très-tragique.

L'amour de Baidard pour Euphémie n'est point historique ; le personnage de la Fille d'Avogare est de mon invention.



*Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus !*

Cette Scène est fondée sur un fait très-vrai. Le Pape har-
zarda plusieurs tentatives pour attirer Baidard à son service,
& lui offrit le commandement général de ses troupes. Baidard
répondit : *J'ai un Seigneur au Ciel & un en terre : & autre
ne servirai en ce monde.* Le Pape, dit l'Historien, reconnut
à cette réponse la morale immuable des Français.

J'ai fait parler Baidard dans cette Scène, comme on parlait
alors, & comme on parlerait encore aujourd'hui dans des
circonstances pareilles. On a toujours distingué la Religion
d'avec ses Ministres. On a toujours vu dans le Pape deux
personnes très-différentes, le Pontife & le Prince. Un
Pape Soldat, comme Jules II, offrait une distinction en-
core plus marquée. Il dégradait trop son caractère, pour
que ce caractère pût imposer, même dans un siècle d'igno-
rance. Les Vénitiens le traitèrent avec une liberté bien
hardie : Marc Lorédan, fils du Doge, proposa en plein
Sénat de demander du secours à l'Empereur Turc, *contre
ce bourreau du Genre humain, qui s'en disoit le père.* Baidard
fut un de ceux qui respectèrent le moins la personne de
Jules II : pendant le siège de la Mirandole, il disposa une
embuscade pour l'enlever. Une neige abondante sauva le
Pape : encore s'il eût été un peu plus brave, & qu'il eût
sui quelques minutes plus tard, il était pris.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, fit aussi à Baidard les offres
les plus séduisantes pour parvenir à se l'attacher. Il y avait
plus à gagner avec ce Prince qu'avec le Pape : mais Baidard
ne savait compter que ses devoirs.



Les Armes & mon cœur vous avoient fait mon frère.

Le Duc d'Urbain avait été élevé à la Cour de Louis XII.

Il fut toujours porté pour les Français ; il désapprouva assez hautement la conduite du Pape , son oncle , quand celui-ci trompa la France avec tant d'indignité. Le Cardinal de Pavie eut la hardiesse d'accuser faussement le Duc d'Urbin d'une intelligence avec Louis XII. Le Duc en fut si irrité , qu'il tua le Cardinal de sa propre main. En supposant que le Duc d'Urbin était frere d'Armes de Baïard , j'ai donné une raison de plus à son inclination pour ce Héros ; & cette fiction n'a rien que de très-conforme aux mœurs du tems.



Il fait ce qu'il vous doit , & que votre grand cœur

Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

Ce fait est un des plus intéressans & des mieux décrits dans la Vie du Chevalier Baïard. Le Duc de Ferrare avait demandé une garnison Française dans sa Capitale , pour s'y défendre contre le Pape , qui voulait l'assiéger , après la prise de la Mirandole. Baïard commandait cette Garnison. Le Pape envoya un Emissaire secret , nommé Gerlo , pour tâcher d'amener le Duc à un traité particulier , proposant pour première condition , *qu'on lui livrât les Français , dont il ne voulait pas qu'il échappât un seul.* Le Duc , après avoir long-tems conversé avec l'Emissaire , & voyant que c'était un de ces scélérats qui appartiennent au plus offrant , lui fit sentir le peu de confiance qu'inspiraient les promesses du Pape , insista sur l'extrême ingratitude de Jules II envers tous ceux qui l'avaient servi ; ingratitude , dit-il , à laquelle vous , Gerlo , vous êtes exposé plus que tout autre ; il est bien dangereux d'avoir les secrets d'un tel Maître. Le Duc ajoûta que le Pape était fort vieux , que son successeur pouvait n'être pas ennemi de la France , qu'ainsi la condition de Gerlo n'était pas sûre , & que sa petite fortune courait de grands risques. Insensiblement le Duc se hazarda de lui offrir un fort brillant & solide , s'il voulait s'attacher à lui. Cette amé vénale fut reçue à la première offre , & rendue à la seconde. Le Duc parvint jusqu'à déterminer le traître à empoisonner le Pape : & , fier de ce succès , il courut tout conter à Baïard. Il commença
par

par lui révéler le projet de Jules II contre les Français, & finit par ces mots : *Mais j'ai gagné son homme , qui m'a promis que le Pape ne serait pas en vie dans huit jours. Comment , dit Baïard , en plaisantant avec une candeur ingénue , qui n'appercevait pas seulement l'idée du crime qu'on lui déclarait ; comment fait-on que le Pape ne vivra pas dans huit jours ? cet homme qui le dit , a donc parlé à Dieu ?* Le Duc , méprisant peut-être intérieurement cette sublime naïveté , n'hésita point à avouer le projet du poison. *Ah ! Monseigneur , s'écria Baïard , je ne croirai jamais qu'un si gentil Prince , comme vous êtes , consente à cette infâme trahison : & si je le croyais , je vous jure sur mon âme que , devant qu'il fût nuit , j'avertirais le Pape. Lui ? reprit le Duc ; il en a bien voulu faire autant de vous & de moi : vous savez que nous avons fait pendre sept ou huit de ses espions envoyés dans Ferrare , pour me faire tuer par mes sujets.* Baïard répond fermement qu'il n'est pas fait pour suivre l'exemple des trahisons. *Alors le Duc , haussant les épaules & crachant contre terre , dit ces paroles : Baïard , je voudrais que cela seul pût tuer tous mes ennemis. Mais puisque vous ne le trouvez pas bon , la chose n'irapas plus loin. Croyez que vous & moi nous nous en repentirons.* Non , je ne me repentirai jamais d'avoir empêché un crime , lui dit Baïard : *mais , Monseigneur , baillez-moi le galant qui veut faire ce beau chef-d'œuvre ; & s'il n'est pendu dans une heure , que je le sois à sa place.* Le Duc répondit qu'il avait promis à Gerlo sûreté de sa personne , & qu'il l'allait renvoyer ; ce qui fut fait malgré Baïard. Gerlo fut pendu quelque tems après à Bresse , pour une autre perfidie.

Ai-je tort de reprocher à nos Ecrivains leur indifférence pour les beaux traits de notre Histoire ? Quel Poëte , quel Orateur a fait valoir l'action que je viens de rapporter ? Et tous les Auteurs Latins ne cessent de louer leur Fabricius , dont la vertu fut moins généreuse que celle de Baïard. Car enfin le Médecin qui offrait d'empoisonner Pyrrhus , n'avait pas été envoyé par ce Monarque pour concerter une trahison contre le Dictateur Romain. Fabricius n'avait donc pas à se défendre , comme Baïard , de ce desir de vengeance si naturel , si séducteur ; qui nous paraît la justice même , quand il ne s'agit que d'user de représailles , & de tourner sur notre ennemi le propre trait qu'il nous avait préparé. On sent assez les raisons qui ne m'ont pas permis de mettre cet événement

en action. Des crimes projetés par un Pape, & contre un Pape, se racontent dans une Histoire, mais ne se montrent pas sur le Théâtre Français.



*Ecale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare,*

On trouva scandaleux & ridicule que Jules II assistât le poir en tête & la pique à la main au siège de la Mirandole. Quelques personnes ne seront pas fâchées de savoir les particularités suivantes, relativement à la Tiare.

La Tiare est un bonnet assez élevé, couvert d'une toile d'argent, sur laquelle il y a trois couronnes brodées en or. Boniface VIII, ce Pape qui fit tant d'entreprises sur la puissance Royale, est le premier qui ait porté les trois Couronnes. Avant lui, il n'y en avait que deux sur la Tiare, & c'était bien assez. Jules II fit faire une Tiare d'or massif, du poids de dix livres, & il la couvrit encore de pierres précieuses : il la portait, dit-on, dans les grandes Cérémonies. Paul III, Clément V & Urbain VIII voulurent chacun enrichir l'Eglise Romaine d'une superbe Tiare ; & l'on juge bien qu'ils se disputèrent en magnificence, & pour le poids de l'or, & pour le grand nombre des pierreries. Les Souverains Pontifes ne portent jamais aucune de ces quatre Tiars. Elles sont gardées au Château-Saint-Ango, dans une chambre fermée de trois serrures différentes, dont les clefs sont remises à trois Prélats. On expose ces Tiars sur le grand Autel de Saint Pierre pour les quatre principales Fêtes de l'année ; & il faut alors que les trois Prélats s'assemblent pour l'ouverture de la chambre, & qu'on en dresse un acte devant Notaires.



Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?

Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.

Ce Prince étoit avare, & manquait toujours d'argent. On disait de lui par dérision, *Maximilien petite-chevaie*. Il avait pourtant un moyen de finance assez singulier :

quand le besoin d'argent le pressait trop , il signait un traité d'alliance , & se faisait payer fort cher la signature.



Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi.

Ferdinand , Roi d'Arragon , de son chef ; Roi de Castille ; du chef de sa femme ; Conquéreur du Royaume de Grenade ; fut le premier Roi d'Espagne. Sa mauvaise foi l'a rendu plus célèbre que sa puissance. Un jour quelqu'un lui disait : Louis XII prétend que vous l'avez trompé trois fois. Trois fois , reprit Ferdinand ! je l'ai bien trompé dix.



Pour Venise ; il est vrai , j'estime son courage.

La République de Venise soutint , avec une fermeté digne des anciens Romains , les premiers efforts de quatre Puissances formidables conjurées contre elle , & ses premières défaites qui étaient inevitables. Louis XII avait commis la plus grande faute en s'alliant avec le Pape , l'Empereur & le Roi d'Espagne , ses ennemis de tous les tems , contre les Vénitiens ses amis nécessaires. La Ligue de Cambrai est regardée comme un monstre en politique. Elle prouva , disent Monsieur le Président Hénault & l'Abbé du Bos , cette vérité plus d'une fois reconnue , que les grandes Puissances s'affaiblissent en s'unissant. Mais ce qui parut bien plus bizarre encore que cette Ligue , ce fut de voir Louis XII seul , sans être aidé de ses Alliés , battre les Armées de la République , la forcer à abandonner tous ses États de Terre-ferme ; & ensuite Venise reprendre toutes ces Provinces , par le secours de ce même Pape , de ce même Empereur & de ce même Roi d'Espagne , qui venaient de se liguier contre elle avec Louis XII. Le Pape , après avoir excommunié les Vénitiens , & appelé l'Armée Française , excommunia cette Armée & bénit les Vénitiens. Cet abus indécent de la Puissance Spirituelle coûta cher à la Cour de Rome dans ce malheureux siècle. Quand on la vit jouer ainsi avec ses armes sacrées , on cessa de les craindre. Ses forces résidaient dans le respect des Peuples : & lorsqu'elle leur faisait perdre

elle-même ce respect, pouvait-elle ne pas voir qu'elle tra-
vaillait à sa propre ruine ?



*Un Monarque, un Français refuser la victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.*

Louis XII, dit l'Abbé du Bos, perdit ses avantages sur
le Pape, pour l'avoir trop ménagé : *Les partis mitoyens ont
été souvent le terme de la prospérité des États.*



*Son jeune Successeur, ce généreux Valois
Qui soupire en secret au bruit de nos exploits.*

Les Historiens disent que François I, alors Duc de Va-
lois, retenu à la Cour de Louis XII, dont il étoit l'héritier
présomptif, enviait noblement la gloire dont Gaston se
couvrait en Italie. On sait que François, devenu Roi, vou-
lut, après la bataille de Marignan, être fait Chevalier
de la main de Bâiard : il n'est guères possible à un Mo-
narque d'accorder un plus grand honneur à un Sujet. Bâiard,
pendant toute sa vie, n'ayant jamais demandé de grâces,
ne reçut jamais que celles qui ne se demandent pas ; ces
honneurs qu'un grand mérite arrache dans le premier mo-
ment d'un juste enthousiasme, & avant que l'Envie ait eu
le tems de réfléchir. Quand on accorda à ce Grand-homme
des places, des dignités militaires ; c'est parce que ces
places avaient besoin de lui : & d'ailleurs elles vinrent si
tard qu'elles ne pouvaient plus le flatter.

Pour des richesses, on ne lui en offrit point ; il sçut
en acquérir avec son épée. Dans son siècle, le Guerrier
n'avait besoin que d'elle pour faire fortune. Bâiard étoit
né pauvre ; il fit beaucoup de prisonniers, & il vécut riche.
Le grand nombre de rançons qu'on lui paya, & que sa
générosité taxa toujours noblement, les prises considérables
qu'il fit sur les ennemis, lui procurèrent une sorte d'opu-
lence. Son Histoire parle souvent des grandes dépenses
qu'il faisait à l'Armée ; non pas pour des objets de luxe : un
zel homme méprisait tout ce qui énerve l'âme & le corps ;

mais pour des objets utiles ; pour consumer sa fortune par cet usage honorable , qui est une manière indirecte de la répandre sur la pauvreté noble qui ne pourrait recevoir autrement. Tout était pour Baidard une occasion de libéralité. Des Officiers avaient-ils essuyé quelques pertes dans une action : il se croyait redevable envers eux de ce qu'il avait gagné sur l'ennemi. Dès sa plus tendre jeunesse, *jamaïs nul de ses Compagnons n'était démonté, qu'il ne le remontrât ; s'il avait un écu, chacun y partageait.*

Un jour, son Général lui donne 300-mars de vaisselle d'agent, que les rebelles de Tortonne offraient pour se racheter du pillage. Baidard n'ose refuser ; mais il cherche un prétexte pour être généreux, & sa belle ame l'a bientôt trouvé. *A Dieu ne plaise, dit-il, que ce qui vient de si méchantes gens entre jamais dans ma maison ; cela me porterait malheur :* & il n'avait pas achevé ces mots, que la vaisselle était distribuée aux Soldats. Cependant, dit l'Historien, Baidard alors âgé de vingt-quatre ans n'avait pas dix écus dans sa bourse.

Une autre fois, en faisant la petite guerre, il prend 15000-ducats qui appartenaient à ce fourbe illustre, appelé le grand Général. Un jeune Officier, qui s'était trouvé à cette capture sous les ordres de Baidard, s'écria, en voyant compter tant d'or devant lui : Ah ! si j'avais la moitié de cela, je serais heureux le reste de ma vie. Prenez, lui dit Baidard. Le jeune homme crut que c'était une plaisanterie, d'autant plus que Baidard avait sujet de se plaindre de lui : mais quelles furent sa surprise, sa joie & sa confusion, quand il vit que le Chevalier parlait sérieusement ! il prit la moitié des 15000 ducats, & Baidard donna l'autre moitié aux Soldats de sa Compagnie.

Dans un moment qu'il avait consacré au besoin des voluptés, il trouve chez lui une jeune fille qu'on lui avait amenée, & par laquelle il s'attendait à être reçu avec l'enjouement du plaisir. Il la voit en larmes : il la questionne : il apprend qu'elle est fille d'un pauvre Gentil-homme mort à l'Armée ; & que sa mere, réduite à l'indigence, vend pour la première fois l'honneur de cette malheureuse enfant. Sur le champ Baidard la prend sous le bras, la mène chez une de ses parentes, Dame de la plus grande distinction dans Grenoble : il envoie chercher la mere, lui re-

montre son infamie, soulage son indigence, paye une dot à la fille, & la marie.

Il est difficile aux plus zélés partisans de l'Intérêt personnel, de n'être pas attendris, je dirai plus, de ne pas se mépriser, en lisant de pareils traits de désintéressement.



*Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,
Que sur un pont formé d'ennemis expirans.*

Ces deux vers contiennent les propres mots que Baïard répondit dans Mézieres, quand on lui proposa de se rendre. (*Voyez les Mémoires de du Bellay-Langey.*) Ce siège de Mézieres est presque le seul événement important de la vie de Baïard, dont je n'ai pu parler dans ma Tragédie. Comment placer sous Louis XII un fait si célèbre du règne de François Premier ? Baïard, avec une poignée de monde, & de mauvais remparts, se défendit dans Mézieres contre deux Armées formidables, & les força à lever le siège. Les Habitans se montrèrent dignes de l'avoir pour Gouverneur. Ils l'égalèrent en courage & en patience. Ils se firent de nouveaux remparts, auxquels il travailla assidûment, comme le dernier d'entre eux. Baïard, qui était né gai, se servit d'une ruse assez plaisante pour jeter la méfiance entre les deux Généraux ennemis. Mais cette ruse n'eût pas suffi pour sauver Mézieres, si la valeur & la vraie science militaire n'eussent déconcerté toutes les opérations des Assiégeans. Cette belle défense, & la Bataille de la Bastide, prouvent que Baïard n'avait pas seulement l'intrépidité d'un Soldat, mais qu'il possédait les talens d'un Général ; & qu'il était, comme le dit son Historien, *un vrai registre de Batailles*. Il prenait un soin particulier pour être bien servi en espions.

On célèbre encore tous les ans à Mézieres, avec la plus grande pompe, le fameux jour de la délivrance de la Ville. La principale Cérémonie de la Fête est l'Eloge du Chevalier Baïard, qu'on prononce & qu'on entend toujours avec de nouveaux transports, en répandant ces douces larmes d'admiration & de tendresse, que la vie du plus vaillant des Guerriers & du meilleur des Citoyens fait couler avec délices du fond de tous les cœurs. Une

Ville qu'il honora par ses belles actions , & qui s'honora en les secondant , a toujours droit de s'en glorifier. Ce monument de reconnaissance , renouvelé sans cesse par les Citoyens de Méziers , atteste qu'un Libérateur si cher ne vit pas seulement dans leur mémoire : on porte dans son cœur les Vertus qu'on aime avec tant d'ivresse.



Il me rend , en secret , le Duché d'Altémore.

Altémore est une Principauté du Royaume de Naples. Elle avait appartenu à la femme de ce brave de Ligny-Luxembourg , sous qui Balaard avoit fait ses premières armes. Le personnage , qui porte dans ma Tragédie le nom d'Altémore , est de mon invention ; du moins pour ce qui concerne le rang & les titres que je lui donne : car pour son infâme scélératesse , je l'ai puisée dans l'Histoire du tems.



Du fier Sotomaiore a terminé la vie.

Ce ne fut point l'Amour qui arma Balaard contre Sotomaiore , ce fut l'Honneur seul. L'Espagnol avait été pris par le Chevalier François , & abusant de la liberté honnête qu'on lui avait laissée sur sa parole , il avait trouvé moyen de s'échapper & avait été repris. Quelque tems après , ayant payé sa rançon , il retourna à l'Armée Espagnole. On lui reprocha la bassesse de sa fuite , procédé indigne d'un Chevalier. Sotomaiore osa , pour se justifier , accuser Balaard de l'avoir traité durement & d'une manière peu convenable pour un Gentil-homme. Balaard , qui était la courtoisie même , fut indigné de ce mensonge , dont on eut soin de l'informer. Il envoya un démenti net , & par conséquent un cartel en forme à Sotomaiore. Celui-ci était brave , & ne refusa point le combat. Le sort fut juste , & Balaard vainqueur pleura son ennemi. Si j'avais 10000 écus , disait-il , je les donnerais pour l'avoir vaincu sans l'avoir tué. Au reste ce combat se fit à pied & avec l'épée , comme je l'ai dit dans le second Acte.

*Frère du Roi d'Espagne & neveu de mon Roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?*

Gaston, fils d'une sœur de Louis XII, avait lui-même une sœur nommée Germaine de Foix, mariée à Ferdinand, Roi d'Espagne, depuis qu'il était veuf d'Isabelle de Castille. Gaston était traité en tout comme un Prince du Sang : on ne lui donnait d'autre nom à l'Armée que celui de *Monsieur*. Il est certain que Louis XII voulait lui céder le Royaume de Naples, & lui faire épouser Renée de France, la seconde fille, qui fut depuis Duchesse de Ferrare. C'était peut-être le seul moyen de conserver ce Royaume aux Français, que de donner aux Napolitains un Souverain particulier : leur inconstance envers des Rois étrangers & éloignés d'eux, rendait presque nécessaire cette politique, qui depuis a été adoptée avec succès.

*Comme un jeune Soldat desfrant les batailles,
Comme un vieux Général il fait les éviter.*

Gaston avait fait ses premières armes à la prise de Gênes & à la bataille d'Agnadel, où il s'était montré en Héros qu'on reconnaît dès l'enfance. Depuis, ayant pris le commandement de l'Armée, il venait de faire dans le Milanès, contre les Suisses, une Campagne digne de Fabius le Temporisateur : & c'est de-là qu'il part pour conquérir aussi rapidement qu'Alexandre. J'avais tâché de peindre, dans les vers qu'on va lire, cette Campagne si singulière pour un Général de vingt-deux ans. Mais j'ai craint que ce morceau ne fût longueur & ne multipliât trop les descriptions. Quand on ne fait pas perdre de vers, il faut renoncer à faire des Tragédies. Je ne donne ceux-ci, qu'afin de m'éviter la peine de remettre en prose ce qu'il est essentiel d'appréhender à mes Lecteurs pour leur faire bien connaître tous les talens de Gaston de Foix. (c'est Baïard qui parle.)

*Je me plais à le suivre, & même à l'imiter :
Par sa valeur bouillante il s'est fait notre Achille,*

HISTORIQUES.

121

Il est notre Nestor par sa valeur tranquille,
 Vous venez de le voir , quand les Helvétiques ,
 D'une antique amitié rompant tous les liens ,
 Sous un Prélat fougueux * sortis de leurs montagnes,
 Du Milanès , pour vous , inondaient les Campagnes.
 Plus faible par le nombre & plus fort par son Art ,
 Nemours n'a laissé rien au pouvoir du Hazard :
 Il élève autour d'eux une digue assurée ,
 Contient de ce torrent la course resserrée ;
 Des bois , des défilés ménage les détours ;
 Aux besoins consumans interdit les secours ;
 Réduit ce peuple avide à l'extrême indigence ;
 Trompe , enchaîne , fatigue , énerve sa vaillance ;
 Enfin dans ses rochers le renvoye éperdu
 Rougir d'être défait sans avoir combattu.
 Ah ! qui sait mieux unir la prudence au courage ?
 Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Peut-être ce morceau devenait-il nécessaire pour mieux fonder la Scène du duel ; en faisant voir que c'était le caractère de Gaston de savoir se commander , malgré l'excès de sa vivacité. Caractère vraiment théâtral , & fait en quelque sorte pour le charmant Acteur qui l'a si bien rendu ; pour cette ame impétueuse & tendre , qui peint avec tant d'énergie toutes les passions & toutes les vertus de la jeunesse.



D'épais & longs frimats la Terre détrempée.

J'ai tâché de décrire avec exactitude les difficultés qui s'opposaient à la marche de Gaston : & bien loin de les exagérer , je les ai peut-être affoiblies. Sans la vérité con-



* Le Cardinal de Sion.

stante de cet événement presque incroyable, je n'aurais pas osé hasarder le coup de Théâtre frappant que produire la nouvelle de l'arrivée de Gaston. L'étonnement extrême qu'elle doit causer, est l'impression même qu'elle fit dans le château de Bresse, lorsqu'on aperçut, au bout de huit jours de marche, les Drapeaux de cette Armée, que l'on savait être occupée à quarante lieues de là contre des forces redoutables, & sur-tout arrêtée par les neiges & les glaces, par trois rivières débordées qu'il fallait passer en présence de deux Camps nombreux. Mais de telles difficultés, insurmontables pour les Généraux vulgaires, irritaient Gaston & ne l'arrêtaient pas. Malheur à qui voit trop les obstacles, & à qui ne les voit pas assez!



Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir....

Cet amour d'Euphémie, né avant qu'elle eût vu Gaston, & sur le seul bruit de sa gloire, ressemblerait à l'amour de M. de l'Empirée, si la Renommée n'annonçait pas les grâces d'un jeune Prince en même tems qu'elle publie ses exploits. Il est très-naturel qu'une jeune fille s'attache en secret, & desiré de plaire à un Héros de vingt ans, qui a la réputation d'être aussi beau que courageux. Hermione avoué dans *Andromaque*, qu'elle avait déjà du penchant pour Pyrrhus avant de l'avoir vu.

A qui même en secret je m'étais destinée.

Avant qu'on eût conclu ce fatal Hyménée.

Et Corneille a dit si agréablement dans une Comédie :

Le Ciel, entre les cœurs, par un secret pouvoir,

Sème l'intelligence avant que de se voir.

L'Histoire de la Chevalerie nous offre plus d'un exemple de passions semblables. J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de peindre les mœurs du tems, dans les plus petites circonstances, même dans celles qui étaient indifférentes à ma Pièce.

Vengeur de deux Cités , Vainqueur dans trois combats.

La délivrance de Bologne par Gaston de Foix était encore une espèce de miracle , par la rapidité avec laquelle il avait volé du fond du Milanès au secours de cette Ville. A son arrivée , les Confédérés , quoique plus forts que lui , prirent la fuite & laissèrent battre leur arrière-garde. De-là Gaston revolant à Bresse , détruisit presque entièrement les deux corps d'Armée qui lui disputèrent le passage du Mincio. Tous ses exploits , & la reprise de Bresse , furent l'ouvrage de quinze jours , du 4 Février au 19. Le Lecteur reconnaîtra dans ce vers ; *Et c'est la même Armée , on n'y changea qu'un homme* , un mot de Louis XIV au sujet du Duc de Vendôme , Vainqueur à Villa-viciosa.

Aux exploits de Fornouë accoutumons la France.

Baïard , âgé de 19 ans , avait pris un Etendard à la Bataille de Fornouë , & avait eu deux chevaux tués sous lui. Charles VIII lui fit présent de 500 écus pour le dédommager & le récompenser. Les Historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des Troupes qui composaient les Armées Française & Italienne à cette fameuse journée , ni sur la perte des deux partis. Les uns donnent à Charles VIII sept à huit mille hommes , & aux Italiens 30000 : ils font monter la perte de ceux-ci à 4000 hommes , & celle des Français à 100. D'autres , & notamment l'Historien de Baïard , qui est plus croyable , parce qu'il était contemporain , donnent au Roi de France 10000 hommes , dont il perdit 700 ; & aux Alliés 60000 , dont il resta 10000 sur le champ de bataille.

Voyons qui de nous , en ce jour ,

Saura , par plus d'honneur , mériter plus d'amour.

Ces expressions , vraiment Chevaleresques , sont celles à-peu-près dont Gaston même se servit avant la Bataille de

Ravenne : *Voyons ce que vous ferez aujourd'hui pour l'amour de ma Mie.*



*Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares...
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.*

Les Italiens appelaient du nom commun de Barbares tous les Etrangers qui se disputaient l'Italie. Le projet de Jules II & de quelques autres Papes, fut de détruire ces Barbares les uns par les autres. On voit que je n'ai pas dissimulé les défauts du Militaire Français. J'ai avoué son inconstance, son peu de discipline, la négligence après une victoire, & la hauteur peu politique avec laquelle il se comporta envers les Italiens. Ces Peuples jaloux préférèrent les Allemands qui, dans leur ivresse, accablaient les Hommes de mauvais traitemens, aux Français qui, dans leur gaieté, traitaient trop bien les femmes.



*Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
..... & toi, cher Coligny.*

Ce ne sont point ici des noms entassés au hasard ; tous les Seigneurs que j'ai nommés dans la Pièce, sont choisis parmi ceux qui se signalèrent le plus dans cette Guerre, & dont les Historiens font les mentions les plus honorables. Chabannes, depuis Maréchal de France, était le fameux La Palisse, qui commanda l'Armée après la mort de Gaston, & qui fut lâchement massacré après la Bataille de Pavie. Vendenesse, son frere, avait pris lui-même à Agnadel le Général l'Alviane ; il était fort aimé de Baïard ; il fut tué à ses côtés, deux minutes avant lui. Philibert de Clermont-Tonnerre avait été un des Compagnons de Baïard au célèbre Combat de la Bastide. Stuart d'Aubigny, aussi Maréchal de France, avait plusieurs fois commandé nos Armées dans le Royaume de Naples, tantôt contre, tantôt avec le Grand Gonsalve. Coligny, Seigneur de Châtillon, & Oncle du fameux Amiral, fut blessé à mort au Siège de Ravenne, la veille de la Baraille. D'Alègre commandait le

Corps de réserve à l'Assaut de Bresse , & l'Arrière-Garde à la Bataille de Ravenne : il fut tué à cette dernière journée avec son fils. Luxembourg était le Fils du Comte de Ligny , premier Maître de Baïard. Crussol est également nommé parmi les braves d'Agnadel & de Ravenne. Lautrec , Cousin-Germain de Gaston , fut couvert de blessures à côté de ce Héros expirant : & quand on lit les malheurs qui le poursuivirent pendant les quinze années qu'il survécut à son Cousin ; quand on voit les Armées qu'il commandait , périr malgré ses talens & son zèle , par l'effet des intrigues de la Cour ; quand lui-même meurt de regret de ne pouvoir sauver ses Soldats , dont il se sent le Père ; qui ne préférerait à cette vie odieuse la mort prématurée de l'heureux Gaston de Foix ? Car enfin un Homme qui n'a point éprouvé d'infortune avant sa mort , peut-il être appelé malheureux ? Ce nom n'est dû qu'au Mortel qui traîne sa vie en cherchant sans cesse le bonheur qui le fuit.



Brissac , mon digne Emule.

On dira que je fais parler Baïard en 1512 , comme il parlerait aujourd'hui : j'en conviens. Mais il y a long-tems que les Brissacs sont les dignes émules de Baïard. Le fameux Timoléon de Cossé , dont le Camp fut l'Ecole de tout le Militaire Français , pendant le Règne de Henri II , avait cette fermeté héroïque , cette droiture franche , cette bonté affable & généreuse , sur-tout cet amour sans bornes pour la Patrie & pour le Souverain , cet enthousiasme de l'Honneur Français , qui ont caractérisé l'ancien Baïard , & que nous retrouvons dans le Baïard de notre siècle.

Je ne puis me refuser de rappeler ici ce trait admirable dont Rome & Athènes auraient été si orgueilleuses. Pour payer les Officiers de l'Armée de Piémont , & les Marchands du Pays qui avaient approvisionné cette Armée , un Ministre , Tyran de la Nation & du Roi , osa concevoir l'insolente cruauté de faire planter des Potences devant le Palais de Fontainebleau , & de faire afficher qu'elles étaient destinées pour ceux qui viendraient présenter des comptes ou solliciter des grâces à la Cour. Le Maréchal de Brissac , entouré de ses Officiers sans pain , & de ses Marchands

guinés, dit aux premiers : mes amis, venez à Brissac, tant que j'y aurai du pain pour moi, il y en aura pour vous : & aux autres : j'allais marier ma fille, sa dot est toute prête ; c'est un à-compte que je vais vous donner pour le Roi. Qu'une telle action était une riche dot pour les enfans ! S'il y avait eu alors un Prince du Sang, Maître de sa main, & dont l'ame eût été digne de celle de Brissac, il aurait épousé à l'instant la jeune Coslé. Et les Grands Ecrivains de la France oublieront de pareilles Vertus ! Et l'on ne nous parlera jamais que des Cincinnatus & des Aristides !

Au reste notre *Chevalier sans peur & sans reproche* n'est pas négligé aujourd'hui comme Baidard le fut par Louis XII & par le Cardinal d'Amboise. Le modèle des Guerriers se voit à leur tête ; & le Sceptre de l'Honneur a été mis dans les mains qui devaient le porter.



Contemplez de Baidard l'abaissement auguste.

Cette Scène de Duel & les autres Scènes qui l'amènent, forment un Episode, que je crois intéressant. Je n'en ai rien dit dans ma Préface, ne voulant point ôter à mes Lecteurs le plaisir d'une surprise qui pouvait m'être avantageuse. J'ai réservé à m'expliquer dans cette note, qui sera plus dramatique qu'historique.

Le fond de l'événement est cependant tiré de l'Histoire. Baidard n'eut jamais de différends avec Gaston : mais il en eut un très-vif avec l'Amiral Bonnivet, qui était aussi son Général ; & qui l'avait exposé dans le mauvais poste de Rebec, où il ne l'avait pas soutenu, malgré les promesses les plus positives. L'Auteur de la Vie de Baidard dit, en propres termes, que le Chevalier, quelques jours avant sa mort, eut des paroles fâcheuses avec l'Amiral ; & que s'il eût vécu plus longuement, tous deux auraient peut-être passé plus avant. Pour moi, je crois que Baidard, ce rigide Observateur de la Discipline Militaire, n'aurait pas commencé, à l'âge de 48 ans, à la violer au point d'appeler son Général en duel, pour une opération imprudente dont il l'avait chargé. Je m'en repose sur la belle Ame du Chevalier sans reproche : elle aurait trouvé mieux que moi un moyen

noble d'effacer ce que cette querelle pouvait avoir eu de fâcheux pour son Général & pour lui.

Le parti que je lui ai fait prendre dans ma Pièce, m'a été suggéré par un Roman célèbre, rempli de traits sublimes, & dont on a déjà essayé de mettre quelques situations sur notre Théâtre. Mais Corneille nous ayant enseigné dans les Horaces, dans Sertorius, &c. que la beauté des Scènes d'Héroïsme consiste dans la grandeur égale de deux Personnages, il m'a fallu créer l'autre moitié de la Scène du Roman ; car l'Auteur, qui n'avait pas les mêmes obligations qu'un Poète Tragique, n'avait fait briller qu'un de ses Acteurs. Je crois donc que la magnanimité de Gaston, aussi grande que celle de son Rival ; la précaution héroïque qu'il prend de faire Baidard son Héritier, si Baidard le tue ; que la présence des deux Traîtres & leur effroyable projet de massacrer le Vainqueur sur le Corps du vaincu ; que cette foule de Chevaliers, qui accourent soudain à la voix de Baidard pour être témoins de la réparation qu'il fait à son Général ; enfin que la présence d'Euphémie à ce spectacle si satisfaisant pour elle, ajoutent à ce moment un intérêt, un appareil Théâtral que mon Modèle ne désapprouvera point.

La Scène où la querelle naît & s'échauffe entre les deux Héros était d'un genre tout neuf ; mais elle était très-délicate à manier. Je me suis cru obligé de consulter quelques-uns des Juges Suprêmes du point d'Honneur, afin de m'assurer si l'insulte était assez marquée pour produire la nécessité d'une réparation, & si elle n'était pas assez grave pour exiger le Combat à l'instant même entre deux Guerriers de cet Ordre. Ma Scène leur a paru remplir ce double objet, & peindre avec quelque vérité les malheureuses mœurs de notre Europe Moderne, qui nous exposent à voir tous les jours deux Amis entrer dans une Assemblée en s'embrassant, prêts à donner leur sang l'un pour l'autre ; & un quart d'heure après, sur une parole imprudente, courir s'entre-égorger.

Comme ces deux Scènes du *défi* & du *duel* avaient fait quelque bruit dans le Monde avant la représentation, la Critique s'était déjà éveillée ; & je crois devoir laisser ici les réponses que j'avais faites à ses objections, par ce qu'elle les répète toujours malgré le cri public. Baidard, a-t-on dit, est plus âgé que Gaston ; il devrait donc être moins emporté. Il est vrai que, s'ils avaient tous les deux une égale raison

de s'emporter, le plus jeune devrait être le plus prompt : mais Nemours est aimé, il n'a point de motif de colère : au lieu que Baiard , apprenant tout-à-coup qu'il a un Rival heureux, se croit trompé & a droit d'être jaloux. Baiard n'avait que 36 ans en 1512, & à cet âge la jalousie peut encore égarer un moment. D'ailleurs, dans une querelle subite entre deux Amans Rivaux, également fiers & généreux, mais inégaux par le Rang, l'Inférieur met sa gloire à braver & le Supérieur à se contenir.

On a dit encore qu'il eût été plus beau que Gaston fût l'Offenseur, & qu'il fit à son Inférieur la même réparation que celui-ci lui fait. Je pense au contraire que cela eût été choquant. En effet, nous louons le Grand Condé d'avoir oublié sa naissance jusqu'à accepter un Duel avec un simple Officier qu'il avait insulté involontairement. On sait que l'Officier, content de cet honneur insigne, mit son Epée aux pieds du Prince. Mais figurez-vous le Prince mettant son Epée aux pieds de l'Officier, & vous ferez révolté. *Est modus in rebus.* Une satisfaction suffisante honore celui qui la fait ; une réparation outrée, l'avilit. La position de Gaston de Foix, fils de la Sœur du Roi, désigné lui-même pour être Roi de Naples, & actuellement Général de Baiard, est la même, à quelques égards, que celle du Prince de Condé : mais elle est encore plus délicate, par une raison. Baiard était, depuis dix ans, le Chevalier le plus fameux & le plus terrible dans les Combats singuliers ; Gaston, tout jeune encore, & lui faisant réparation, pouvait être soupçonné de le craindre ; & Baiard ne pouvait jamais être soupçonné de craindre Gaston. Il y a plus. Comme il fallait nécessairement que Baiard, pour répondre à la générosité de son Rival, sur-tout si elle eût été excessive, eût fini par lui céder sa Maîtresse ; on n'eût pas manqué de dire que Gaston, en s'humiliant devant lui, avait eu en vue d'obtenir le prix de cet abaissement, & avait lâchement immolé sa gloire à son amour. Ces raisons me paraissent sans réplique.

Enfin, suivant un autre plan qu'on m'a proposé, si j'eusse représenté Baiard offensé, ayant droit de demander réparation, & cependant mettant son Epée aux pieds de Nemours, & lui cédant encore Euphémie ; Nemours eût été accablé de confusion, anéanti par la gloire de son Rival, hors d'état de lui répondre que par un sot repentir, & dès-lors dégradé aux yeux du Spectateur.

Il me semble que j'ai ménagé au contraire l'honneur de mes deux Héros , de façon qu'il est difficile de décider lequel est le plus généreux. D'un côté l'action de Nemours est au-dessus de celle du Prince de Condé ; parce que Nemours est l'Offensé , Condé était l'Offenseur. De l'autre, Baïard est bien plus grand que l'Officier , parce qu'il répare ; parce qu'il met le plus éclatant appareil à sa réparation ; & parce qu'il sacrifie son amour. J'avoue que , depuis le succès éclatant de ces deux Scènes , je me trouve heureux , & très-heureux , de les avoir conçues d'abord telles qu'elles sont , sans avoir seulement eu la moindre idée de toutes ces autres tournures qui auraient pu m'égarer ; & dans lesquelles je ne vois que des illusions enfantées par la fureur de critiquer , mais qui disparaissent après un instant d'examen. Tant il est vrai que la Critique est aisée & l'Art est difficile !



Cet encens noble & pur....

Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines.

La Reine de Castille , Femme de Henry de Transtamare , appelait du Guefclin son Chevalier.



Court à ce Pont fatal , le voit sans Défenseurs ,

S'élançe , arrête seul les Espagnols Vainqueurs.

Baïard renouvela deux fois en sa vie cette action presque incroyable d'Horatius Coclès. Au pont du Garillan , dans le Royaume de Naples , il arrêta seul deux cents Espagnols : on le secourut à tems , & ils furent chassés. Après la funeste journée des Eperons , il sauva les débris de l'Armée Française , en se sacrifiant lui-même , & en retenant pendant près d'une heure , avec quinze Gendarmes , à l'entrée d'un Pont , la plus grande partie de l'Armée victorieuse. Mais un Corps d'Anglais , ayant passé la Rivière sur des bateaux , vint l'envelopper par derrière : & Baïard , par un tour assez plaissant , fut pris sans être prisonnier. En effet il pence tout ce qui l'entoure , & remarquant au-delà du Pont un Officier Anglais qui , croyant l'action finie , & excédé de fatigue , était assis au pied d'un Arbre , il court à lui la lance

en arrêt, & lui crie : Rends-toi , Homme d'Armes, ou tu es mort. L'Anglais effrayé se rend : & moi , lui dit Baïard , je me rends aussi à vous. Depuis , l'Officier Anglais osa demander la rançon de Baïard à qui il devait la vie. L'Empereur & le Roi d'Angleterre rejetèrent cette prétention ignoble.



Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.

Baïard , à l'assault de Bresse , voulut se charger de la pointe de l'attaque. Au moment qu'il venait d'emporter le retranchement , » il reçut , dans le haut de la cuisse , un » coup de pique qui entra si avant , que le bout se rompit ; » le fer & un tronçon du bois restèrent dans la plaie. Il dit » au Seigneur du Molard , son parent , qui combattait » auprès de lui : *Compagnon , faites marcher vos gens , je » suis mort.* Nemours apprend ce malheur , & s'écrie en » versant quelques larmes : *Eh ! mes amis , vengeons le » plus accompli Chevalier qui fut au monde.* La Ville fut bientôt forcée , & quelques Archers y portèrent Baïard *sur une porte qu'ils dépendirent.* On n'avait pas alors dans nos Armées ces soins prévoyans & inconcevables , que l'Humanité fait prodiguer aujourd'hui , au milieu des champs de carnage où elle est si horriblement outragée. Baïard fut long-tems sans être secouru , dans la maison où on le porta. La Dame , à qui cette maison appartenait , se jeta à genoux , le suppliant de sauver sa vie , ses biens & l'honneur de ses filles. Le Chevalier lui jura que sa présence ferait une Sauve - garde assurée. Cette femme alla elle-même , avec deux Soldats , chercher le Chirurgien qui ôta le fer de la plaie , & décida que la blessure n'était pas mortelle. Cet événement était théâtral & tout-à-fait dans le genre de la Tragédie Grecque. Je prie cependant d'observer que Baïard ne resta sur la Scène que six minutes au plus ; & que , selon l'Histoire , il garda le fer dans sa plaie pendant plus d'une heure ; ce qui se voit tous les jours à la Guerre.



*Mes cinq derniers Aïeux , morts au lit des Héros,
Reconnaissent leur Fils mourant sur des Drapeaux.*

HISTORIQUES. 131

Baïard sortait de la famille des Terrails , ancienne Maison du Dauphiné , établie à Grignan , & qu'on croit originaire d'Allemagne. Les ancêtres de Baïard étaient déjà illustres sous les Princes particuliers qui gouvernaient le Dauphiné , avant que cette Province fût donnée à la France. Aubert Terrail , cinquième aïeul du Chevalier , fut tué dans une bataille à côté du Dauphin Humbert. Philippe , quatrième aïeul , étant passé sous la domination Française avec la Province , fut tué à la bataille de Poitiers. Jean , son fils , à celle de Vernéuil ; Pierre I , son petit-fils , à celle d'Azincourt ; Pierre II , aïeul de Baïard , à Montlhéry. Enfin Aimond , son père , reçut quatre blessures à la bataille de Guinegatte , & resta tellement estropié qu'il fut obligé de quitter le Service.

Le Chevalier Baïard eut trois frères. George , qui lui succéda ; & deux autres qui étaient dans l'Eglise. George n'eut que des filles : & il ne resta plus de mâles de la famille , que ceux d'une branche sortie de Pierre I , mort à Azincourt. Cette branche s'est perpétuée jusqu'en 1622 , sous le nom de Terrail , Seigneurs de Bernin. (M. d'Expilly.) C'est de cette branche que descendent , par les femmes , M. le Comte d'Estaing , Lieutenant-Général des Armées du Roi , & M. le Duc de Cossé , qui est petit-fils d'une d'Estaing. J'ai eu cette alliance en vue , quand j'ai dit au cinquième acte : *D'Estaing , Cœur tout de flâme , à qui le sang me lie* : & les vers qui suivent sont relatifs à l'événement glorieux qui a mérité aux d'Estaing l'honneur de porter les armes du Roi. On sait qu'un de leurs ancêtres sauva la vie à Philippe-Auguste renversé de son cheval au fort de la mêlée , sur le champ de bataille de Bovines. *Voyez Daniel.*



*Un traître m'a frappé : ne pleure pas sur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.*

C'est le fameux mot de Baïard mourant , au Connétable de Bourbon. » Monseigneur , il ne faut pas avoir » pitié de moi , qui meurs en homme de bien : mais j'ai » pitié de vous , qui êtes armé contre votre Prince , votre » patrie & votre serment ». M. de Voltaire a fait usage de ce mot dans sa belle Tragédie d'Adélaïde du Guesclin.

Je te plains plus que moi , de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait & le Sang dont tu fors.

..... Plaignez-le plus que moi ;
Plaignez-le, il vous offense, il a trahi son Roi.

Je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de rendre à Baiard des paroles qui lui appartiennent. Elles produisent dans ma Pièce une situation moins vive ; mais qui a une délicatesse particulière, en ce que Baiard, parlant au coupable même, croit lui parler d'un autre. C'est gagner un peu, en perdant beaucoup.



Trente mille Guerriers, ardens à se défendre. . . .
Par dix mille Français forcés dans un Rempart.

Quoique j'aie mis des Espagnols & des Romains dans Bresse, je n'ai pas augmenté le nombre des Combattans qui défendaient la Ville : il se montait à plus de 22000 hommes, sans compter les Habitans qui étaient tous armés. Les Femmes mêmes jetaient par les fenêtres des pierres, de l'eau bouillante, &c. Nemours n'avait pas douze mille hommes en tout ; & il en avait laissé douze cents sous les ordres de d'Alègre, vers la Porte de Saint-Jean, la seule que les Ennemis n'eussent pas murée, & par laquelle ils pouvaient faire une sortie. Ces douze cents hommes ne montrèrent point à l'Assault ; ils écrasèrent les Fuyards. La disproportion était si grande pour le nombre, entre les Assaillans & les Défenseurs de Bresse, que ceux-ci, se croyant sûrs de leur triomphe, délibérèrent s'ils inhumeraient les Français en Terre-Sainte : (car on regardait comme excommuniés des gens qui faisaient la Guerre au Pape.) C'était bien-là l'histoire de l'Ours & des Chasseurs.



Et notre Armée en ordre au fort de la templete ,
Comme un Camp dessiné pour les jeux d'une fête.

Les Historiens parlent tous avec enthousiasme, de la précision & de la facilité avec laquelle Gaston faisait faire à son

Armée les plus grandes évolutions, & tous ces mouvemens rapides qui gouvernent la Fortune. Après avoir forcé les Retranchemens & les Remparts de Bresse, il arrêta ses Troupes au-delà d'un Pont, & les remit si promptement & si bien en ordre qu'on aurait cru qu'elles n'avaient pas encore vu l'Ennemi. Il recueillit à l'instant le fruit de sa sagesse. Car il trouva, sur la grande Place de la Ville, la Gendarmerie Vénitienne toute fraîche & dans la plus belle ordonnance. Que seraient devenus les Vainqueurs, si leur Général leur eût permis l'abus de la Victoire, & s'il ne les eût pas accourus à être toujours prêts à combattre, même en sortant du Combat? Qu'il est surprenant que le seul Général de ce siècle qui ait porté la Discipline & la Manœuvre Militaire à ce point de perfection, ait été un jeune homme de 20 à 22 ans! Quelle tête & quel génie! Aussi disait-on de lui, qu'il était l'Ame de son Armée, & » qu'il la faisait mou-
» voir aussi aisément qu'il remuait son propre Corps. Au mi-
» lieu de la mêlée il prenait son parti aussi tranquillement que
» dans sa Tente. Le Soldat montrait, dès qu'il le voyait,
» une confiance qu'il n'avait pas sous les autres Chefs. On
hasardait tout avec lui, parce qu'on l'adorait, & parce
qu'on croyait presque ne rien hasarder. En effet à cet Assaut
de Bresse, qui coûta une Armée entière aux Assiégés, il ne
perdit pas deux cents hommes.



*On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;
Je vois la France heureuse & lui laisse Nemours.*

Ce mot est d'Epaminondas : & j'ai pu le prêter à Baïard :
on a assez prêté aux Anciens les belles paroles de nos Grands
Hommes.



*Je cours lui présenter les Palmes de la Gloire ;
C'est aux mains de l'Amour à parer la Victoire.*

C'était l'emploi des Femmes de couronner les Chevaliers
vainqueurs dans les Tournois. Après des combats réels, &
surtout après la délivrance d'une Ville assiégée, elles jouis-
saient souvent du même honneur. J'observerai, en passant,

qu'une vingtaine de vers de galanterie Française, semés dans cette Tragédie, m'y paraissent à leur place : & si le reproche qu'on fait à Racine, d'avoir habillé les Grecs & les Romains à la Française, était fondé, (ce que je n'ai jamais cru) on aurait mauvaise grace à le tourner contre moi. Ai-je dû peindre Baiard en Caton, & Nemours en Thémistocle ?



Je fais ce nouvel Art ignoré des Français.

Le premier essai de la Mine fut fait en 1487, par les Génois, au Siège de Sérézanella : l'essai n'ayant pas réussi, on regarda cet Art comme une chimère. Navarre, Soldat de fortune, & par conséquent Homme de génie, vit que ce n'était pas la faute de l'Art, mais celle de l'Ouvrier. Il perfectionna la nouvelle invention ; & en 1503 il renversa les remparts des Châteaux de Naples. Mais il n'était pas encore bien sûr de ses principes : car en 1512, peu de jours avant l'Assaut de Bresse, il fit sauter une muraille de Bologne si perpendiculairement, qu'elle retomba à la même place. Les Bolonais regardèrent cet événement comme un miracle fait en leur faveur & contre le Pape : ce qui fournit d'assez bonnes plaisanteries à nos Historiens. J'ai donné la connaissance de cette Science récente, à Altémère plutôt qu'à Avogare, parce que les jeunes gens sont toujours plus amoureux des nouvelles inventions que les Vieillards. Mais j'ai cru que l'incertitude d'un Art naissant, & le défaut d'expérience qui rendait encore les méprises fréquentes, pouvaient me servir un peu pour le dénouement de ma Pièce.



Non, Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.

Ce Général Espagnol, très-habile dans l'Art Militaire, fut toute sa vie intrigant & factieux : élevé à la Cour de Ferdinand, il lui était difficile d'avoir l'ame honnête. Il fut pris par Gaston de Foix à la Bataille de Ravenne : dans la suite il contribua, presque autant que le Connétable de Bourbon, à la Victoire de Pavie : mais il voulut se rendre Maître de la personne de François I, pour composer avec

Charles-Quint & lui faire la loi. Il finit par tromper ses semblables : il livra indignement Moron , Chancelier du Milanès , & tous les autres Conjurés avec lesquels il avait formé le plan de chasser Charles-Quint de l'Italie, & de s'assurer le Royaume de Naples pour prix de sa trahison. Le complot ayant été découvert , Pelcaire feignit de ne s'y être prêté que pour mieux en connaître les ressorts , & les dévoiler ensuite à l'Empereur. Cette tournure ne persuada pas Charles-Quint , & Pelcaire mourut peu de tems après d'une façon assez suspecte.



*Epargnez l'Habitant ; faible instrument du crime ,
On l'en rend trop souvent la première Victime.*

Gaston était aussi clément , aussi humain , que brave. Il voulut épargner aux Bressans la ruine de leur Ville ; il leur proposa de se rendre à des conditions honnêtes , quelque criminelle que fût leur rébellion : ils lui répondirent par des plaisanteries Italiennes sur sa jeunesse & sur sa belle figure. Nemours fut forcé de donner l'Assaut ; & après avoir emporté les remparts , il fallut combattre encore de rue en rue : alors il n'y eut plus de moyen capable d'arrêter la fureur des Troupes ; & Gaston aurait été désobéi pour la première fois , s'il avait voulu empêcher le pillage. L'Historien de Baiard atteste que Nemours ne voulut ni boire ni manger qu'il n'eût rappelé tous les Capitaines & rétabli l'ordre. Malgré tous les soins , ce fut une boucherie : il y eut huit mille Soldats Vénitiens & plus de douze mille Habitans de tués. La rage des Français était légitime ; car les Bressans , lors de leur rébellion , avaient impitoyablement égorgé tous les Français établis dans leur Ville , sans vouloir faire grâce à un seul.

Le Comte Avogare prit la fuite & fut arrêté par la Cavalerie de d'Alègre. Je ne sais pour quelle raison l'Auteur des Vies des Hommes Illustres a voulu rendre intéressans ce Traître Avogare & son fils , en les représentant tous deux sur le même Echaffaud s'embrassant à l'heure de la mort. Cette image semble jeter sur le caractère de Gaston une teinte de cruauté qui lui est absolument étrangère , & que mon devoir m'oblige d'effacer entièrement. Discutons le fait avec exactitude.

L'Historien de Baïard ne dit point que le fils d'Avogare soit mort dans les supplices : il ne parle que du Père & de deux autres Bressans qu'il nomme. L'Abbé du Bos dit que « Gaston , qui savait punir & récompenser , fit trancher la » tête sur le champ au Comte Avogare ; & que , quelques » jours après , ses deux Fils furent exécutés avec les autres » Chefs de la révolte ». J'ignore d'où il emprunte ce récit, qui est fort différent du premier. Car immoler le Fils aux yeux du Père , eût été une barbarie digne de Louis XI, & non pas de Gaston de Foix. Mais les punir tous deux séparément , quand ils étaient tous deux si coupables , c'était un acte de justice devenu nécessaire ; & je le prouve.

Si Avogare fût né Vénitien , il aurait eu une sorte d'excuse dans le desir d'être utile à ses premiers Maîtres : quoique ce ne soit jamais par des trahisons que l'on doit servir sa Patrie ; ou au moins , quand on les hasarde , on s'expose au salaire qu'elles reçoivent dans tout Pays. Mais Avogare était né Bressan , & par conséquent Sujet de Louis XII , puisque Bresse avait toujours fait partie du Milanès. Si Louis XII avait , pendant quelque tems , cédé cette Ville aux Vénitiens ; certainement , quand il était rentré dans ses droits , ses anciens Sujets étaient inexcusables de le trahir pour des Maîtres qu'ils n'avaient servis que dix ans , & sous la domination desquels ils n'étaient pas nés. Il faut observer encore que ce n'était pas la première trahison qu'on eût tramée dans Bresse. Baïard , qui n'était pas cruel , avait été obligé , quelques mois auparavant , d'y faire écouper la tête à un Comte Martiningue , Chef d'une autre conspiration. Les Français étaient las de toujours pardonner , & d'être toujours les victimes de leur clémence. Il y a de la barbarie à épargner ces Bourreaux de l'Humanité , qui par leurs intrigues prolongent des Guerres , excitent des soulèvements , des massacres , & font périr une multitude d'Hommes vertueux. Avogare & ses complices venaient , par leur conjuration , de causer la perte de vingt-deux mille Italiens leurs Compatriotes ; ils avaient fait assassiner en pleine paix un grand nombre de Français ; ils avaient voulu perdre notre Armée entière ; Baïard était expirant par une suite de leur révolte ; & Nemours leur aurait fait grâce ! Et on regrettera trois Têtes perfides qui s'embarraffaient si peu d'en faire tomber des milliers ; ces Lâches qui n'avaient pas su mourir noblement au milieu de leurs innombrables Victimes !



*Mais doublez la rançon qui dut m'être remise ;
A vos Soldats blessés je la voulais offrir.*

C'est ici une imitation assez faible de la générosité que Baiard exerça envers la Dame chez laquelle il avait été porté après sa blessure. Cette heureuse mère, pensant lui devoir un témoignage de sa reconnaissance , & même une sorte de rançon pour le salut de ses filles & la conservation de ses biens , lui apporta , lorsqu'il allait partir , un petit coffre rempli de 2500 ducats. Baiard sourit : elle crut qu'il s'indignait de la modicité de la somme : mais bientôt détrompée , & voyant ses refus qu'elle ne pouvait vaincre , elle s'en offensa. Le bon Chevalier , ne voulant pas l'affliger tout-à-fait , la pria de faire venir ses filles ; & après s'être excusé devant elles de ce qu'il n'avait pas à leur offrir des présens assez honorables , il leur dit : « mais en voilà un que » votre mère vient de me faire accepter ; daignez partager » entre vous deux ces 2000 ducats ; afin qu'il soit dit que » Baiard a aidé à vous marier. » A l'égard des cinq cents ducats restans , il pria la mère de les distribuer pour lui aux plus malheureux des Habitans qui avoient été pillés.

J'ai beaucoup regretté que cette situation intéressante ne fût point Tragique : il a fallu en changer l'objet pour l'adapter à mon plan : encore ne pouvait-elle convenir qu'à un moment tranquille , tel qu'est ordinairement l'ouverture d'un Acte. Heureusement celle du cinquième Acte de ma Pièce exigeait un petit établissement de Scène , auquel ce hors-d'œuvre pouvait convenir : mais dès-lors il m'était indispensable d'être très-court.



Voilà de l'Italie & l'opprobre , & la gloire.

J'ai eu soin de rendre aux Italiens la justice qui leur est due , en ne rejetant pas sur leur Nation la honte de quelques Scélérats. Euphémie & le Duc d'Urbain sont des personnages vertueux qui honorent leur Pays. Si le Duc d'Urbain n'a pas d'abord toute la franchise de nos Chevaliers , il les

égale enfin en magnanimité, & il est le premier à se reprocher de les avoir égalés trop tard. Je n'ai parlé qu'avec les plus grands & les plus justes éloges, des Vénitiens, & en particulier du célèbre l'Alviane. Il n'était point à Bresse : il était encore prisonnier depuis la bataille d'Agnadel. Le-Provéditeur Gritti commandait l'Armée qui surprit & défendit Bresse. Il fut pris dans une maison, où il essaya vainement de rendre un reste de combat. Quant aux Vénitiens en général, nos Historiens Français, & notamment celui de Baiard, rendent à leur courage & à la noblesse de leurs procédés, pendant toute cette guerre, un hommage que je me suis fait un devoir & un plaisir de renouveler. Il est triste que la gloire de cette République serve à augmenter le déshonneur de Jules II & de Ferdinand.



Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.

C'est la traduction littérale de ce fameux vers : *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*. On varie assez sur les circonstances de la mort de Gaston de Foix. Voici les détails les plus vraisemblables : l'Historien de Baiard, qui me les fournit, devait les avoir entendu raconter plus d'une fois à son Maître.

La Victoire de Ravenne étant décidée, Baiard pria Gaston de le charger de la poursuite & de rester sur le champ de bataille. Gaston y resta quelque tems. Mais un Corps de Piquiers Espagnols avait percé au commencement de l'action un Corps d'Archers Français, & n'osant plus retourner en arrière où tout était couvert de nos troupes victorieuses, il prit le chemin de la ville pour s'y réfugier. Gaston, n'étant pas fort loin de la chaussée, voit ce mouvement, s'avance pour reconnaître, & crie à quelques Archers qui venaient le rejoindre, *qu'est-ce que c'est?* Ils répondent : *Ce sont les Espagnols qui nous ont défaits*. Nemoys; croyant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était, part comme l'éclair, ne pense pas qu'il s'est éloigné du gros de la Cavalerie, & qu'il n'a autour de lui que quinze hommes d'armes; il fond sur les deux bataillons Espagnols, y pénètre malgré la forêt de Piques qu'on lui oppose : mais bientôt son cheval est tué; Nemoys tombe; il se relève, & se défend long-tems en

désespéré, n'ayant d'autre arme que son épée. En vain Lau-
rec s'écrie : ne le tuez pas ; c'est notre Vice-Roi, le frère de
votre Reine : les Espagnols furieux le percent de mille coups ;
il reçut, au visage seul, quatorze blessures.

Baiard revenant de la poursuite, rencontra les mêmes
Bataillons ; il leur fit rendre leurs enseignes & les laissa
aller, parce qu'il n'avait alors avec lui que 40 hommes
d'armes. Il ignorait le malheur de Gaston : peut-être, s'il
l'eût su, la douleur & la colère l'auraient-elles égaré, &
se serait-il perdu à son tour en voulant venger son Général
& son ami.

Baiard, dans la Lettre qu'on va lire, ne dit point qu'il
eût prié Gaston, au moment de la victoire, de ne plus s'ex-
poser. Mais dans l'excès de l'affliction, Baiard peut n'avoir
pas tout dit : son amitié & sa modestie se refusaient peut-
être d'accuser Gaston, & d'écrire ces mots douloureux &
vains : s'il m'avait cru, je ne le pleurerais pas.





L E T T R E

DU CHEVALIER BAÏARD

*A Laurent Aleman son Oncle ; sur la
Bataille de Ravenne.*

MONSIEUR, si très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme j'ai eue pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre Armée vint loger auprès de cette Ville de Ravenne : nos ennemis y furent aussitôt que nous, afin de donner cœur à ladite Ville ; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couraient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre Camp, Monsieur de Nemours se délibéra de donner bataille ; & Dimanche dernier passa une petite rivière, qui était entre nosdits Ennemis & nous. Si les vîmes rencontrer ; ils marchaient en très-bel ordre, & étaient plus de 1700 hommes d'armes les plus gorgias (les plus fiers.) & triomphans qu'on vit jamais ; & bien 14000 hommes de pied, aussi gentils galans qu'on saurait dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affolait, ruër sur notre bataille, en laquelle était Monsieur de Nemours en personne, sa Compagnie, celle de Monsieur de Lorraine, de M. d'Ar, & autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lesdits Ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui était de mille hommes d'armes, & nous, il y avait de grands fossés, & aussi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits 1000 hommes d'armes des Ennemis, ou en-

viron. En cet endroit, Monsieur de Nemours rompit sa lance, & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & de-mie brassée d'avantage. Si furent lesdits 1000 hommes d'armes défaits & mis en fuite, & ainsi que leur donnions la chasse, vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cents hommes d'armes qui s'y étaient parqués; & au-devant d'eux avaient mis des Charettes à deux roues, sur lesquelles il y avait un grand fer à deux ailes, de la longueur de deux ou trois brassées (); & étaient nos gens de pied combattus main à main. Leursdits gens de pied avaient tant d'arquebuses que, quand ce vint à l'aborder, ils tuerent quasi tous nos Capitaines de gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des Gens-d'Armes, qu'après bien combattre, nosdits Ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & sept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués & la plupart de leur Capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne fait-on point qu'il se soit sauvé aucun Capitaine que le Vice-Roi: car nous avons prisonniers le Seigneur Fabrice Colonne, le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, Petro Navarre, le Marquis de Pesquierre, le Marquis de Padule, le fils du Prince de Melfe, Don Jean de Cardonne, le fils du Marquis de Bélonde, & d'autres dont je ne sais les noms; ceux qui se sauvèrent furent chassés huit ou dix mille, & s'en vont par les montagnes écartés; & encore dit-on que les Villains (Payfans) les ont mis en pièces.*

Monfieur, si le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres Gentilshommes l'ont bien perduë: car ainsi que nous donnions la chasse, Monsieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se ralliaient; si voulut donner dedans: mais le Gentil Prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué; dont de toutes les déplaisances & deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a démené & qu'on démène encore en notre Camp: car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je,



(*) Cela ressemble assez aux Chariots armés de faulx tranchantes, dont les Anciens faisaient usage. La Lettre de Baïard justifie les Histoires qui ont rapporté cette circonstance de la Bataille de Ravenne,

142 LETT. DU CHEVALIER BAIARD.

Monſieur , que c'eſt le plus grand dommage que de Prince qui mourut de cent ans a : Et ſ'il eût vécu âge d'homme , il eût fait des choſes que oncques Prince n'eût fit. Et peuvent bien dire les Soldats qu'ils ont perdu leur père : Et de moi , Monſieur , je ne ſaurais vivre qu'en mélancholie : car j'ai tant perdu que je ne le vous ſaurais écrire.

En d'autres lieux furent tués Monſieur d'Alègre & ſon fils , Monſieur du Molard , ſix Capitaines Allemans & le Capitaine Jacob , leur Colonel ; le Capitaine Maugiron ; le Baron de Grand-Mont , & plus de deux cents Gentils-hommes de nom & tous d'eſtime : ſans plus de deux mille hommes de pied des nôtres : & vous aſſûre-que de cent ans le Royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le Corps de feu Monſieur à Milan , avec deux cents hommes d'armes , au plus grand honneur qu'on a pu aviſer : car on porte devant lui dix-huit ou vingt Enſeignes les plus triomphantes qu'on vit jamais , qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan juſqu'à ce que le Roi ait mandé ſ'il veut qu'il ſoit porté en France , ou non.

Monſieur , notre armée ſ'en va temporifant par cette Romagne prenant toutes les Villes pour le Concile. (de Piſe.) Ils ne ſe font point prier d'eux rendre , au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés , comme a été cette ville de Ravenne , en laquelle n'eſt rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier , que le Roi n'ait mandé ce qu'il veut que ſon armée faſſe.

Monſieur , touchant le frère du Poſte , dont vous m'avez écrit ; incontinent que l'enverrez , il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puisque ceci eſt dépêché , je crois qu'aurons abſtinence de guerres : toutefois les Suiſſes font quelque bruit toujours : mais quand ils ſauront cette défaite , peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choſes ſeront un peu apaiſées , je vous irai voir. Priant Dieu , Monſieur , qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Écrire au Camp de Ravenne , ce 14 jour d'Avril. Votre très-humble ſerviteur ,

BAIARD.





L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROI

le 11 Avril, jour de Pâques, l'an 1512.

Rolle de l'Avant-garde.

P REMIEREMENT, le Duc de Ferrare, qui menera ladite Avant-garde.	100 Lances.
Monsieur de Lautrec.	50 Lances.
Monsieur le Grand-Maitre.	50 Lances.
Monsieur de Bourbon.	50 Lances.
Monsieur d'Imbercourt.	40 Lances.
Monsieur de Boisy.	50 Lances.
Monsieur le Sénéchal de Rouergue.	60 Lances.
Monsieur le Grand-Ecuyer.	50 Lances.
Le Comte de Musol.	40 Lances.
Monsieur de Fontanilles.	40 Lances.
Monsieur du Pleffis.	100 Lances.
Monsieur de Bedan.	100 Lances.
Monsieur de Mazières, Bâtard de Rieux.	20 Lances.

Somme 750 Lances.

Plus, Jean Bernardin Carach.	500 Allemans.
Le Bâtard de la Balme.	100 Allemans.
Plus, les 300 Chevaux-Légers du Duc de Ferrare.	300 Chevaux-Légers.

Somme 900 Chevaux.

Gens de Pied.

Monsieur du Moular.	1000 hommes.
Le Capitaine Jacob.	2000 hommes.

Somme 4000 hommes.

144 L'ORDRE DE L'ARMÉE

	De l'autre part.	4000 hommes.
Le Bâtard de Clèves.		1000 hommes.
Le Capitaine Philippe.		1000 hommes.
Le frère du Capitaine Jacob.		1000 hommes.
Le Baron de Gaveral.		1000 hommes.

Somme 8000 hommes.

Bataille.

Toute la Bande de l'Artillerie que Monsieur le Grand-Sénéchal conduira avec les Gentils-Hommes de l'Hôtel du Roi.	200 Lances.
Monsieur de Crussol.	200 Archers.
La Compagnie de Monsieur (de Gaston de Foix.)	100 Lances.
Monsieur de Lorraine, Baïard conduisant la Compagnie.	80 Lances.
Monsieur d'Aubigny.	50 Lances.
Monsieur de Duras.	50 Lances.
Monsieur l'Amiral.	50 Lances.
Monsieur de Tende.	50 Lances.

Somme 580 Lances.

Gens de Pied.

Le Cadet de Duras.	1000 hommes.
Le Capitaine Odet (de Foix , parent de Gaston.)	1000 hommes.
Monsieur de Mont-miral.	1000 hommes.
Et s'en iront joindre à l'Avant-garde si l'affaire y est, ou à l'Arrière-garde.	

L'Arrière-garde.

L'arrière-garde conduira Monsieur d'Alègre avec sa Compagnie.	50 Lances.
Le Marquis de Mont-Ferrat.	50 Lances.
Le Sénéchal d'Armagnac.	20 Lances.

Somme 120 Lances.

De

DU ROI.

245

	De l'autre part.	120 Lances.
Monsieur de Prix.		50 Lances.
Monsieur d'Estanton ou le Chevalier Blanc.		60 Lances.
Monsieur de Buff.		20 Lances.

Somme 250 Lances.

Gens de Pied.

Le Sieur Frédéric.	1000 hommes.
Le Comte Malestoc.	500 hommes.
Le Comte Parisot.	500 hommes.
Le Marquis de Malepine.	300 hommes.
Le Marquis Bernardo.	500 hommes.
Longueval.	300 hommes.
Antoine Bellot.	300 hommes.
Jean Jacques de Castille.	500 hommes.
Verdançon.	500 hommes.

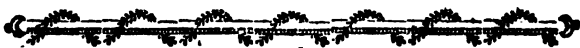
Somme 4400 hommes.

Monsieur sera avec 40 Hommes d'Armes, & trois ou quatre Capitaines, tels qu'il lui plaira aviser, pour l'accompagner, & ira où sera l'affaire pour y donner ordre.

Somme de Lances. 3589.
 Albanois & Chevaux-Légers. 900.
 Gens de Pied. 15400.

Ces deux Pièces sont enregistrées en la Chambre des Comptes de Grenoble, au Livre 3 des *Généralia*, fol. 364, en la deuxième Cotte.





ANECDOTES

Sur la Sépulture de Baïard, & sur la Statue de Gaston de Foix.

I.

» **B**AÏARD, (c'est M. d'Expilly qui parle) fut enterré
 » au-devant du grand Autel des Minimes de la Plaine, à
 » un quart de lieu de Grenoble, où néanmoins ne lui fut
 » dressé ni tombeau, ni monument, ni marque aucune
 » qui pût faire connaître que ce lieu renferme un si pré-
 » cieux dépôt. Le Roi Henri IV, qui avait toujours à la
 » bouche & dans le cœur les mérites de Baïard, & les pro-
 » posait souvent pour exemple à la Noblesse, étant à Gre-
 » noble l'an 1600, se résolut de lui faire ériger un Tom-
 » beau digne du renom d'un tel Chevalier & de Sa Majesté.
 » Mais la Guerre survenue en Savoye, le mariage du Roi,
 » & tant d'autres événemens arrivés depuis, ont empêché
 » l'effet de ce Royal dessein. . . . Les trois États de Dau-
 » phiné, étant assemblés à Grenoble en 1619, firent un
 » fonds de 1000 livres », (qui vaudraient plus de 2000
 » livres d'aujourd'hui) » pour lui dresser un monument; mais
 » les deniers ayant été divertis, on n'a rien fait ».

I I.

On vient de lire dans la Lettre de Baïard que Gaston de Foix, après sa mort, fut porté à Milan. On l'enterra dans la grande Eglise, à côté du Maître-Autel : & dans le premier moment on se borna à élever sur sa tombe un Trophée des Drapeaux pris à Ravenne. Quelque tems après, les Confédérés s'emparèrent de Milan, Mathieu Skeiner, Cardinal de Sion, *le Bouc-feu de la Sainte Ligue*, lui qui joua dans toutes ces Guerres le véritable rôle de l'Alecto de Virgile, ce Prêtre sanguinaire eut la lâcheté de faire exhumer le Héros de la France, sous prétexte de l'absurde excommunication lancée contre les Ennemis du Pape. Les Français,

& d'autres Italiens, souhaitaient alors à Jules II & au Cardinal Skeiner, autant de droiture, de justice, d'honneur & de bonté qu'en avait eu le Prince dont ils osaient aigrir l'Âme & outrager les Cendres. Mais lorsque les Français rentrèrent dans Milan, ils firent ériger à Gaston un superbe Mausolée en marbre, dans l'Eglise des Religieuses de Sainte-Marthe, où son Corps avait été transporté. On représenta ce Prince, suivant l'usage du Siècle, étendu sur la Tombe, dans la situation d'un Homme qui dort profondément. En 1685, la vétusté de l'Eglise obligea de la reconstruire : le Tombeau étant fort endommagé, on jugea nécessaire de l'abattre. Mais les Religieuses conservèrent la figure du Héros. Elles firent pratiquer dans le mur de la nouvelle Eglise, mais en dehors, & du côté qui donne dans la Cour du Couvent, une Niche assez ornée, où cette Statue fut placée debout avec une Inscription qui contient le petit détail qu'on vient de lire (1). J'ai actuellement entre les mains le dessin de la Figure & la copie de l'Inscription. La Physionomie de Gaston de Foix est douce & belle : mais je n'y vois pas l'air terrible & martial que l'Abbé du Bos donne à cette Statue, & que ne peut guère avoir un jeune Homme dans le calme du sommeil & avec les yeux fermés. Ces particularités, & sur-tout l'Inscription, prouvent que les Religieuses n'ont pas démolí le Tombeau par mépris, ou par ignorance, comme l'Abbé du Bos l'annonce. Il aura été mal instruit par quelque Voyageur léger dans ses observations : & quand je relève cette erreur d'un Historien qui en commet si peu, je crois plutôt lui rendre hommage que le critiquer.

Il y avait, sur les quatre faces du Tombeau, quatre bas-reliefs, représentant la retraite des Suisses, la délivrance de Bologne, la prise de Bresse & la bataille de Ravennne. Ils ont été achetés par les Comtes d'Arconati, qui les conservent avec le plus grand soin dans leur Château, appelé *Castellazzo*, à deux lieues de Milan.

(1) *Simulacrum Gastonis Foixii, Gallicarum Copiarum Duſoris, qui in Ravenna prelio cecidit, anno 1512. Cum in Ede Marthe reſtituenda ejus cumulus dirutus fit, hujus-ce Cœnobii Virgines, ad tanti Ducis immortalitatem, hoc in loco collocandum curavêre : anno 1685.*



A M O N S I E U R

D E B E L L O Y *,

Sur la Tragédie de Gaston & Baiard.

Q U E j'aime, en tes Héros, un cœur libre d'envie !
 De la Gloire, comme eux, Amant sans jalousie,
 Tes succès me sont chers ; j'ose les confirmer ;
 Et j'aspire à l'estime en sachant t'estimer.

Oui, d'un double laurier ta Muse se décore ;
 L'objet de tes travaux les annoblit encore :
 Ardent à réveiller, par des accens vainqueurs,
 L'Amour du nom Français assoupi dans les cœurs,
 Poète citoyen, ta solide industrie
 A voué ses talens au bien de la Patrie.
 Au sein majestueux des antiques tombeaux,
 Ton crayon va chercher l'âme de nos Héros ;
 Et nous peint, sous des traits qu'on aime à reconnaître,
 Par ce que nous étions ce que nous pouvons être.

J'ai gémi, comme toi, sur l'injuste rigueur,
 Qui des Lys de nos jours accuse la langueur ;
 J'ai tremblé que l'effet ne suivit le présage.
 On parvient à flétrir l'âme qu'on décourage ;
 Qui craint trop de tomber est enfin abbattu ;



(*) Cette Epître est de M. le Fèvre : je ne puis, ce me semble, lui témoigner plus convenablement ma reconnaissance, qu'en rendant publics de beaux Vers qui partent d'une belle âme.

Le poison lent du doute agit sur la vertu.
 Mais tu lui rends sa force ; & ces heureux exemples
 De Français , que la Grèce eût placés dans ses Temples ,
 Ces Martyrs de Calais , ces illustres Baiards ,
 Sous le jour le plus noble offerts à nos regards ,
 Déjà de la vaillance ont rallumé les flâmes ,
 Ont prouvé que l'Honneur vit encor dans nos ames :
 Nous rentrons dans les biens transmis par nos Aïeux ,
 Et l'Admiration a dessillé nos yeux.

Achève , & fais sentir aux Enfans de la Gloire
 Ce généreux élan , gage de la victoire.
 Qu'ils puissent dans tes vers : plus d'un fameux Guerrier
 Dut aux fameux Auteurs l'éclat d'un beau laurier.
 La foudre dans les mains , le fier Vainqueur d'Arbele
 Payait aux chants d'Homère un hommage fidele ;
 Et plein de sa lecture il volait aux hazards ,
 S'appuyant d'Apollon pour mieux servir sous Mars.

Mais quoi ! de tout mérite implacable Furie ,
 La Critique déjà contre moi se récrie !
 Si j'en crois des Censeurs les sourcilleux regards ,
 L'Honneur a dans sa chute entraîné les Beaux-Arts.
 Quoi ! nos grands Écrivains , avarés de leur gloire ,
 Nous auraient-ils fermé le Temple de Mémoire ?
 Censeurs fastidieux , n'est-il plus de chemins
 Que puissent s'y percer d'infatigables mains ?
 Sur des Mers , il est vrai , qu'assiègent les orages ,
 Nous tendons vers un port entouré de naufrages ;
 Le plus fier Argonaute , à ce terrible étueil ,
 A vu briser sa nef & céder son orgueil.
 Moi-même , encor frappé des périls de la Scène ,
 Moi , qu'en mes premiers ans l'altière Melpomène
 D'un coup d'oeil moins austère a daigné caresser ,

Depuis.... vain souvenir , quand je dois l'effacer !
 Toi , dont l'âge plus ferme a mûri la prudence ,
 Dans un sentier si rude assure ma confiance.
 Non qu'à tes moindres pas soigneux de m'attacher ,
 Faible , & sans conducteur toujours prêt à broncher ,
 Je borne mon génie à voler sur tes traces ;
 Des froids imitateurs on connaît les disgrâces ;
 Rarement l'air d'autrui nous prête des appas ;
 Si je veux t'imiter , c'est en n'imitant pas.
 Cependant marche au bruit des clameurs de l'Envie ,
 Importune ses yeux de l'éclat de ta vie ;
 Irrite ses serpens par de nouveaux succès ,
 Entends toujours ses cris — & n'y réponds jamais.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , *Gaston & Baïard* , Tragédie , nouvelle Édition ; & je n'y ai rien trouvé qui n'en justifiât le succès. A Paris ce 2 Mai 1771.

C R E B I L L O N.



P R I V I L È G E D U R O I.

L O U I S , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Confeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôté de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé le Sieur

DE BELLOY, nous a fait exposer qu'il désirerait faire imprimer & donner au Public, *Gaston & Baïard, Gabrielle de Vergi, Tragédies, avec des Mémoires Historiques, & quelques autres ouvrages de Littérature*; s'il Nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & à tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPROU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPROU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait

aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treizième jour de Décembre, l'an de grâce mil sept cent soixante-neuf, & de Notre Règne le cinquante-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

LE B E G U E.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 905, Fol. 67, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 14 Décembre 1769.

BRIASSON, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur-
Libraires de LL. AA. SS. Messieurs le Prince de
CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1771.

Voltaire, François Marie Arouet de

L E S

G U E B R E S ,

T R A G É D I E .

PAR M. D* M******



M. DCC. LXIX.

P R É F A C E

D E L' É D I T E U R.

LE Poème dramatique , intitulé **LES GUEBRES**, était originairement une Tragédie Chrétienne. Mais après les Tragédies de S. Genest , de Polyeucte , de Théodore , de Gabinie & de tant d'autres , le jeune Auteur de cet Ouvrage craignit que le Public ne fût enfin dégoûté , & que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la Religion Chrétienne , de la mettre trop souvent sur un Théâtre profane. Ce n'est que par le Conseil de quelques Magistrats éclairés , qu'il substitua les *Parfis* ou *Guebres* aux Chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention , on verra qu'en effet les Guebres n'adoraient qu'un seul Dieu ; qu'ils furent persécutés comme les Chrétiens depuis Dioclétien , & qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défense tout ce que les Chrétiens disaient alors.

L'Empereur ne fait à la fin de la piece que ce que fit Constantin à son avènement , lorsqu'il donna dans un Edit pleine liberté aux Chrétiens d'exercer leur culte , jusques-là presque toujours défendu , ou à peine toléré.

M. D. M. en composant cet Ouvrage ,

A ij

n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les Loix, l'obéissance des sujets aux Souverains, l'équité & l'indulgence des Souverains pour leurs sujets.

Si les Prêtres des faux Dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette Piece, l'Empereur les réprime. Si l'abus du Sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère, reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le Tribun d'une légion, & son frere qui en est le Lieutenant, s'emportent en murmures; la clémence & la justice de César en font des sujets fideles & attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure & la félicité publique sont l'objet & le résultat de cette Piece. C'est ainsi qu'en jugerent des hommes d'Etat élevés à des postes considérables, & c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla au jeune Auteur de ne la point exposer au théâtre, & de la réserver seulement pour le petit nombre de Gens de Lettres qui lisent encore ces Ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs Tragédies plus théâtrales & plus dignes des regards du Public, soit de Mr. du Belloy, soit de Mr. Lemierre, ou de quelques autres Auteurs célèbres. Mr. D. M. n'osa, ni ne

DE L'ÉDITEUR. 3

voulut entrer en concurrence avec des talents qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aimait mieux avoir droit à leur indulgence, que de lutter vainement contre eux ; & il supprima même son Ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux Gens de Lettres ; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement & le goût du Public. Nous n'entendons pas seulement par Gens de Lettres les Auteurs , mais les Amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la Littérature ; *qui vitam excoluere per artes* ; ce sont eux que le grand Virgile place dans les Champs Elisées parmi les Ombres heureuses , parce que la culture des Arts rend toujours les âmes plus honnêtes & plus pures.

Enfin , nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame , pourrait rahir un peu le goût de la poésie que l'esprit de dissertation & de paradoxe commence à éteindre en France , malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talents qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.



P E R S O N N A G E S .

IRADAN, Tribun militaire, Commandant dans
le Château d'Apamée.

CÉSÈNE, son Frere & son Lieutenant.

ARZÉMON, Parfis ou Guebre, Agriculteur,
retiré près de la Ville d'Apamée.

ARZÉMON, son Fils.

ARZAME, sa Fille.

MÉGATISE, Guebre, foldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses Officiers.

SOLDATS.

*La Scene est dans le Château d'Apamée, sur l'Oronte,
en Sirie.*





LES GUEBRES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN , CESENE.

C E S E N E.

JE suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frere,
Cet avilissement du grade militaire ?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hazards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne & Lieutenant d'un Prêtre ?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur ;
Combattre sous vos loix, suivre en tout votre exemple ;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un Temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Disent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raison s'en indigne, & mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

I R A D A N.

Ah ! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés ;
Moins violent que vous, je les ai dévorés.

A iv

Mais que faire ? & qui suis-je ? un soldat de fortune ,
 Né Citoyen Romain , mais de race commune ,
 Sans soutiens , sans patrons qui daignent m'appuyer ,
 Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
 Des Prêtres de Pluton , dans les murs d'Apamée ,
 L'autorité fatale est trop bien confirmée.
 Plus l'abus est antique , & plus il est sacré :
 Par nos derniers Césars on l'a vu révére.
 De l'Empire Persan l'Oronte nous sépare ;
 Gallien veut punir la nation barbare
 Chez qui Valérien , victime des revers ,
 Chargé d'ans & d'affronts , expira dans les fers.
 Venger la mort d'un pere est toujours légitime.
 Le culte des Persans à ses yeux est un crime :
 Il redoute , ou du moins il feint de redouter
 Que ce peuple inconstant ; prompt à se révolter ,
 N'embrasse aveuglément cette secte étrangere ,
 A nos loix , à nos Dieux , à notre Etat contraire.
 Il dit que la Sirie a porté dans son sein
 De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim ,
 Que la paix de l'Empire en peut être troublée ,
 Et des Césars un jour la puissance ébranlée :
 C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

C E S A R E.

Il se trompe ; un sujet gouverné par l'honneur
 Distingue en tous les temps l'Etat & sa croyance.
 Le Trône avec l'Autel n'est point dans la balance :
 Mon cœur est à mes Dieux , mon bras à l'Empereur.
 Eh quoi ! si des Persans vous embrassiez l'erreur ,
 Aux serments d'un Tribun seriez-vous moins fidele ?
 Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
 Que César à son gré se venge des Persans ;
 Mais pourquoi parmi nous punir des innocens !
 Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
 Que partage avec vous un Sénat sanguinaire ?

I R A D A N.

On prétend qu'à ce peuple , il faut un joug de fer ,
 Une loi de terreur & des juges d'enfer.

ACTE PREMIER.

Je fais qu'au Capitole on a plus d'indulgence ;
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence.
Dans ce Sénat sanglant les Tribuns ont leur voix.
J'ai souvent amoli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner , le droit de faire grace.

C E S E N E.

Ah ! laissons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains chez un peuple sauvage ,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

I R A D A N.

Cent fois , dans les chagrins dont je me sens presser ,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ,
Et , foulant à mes pieds la crainte & l'espérance ,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échape aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premières
On nous vit des Persans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux ,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud saint par lui-même , est , par nos loix , impie ;
C'est un crime d'Etat que la mort seule expie.
Et contre les Persans , César envenimé ,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

C E S E N E.

Nous le mériterions. Pourquoi , malgré nos chaînes ,
Avons-nous combattu sous les Aigles Romaines ?
Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier ,
Il détruit sa patrie & son propre foyer ,
Sur un ordre émané d'un Préfet du Prétoire.
Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
Nos homicides bras , gagés par l'Empereur ,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui fait si dans Emesse abandonnée aux flammes ,

Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?
 Nous étions commandés pour la destruction.
 Le feu consuma tout. Je vis notre maison,
 Nos foyers enterrés dans la perte commune.
 Je ne regrette point une faible fortune :
 Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau ,
 Ma fille , votre fils sans vie & sans tombeau !
 César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
 C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables :
 C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher ,
 Quand César alluma cet horrible bucher ;
 C'est d'avoir asservi sous des loix sanguinaires
 Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

I R A D A N.

Je pense comme vous , & vous me connaissez ;
 Mes remords par le temps ne sont point effacés.
 Mon métier de soldat pese à mon cœur trop tendre :
 Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre ;
 J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver :
 Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
 Nous n'aurons , dans l'ennui qui tous deux nous con-
 sume ,
 Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

C E S E N E.

Pourquoi donc voulez-vous , de nos malheureux jours ,
 Dans ce fatal service empoisonner le cours ?
 Rejetez un fardeau que ma gloire déteste.
 Demandez à César un emploi moins funeste.
 On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

I R A D A N.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
 Percerai-je jamais cette foule empressée
 D'un Préfet du Prétoire esclave intéressée ,
 Ces flots de courtisans , ce monde de flatteurs ,
 Que la fortune attache aux pas des Empereurs ,

ACTE PREMIER

11

Et qui laissent languir la valeur ignorée
Loin des Palais des Grands honteuse & retirée?

C E S E N E.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du Trône, il doit nous écouter.

SCENE SECONDE.

IRADAN, CESENE, MÉGATISE.

I R A D A N.

SOLDAT, que me veux-tu?

M É G A T I S E.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse; inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, & prétend vous parler.

I R A D A N.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

M É G A T I S E.

Ah tyrans!

C E S E N E.

C'en est trop, mon frère! je vous quitte;
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang.
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence,
De votre ministère exercez la puissance.
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCENE TROISIEME.

IRADAN, le GRAND PRÊTRE de Pluton & ses suivants ; MEGATISE. Soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos Dieux, quel sujet vous attire ?

LE GRAND PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'Empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphémait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt ;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi ! la mort !

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités.

LE GRAND PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je.

ACTE PREMIER.

11

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant.

LE SECOND PRETRE.

Ni le sexe , ni l'age
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur est grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND PRETRE.

Nous sommes à la fois & juges & témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du Grand Prêtre.
L'honneur du Sacerdoce en est trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'est offenser des Dieux la loi terrible & sainte.
Elle exige de vous le respect & la crainte.
Nous seuls devons juger , pardonner ou punir ,
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats : nous servons notre maître
Il peut tout.

LE GRAND PRETRE.

Oui , sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.
Les Pontifes divins justement respectés,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire & me déposséder

Dés droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
 Rien ne se fait ici par des loix arbitraires :
 Montez au tribunal , & siegez avec moi.
 Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
 La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
 Ne l'intimidez point : respectez sa jeunesse,
 Son sexe, sa disgrâce ; & dans notre rigueur
 Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut , Pontifes , prenez place.

LE GRAND PRETRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE QUATRIEME.

Les Personnages précédents, ARZAME.

(*Iradan est placé entre le premier & le second Pontif.*)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS , ma fille , & reprenez vos sens.

LE GRAND PRETRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
 Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
 Aux vrais Dieux des Romains refusé vos hommages ;
 A nos préceptes saints vous avez résisté :
 Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

Elle ne répond point : son maintien, son silence
 Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres , votre langage a trop de dureté ,
 Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
 Si le juge est sévère , il n'est point tyrannique.
 Tout soldat que je suis , je fais comme on s'explique...
 Ma fille , est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
 Le culte antique & saint qui regne en nos climats ?

ACTE PREMIER.

15

ARZAME.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LE GRAND PRETRE.

C'en est assez

LE SECOND PRETRE.

Est dans sa propre bouche. Elle en fera victime. Son crime

IRADAN.

Non, ce n'est point assez : & si la loi punit
Les sujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persanne : on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez sans vous troubler dire où vous êtes née ;
Quelle est votre famille & votre destinée.

ARZAME.

Je rends graces, Seigneur, à tant d'humanité :
Mais je ne puis jamais trahir la vérité,
Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie :
Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma Patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincere ! ô fatale candeur !
Eh bien, Prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse ?

LE GRAND PRETRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié.
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.
Il a vu son erreur, il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaissez la justice.

Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;
 Vous punissez mon culte , il vous est inconnu.

Sachez que ce soleil qui répand la lumière ,
 Ni vos Divinités de la Nature entière ,
 Que vous imaginez résider dans les airs ,
 Dans les vents , dans les flots , sur la terre , aux enfers ,
 Ne sont point les objets que mon culte envisage.
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage ;
 C'est au Dieu qui le fit , au Dieu son seul auteur ,
 Qui punit le méchant & le persécuteur ;
 Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
 Sur le front du soleil il traça son image ,
 Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre embrasé des flammes d'un saint zèle
 Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissiez ,
 Que par des Dieux sans nombre en vain vous rem-
 placez ,

Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
 Il veut qu'on soit soumis aux loix de ses parens ,
 Fidèle envers ses rois , même envers ses tyrans
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
 Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence ;
 Qu'on garde la justice & qu'on soit indulgent ;
 Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée ,
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
 Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés.....
 Prêtres , voilà mon Dieu ; frappez , si vous l'osez .

I R A D A N .

Vous ne l'oserez point : sa candeur & son âge ,
 Sa naïve éloquence & surtout son courage ,
 Adouciront en vous cette âpre austérité
 Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
 Pour moi , je vous l'avoue , un pouvoir invincible
 M'a parlé par sa bouche & m'a trouvé sensible.

Je

ACTE PREMIER.

77

Je cede à cet empire, & mon cœur combattra
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions, si le Ciel l'abandonne,
Le Ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop ému
Le fer sacré des loix entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND PRÊTRE.

Et moi, je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduit,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite;
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus: je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRÊTRE.

On vous y forcera..... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous ferez fidèle
Aux loix de l'Empereur, à l'intérêt des Cieux.



SCÈNE CINQUIÈME.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, & tout au nom des Dieux!
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables!
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir :
Ma place est rigoureuse, & mon ame indulgente.
Des Prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un soldat vous absout & veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les revere ;
L'Empereur les soutient ; leur ordre sanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez defarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'Empereur ;
J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir, & j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ACTE PREMIER.

19

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir de la main de vos Prêtres !
Il me faut expirer par un supplice affreux ,
Pour n'avoir point appris l'art de penser comme eux !
Pardonnez cette plainte , elle est trop excusable !
Je n'en saurai pas moins , d'un front inaltérable ,
Supporter les tourments qu'on va me préparer ,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles allarmes ,
Vous , si jeune & si faible ! & je verse des larmes ;
Je pleure , & d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non , malheureuse enfant , vous ne périrez pas.
Je veux , malgré vous-même , obtenir votre grâce ;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parens :
Qui sont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans ,
Sans dignité , sans nom. De leurs mains innocentes
Il cultivaient en paix des campagnes riantes ,
Fidèles à leur culte , ainsi qu'à l'Empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur ,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence ,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parents leur fussent décelés.
Mon cœur fermé pour eux , s'ouvre quand vous parlez ;
Mon pere est Arzémon. Ma mere infortunée ,
Quand j'étais au berceau , finit sa destinée :
A peine l'ai-je vue ; & tout ce qu'on m'a dit ,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit :

B ij

ACTE SECONDE.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE,

CESENE.

CE que vous m'apprenez de sa simple innocence,
 De sa grandeur modeste & de sa patience,
 Me saisit de respect & redouble l'horreur
 Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
 Quelle injustice, ô ciel ! & quelles loix sinistres !
 Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour ministres ?
 Numa qui leur donna des préceptes si saints,
 Les avait-il créés pour frapper les humains !
 Alors ils consolaient la nature affligée.
 Que les tems sont divers ! que la terre est changée !...
 Ah ! mon frere achevez tout ce récit affreux,
 Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frere ;
 Au nom de l'Empereur & des Dieux qu'on révere,
 Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
 Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
 Du Prétoire émané contre les réfractaires ;
 Tant attesté le Ciel & leurs loix sanguinaires,
 Que mes soldats tremblants & vaincus par ces loix,
 Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
 Je l'avais bien prévu. Ces Prêtres du tartare
 Avancent fièrement, & d'une main barbare
 Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon,
 Cette enfant si sublime (*Arzame*, c'est son nom).
 Ils la traînaient déjà : quelques foldats en larmes
 Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes,

SCENE SIXIEME.

IRADAN seul.

JE m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colere
 Me rendront trop coupable aux yeux du Souverain :
 Je crains mes soldats même, & ce terrible frein ,
 Ce frein que l'imposture a su mettre au courage ,
 Cet antique respect prodigué d'âge en âge
 A nos persécuteurs , aux tyrans des esprits,
 Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris ;
 Ils se croiront souillés du plus énorme crime ,
 S'ils osent refuser le sang de la victime.
 O superstition ! que tu me fais trembler !
 Ministres de Pluton qui voulez l'immoler ,
 Puissances des enfers , & comme eux inflexibles ;
 Non , ce n'est pas pour moi que vous serez terribles ;
 Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
 Entreprend sa défense & m'en fait un devoir ;
 Il étonne mon ame , il l'excite , il la presse.
 Mon indignation redouble ma tendresse.
 Vous adorez les Dieux de l'inhumanité ,
 Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.



Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
 Obscurément puisé la source de son sang.
 Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougissent ?
 Ses graces, sa vertu, son péril l'annoblissent.
 Dégagez vos serments, pressez ce nœud sacré ;
 Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré,
 Ce n'est point là sans doute un himen ordinaire,
 Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire ;
 La magnanimité forme ces sacrés nœuds ;
 Ils consolent la terre, ils sont bénis des Cieux ;
 Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
 L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

I R A D A N.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solennel,
 Les témoins, le festin, les présents & l'autel.
 Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même,
 Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivants)

Qu'on la fasse venir Mon frere, demeurez,
 Digne & premier témoin de mes serments sacrés,
 La voici,

C E S E N E.

Son aspect déjà vous justifie.

SCENE SECONDE.

I R A D A N, C E S E N E, A R Z A M E,

I R A D A N,

A R Z A M E, c'est à vous que mon cœur sacrifie,
 Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
 Repoussait loin de vous la persécution.
 Contre vos ennemis l'équité se soulève ;
 Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'acheve.
 Je suis prêt de former en présence des Dieux,
 En présence du vôtre, un nœud si précieux,

A C T E S E C O N D.

25

Un nœud qui fait ma gloire & qui vous est utile,
 Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt azile ;
 Qui vous peut en secret donner la liberté
 D'exercer votre culte avec sécurité.
 Il n'en faut point douter , l'éternelle puissance ,
 Qui voit tout , qui fait tout , a fait cette alliance.
 Elle vous a portée aux écueils de la mort
 Dans un orage affreux qui vous ramene au port.
 Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie,
 Tiffut en même-tems ce saint nœud qui nous lie.
 Je vous présente un frere. Il va tout préparer
 Pour cet heureux himen dont je dois m'honorer.

A R Z A M E.

A votre frere , à vous , pour tant de bienfaifance
 Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.
 Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
 Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
 Goûtez en vous aimant un fort toujours prospere.
 Mais ô mon bienfaïcteur ! ô mon maître ! ô mon pere !
 Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix ,
 Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

C E S E N E.

Je me retire , Arzame , & mes mains empressées
 Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
 Tendre ami de mon frere , heureux de son bonheur ,
 Je partage le vôtre , & vois en vous ma sœur.

A R Z A M E.

Que vais-je devenir !



SCENE TROISIEME.

IRADAN, ARZAME.

I R A D A N.

BELLE & modeste Arzame,
 Versez en liberté vos secrets dans mon ame,
 Ils sont à moi, parlez tout est commun pour nous.

A R Z A M E.

Mon pere ! en frémissant je tombe à vos genoux.

I R A D A N.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

A R Z A M E.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,
 Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
 Dont ces Prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

I R A D A N.

Ah ! que me dites-vous, & quelle défiance !
 Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;
 Ces tyrans confondus sauront vous respecter.

A R Z A M E.

Juste Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
 Une bonté si noble, une ardeur si touchante !

I R A D A N.

Je m'honore moi-même, & ma gloire est contente
 Des respects qu'on doit rendre à ma digne moitié.

A R Z A M E.

C'en est trop... bornez-vous, Seigneur, à la pitié.
 Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
 Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

I R A D A N.

Je vous le jure,

A R Z A M E,

Eh bien

I R A D A N.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui soupire,

A R Z A M E.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je vais vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons :
Elle peut être horrible aux autres Nations ;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère ;
Ce qu'ici l'on proscriit, ailleurs on le révere.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui font un sacrilège aux regards des Romains.
Notre Religion à la vôtre contraire
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frere,
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
En se réunissant, n'est jamais altérée,
Telle est ma loi.

I R A D A N,

Barbare ! Ah ! que m'avez-vous dit !

A R Z A M E.

Je l'avais bien prévu votre cœur en frémit.

I R A D A N.

Vous avez donc un frere ?

A R Z A M E.

Oui, Seigneur, & je l'aime ;
Mon pere à son retour dûr nous unir lui-même.

Mais ma mort prévientra ces nœuds infortunés
 De nos Guebres chéris & chez vous condamnés.
 Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangere ,
 Indigne des bienfaits jettés sur ma misere ,
 Et d'autant plus coupable à vos yeux allarmés ,
 Que je vous dois la vie , & qu'enfin vous m'aimez.
 Seigneur , je vous l'ai dit, j'adore en vous mon pere ;
 Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire,
 Rendez ce triste cœur , qui n'a pu vous tromper ,
 Aux homicides bras levés pour le frapper.

I R A D A N.

Je demeure immobile , & mon ame éperdue
 Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
 De cet affreux secret je suis trop offensé :
 Mon cœur le gardera mais ce cœur est percé.
 Allez , je cacherai mon outrage à mon frere.
 Je dois me souvenir combien vous m'étiez chere.
 Dans l'indignation dont je suis pénétré,
 Malgré tout mon courroux , mon honneur vous fait gré
 De m'avoir dévoilé cet effrayant mystere.
 Votre esprit est trompé , mais votre ame est sincere :
 Je suis épouvanté , confus , humilié ;
 Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
 Je ne vous aime plus , mais je vous sers encore.

A R Z A M E.

Il faut bien , je le vois , que votre cœur m'abhorre.
 Tout ce que je demande à ce juste courroux ,
 Puisque je dois mourir , c'est de mourir par vous ;
 Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
 Le pere , le héros par qui je fus aimée ,
 En me privant du jour , de ce jour que je hais,
 En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits ,
 Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
 Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

I R A D A N.

Allez , n'espérez pas , dans votre aveuglement ,
 Arracher de mon ame un tel consentement.

ACTE SECOND.

93

Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable :
Vos nœuds me font horreur ; & dans mon désespoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue ;
Et je crois voir en vous un pere courroucé,
Qui me console encor quand il est offensé.

SCENE QUATRIÈME.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

Mon frere, tout est prêt, les autels vous deman-
dent,
Les Prêtresses d'Himen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces Autels obscurs,
Grossièrement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez ces amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment ! quel changement, quels défaits nouveaux !
Sur votre front glacé l'horreur est répandue :
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue !

IRADAN.

Plus d'Autel, plus d'Himen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

LES GUEBRES,

C E S E N E.

O Ciel !

Dans quel contentement je parais cet Autel !
Combien je chérissais cet heureux ministère !
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frere !

A R Z A M È.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

C E S E N E.

Que dites-vous ?

I R A D A N

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste ,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste ,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé ;
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfants, mon frere, allons pleurer la cendre ;
Nos femmes, nos enfants nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la Cour, à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé ;
Ils sont rompus, le Ciel en a coupé la trame.
Fuyons , dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

C E S E N E.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels desseins !
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins ,
A ses Boureaux ? qui ? vous !

I R A D A N.

Arrêtez : peut-on croire
D'un soldat, de son frere, une action si noire !

ACTE SECOND.

87

Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'insultez.

ARZAME.

O Ciel ! ô freres généreux !
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux !
Hélas ! vous disputez pour une malheureuse.
Laissez moi terminer ma destinée affreuse.
Vous en voulez trop faire, & trop sacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCENE CINQUIEME.

Les Personnages précédents, les PRETRES de Pluton;
Soldats.

LE GRAND PRETRE.

EST-ce ainsi qu'on insulte à nos loix vengereffes ;
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses ,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté ?
Voilà donc cet hymen & ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice ,
Ce Citoyen Romain qui pensait nous tromper !
La victime à nos mains ne doit plus échaper.
Déjà César instruit , connaît votre imposture.
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés , qu'on enlève soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père !

LES GUEBRES;

IRADAN (*aux soldats.*)

Ingrats !

CESENE:

Troupe insolente !....

Arrêtez ! devant moi qu'un de vous se présente ;
 Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND PRETRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN:

Tremblez, vils assassins ;
 Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces Prêtres.

LE GRAND PRETRE.

Les Dieux, César & nous, soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
 Rehtrez dans cet azile à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME (*en se retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND PRETRE.

Frémissez ; infidèles.
 César vient, il fait tour, il punit les rebelles.
 D'une secte proscrite indignes partisans,
 De complots ténébreux coupables artisans,
 Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
 Abaisser en tremblant votre insolence aigière,

Qui

ACTE SECOND.

37

Qui parlez de pitié , de justice & de loix ,
Quand le courroux des Dieux parle ici par ma voix ;
Qui méprisez mon rang , qui bravez ma puissance ;
Vous appelez la foudre : & c'est moi qui la lance.

SCENE SIXIEME.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

MON frere , je le vois , ce pas est dangereux ;

IRADAN.

Ne nous flattons jamais de l'emporter sur eux !

CESENE.

Mais sauvons l'innocence.

IRADAN.

Ecoutez : Apamée
Touche aux Erats Persans : la ville est désarmée :
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi ;
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans , flattez leur violence ;
Dites que votre frère , écoutant la prudence ,
Mieux conseillé , plus juste , à son devoir rendu ,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure ;
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
Enfin , promettez tout : je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières ,
Je mets entre elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu , je brise tous mes fers.
Loin d'un service ingrat , caché dans des deserts ,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CESENE.

Allons , je promettrai ce cruel sacrifice ;

C

24 L E S G U E B R E S ,
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'Empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie !
Oui, je vais leur parler.

S C E N E S E P T I E M E .

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant
le fond de la Scène d'un air inquiet & égaré.*

L E J E U N E A R Z E M O N .

O Mort ! ô Dieu vengeur !
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

I R A D A N .

Cet inconnu m'allarme : est-il un satellite
Que ces juges sanglants se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux & pour nous épier ?

L E J E U N E A R Z E M O N .

Ah ! la connoissez-vous ?

I R A D A N .

Ce malheureux s'égaré.

Parle : que cherches-tu ?

L E J E U N E A R Z E M O N .

La vertu la plus rare . . .
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révés des malheureux mortels . . .
Arzame ! cher Arzame ! ... Ah ! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé.

I R A D A N .

Son désespoir, ses larmes,

ACTE SECOND.

35

Ses regards attendris , tout furieux qu'ils sont ,
Les traits que la nature imprima sur son front ;
Tout me dit , c'est son frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui , je le suis.

IRADAN.

Garde un profond silence , il y va de ta tête.

Arrête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte , frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés !
Dans quels lieux les Destins les ont-ils amenés ! ...
Toi , le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZEMON.

Oui , ton regard sévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :
Il peut avec sa sœur être sacrifié.
Vien , je commande ici. Résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin.

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre.
Calme-toi , malheureux.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! Seigneur , pardonnez
A mes sens éperdus , d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux , dites-vous , sont en votre puissance ;
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence ?

C ij

Vos esclaves Romains, de leurs bras criminels,
 Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.
 De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.
 Vous la persécutez !

IRADAN.

Va, ton ame est blessée
 Par les illusions d'une fatale erreur.
 Va, ne me prends jamais pour un persécuteur,
 Et sur elle & sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas ! dois-je y compter ? . . . daignez donc me la
 rendre.

Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
 Que mes bontés peut-être auront un sort funeste !
 Vien, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.
 Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres pressans.

Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans !
 Quel sort les entraîne dans ces lieux qu'on déteste ?
 De l'une j'admire la fermeté modeste,
 Sa résignation, sa grace, sa candeur.
 L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.
 Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute,
 Ce Dieu parle à mon cœur ; il parle & je l'écoute.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise,
 Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Megatise !
 Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
 Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
 Toi, soldat des Romains ! quel infâme esclavage !

MEGATISE.

Cher ami, que veux-tu ! les erreurs du jeune âge,
 Un esprit inquiet, trop de facilité,
 L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
 Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée ?
 Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

MEGATISE.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton fort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MEGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'est rien que j'espère.

ARZEMON.

Que dis-tu ? le Tribun qui commande en ce fort,
 Ne t'a-t-il pas offert un généreux support ?

C ii j

MEGATISE.

Ah ! crois-moi , les Romains tiennent peu leur promesse.

Je connais Iradan ; je fais que , dans Emeffe ,
 Amant d'une Perfanne , il en avait un fils.
 Mais apprends que bientôt désolant son pays
 Sur un ordre du Prince il détruisit la ville
 Où l'amour autrefois lui fournit un azye.
 Oui , les chefs , les soldats à nuire condamnés
 Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.
 Nous en voyons ici la preuve trop sensible
 Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
 De tous mes compagnons à peine une moitié
 Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
 Pitié trop faible encor & toujours chancelante !
 L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante
 Dans ce cœur si chéri , dans ce généreux flanc ,
 A la voix d'un Pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami , rendons grace au fort qui nous protège ;
 On ne commettra point ce meurtre sacrilège.
 Iradan la soutient de son bras protecteur ;
 Il voit ce fier Pontife avec des yeux d'horreur ,
 Il écarte de nous la main qui nous opprime.
 Je n'ai plus de terreur , il n'est plus de victime.
 De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penfes que pour toi , bravant ses Souverains ,
 Il hazarde la perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit , il le jure.
 Ma sœur , ne le croit point capable d'imposture.
 En un mot nous partons. Je ne suis affligé
 Que de partir sans toi , sans m'être encor vengé ,
 Sans punir les tyrans.

ACTE TROISIEME, 39

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fasciné !
Tu crois qu'Arzame échape à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du Fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit , dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non , il n'est pas possible : on n'est pas si cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frere d'Iradan , ce Césene , ce traître
Trafique de sa vie , & la vend au Grand Prêtre ;
J'ai vu , j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs ! . . . Que m'as-tu dit ?

MEGATISE.

L'horrible vérité ,
Hélas ! elle est publique , & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZEMON.

O monstres ! ô forfaits !... Mais non , je doute encore.
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?

C iv

Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence ;
Des regards inquiets que troublait ma présence ,
Un air sombre & jaloux , plein d'un secret dépit ,
Tout semblait en effet me dire , il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime ,
Que j'ai tout entendu , qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Détestables humains ! quoi ce même Iradan ! ...
Si fier , si généreux !

MEGATISE.

N'est-il pas courtifan ?
Peut-être il n'en est point qui , pour plaire à son
maître ,
Ne se chargât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je sauver Arzame ?

MEGATISE.

En ce séjour d'effroi ,
Je t'offre mon épée , & ma vie est à toi.
Mais ces lieux sont gardés , le fer est sur sa tête ;
De l'horrible bucher la flamme est toute prête.
Chez ces Prêtres sanglants nul ne peut aborder ...
Où vas-tu , malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?
Ah ! je la vois venir. Crains de lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre ...
Ciel ! ô Ciel ! puis-je croire un tel excès d'horreur !
radan !

SCENE SECONDE.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE;
ARZAME.

ARZAME.

CHER Epoux ! cher espoir de mon cœur,
Le Dieu de notre himen , le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure . . .
Quoi ! c'est là Mégatise ! . . . En croirai-je mes yeux ?
Un ignicole , un Guebre est soldat en ces lieux !

LE JEUNE ARZEMON.

Il est trop vrai , ma sœur.

MEGATISE.

Oui , j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte ?

MEGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des Prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois . . . qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite !
De fideles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il ?

Je vous offre mon bras,
C'est tout ce que je puis . . . Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Pour sortir d'Apamée il n'attend que son frere . . .
D'où vient que tu pâlis ? . . . Quel trouble involontaire
Eclate dans tes yeux de larmes inondés !

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Cefene, Iradan ! . . . De grace , répondez :
Où sont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils sont près du Grand Prêtre.

LE JEUNE ARZEMON,

Près de ton oppresseur !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien long-tems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZEMON (*se jectant dans les bras de Mégatise*).

Cher ami , c'en est fait , tout est donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux nous doit combler de
joie ,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous ,
Lorsque de l'Empereur il brave le courroux ,

ACTE TROISIEME.

43

Que pour sauver nos jours il hazarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,

Mon frere, elle est injuste.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma sœur;
Pardonne; écoute au moins: Mégarise est fidele,
Notre culte est le sien, je réponds de son zele,
C'est un frere; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentiments secrets ce Romain nous conserve?
Il paroissait troublé, tu t'en souviens: observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des Prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des loix que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frere, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;

LES GUEBRÉS,

Tu ne la connais point : un sentiment si bas
Blesse le nœud d'himen & ne l'affermir pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime ?

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime...
J'avouerai qu'iradax, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main, que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, & de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré ;
Ce secret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché ; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZEMON.

Acheve. Il a donc scû ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frere avec la sœur ?

ARZAME.

Dui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint ?

ACTE TROISIEME: 41

ARZAME.

L'horreur:

LE JEUNE ARZEMON à *Mégatise*.

C'est assez, je vois tout : le barbare ! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre himenée à ses yeux trop étrange ,
Malgré cette horreur même , il ose protéger
Notre sainte union , bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! ma sœur ! ... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi ! ... Ciel ! ... Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne ... en ces moments ... dans un lieu si
barbare ...

Parmi tant d'ennemis ... aisément on s'égare ...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu fors ! ... demeure , attends , ma douleur t'en
conjure.

LES GUEBRES;

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille sur elle... ô tendresse!... ô nature!

(avec fureur)

Que vais-je faire! ah Dieu... Vengeance, entends ma voix!

(Il embrasse sa sœur en pleurant.)

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

(Il sort.)

SCENE TROISIEME.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARRETE!... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il pré-
pare.

De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?

Et dans quel tems, grand Dieu!... qu'en peux-tu
soupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le fort veut s'obstiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MEGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui;
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces Juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?

ACTE TROISIEME.

47

Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois , tu connois leurs mysteres affreux.

MÉGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots sont à craindre:
César les favorise , ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance?
On se lasse souvent de servir l'innocence;
Bientôt l'infortuné pese à son protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si, tel est mon malheur ,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir... grand Dieu , quel bruit se fait
entendre!
Quels mouvements foudains , & quels horribles cris!

SCENE QUATRIEME.

ARZAME , MÉGATISE , CESENE , SOLDATS , LE JEUNE ARZEMON enchaîné.

CESENE.

Qu'on le traîne à ma suite : enchaînez , mes amis,
Ce fanatique affreux , cet ingrat , ce perfide ,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frere.

ARZAME.

O Ciel !

MÉGATISE.

Malheureux !

ARZAME (*tombe sur une banquette.*)

Je me meurs !

LES GUEBRES;

C E S E N E.

Ami !
Femme ingrate ! est-ce toi qui guidais ses fureurs ?

A R Z A M E (*se relevant*),

Comment ! que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

C E S E N E.

Le monstre ! ... quoi ! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son Maître & de son bienfaiteur ,
Frapper , assassiner votre Libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! un coup si détestable ,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

A R Z A M E.

Ciel ! Iradan n'est plus !

C E S E N E.

Les Dieux , les justes Dieux
N'ont pas livré la vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait , j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

A R Z A M E.

Je respire un moment.

C E S E N E (*aux soldats.*)

Soldats qui me suivez
Déployez les tourments qui lui sont réservés . . .
Parle , avant d'expirer , nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégastise*)

Est-ce ta sœur , ou lui ? . . parle avant ton supplice . . .
Tu ne me réponds rien ... quoi ! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions hélas ! nos Dieux , notre Empereur ,
Quand nos soins redoublés , & l'art le plus pénible ,
Trompaient pour te sauver te Pontife inflexible ,
Quand , tout prêts à partir de ce séjour d'effroi
Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi ;
De

A C T E T R O I S I E M E.

49

De nos bontés, grand Dieu ! voilà donc le salaire !

A R Z A M E.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? Non, tu n'es pas mon frère.

Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé ?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (*à Césène*).

A la fin je retrouve un reste de lumière . . .
La nuit s'est dissipée . . . un jour affreux m'éclaire . . .
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot, j'ose t'interroger . . .
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand Prêtre ?

C E S E N E.

La livrer, malheureux ! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il suffit : je me jette à tes pieds que j'embrasse.
A ton cher frère, à toi je demande une grâce,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourments
Que la vengeance ajoute à la mort des méchants ;
Je les ai mérités : ton courroux légitime
Ne saurait égaler mes remords & mon crime.

C E S E N E.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains,
Soyons justes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me suffire.

A R Z A M E.

Eh bien, il la mérite,
Mais joignez-y sa sœur, elle est déjà proscrite.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.

D

Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est due.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté.
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime.
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
Je suis Guebre & grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit, il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frere est vivant, pesez tout, & jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain;
Tu mourras; aux tyrans rien ne peut te soustraire:
Mais je te pleure encor en punissant ton frere.
(Aux soldats.)
Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCENE CINQUIEME.

ARZAME seule.

DANS sa juste colere, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frere, il est temps que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...

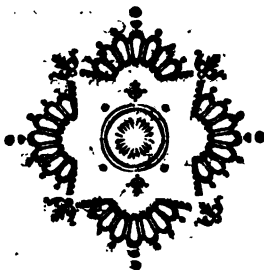
ACTE TROISIEME.

51

O mort ! ô destinée ! ô Dieu de la lumière !
Créateur incréé de la nature enrière ,
Être immense & parfait , seul être de bonté ,
As-tu fait les humains pour la calamité !

Quel pouvoir exécrationnel infecta ton ouvrage !
La nature est ta fille , & l'homme est ton image.

Arimane a-t-il pu défigurer ses traits ,
Et créer le malheur , ainsi que les forfaits !
Est-il ton ennemi ? Que ta puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.
J'espère encore en toi , j'espère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.
Oui , je naquis pour toi , puisque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître ,
Cet être malfaisant qui corrompt ta loi ,
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée , avec toi réunie ,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse , & je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.



 ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte & tu retiens mes pas !
 Tu me fais cet affront, toi Mégatise !

MEGATISE.

Hélas !

Triste & cher Arzémon, Vieillard que je révere,
 Trop malheureux ami, trop déplorable pere,
 Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.

Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices ;
 Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices.
 Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
 La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où sont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême.
 Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort :
 Je veux, je dois parler au Commandant du Fort.

ACTE QUATRIEME. 53

N'est-ce pas Iradan que , pendant son voyage ,
L'Empereur a nommé pour garder ce passage ?

MEGATISE.

C'est lui-même , il est vrai ; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence ,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands Rois ;
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des Grands le séduisant langage ,
Leur basseffe orgueilleuse & leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture ,
Doux présents dont mon art embellit la nature.
Ce Gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

MEGATISE.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide ,
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide ,
Que l'inhumanité , la persécution
Menacent mes enfans & ma religion.

Dij

C'est ce que tu m'as dit, & c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan . . . son intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourants & des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel discours effroyable ! explique-toi.

MEGATISE,

Mon maître ,
Mon chef, mon protecteur, est expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui !

MEGATISE,

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner ?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaillir.

LE VIEIL ARZEMON.

O Soleil ! à mon Dieu ! soutenez ma vieillesse !
Qui, lui ? ce malheureux, porter sa main traîtresse,
Sur qui ! . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MEGATISE.

Vois quel temps tu prenais, rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence ;
Emporté, mais sensible, il était généreux.
Quel démon l'a changé ! quel crime ! . . . ah malheu-
reux !

ACTE QUATRIEME. 55

MEGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu , j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi , te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre , hélas !
Quelques jours malheureux & voisins du trépas ,
Ce Soleil dont mes yeux appésantis par l'âge ,
Apperçoivent à peine une infidèle image ,
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.
J'ai vécu , mon ami ; pour moi tout est passé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure ,
Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfants , & que j'ai trop aimés ,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MÉGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé.
Attends , qu'on sache au moins si , malgré sa blessure ,
Il reste assez de force encore à la nature ,
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le Ciel veut nous plonger !

D iv

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'allarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous allarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment.

Mon pere , éloigne-toi. Peut-être il est mourant ,
Et son frere est témoin de son dernier moment.
Cache-toi , je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as fu conduire ,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels ,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

SCENE SECONDE.

IRADAN , *le bras en écharpe , appuyé sur* CÉSENE ,

MÉGATISE.

CÉSENE.

MÉGATISE aide-nous , donne un siege à mon frere ,
A peine il se soutient , mais il vit ; & j'espere
Que malgré sa blessure & son sang répandu ,
Par les bontés du Ciel il nous sera rendu.

IRADAN (*à Mégatise*).

Donne , ne pleure point.

CÉSENE (*à Mégatise*).

Veille sur cette porte ,
Et prends garde sur-tout qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*à Iradan.*) (*Mégatise sort.*)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens ,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.

ACTE QUATRIEME. 57

Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah ! Césene , au Prétoire on veut que je paraisse !
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte , & déjà le Prétoire
Nous ôtant tous nos droits , lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des Grands favorisé.
Ils se maintiennent tous , le faible est écrasé :
Ils sont maîtres des loix dont ils sont interprètes ;
On n'écoute plus qu'eux , nos bouches sont muettes.
On leur donne le droit de Juges souverains ;
L'autorité réside en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit , celui de faire grace.

C E S E N E.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner ?

IRADAN.

Ah ! qu'il vive !

C E S E N E.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux ,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé ; la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces Prêtres sanglants excitent dans mon cœur.
Et loin de te venger de leur troupe parjure ,
De nager dans leur sang , d'y laver ta blessure ,
Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
C'est ton lâche assassin que nous devons punir.
Et puisqu'il faut le dire , indigné de son crime ,
Aux Sacrificateurs , j'ai promis la victime :

98. L E S G U E B R E S ,
Ta sûreté le veut, Si l'ingrat ne mourait ,
Il est Guebre, il suffit, César te punirait.

I R A D A N.

Je ne fais ; mais sa mort en augmentant mes peines ,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

S C E N E T R O I S I E M E.

I R A D A N , C E S E N E , A R Z A M E.

A R Z A M E (*se jettant à genoux*).

DANS ma honte, Seigneur, & dans mon désespoir
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens ; ma présence, à vos yeux téméraire ,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frere ;
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

C E S E N E (*la relevant*),

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

A R Z A M E.

Seigneur, on va traîner mon cher frere au supplice ,
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice ;
Et vous me demandez ce que je veux !... La mort,
La mort, vous le savez.

C E S E N E.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces moments terribles.
N'ulcere point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien, je veillerai sur tes jours innocents ;
C'est tout ce que je puis, compte sur mes serments.

A R Z A M E.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satisfasse

ACTE QUATRIEME.

59

Au sang qu'a répandu sa détestable erreur :
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous m'avez promis ; votre pitié m'outrage,
Si vous en aviez l'ombre , & si votre courage ,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû ,
Ma main fera plus prompte & mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux Guebres , après tout , vil rebut des humains ,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

C E S E N E .

Oui , jeune infortunée , oui , je ne puis t'entendre ,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur , ardent à te défendre ,
Ne souleve mes sens & crie en ta faveur.

I R A D A N .

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCENE QUATRIEME.

IRADAN , ARZAME , CESENE , MEGATISE.

C E S E N E .

Eh bien , faut-il livrer ce malheureux coupable ?

M E G A T I S E .

Rien encor n'a paru.

C E S E N E .

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans défarmer la fureur.

A R Z A M E .

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

M E G A T I S E .

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde ,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde ,

Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande ?

IRADAN.

Une grace! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende.
Pourquoi troubler l'horreur de nos affreux ennuis?
Allons livrer le traître.

ARZAME.

Allez & je vous suis.

CESENE (*à Mégatise.*)

Qu'il suspende du moins sa priere indiscrete.

IRADAN.

Mon frere, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être sans doute ignoré de personne :
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.



ACTE QUATRIEME. 69

SCENE CINQUIEME.

Les Personnages précédents, (*Mégatise s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte*).

MEGATISE (*à Arzémon*).

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance. . . . Le voici.

ARZAME.

Juste Ciel ! . . . Ah ! mon pere !
A mes derniers moments, quel Dieu vient vous offrir !
Et que venez vous faire en ces lieux ?

CESNE.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard , que je te plains ! que ton fils est coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfants, & dans ce jour d'horreurs,
Va , je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables :
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amene sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique ,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour ,
Quels moments ! quels témoins ! & quel horrible
jour !

LES GUEBRÉS;

SCENE SIXIEME.

Les Personnages précédents, le jeune ARZEMON enchaîné.

LE JEUNE ARZEMON.

HELAS ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieillesse & le sang ;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de son vertueux frere ;
Devant vous , ô ma sœur ! dont la juste colere,
Les charmes, la terreur, & les sens agités,
Commencent les tourments que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZEMON (*les regardant tous*).

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des consolations , s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

CESÈNE.

Qui ! . . . toi nous consoler ! toi , pere malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom couta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles.
Mais vous les chérez.

IRADAN.

Quels discours étonnants !

CESÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourments ?

ACTE QUATRIEME, 63

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu , le nouveau poste & le rang où vous êtes ?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

CESSEZ.

En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les loix le commandent.

Oui , nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneur , écoutez-moi. . .
Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre Empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, Grands Dieux !

CESSEZ.

Oui , nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emesse fut détruite , & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

LE VIEIL ARZEMON.

Non , Seigneur , & j'abhore
Ce mercenaire usage & ces hommes cruels ,
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.

Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure ,
 Je n'ai point par le meurtre offensé la nature .
 Je naquis vers Emesse , & depuis soixante ans
 Mes innocentes mains ont cultivé mes champs .
 Je fais qu'en cette ville un hymen bien funeste
 Vous engagea tous deux .

C E S E N E .

O sort que je déteste !
 De nos malheurs secrets qu't'a si bien instruit ?

LE VIEIL ARZEMON .

Je les sais mieux que vous : ils m'ont ici conduit .
 Vous aviez deux enfants dans Emesse embrasée :
 La mere de l'un d'eux y périt écrasée ;
 Et l'autre fut tromper par un heureux effort ,
 Le glaive des Romains , & la flamme & la mort .

C E S E N E .

Et qui des deux vivait ?

I R A D A N .

Et qui des deux respire ?

LE VIEIL ARZEMON .

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire ,
 Qu'arrachant ces enfants au glaive meurtrier ,
 Cette mere échappa par un obscur sentier ;
 Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontiere ,
 Le sort la conduisit sous mon humble chaumiere .
 A ce tendre dépôt du sort abandonné ,
 Je divisai le pain que le Ciel m'a donné .
 Ma loi me le commande , & mon sensible zele ,
 Seigneur , pour être humain n'avait pas besoin d'elle .

C E S E N E .

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
 Et César nous opprime ou nous laisse égorgé !

I R A D A N .

ACTE QUATRIÈME. 65

IRADAN (*se soulevant un peu*).

Que devint cette femme ? . . . ô Dieu de la justice !
Ainsi que ce vieillard , lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a languï deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfants dans sa Religion ,
J'obéis. Mon devoir & ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres Orphelins pleins de reconnaissance ,
M'aimaient comme leur père , & je l'étais pour eux.

C E S E N E.

O destins !

IRADAN.

O moments trop chers , trop douloureux !

C E S E N E.

Une faible espérance est-elle encor permise ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains , ma sœur , à ce récit confus ,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux que dois-je croire ?

C E S E N E.

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire,

66 LES GUEBRES;

Pourrais-tu nous donner après de tels récits
 Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils?
 N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
 Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaissez ce gage
 D'un malheur sans exemple & de la vérité.
 C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
 (*Il donne la lettre.*)
 Vous en croirez les traits qu'une mere expirante
 A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
 Et ma main tremble trop : tiens, mon frere, prends,
 lis.

CESÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse : ô sacré caractère!
 (*Il montre la lettre à Iradan.*)
 Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frere.

IRADAN (*prend la main d'Arzame, & regarde
 avec larmes le jeune Arzemon, qui se
 couvre le visage.*).

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

ARZAME (*à Cesène qui l'embrasse.*)

Quoi! je n'acquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le Ciel qui me perd
 Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
 Que pour l'abandonner à la rage infernale
 De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZEMON (*se jettant aux genoux
 d'Iradan.*).

Du nom de pere, hélas! osai-je vous nommer!

ACTE QUATRIÈME.

63

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAM (se relevant & l'embrassant).

Non, tu n'es que mon fils.

(Il retombe).

CESARE.

Que j'étais aveuglé

Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé:

Les bourreaux l'attendaient: quel bruit se fait
entendre?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

MEGATISE (rentrant.)

Un ordre du Prétoire au Pontife est venu.

CESARE.

Est-ce un après de mort?

MEGATISE.

Il ne m'est pas connu.

Mais les Prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAM.

Les cruels!

CESARE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

Je fais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard
Et le frère & la sœur.

CESARE.

O Justice! ô César!

Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie?

E ij

LES GUEBRES;

LE JEUNE ARZEMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
 J'en étais incapable, eux seuls vous ont frappé.
 J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
 Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
 Et vengeons les humains trop long-tems abusés
 Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
 Que l'Empereur après ordonne mon supplice,
 Il n'en jouira pas, & j'aurai fait justice,
 Il me retrouvera, mais mort, enseveli
 Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence.
 Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
 Mon frere, mes enfants, doit encor nous flatter.
 Le destin paraît las de nous persécuter.
 Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille;
 Il n'a pas réuni cette triste famille
 Pour la frapper ensemble, & pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le fait.

IRADAN.

A César que ne puis-je parler;
 Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaïsse.
 Tant de soins, tant de maux, de crainte, de ten-
 dresse,
 De mon corps languissant ont dissous les esprits.
 (à son fils.)
 Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ACTE QUATRIEME. 69

ARZAME (à Césene).

Eh quoi! de ces brigands l'exécration cohorte
De ce Château, mon pere, assiege encor la porte?

CÉSENE.

Va, j'en jure le Ciel, juste effroi des méchans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-tems.
S'il est des Dieux cruels; il est des Dieux propices;
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux sont la constance & l'intrepidité,
Le mépris des tyrans & de l'adversité.

(au jeune Arzemon.)

Viens, & pour expier le meurtre de ton pere,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frere.



 ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON,

ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus, je bénis ma blessure,
 Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
 Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfants,
 Le ciel vous a rendus à nos embrassements.
 Vos amours offensaient & Rome & la nature :
 Rome les justifie, & le Ciel les épure.
 Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
 Sanctifié par vous, recevra votre foi.
 Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
 Y verra consacrer votre sainte alliance.
 Les Prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
 Respecteront le sang d'un Citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas ! l'espérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains sacrilèges
 Oseraient de ce nom braver les privilèges ?
 Céphise est au Prétoire ; il saura le fléchir.
 Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
 Quels cœurs à la pitié feront inaccessibles ?
 Les Prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.
 Le tems fera le reste, & si vous persistez
 Dans un culte ennemi de nos solemnités,
 En dérochant ce culte aux regards du vulgaire,
 Vous forcerez du moins nos tyrans à se taire.

ACTE CINQUIÈME. 71

Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux,
Dieu de tous les humains daignez veiller sur eux.

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse?
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZEMON (*baisant la main d'Iradan*).
Je ne puis vous parler ; je demeure éperdu ;
Mon père !

IRADAN (*s'embrassant*).

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame !

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

SCÈNE SECONDE.

Les Personnages précédens, CÉSENE.

IRADAN

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin ?

CÉSENE.

J'apporte le malheur, & tel est mon dessein.
Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du Palais frappe sans intervalle.
Le Prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je suis allarmé !

E iv

IRADAN.

Quoi ! tout est contre nous !

CESENE.

On a déjà nommé

Un nouveau Commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait , je vois trop notre entière disgrâce.

CESENE.

Ah ! le malheur n'est pas de perdre son emploi ,
De cesser de servir , de vivre enfin pour soi ...

IRADAN.

Qu'on est faible , mon frere , & que le cœur se trompe !
Je détestais ma place & son indigne pompe ,
Ses fonctions , ses droits , je voulais tout quitter ;
On m'en prive , & l'affront ne se peut supporter.

CESENE.

Ce n'est point un affront , ces pertes sont communes :
Préparons-nous , mon frere , à d'autres infortunes.
Notre hîmen malheureux formé chez les Persans
Est déclaré coupable ; on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus , quand cette main impie ,
Par la rage égarée , & sur-tout par l'amour ,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance ;
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains.
Des parents généreux sont mes seuls souverains.

ACTE CINQUIÈME. 73

C E S E N E (*l'embrassant*).

Ah ! ma fille , mes pleurs arrosent ton visage.
Fille digne de moi , conserve-ton courage.

A R Z A M E.

Nous en avons besoin.

C E S E N E.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colere , insultent à nos pleurs ,
Demandent notre sang.

A R Z A M E.

J'en suis la cause unique :
J'étais le seul objet qu'un Sacerdoce inique
Voulait sur leurs Autels immoler aujourd'hui ,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'Empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître ,
Pour juger au hazard en despotique maître ?
Pour laisser opprimer ses généreux guerriers ,
Nos meilleurs Citoyens , les meilleurs Officiers ;
Sur quoi ? sur un arrêt des Ministres d'un Temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les Rois ,
Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui , loin de frapper l'innocent misérable ,
Devaient intercéder , prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains ?
De quoi lui sert un Sceptre oïssif entre ses mains ?
Est-il , comme vos Dieux , indifférent , tranquille ,
Des maux du monde entier spectateur inutile.

74 LES GUEBRES,

C E S E N E.

L'Empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

I R A D A N.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux Grands, & pour nous tyrannique!

C E S E N E.

Je n'ai qu'une ressource, & je vais la tenter.
A César malgré lui je cours me présenter :
Je lui crierai justice : & si les pleurs d'un pere
Ne peuvent adoucir ce despote sévere,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue : il frémissa peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai , Barbare , apprends à gouverner.

I R A D A N.

Vous n'irez point sans moi.

C E S E N E.

Quelle erreur vous entraîne !
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;
Votre sang coule encor . . . demeurez & vivez ,
Vivez , vengez ma mort un jour si vous pouvez.
Viens Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez ! . . . ô mon pere ! . . .
Cher frere ! cher époux ! . . . ô ciel que vont-ils faire !

ACTE CINQUIÈME. 77

SCÈNE TROISIÈME.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEUT-ÊTRE que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas ! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher ?
Je respecte César ; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité,
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité,
Elle est sans yeux , sans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave.
C'est le prix du service & l'usage des Cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré , que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux , pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri , si grand dans sa misère !
Il n'a fait que du bien : ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs,
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent :
C'est une impiété que dans nous ils punissent.
On me l'a toujours dit : le nouveau Gouverneur ,
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Où , je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami commande pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'Empereur ,
Nous conduirait lui-même , & s'en ferait honneur.
Telle est des Courtisans la bassesse cruelle,
Notre indigne Pontife à sa haine fidèle

26 LES GUEBRES.

N'attends que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force & sans azile,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCENE QUATRIEME.

IRADAN, ARZAME, LE VIEUX
ARZEMON.

IRADAN.

VENERABLE vieillard que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZEMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre fr

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce Chateau fatal ils s'avançaient ensemble,
Du quartier de César ils suivaient les chemins.
Du Grand Prêtre accouru les suivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux consternés le Pontife déploie
Un Arrêt que sa brigade au Prétoire a surpris.
On l'a dû respecter; mais, Seigneur, votre fils,
Dans son emportement pardonnable à son âge,
Contr'eux, le fer en main, se présente & s'engage;

ACTE CINQUIÈME. 77

Votre frere le suit d'un pas impétueux ;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux ;
Des soldats s'attroupaient à la voix du Grand Prêtre ;
Frappez , s'écriait-il , secondez votre Maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardents , audacieux ,
Se mêler , se frapper , combattre avec furie.
Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte , au milieu des soldats ,
Sur l'orgueilleux Pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés , j'ai vu tomber ce traître ,
Indigne de sa place & du saint nom de Prêtre.
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu ,
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu ,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah ! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt & payé cherement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême.
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous , ni pour lui.

(*le vieil Arzémon sort.*)



SCENE CINQUIEME.

IRADAN, CESENE, ARZAME.
LE JEUNE ARZEMON.

CESENE.

SANS doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni les fureurs;
Puisse perir ainsi tous les persécuteurs!
Le Ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre:
Que le Ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Mon pere entre vos bras, je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches.
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frere, deux enfants, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce Fort où j'avais commandé.
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur vainement consacrée.

CESENE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidele Arzémon!
Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déjà puni son respectable zele,
Et les bienfaits sur-tout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper,
César de toutes parts, nous fait envelopper,

ACTE CINQUIEME. 79

ARZAME.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières ,
Et je vois avancer les troupes meurtrieres.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux Fort ,
Je n'ai vu que du sang , des bourreaux & la mort.

CÉSÈNE.

Oui , c'en est fait , ma fille.

ARZAME.

Ah ! pourquoi suis-je née

CÉSÈNE (*embrassant sa fille*).

Pour mourir avec moi , mais plus infortunée...
O mon cher frere !... & toi son déplorable fils ,
Nos jours étaient affreux , ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du Prétoire en ces murs avancée ,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même !... à genoux , mes enfants !

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments !

SCENE DERNIERE.

Les Personnages précédents , L'EMPEREUR ,
Gardes , LE VIEIL ARZEMON & ME-
GATISE au fond.

L'EMPEREUR.

ENFIN , de la justice à mes sujets rendue ,
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entendue.
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit ,
L'intérêt de l'Etat m'éclaire & me conduit.
Levez-vous , écoutez mes arrêts équitables.
Peres , enfants , soldats , vous êtes tous coupables

80 LES GUEBRES, A

Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

C E S E N E.

On m'a fermé l'accès.

I R A D A N.

Le respect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L' E M P E R E U R.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi,
Vous avez outragé l'Empereur & la loi.
Le meurtre d'un Pontife est sur-tout punissable.
Je fais qu'il fut cruel, injuste, inexorable ;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écouté : la voix de l'innocence
Parle à mon Tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon Trône est la seule équité.

I R A D A N.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colere :
Epargnez les enfants, & punissez le pere.

L' E M P E R E U R.

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincere.
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(au vieil Arzémon.)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévere
Vous avez élevé la sœur avec le frere.
C'est la premiere source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.

Des

A C T E C I N Q U I È M E. 31

Des Prêtres emportés par un funeste zele
 Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle:
 Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.
 Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
 Fiers de servir le Ciel ils servaient leur vengeance:
 De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
 Je les viens abolir.

I R A D A N.

Rome, les Nations
 Vont bénir vos bontés.

L' E M P E R E U R.

Les persécutions

Ont mal servi ma gloire & font trop de rebelles.
 Quand le Prince est clément les sujets sont fideles.
 On m'a trompé long-temps; je ne veux désormais
 Dans les Prêtres des Dieux que des hommes de paix,
 Des Ministres chéris de bonté, de clémence,
 Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
 Honorés & soumis, par les loix soutenus,
 Et par ces mêmes loix sagement contenus,
 Loin des pompes du monde, enfermés dans leur
 Temple,

Donnant aux Nations le précepte & l'exemple;
 D'autant plus révévés qu'ils voudront l'être moins;
 Dignes de vos respects & dignes de mes soins.
 C'est l'intérêt du peuple & c'est celui du maître.
 Je vous pardonne à tous; c'est à vous de connaître
 Si de l'humanité je me fais un devoir,
 Et si j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....

Iradan, désormais loin des murs d'Apamée,
 Votre frere avec vous me suivra dans l'armée;
 Je vous verrai de près combattre sous mes yeux:
 Vous m'avez offensé, vous m'en servirez mieux.
 De vos enfans chéris j'approuve l'himénée.

(à Arzame & au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

LES GUEBRES.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur pere, & dont le noble cœur
 Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
 J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,
 Tu mérites des biens, tu fais en faire usage.
 Les Guebres désormais pourront en liberté
 Suivre un culte secret long-tems persécuté.
 Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :
 Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
 Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens,
 Qu'ils adorent leur Dieu ; mais sans blesser les miens :
 Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
 Mais la loi de l'Etat est toujours la première.
 Je pense en Citoyen, j'agis en Empereur ;
 Je hais le fanatique & le persécuteur,

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguste,
 Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

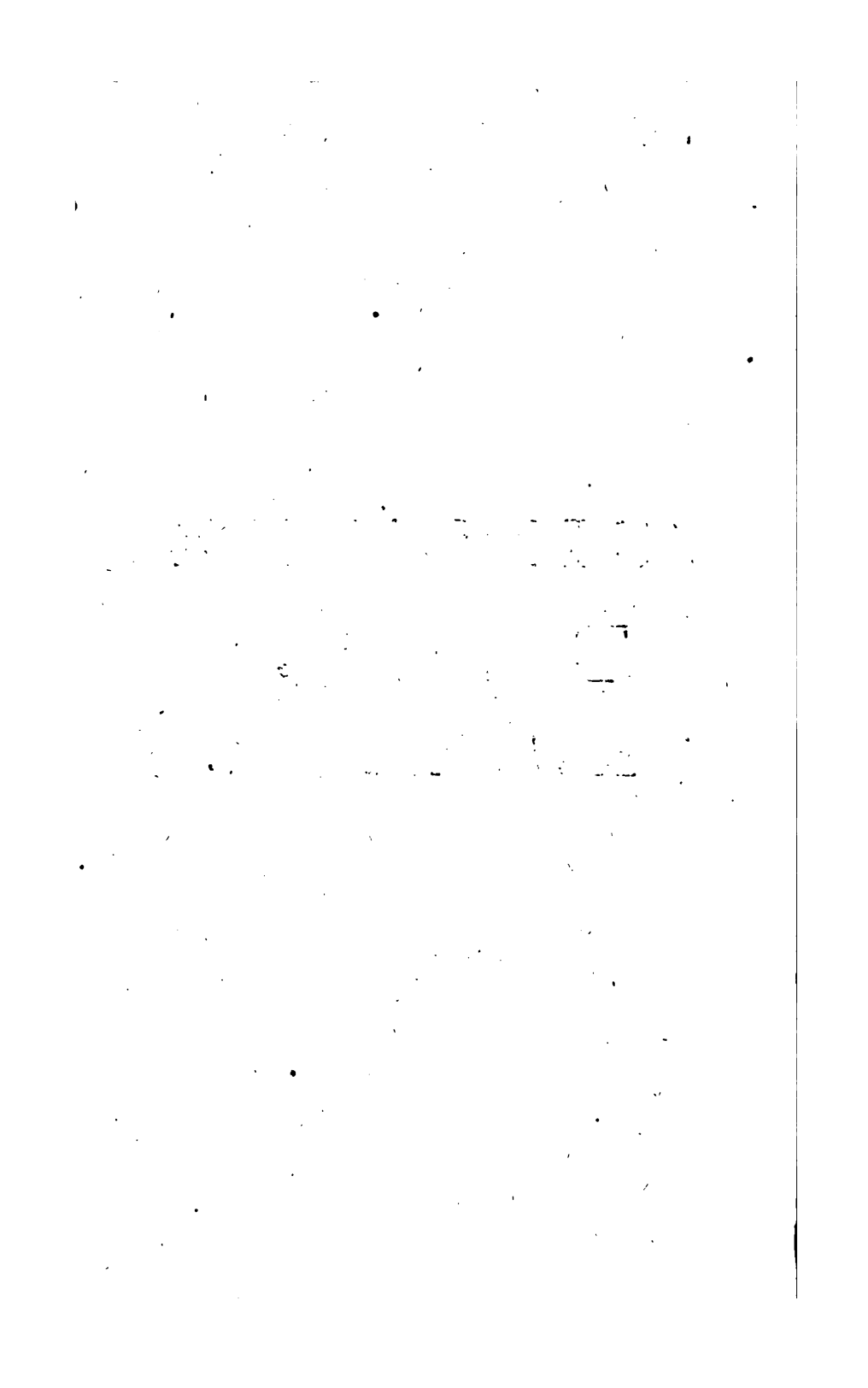
Notre Religion est de mourir pour vous.

F I N.

GUILLAUME

TELL,

TRAGÉDIE.



GUILLAUME TELL, TRAGÉDIE.

PAR M. LE MIERRE.

*Représentée par les Comédiens François ordinaires du
Roi, pour la première fois, le 17 Décembre 1766,
& remise au Théâtre le 11 Décembre 1768.*

NOUVELLE ÉDITION.



A NEUCHÂTEL;

Et se trouve à PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

PERSONNAGES.

GESLER, Gouverneur du Canton d'Uri.

GUILLAUME TELL,

MELCHTAL,

FURST,

WERNER;

CLÉOFÉ, Femme de Tell.

SON FILS, Personnage muet.

ULRIC, Confident de Gessler.

UN OFFICIER.

GARDES.

PEUPLE.

} Suisses ;

} Conjurés.

*La Scène se passe dans les Montagnes, près du Bourg
d'Altdorff & du Lac de Lucerne.*



GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TELL, MELCHTAL.

TELL.

CHER Melchral, est-ce toi ? quelle faveur des Cieux ;
Des rochers d'Undervaldt t'amène dans ces lieux ,
Que le canton d'Uri va chérir ta présence ,
Et combien dans Altdorff tu nous rends d'espérance !

MELCHTAL.

Pardonne si mon cœur ne ressent qu'à demi
Le plaisir de revoir , d'embrasser un ami

A

2 GUILLAUME TELL,

Par les maux de ma vie & par ma destinée
La douceur de te voir est trop empoisonnée;
Quoi ! nos cantons, cher Tell, sont-ils si séparés ;
Quoi, mes malheurs ici seroient-ils ignorés ?

T E L L.

Qu'est-il donc arrivé ? d'où peut naître ta plainte ?
Dans ce lieu retiré tu peux parler sans crainte,
Pour tous nos entretiens nos amis l'ont choisi,
Ton cœur d'un sombre effroi paroît encor saisi...

M E L C H T A L.

Le barbare Gesler !... ami, tu vois les larmes,
Le désespoir d'un fils.

T E L L.

Dieu ! combien tu m'allarmes !

M E L C H T A L.

Ce cruel Gouverneur sur la Suisse élevé,
De mes pleurs, de mon sang, Gesler s'est abreuvé,
Nul plus que moi, cher Tell, n'éprouva sa furie.

T E L L.

Nul plus que moi, Melchtal ne hait sa barbarie ;
Mais quels sont tes malheurs ?

M E L C H T A L.

Mon pere au pied des monts
Qui bordent Undervaldt & que nous habitons,

TRAGÉDIE.

3

Ouvroit avec le foc son antique héritage ,
Un Soldat se présente avide de pillage ,
Et d'un bras forcené saisit les animaux
Qui servoient à pas lents ses rustiques travaux ;
Gesler l'ordonne ainsi, toute priere est vaine ,
Déjà le Satellite à ses yeux les emmene ;
Je l'apperçois , j'y vole & le fer à la main
Je combats du tyran l'émissaire inhumain ,
Le désarme & le force à relacher sa proie ,
Vers mon pere aussi-tôt je revole avec joie ;
Qu'as-tu fait , me dit-il ? ah ! si je te suis cher ,
Fuis , dérobe ta tête au courroux de Gesler ,
Ne laisse point porter ce coup à ma vieillesse ;
Fuis , te dis-je mon fils , épargne ma tendresse.
Je voulus , mais envain , combattre son effroi ,
A sa crainte , à ses vœux je céдай malgré moi.
Je pars , j'erre en ces rocs dont partout se hériffe
Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse ;
O trop fatal exil imprudemment cherché !
Tandis que ces rochers me retenoient caché ,
Gesler ne respirant que sang & que vengeance ,
Gesler fait amener mon pere en sa présence.
Que fait ton fils , dit-il , ton supplice est tout prêt ;

4 GUILLAUME TELL,

Ou livre-moi Melchtal ou fubis ton arrêt ;
Mon pere pour réponſe offre au tyran ſa vie ,
Et le cruel Geſler ! ô crime , ô barbarie ,
Dans les yeux de mon pere un glaive... jour d'horreur !
Mon ſang ſe glace encor juſqu'au fond de mon cœur.

T E L L.

Je reconnois Geſler & ſa main meurtriere.

M E L C H T A L.

Privé de la clarté, mon trop malheureux pere ,
Appesanti déjà ſous le fardeau des ans ,
N'a pu longtems ſurvivre à de pareils tourmens ,
Loin d'un fils qu'en mourant il accuſoit peut-être ,
Il a fini ſes jours dans les chaînes d'un traître ,
Et quand je ſonge ami , qu'à ce monſtre abhorré ,
C'eſt moi par mon abſence , hélas ! qui l'ai livré ,
Je m'impute , cher Tell , ſa mort & ſon ſupplice ,
Et d'un lâche tyran je me crois le complice.

T E L L.

Ami , je plains ton ſort , mais quel eſt ton deſſein ?

M E L C H T A L.

D'approcher de Geſler , de lui percer le ſein ,
De laver dans ſon ſang ſon crime & mon outrage.

TRAGÉDIE.

TELL.

C'est assez pour la haine & peu pour ton courage,
Dans un danger pressant où l'on craint tout pour soi;
La défense est forcée & n'attend pas la loi;
Mais dans les maux publics, dans le commun murmure,
Il faut mettre en oubli souvent sa propre injure;
Quelque vengeance ici qu'exige ton malheur,
Il est d'autres devoirs, d'autres soins pour ton cœur;
Donne un effet plus vaste à ta juste furie,
Venge plus que ton père.

MELCHTAL.

Hé, qui donc?

TELL.

La Patrie.

Vois l'abyme effroyable où nous sommes tombés,
Vois sous quel joug de fer nos peuples sont courbés;
L'ambition sans frein, l'orgueil, la violence,
Pour nous persécuter armés de la puissance,
Le fardeau des impôts, les emprisonnemens,
Le pillage, le meurtre & les enlevemens,
Sur les moindres soupçons, les peines les plus dures,
La mort multipliée au milieu des tortures;

A 3.

6 *GUILLAUME TELL,*

Plus d'ordre , plus de loix , nos privileges vains ,
Le mépris ou l'oubli de tous les droits humains ,
Landenberg & Gesler , ces monstres d'injustice ,
Ainsi que deux vautours acharnés sur la Suisse ,
Suivant pour toute loi dans leur autorité ,
Leur infame avarice ou leur brutalité ;
Non , non , mon cher Melchtal , dans la publique injure
Ne borne pas tes soins à venger la nature ;
Immoler de tes maux le détestable auteur ,
Ce ne seroit changer que de persécuteur ,
Gesler mort , doutes-tu qu'Albert ne nous envoie
Quelque nouveau tyran dont nous serions la proie ;
Que dis-je ? après le coup qu'auroit porté ta main ,
Tu n'aurois plus qu'à fuir comme un vil assassin ;
Sois fils , sois citoyen : si tu hais l'esclavage ,
Pour favoir en sortir , il suffit du courage ;
Osons tout , joins ton bras à ceux de nos amis ,
Dans un si grand dessein , dès longtems affermis ,
Qu'avec le même zele un même espoir t'anime ,
Affranchis avec nous la Suisse qu'on opprime ,
Et qu'après les forfaits dont il est l'artisan ,
Gesler de nos Cantons soit le dernier tyran.

TRAGÉDIE.

M E L C H T A L

Embrasse ton dessein , j'accepte ces présages ;
Captifs sous nos tyrans , nos stériles courages ,
Ainsi que sans emploi , demeurant sans éclat ,
Partageoient le sommeil du reste de l'Etat ,
Nous n'eussions ni vécu ni laissé de mémoire ,
Il s'ouvre devant nous un vaste champ de gloire ,
Echappés pour jamais à notre obscurité ,
La vengeance nous mène à l'immortalité ,
Et sans rien emprunter d'un titre héréditaire ,
Sans former nos honneurs d'une gloire étrangère
Annoblis par nos mains & par d'illustres coups
La splendeur de nos noms n'appartiendra qu'à nous ,

T E L L.

Peut-être peu d'éclat suivra notre entreprise ,
Loin de ces mouvemens dont la terre est surprise ,
Loin des soulèvemens où des peuples voisins ,
Le peuple qui s'agite entraîne les destins ,
Nous n'aurons signalé que le patriotisme ,
L'homme n'admire guere un si simple héroïsme ,
Gesler même est trop vil pour que dans l'univers
Il nous soit glorieux d'avoir rompu nos fers ,
Et le vain préjugé qui dans la tyrannie

8 GUILLAUME TELL,

Se plaît à supposer toujours quelque génie,
Voyant quel infensé nous a donné des loix,
Pourra nous mépriser jusques dans nos exploits,
Sans voir quel poids nos mœurs donnent à nos outrages,
Et qu'on doit par l'obstacle estimer les courages;
Mais l'honneur dont ici nous pourrions nous couvrir
N'est point le premier but où nous devons courir,
Sans dédaigner l'éclat qui suit la Renommée,
D'un sentiment plus pur mon ame est enflammée;
On a trop préféré la gloire à la vertu,
De quelqu'éclat qu'un nom puisse être revêtu,
Je ne m'occupe point de cet espoir frivole;
Ami, pour mon Pays tout entier je m'immole,
Qu'importe qui je sois chez la postérité?
Nous affranchir, voilà notre immortalité,
Que de si grands projets par nos mains s'accomplissent,
Que la Suisse soit libre, & que nos noms périssent.



TRAGÉDIE.

SCENE II.

TELL, MELCHTAL, FURST, WERNER.

TELL.

APPROCHEZ, mes amis, Melchtal connu de vous
Pour nos projets communs se joint encore à nous,
Du féroce Gesler son pere est la victime,
Et vous pouvez juger du zele qui l'anime,
Puisqu'il a dans ce jour à venger son Pays
Comme concitoyen, & son sang, comme fils.

FURST.

Nos nouveaux députés sont rentrés dans la Suisse,
Mais sans avoir d'Albert pû fléchir l'injustice;
Vainement à ce Prince ont-ils représenté
Quel abus fait Gesler d'un pouvoir emprunté,
Et combien de nos maux la déplorable histoire
Pourroit d'Albert lui-même intéresser la gloire,
Ils n'ont pû rien gagner, & soit que l'empereur,
De son lâche Ministre approuve la fureur,
Soit que le vil auteur de toutes nos injures
Ait de nos députés prévenu les murmures,
Ils ont vû rejeter leur plainte avec mépris,

NO GUILLAUME TELL;

W E R N E R.

On nous oppose , ami , Zug , Lucerne , Glaris ,
Ces cantons , qui d'Albert devenus la conquête ,
A son joug dès longtems ont présenté leur tête.
Albert nous offre encor ses honteuses bontés ,
Si nous voulons fléchir devant ses volontés :
Autrement plus de paix pour le peuple helvétique :
Et l'affreux Lieutenant d'un Prince despotique ,
Ne va de jour en jour au crime encouragé ,
Qu'appesantir le joug dont ce peuple est chargé.

T E L L.

Etrange aveuglement ! étrange tyrannie ,
Qui croit d'un peuple entier corrompre le génie ;
Et qui ne veut pas voir qu'il n'est point de traité ,
Qu'il n'est point de partage avec la liberté !
Est-ce ainsi qu'aujourd'hui ce Prince dégénère
De l'austère équité de son vertueux pere ?
Est-ce ainsi que Rodolph nous a jadis traités ?
Nos droits , tant qu'il vécut , furent tous respectés.
La liberté tranquille au pied de nos montagnes ,
De ses rustiques mains cultivoit nos campagnes :
Et sans craindre de voir dans nos fertiles champs ,
Tous nos fruits moissonnés par la faux des tirans ,

TRAGÉDIE.

II

L'abondance avec nous habitoit nos aîles,
Et la félicité descendoit sur nos villes.
Albert a tout détruit par son orgueil jaloux,
Sans songer que son père étoit né parmi nous;
Et que si dans l'Autriche Albert reçut la vie,
La Suisse étoit toujours sa première patrie.
Mais, si nous haïssons ce Prince impérieux,
Combien son Emissaire est-il plus odieux?
Hé, comment endurer que dans un rang précaire
On affecte, on exerce un pouvoir arbitraire?
Comment souffrir un homme ambitieux & vain,
Qui n'est que créature & se fait souverain;
Qui sans cesse abusant du pouvoir qu'on lui laisse,
Montre son insolence autant que sa bassesse,
Esclave intéressé de l'Autriche qu'il sert,
Le tiran des cantons, & le flatteur d'Albert?
Il est tems, mes amis, de sortir d'esclavage:
Ensemble il faut venger notre commun outrage;
Tous les autres partis seroient envain tentés.
Je l'avois bien prévu que tous nos députés,
N'obtenant rien d'Albert contre sa créature,
Ne nous rapporteroient qu'une nouvelle injure;
De nos antiques mœurs la sauvage âpreté,

12 *GUILLAUME TELL.*

Le nerf de nos vertus , fruit de la pauvreté ,
Nous ont fait dédaigner , nous ont fait méconnoître
D'un peuple ami du luxe , & qui vit sous un maître ;
C'en est trop : les humains nés libres , nés égaux ,
N'ont de joug à porter que celui des travaux.
Amis , que parmi nous la valeur rétablisse
Les droits de la nature & l'honneur de la Suisse.
Avec les maux publics dont le poids est sur nous ,
Vous souffrez d'autres maux qui ne sont que pour vous :
Envers toi , cher Melchtal , Gessler fut un barbare ,
Werner , envers vous-même un ravisseur avare :
Jurons tous que la nuit tombant sur ces hameaux ,
N'aura point de ce chêne obscurci les rameaux ,
Qu'à vos vaillantes mains la mienne réunie
N'ait de nos trois cantons chassé la tyrannie.
Protége , Dieu puissant , un peuple vertueux ,
Un peuple né vaillant sans être ambitieux ,
Qui , hors de ces rochers peu jaloux de s'étendre ,
Ne veut point conquérir , mais ne veut point dépendre.
Je jure , mes amis , le premier dans vos mains
De verser tout mon sang pour changer nos destins.

F U R S T.

Je jure que mon bras servira ton courage.

TRAGÉDIE.

13

WERNER.

Par le même ferment avec toi je m'engage.

MELCHTAL.

Nul ne fut par Geller plus outragé que moi ;

Et c'est le cri du sang qui garantit ma foi.

TELL.

J'apperçois Cléofé , qu'elle ignore nos trames :

Ayez le même égard , mes amis , pour vos femmes :

Sans doute le projet entre nous concerté

N'a rien à redouter de leur légèreté ;

Mais pourquoi leur donner des alarmes cruelles ?

Les dangers sont pour nous , le repos est pour elles ;

Et toute confiance inutile au dessein

Part de peu de courage , ou d'un cœur incertain.

SCÈNE III.

TELL , CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

POURQUOI vous séparer ? par quelle défiance
N'osez-vous donc ici parler en ma présence ?

14. *GUILLAUME TELL,*

T E L L.

J'épargne à ton repos des discours importuns ;
De tristes entretiens sur nos malheurs communs.
Hé, que te serviroit le récit de nos craintes,
Les cris des mécontents , & d'inutiles plaintes
Sur le joug odieux à ce peuple imposé ,
Et qui depuis longtems devoit être brisé ,
N'avoir pu vous défendre ! ah ! c'est la notre honte !
Nous devons de vos droits vous rendre un meilleur compte ,
De votre liberté nous étions les garans ,
Et quand nous vous laissons sous la main des tirans
Vous pouvez justement à nos foibles courages ,
Autant qu'aux oppresseurs reprocher vos outrages.
Mais des maux de l'Etat que du moins sous vos toits ,
La paix de la famille adoucisse le poids.
Goûtez sans trouble au moins ces charmes domestiques ,
En entendant gronder les tempêtes publiques....
Quittons ces lieux.

C L É O F É.

Arrête ; & de veiller sur nous ,
De nous tant protéger , montre-toi moins jaloux.
Vous le voyez assez , le désastre où vous êtes
N'est l'ouvrage du sort , ni le fruit des défaites.

TRAGÉDIE.

75

C'est l'esprit général une fois relâché,
Le soutien étranger que ce peuple a cherché,
Qui seuls ont de l'Etat renversé la fortune ;
Lorsque l'Etat périt, c'est la faute commune,
Est s'il est un remède, il doit venir de tous.

T E L L.

Hé ! pouvons-nous jamais nous séparer de vous !

C L É O F É.

Pourquoi donc affecter avec moi ce mystère,
Et te cacher de moi comme d'une étrangère ?
Que les femmes ailleurs dans l'Etat soient sans voix,
Qu'ailleurs leur ascendant fasse taire les loix,
Où les mœurs ne sont rien, il n'est rien qui surprenne ;
Mais chacune de nous est ici citoyenne,
Chacune toujours libre & partageant vos droits,
En cultivant ses champs, s'occupe de ses loix,
Et si dans vos conseils, si dans vos assemblées,
Vos femmes avec vous ne sont point appelées,
Ah ! sans doute ce fut le chef-d'œuvre des mœurs,
Qu'on ait cru que l'hymen, que l'union des cœurs,
Dans votre volonté ne montrant que la nôtre,
Ce qu'un sexe décide est consenti par l'autre.

16 *GUILLAUME TELL,*

Si c'est sous votre garde & par vos soins guerriers,
Que nous vivons en paix au sein de nos foyers,
Le soin de nos enfans étant ce qui nous touche,
Les premières leçons sortent de notre bouche :
C'est nous qui de nos loix leur inspirons l'amour ;
L'esprit qu'à vos Conseils ils porteront un jour.
Et des lieux où jamais nous ne serions comptées,
Il nous faudroit attendre en esclaves traitées,
L'impérieux décret que vous auriez porté !
Non ; dès que votre orgueil agit d'autorité ,
Plus de devoirs pour nous , & la loi ne nous lie ;
Qu'autant qu'elle est par nous reçue & consentie.
Tu parles de tirans ; que nous importe à nous
D'être esclaves par eux , ou de l'être par vous ?

T E L L.

Nous vos tirans ! ah Dieu ! cette loi qu'on déteste ,
Cette loi du plus fort , ce droit lâche & funeste ,
Par qui dans les Cités tout ordre est perverti ,
Sur vos têtes par nous feroit appesanti !
Dans une République où la liberté chere
Ne vit , ne s'affermir qu'autant qu'elle est entiere ;
L'heureuse égalité qui lui sert de soutien ,
Ce titre si sacré pour chaque citoyen ,

Dont

Dont tu vois dans l'Etat nos âmes si jalouses,
 S'il subsiste en sa force, ah, c'est pour nos épouses!
 Non, nous connoissons trop, nous gardons mieux vos droits,
 Fondez sur la justice & le respect des loix,
 L'amour en est garant autant que l'honneur même:
 Peut-on jamais vouloir asservir ce qu'on aime.

C L É O F É.

Et tu feins avec moi; je viens dans ces momens
 Vers ces mêmes rochers d'entendre vos sermens.

T E L L.

Que dis-tu, Cléofé?

C L É O F É.

Tu frémis, tu m'offenses,
 Ah, cher Tell, avec moi bannis les défiances!
 J'ai vu depuis un tems ton secret embarras,
 Tu m'évitois envain, j'observois tous tes pas;
 Soigneux de te cacher d'une épouse qui t'aime,
 Tu t'es enfin trahi par ta prudence même,
 Eh! pouvois-tu tromper mes regards pénétrants?
 Je déteste avec toi l'orgueil de nos tirans;
 A leur lâche fureur mon pays est en butte,
 Nul ne fait dans Alldorff plus de vœux pour leur chute;

18 *GUILLAUME TELL,*

Mais quel est ton espoir ? où vas-tu t'engager ?
 Ce perfide oppresseur dont tu veux nous venger ;
 D'infames surveillans infestant ce rivage ,
 Laisse-t-il contre lui quelque place au courage ;
 Je fais qu'un Citoyen sous le joug d'un pervers ,
 Ose tout au hasard pour sortir de ses fers ;
 Mais tu vois de Gessler le pouvoir & la haine ,
 Ah ! crains de resserrer encor plus notre chaîne ,
 Et sans nous affranchir , sans sauver ton pays ,
 Crains de te perdre, toi , ton épouse & ton fils.

T E L L.

C'est trop t'exagérer les maux que tu redoutes ,
 Tes frayeurs vont trop loin ; ces moyens dont tu doutes ,
 Nos ressources encor ne te sont pas connus ,
 Vois par quel ferme espoir nous sommes soutenus ;
 Tandis que sous le joug qui l'accable & l'outrage ,
 La Suisse laisse encore abattre son courage ;
 Uri , Schweiz , Undervaldt gardent avec fierté
 Le profond sentiment de notre liberté ,
 C'est aux cœurs indomptés , & tels que sont les nôtres ,
 C'est à nos trois Cantons àveiller les autres ,
 Nous n'exciterons point des esprits énervés ,
 Morts à la liberté dont on les a privés ,

T R A G É D I E. 19

Insensibles au joug, & ne pouvant reprendre,
 Ou conserver le bien que l'on voudroit leur rendre,
 Loin des troubles civils qui perdent les Etats,
 Nous ne livrerons point de ces tristes combats,
 Où les concitoyens, les amis & les freres
 Sont jetés au hazard dans des partis contraires,
 Où pour voir triompher un généreux dessein,
 Dans un sang que l'on aime, il faut plonger sa main;
 Ici, la même cause & nous arme & nous lie,
 D'un côté nos tyrans, de l'autre la patrie;
 Et loin que nos combats doivent la déchirer,
 C'est au bruit de nos coups qu'elle va respirer;
 Tu connois nos sermens; on vient, sois rassurée;
 Renferme au moins la crainte où ton ame est livrée.

S C E N E I V.

FURST, TELL, CLÉOFÉ.

FURST.

Ah! savez-vous quel bruit se repand soudement!
 Le Gouverneur ici craint quelque mouvement;

B 2

20 **GUILLAUME TELL,**

On dit que des complots pour prévenir les suites,
Il place autour d'Aldorff de nouveaux Satellites,
Et cachant le courroux dont il est transporté
Pour tromper les esprits feint de s'être écarté.

T E L L.

(à part.)

Sachons quels sont ces bruits. Voyons ce qu'il faut faire,
Connoissons ce qu'il faut qu'on craigne ou qu'on espere.

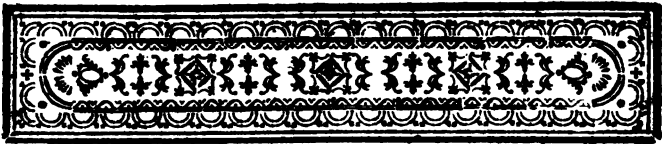
C L É O F É.

Tu viens de voir Melchtal, & j'apprens ses malheurs,
Il laisse imprudemment éclater ses douleurs,
L'imprudent est à craindre & même autant qu'un traître.
Lui-même à tout moment on peut le reconnoître;
Que je crains l'amitié qui t'unit à Melchtal.

T E L L.

Eloigne Cléofé ce présage fatal;
Sortons, examinons; aux Soldats qu'on rassemble;
Aux mesures qu'on prend, je vois que Gessler tremble;
Il montrait une fausse & vaine fermeté,
Il craint dans tous les cœurs ce cri de liberté;
Il craint ce premier droit de ceux qu'on persécute;
Qui de la tyrannie amène enfin la chute,

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

G E S L E R , U L R I C .

U L R I C .

OUI, Seigneur, c'est ici, c'est du moins vers ces lieux,
Non loin de ce château, sous ces rocs sourcilleux,
Que ces mutins, dit-on, assidus à se rendre
Ont paru s'assembler, s'entretenir, s'attendre,
Tantôt pendant le jour, & tantôt sur le soir;
Cet avis vous importe, & j'ai fait mon devoir.

G E S L E R .

On auroit cette audace ! une horde grossière
Contre Gessler, ici, lever sa tête altière !
L'habitude des fers ne pourra donc agir !
Dans sa chaîne, toujours je l'entendrai rugir.

GUILLAUME TELL,

ULRIC.

Vous connoissez, Seigneur, quelle humeur inflexible
 Rendit, à vos bontés, tout ce peuple insensible.
 On les vit repousser votre bras protecteur ;
 Ce que votre bonté n'a pû sur leur hauteur,
 Pensez-vous aujourd'hui que la rigueur le puisse ?
 Ils conservent l'espoir de révolter la Suisse,
 Rien ne peut détacher leur esprit indompté
 De ce fantôme vain qu'ils nomment liberté ;
 Les murmures par-tout, les plaintes retentissent,
 Et tous ces mécontents l'un par l'autre s'aigrirent.

GESLER.

En discours impuissans laisse-les tout oser,
 Se débattre en leurs fers.

ULRIC.

Ils peuvent les briser.

GESLER.

Non : des plaintes, crois-moi, la frivole licence
 Sert à donner le change à leur impatience,
 Ce peuple la soulage en croyant s'y livrer,
 Quelque superbe espoir qui les puisse enivrer,
 Dans ces âmes qu'au joug ma puissance accoutume,
 S'il est quelque vigueur, la plainte la consume.

Ulric, non, ce n'est plus ce peuple de Gaulois
 Fier de son origine, & qu'on vit autrefois,
 Dans la témérité de ses fougues guerrières,
 Las d'habiter les roc's, embrâser ses chaumières,
 Lui-même se forcer au-delà de ces monts
 A chercher par le fer des pays plus féconds,
 Et bravant des Romains la puissance suprême,
 Jusqu'aux bords de la Saône attaquer César même;
 Sous le joug féodal, tout ce peuple abattu,
 A perdu des longtems son antique vertu,
 Et de tant de vaillance à lui-même funeste,
 L'opiniâtreté, voilà ce qui lui reste.
 Moi, loin de m'abaisser à craindre ces mutins,
 J'amenerai le tems où ces esprits hautains
 Dont tu vois aujourd'hui la révolte & la haine,
 Engourdis à la fin sous le poids de leur chaîne,
 Ne la sentiront plus; où ces deux mots, Ulric,
 Patrie & liberté, ce double cri public,
 Ne fera qu'un vain son chez ce peuple farouche,
 Et ses destins passés une fable en sa bouche.

U L R I C.

Cependant ces cantons, de l'Autriche, ennemis
 Lui résistent eneor lorsque tout est soumis.

14 *GUILLAUME TELL,*

G E S L E R.

On ne peut les gagner , il faut donc les réduire ,
Puisqu'enfin autrement on ne peut les conduire ;
Rodolph , par trop d'égards & par trop de bonté ,
De loin ouvrit le champ à leur témérité ,
Ce peuple , sous Rodolph , qui fut mal le connoître
Avait un protecteur au lieu d'avoir un maître ,
Ils vivoient sous l'Empire & non sous l'Empereur .
Son fils , de ces égards a reconnu l'erreur ,
Son fils , moins indulgent & meilleur politique
N'a point laissé plier son sceptre despotique ,
Et si de ce pays il m'a fait Gouverneur ,
Du rang qu'il m'a donné je soutiendrai l'honneur ;
Pour réprimer ce peuple & son audace extrême ,
J'irai plus loin encor qu'Albert n'iroit lui-même .

U L R I C.

Hé que résolvez-vous ?

G E S L E R.

D'armer , avec le tems ,
Tous les autres Cantons contre ces mécontents ,
Et d'entraîner ainsi dans la chaîne commune
Tout ce qui peut encor traverser ma fortune .

Je vais en attendant , je vais plus que jamais
 Resserrer dans leurs fers ces esprits inquiets ;
 Plus à mes loix , Ulric , ils veulent se soustraire
 Et plus je déployrai le pouvoir arbitraire ;
 Vouloir les gouverner sur un plan mesuré ,
 C'est traiter avec eux , c'est regner à leur gré ,
 C'est conduire leurs pas dans la route éclairée
 Qu'avant nous leur raison leur a déjà montrée ,
 C'est d'elle , & non de nous , qu'ils dépendent alors :
 Que dis-je ? leur laisser l'examen des ressorts ,
 Nous-mêmes , c'est sur nous tourner la dépendance ,
 Et s'il vient un moment où leur obéissance
 Doit suivre aveuglément nos ordres absolus ,
 Trop faits à nous juger ils n'obéiront plus.
 Notre conduite ainsi seroit donc incertaine ,
 Nos ordres limités , notre autorité vaine ;
 Il faut , pour s'assurer de leur soumission ,
 S'asservir leur pensée , éteindre leur raison ,
 Et leur donnant des loix bisarres , inutiles ,
 Ne laisser que l'instinct à ces esprits serviles.
 Peuple indocile & vain dont la témérité
 Croit braver mes rigueurs comme il fit ma bonté ,
 Il n'est rien que Gessler n'entreprenne & n'invente

26 *GUILLAUME TELL,*

Pour vaincre en ces cantons cette humeur turbulente ;
Je te gouvernerai seulement par l'effroi
Le front dans la poussière & tremblant devant moi ;
Sous mon joug quel qu'il soit il faut que tu fléchisses ,
Et respectes de moi , tout , jusqu'à mes caprices ,
Et qu'enfin ton esprit , par la crainte dompté ,
N'ose plus rien vouloir que par ma volonté.

S C E N E II.

ULRIC, GESLER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

DANS la place , Seigneur , les murmures augmentent ,
Et même en plus d'un lieu les révoltes fermentent ;
Votre seule présence ici peut contenir
Tous ces audacieux qu'il vous faudroit punir ,
Et lorsqu'ils vous verront.

GESLER.

Qu'entens-je ?

L'OFFICIER.

Le tems presse ;
Le désordre est par tout ; si vous voulez qu'il cesse ,

TRAGÉDIE.

27

Venez , plus d'une fois dans ses transports jaloux
Ce peuple tout-à-coup se calma devant vous.
Paroissez à leurs yeux.

G E S L E R.

Les mutins ! ma présence !

Non , c'est trop honorer leur aveugle insolence ,
Ce peuple me croit-il fait pour le redouter ?
C'est par le mépris seul que je dois le dompter.
Tiens : de la liberté tel fut jadis l'emblème ,
J'en veux faire un trophée au despotisme même :

(Il donne son chapeau à l'Officier.)

Je prétends que ce peuple , asservi sous ma loi ,
Rende à ce signe vain le même honneur qu'à moi.
Qu'on l'attache à l'instant au milieu de la place ,
Que sans lui rendre hommage aucun mortel n'y passe.
Prends ma garde , parois devant ces mécontents ,
Et reviens m'informer du succès que j'attens.



28 *GUILLAUME TELL;*

SCENE III.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

VA, de l'autorité tout acte despotique
Est dans d'habiles mains un ressort politique ;
On a trop condamné l'affront dont au Sénat,
Un Empereur altier couvrit le Consulat,
Et tous ces autres traits de libre fantaisie
Que se permit des grands la puissance hardie.
Qu'importe le moyen, ou le signe employé,
Pourvu que sous la loi le peuple soit ployé !
Pour frapper les esprits faut-il donc tant d'étude ;
Les signes ont toujours conduit la multitude,
Et pour être reçus, pour être respectés,
Il suffit qu'au hazard ils lui soient présentés.
L'on attache l'idée & l'on obtient l'hommage ;
Ce qu'inventa l'orgueil se soutient par l'usage ;
Le signe que je donne aura plus d'un effet ;
En façonnant au joug tout ce peuple inquiet,
Il fait des factions sortir les étincelles,
Il me sert de lumière & de piège aux rebelles.
Mais je vois un mortel s'avancer vers ces lieux,

TRAGÉDIE.

19

Ce simple vêtement me déguise à ses yeux ;
Vers ces rocs écartés tu m'as dit qu'on s'assemble ,
Je veux l'entretenir , si c'est un d'eux , qu'il tremble ;
Toi , sans trop t'éloigner , Ulric , retire-toi ,
Sois prêt au moindre mot à revoler vers moi.

SCÈNE IV.

MELCATAL, GESLER.

MELCHTAL.

AUCUN de mes amis ne se présente encore ;
Qui peut les arrêter ?

GESLER.

Il hésite , il ignore

Qui je suis avançons instruisez-moi , fait-on
Quels nouveaux mouvemens ont troublé ce canton.
Que dit-on de Gesler ?

MELCHTAL.

Gesler !... hé ! que vous dire ?

On fait que sous Gesler Je ne puis vous instruire ,
Ce peuple voit assez qu'il n'est plus de repos ,
Et sous de dures loix n'augure que des maux ,

3^e GUILLAUME TELL,

G E S L E R.

Il se plaint justement du destin qui l'accable ;
Mais enfin ce Gesler est-il le seul coupable ?
Il n'est que l'instrument dont l'Empereur se sert ,
Hé ! n'a-t-on pas surtout à se plaindre d'Albert !

M E L C H T A L.

Albert est excusable au fond de ses Provinces ,
Albert ne voit pas tout , c'est le malheur des Princes.

G E S L E R.

Oui , sans doute : je fais qu'il est des mécontents ,
Et leur parti , dit-on , s'est formé dès longtems.

M E L C H T A L.

Il n'est point de partis &c même il n'en peut être ;
Le murmure commun s'est assez fait connoître ,
Par tout le joug public pèse d'un poids égal :
Mais que peut la vertu dans le sort général ?
Le Ciel qui voit nos maux , qui les permet encore ,
Leur a marqué sans doute un terme que j'ignore.

G E S L E R.

Ce peuple est opprimé , j'en conviens avec vous ;
Mais on lui promettoit un traitement plus doux :
Que n'attend-il encore l'effet de ces promesses.

TRAGÉDIE.

31

MELCHTAL.

Hé ! ce sont ces faveurs, ces perfides caresses,
Qui plus que la menace ont aigri les esprits :
C'est à la violence ajouter le mépris,
Que d'oser chez un peuple aussi libre que brave ;
Forcer la volonté d'être elle-même esclave :
Mais en vain aux esprits on crut donner ce pli ;
Ce peuple aime mieux être opprimé qu'avili.

GESLER.

Qu'il s'étonne donc moins que la rigueur agisse.

MELCHTAL.

Et Gesler de se voir si haï dans la Suisse.

GESLER.

Haï !

MELCHTAL.

C'en est assez. Rompons cet entretien :

Vous servez les tyrans, je cherche un Citoyen.

GESLER.

Arrête.

MELCHTAL.

Hé de quel droit ?

32 *GUILLAUME TELL,*

GESLER.

Arrête téméraire.

MELCHTAL.

Hé quoi ! du Gouverneur ferois-tu l'émissaire ?

GESLER.

Tu vois Gesler lui-même.

MELCHTAL.

O surprise ! & fureur !

GESLER.

Gardes, qu'on le saisisse.

MELCHTAL.

O trop fatale erreur !

SCENE V.

ULRIC, MELCHTAL, GESLER, GARDES.

ULRIC.

SEIGNEUR, j'accours vers vous,

MELCHTAL.

C'est toi, vil Satellite !

Toi que je combatis & que je mis en fuite.

GESLER.

TRAGÉDIE.

33

GESLER.

Toi, rebelle!

MELCHTAL.

Et mon cœur n'en a rien pressenti,
Ma haine à ton aspect ne m'a point averti,
Le Ciel qui veut ma perte, & qui veut mon outrage,
En r'offrant à mes yeux, te cachoit à ma rage;
Absent d'un père, hélas! sans prévoir ta fureur,
Si près de toi, tyran, sans te percer le cœur,
Inhabile à venger la tête la plus chère,
Deux fois mon mauvais sort m'a fait trahir mon père;

GESLER.

Ton châtiment est prêt, mortel audacieux,
Depuis quand bravois-tu ma présence en ces lieux?

MELCHTAL.

Tu peux juger du tems, puisque tu vis encore,
Puisque j'ai pu parler au monstre que j'abhorre.

GESLER.

Allez, & dans la tour qu'on entraîne ses pas.

MELCHTAL.

Va, lâche, va, poursuis, comble tes attentats!

C

34 *GUILLAUME TELL,*

Cet horrible moment me livre à ta vengeance ;
J'ai laissé sous tes coups mon pere sans défense ;
Punis-moi des malheurs où je suis parvenu ,
Mais punis-moi surtout de t'avoir méconnu.

S C E N E VI.

G E S L E R , U L R I C.

G E S L E R ,

CE rebelle en ces lieux ! avoir eu l'insolence ;
Seulement d'y paroître après sa résistance ;
Mais le sort me le livre. Eh ! depuis quand crois-tu ,
Que dans les murs d'Altdorff ce Melchtal ait paru ?

U L R I C.

Depuis qu'il aura su le supplice d'un pere ,
Sans doute , mais j'ignore....

G E S L E R .

Et cet arrêt sévère

N'a point intimidé ce jeune audacieux ;
Un aveugle courroux l'attiroit dans ces lieux :

T R A G É D I E.

35

Je connois son dessein, il suffit, point de grace.
 Mais dans la place, Ulric, dis-moi ce qui se passe ;
 N'est-il point de tumulte ? ai-je enfin d'un coup d'œil,
 De ce peuple à mes pieds, fait tomber tout l'orgueil.

U L R I C.

Jusqu'ici sous vos loix on fléchit dans la place,
 Nul encor de Gesler ne brave la menace ;
 Et leur soumission.

G E S L E R.

Je te l'avois bien dit ;

Va , c'est ainsi, crois-moi , que le peuple est conduit ;
 C'est par sa propre main qu'on lui forge sa chaîne ,
 Qu'importe des esprits le murmure ou la haine ;
 Le courrier obéit à la plus foible main ,
 Il ignore sa force, & c'est son premier frein ;

(Appercevant dans les rochers Tell & ses amis.)

Citoyens de la Suisse, êtes-vous des rebelles,
 Tremblez, je punirois vos trames criminelles ;
 Un de vous est déjà par mon ordre arrêté,
 Malheur à qui résiste à mon autorité.



C a

SCENE VII.

TELL, WERNER.

TELL.

O comble de l'audace & de la tyrannie !
O jour de la bassesse & de l'ignominie !
Dieu, devant quel objet ce peuple est prosterné !
Quoi ! c'est peu de gémir à son joug enchaîné.
Il baise encor la main de celui qui l'insulte,
Le despotisme exige & peut trouver un culte ;
Ah ! cet opprobre insigne , & qui scelle nos fers ,
Passe tous les affronts que ce peuple a soufferts ;
Est-ce là ce Canton libre , exempt de foiblesses ,
Qui brava les tyrans jusques dans leurs caresses ;
L'offre de la faveur n'avoit pu l'ébranler ,
La menace l'étonne , & je le vois trembler.



SCENE VIII.

FURST, TELL, WERNER.

TELL.

Vous voyez, mes amis, quel est notre esclavage,
L'oppression partout : chaque jour un outrage.

FURST.

Ah ! nous perdons Melchtal, il vient d'être arrêté ;

TELL.

Lui ! Melchtal ! Hé comment ! quelle fatalité !

WERNER.

De Gefler il a dû redouter la colère.

Gefler sur les chemins eut plus d'un émissaire ;
Dont la fureur vénale & les yeux ennemis,
Après le père encore auront cherché le fils.

TELL.

Et nous pouvons souffrir un tiran si farouche !
Et sur de tels forfaits que ce Soleil se couche !
Ce moment nous flétrit, la perte de Melchtal ;
De notre liberté doit être le signal.

38 *GUILLAUME TELL,*

F U R S T.

Ah ! tu ne peux douter que mon cœur ne partage
Ton indignation à ce nouvel outrage :
Mais dans les grands desseins où tous nous avons part,
Donner trop au courroux , c'est donner au hazard :
Devant tous les Châteaux que nous devons surprendre ,
Et nous & nos amis nous ne pourrions nous rendre ,
N'attaquer aujourd'hui que Sarn & Rotzemberg ,
Ce seroit avertir le cruel Landenberg.
Cet autre affreux tiran dont les mains vangeresses
Auroient bientôt muni les autres forteresses.
Amis , pour le succès de nos communs efforts ,
Il faut en même-tems attaquer tous les forts.
L'avis est en secret donné dans les campagnes ,
Que dès que l'on verra sur le haut des montagnes
Briller de loin en loin des fanaux allumés ,
Ce fera le signal aux citoyens armés ;
Mais pour premier signal dans la Suisse avertie ,
Que cette tour par nous de feux soit investie ,
Et que sur ses debris il s'élève un autel
Pour attester nos coups & la faveur du Ciel.

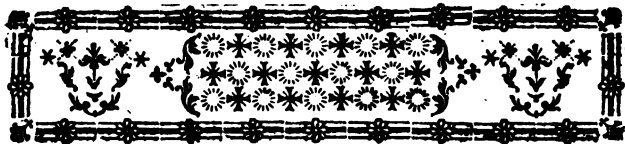
TRAGÉDIE.

39

T E L L.

Hâtons-nous : fais marcher sous de différens guides
Vers les divers Châteaux nos amis intrépides ,
Tandis que fut le Lac , je vais avec Werner ,
Attaquer dans la nuit le Château de Gesler ;
Et si , par d'heureux coups , dignes de nos Ancêtres ,
De ces différens forts nous nous rendons les maîtres ,
Bornons-là nos exploits ; sachons être assez grands ,
Pour ne pas nous souiller du sang de nos tirans :
Et les traînant au loin jusques sur nos frontières ,
Marquons-leur ces rochers & ces monts pour barrières.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

QUOI ! c'est peu que Melchtal s'expose à ma fureur,
Ses fers n'ont point ici répandu la terreur ;
Il semble qu'il excite un autre téméraire ,
Dans le même moment , à braver ma colère ,
Malgré l'ordre absolu dans la place donné ,
Un seul debout , Ulric , quand tout est prostrné !
Signaler en Public son imprudente audace ,
Enseigner la révolte en bravant ma menace.

ULRIC.

Seigneur , par votre garde il vient d'être arrêté :
Il va , chargé de fers , vous être présenté.

TRAGÉDIE.

41

G E S L E R.

Hé , quel est ce mortel ?

U L R I C.

Sa fortune est obscure ;
Sa force est le seul bien qu'il tient de la nature ;
C'est un de ces humains qui courbés dans leurs champs ;
De la terre avec peine arrachent les présens :
Mais dans son fort obscur , Seigneur , dans sa bassesse ;
Il s'est fait remarquer longtems par son adresse :
Un fleche , dit-on , sous son coup d'œil certain ,
Frappa toujours le but au sortir de sa main.

G E S L E R.

Hé ! lorsqu'on l'a saisi pour venger mon injure ;
Tu n'as point dans le peuple , entendu de murmure ?

U L R I C.

D'un desir curieux , tout le peuple agité ,
En tumulte a couru le voyant arrêté.
Ils murmuroient , Seigneur , mais pour sa délivrance ;
On n'ose rien tenter , au moins en apparence ;
Nul ne s'est déclaré pour lui servir d'apui.
Au milieu de ce peuple en foule autour de lui ,

42 **GUILLAUME TELL,**

Le prisonnier marchoit , sans que sur son visage ,
On vit du repentir le moindre témoignage.
Je ne fais quoi d'altier paroïssoit dans ses yeux ;
C'est l'un, n'en doutez point , de ces séditeux ,
Qui troublant en secret ce canton par leur plainte ,
A votre autorité voudroient porter atteinte.

G E S L E R.

Qu'on amene Melchtal , je veux le confronter
Devant l'audacienx que l'on vient d'Arrêter :
Un doux pressentiment qui flatte ma vengeance ,
Me dit qu'avec Melchtal , il est d'intelligence :
Mais n'eut-il point de part aux troubles des cantons ,
M'avoir défobéi , voila ses trahisons.
Tant d'audace à mes yeux le ren assez coupable ,
Lui-même , des complots , il sera responsable.



SCÈNE II.

TELL, *enchaîné*. GESLER.

GESLER.

APPROCHE, vil mortel, quelle témérité
Te révolte aujourd'hui contre ma volonté ?
Quel es-tu pour m'oser refuser ton hommage ?

TELL.

Un Citoyen, Gesler, lassé de l'esclavage.

GESLER.

Frémis, audacieux, Gesler s'est déclaré
Sous le signe qu'il donne il veut être honoré.

TELL.

Honoré ! de quel droit parmi nous veux-tu l'être ?
Hé quoi ! dans Albert même avons-nous donc un maître ?
Et s'il dut t'envoyer, si tu fus revêtu
De son autorité, quel usage en fais-tu ?

GESLER.

Méconnoître mes loix & braver ma puissance !

44. *GUILLAUME TELL;*

T E L L.

Te jouer jusques-là de notre obéissance.

G E S L E R.

Est-ce à toi d'en juger ? C'est à toi d'obéir.

T E L L.

C'est à toi de tout craindre en te faisant haïr.

La Suisse est sous le joug ; mais pour être asservie ;

Pour être aux fers , crois-tu qu'elle y soit endormie.

G E S L E R.

Tu troublois ce canton.

T E L L.

Toi seul , tu l'as troublé.

En assujettissant tout ce peuple accablé ,

En ajoutant aux maux que font tes injustices ,

Tant de bizarres loix que dorment tes caprices.

G E S L E R.

Mortel opiniâtre , aveugle en ta hauteur ;

Hé que t'en coutoit-il pour obéir ?

T E L L.

L'honneur.

Quelle Loi peut jamais paroître indifférente ,

Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante.

T R A G É D I E.

45

Quels sont les gens de cœur au courage nourris
 Dont le sang ne s'enflâme aux marques du mépris ?
 Et c'est un peuple entier né pour l'indépendance,
 Dont tu peux à ce point tenter la patience,
 Qu'à tant d'indignités tu crois accoutumer,
 Est-ce trop peu pour toi que d'oser l'opprimer ?
 Songes-y bien, Gesler, rien n'est longtems extrême ;
 L'arc qu'on tient trop tendu se brise de lui-même,
 Et lorsqu'à cet excès l'esclavage est monté,
 L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté ;
 Vois-tu sur ces rochers élevés jusqu'aux nues,
 Ces monceaux éternels de neiges suspendues,
 Le peu qui s'en détache & grossit en tombant ;
 Souvent le moindre amas entraîna le plus grand ;
 Ne crains-tu point qu'ainsi dans la Suisse indignée,
 De nos concitoyens une foible poignée,
 S'arrachant la première au joug que nous portons,
 Ne souleve d'un cri le reste des Cantons.

G E S L E R.

Rebelle ! j'ai souffert trop longtems ton audace,
 Au lieu de m'implorer, de demander ta grace,
 D'aller la mériter en remplissant ma loi,
 En saluant l'image où j'ai voulu...

46 *GUILLAUME TELL,*

T E L L.

Qui? moi?

Moi ! J'irois réparer l'outrage chimérique
Que croit avoir reçu ton orgueil despotique !
J'irois me démentir : méprisable à la fois ,
De braver en un jour , & de suivre tes loix ;
Ne crois pas à ce point abaisser mon courage ;
En refusant , Gefler , de te rendre l'hommage
Que tu viens d'exiger de ce peuple avili ,
J'ai soutenu nos droits qu'il mettoit en oubli ,
J'ai vengé mon pays des jeux de ton caprice ,
J'ai montré que l'honneur est encor dans la Suisse ;
Nous avons trop longtems souffert de tes dédains ,
Et je perdrais ici des reproches trop vains ;
Mais si ce jour eût vu commencer nos outrages ,
Je te dirois , Gefler , vois mieux tes avantages ;
Connois un autre orgueil & plus noble & plus grand ,
Renonce le premier aux respects qu'on te rend ,
Et songe , en rougissant de la honte où nous sommes ,
Que ce c'est pas ainsi qu'on commande à des hommes.



SCÈNE III.

ULRIC, GESLER, TELL, MELCHTAL, *enchaînés*

GESLER.

HÉ bien, Ulric !

ULRIC.

Melchtal, amené dans ces lieux ;
Seigneur, vient sur mes pas reparoître à vos yeux.

GESLER, *à Melchtal.*

Avance, malheureux !

MELCHTAL.

Quelle fureur t'anime !

GESLER, *voyant sa surprise devant Tell.*

Tu le connois !

MELCHTAL.

Grand Dieu ! Tell aussi ta victime ?

GESLER.

Tu quittois Undervald pour le chercher ici ,
Traîtres , de vos desseins c'est m'avoir éclairci.

48 *GUILLAUME TELL;*

M E L C H T A L.

Je quittois mon Canton : hé , pouvois-je , barbare !
 Quand d'un pere immolé ta fureur me sépare ,
 Pouvois-je demeurer aux lieux où ton courroux
 Lui porta loin de moi de si funestes coups ;
 Je vins ici repandre , en cet excès d'injure ,
 Au sein de l'amitié , les pleurs de la nature ;
 Mais je ne croyois pas en m'approchant de lui ,
 Respirer avec toi le même air aujourd'hui ;
 Après m'avoir puni sur mon malheureux pere ,
 Venge toi sur moi-même , assouvis ta colere ;
 Mais lorsque ton courroux se fera satisfait ,
 Tu perdras ta vengeance & tu n'auras rien fait ,
 Et si tu crois devoir ordonner nos supplices ,
 Punis les trois Cantons , tous trois sont nos complices.



SCENE IV.

TRAGÉDIE

Voilà ton Fils; je veux qu'il me serve

Sur la tête à l'instar par te. me. me.

Qu'on entoure les ne. me. me. me.

C I I I I

Qu'entends-je?

M E I I E T A

C p e n s e

T I I I

T e n s e m e

C I I I I

Arrêtez, qui. me. me.

T I I I

T e n s e m e

C I I I I

Ah! Tell: me. me.

T I I I I

T e n s e m e

Vous aux yeux de. me. me. me.

Dans une même. me. me. me.

50 *GUILLAUME TELL,*

T E L L.

Arrête, Cléofé; dans tes vives allarmes,
Quelle main cherches-tu pour essuyer tes larmes?
Melchtal est devant toi : peux-tu donc recourir
Au bourreau de son père, & croire l'attendrir?...
Qu'ordonnes-tu, barbare?

G E S L E R.

Au milieu de la place,

Je devois par ta mort châtier ton audace,
Je change de pensée. Ecoute, tu te plains
Que j'affervis la Suisse à mes caprices vains :
Mais enfin cette loi que toi seul viens d'enfreindre,
Qu'il falloit respecter, qu'au moins il falloit craindre,
Arbitraire peut-être, absurde si tu veux,
N'avoit rien de pénible & rien de dangereux;
C'étoit l'ordre d'un jour, c'étoit la loi commune;
Tu l'as bravée; hé bien je vais t'en prescrire une,
Arbitraire de même & plus dure pour toi,
Qui fera ton supplice au moins par ton effroi.
On dit que par ta main une flèche lancée
Vole aisément au but où tu l'as adressée;
Pour te punir, pour mettre à la révolte un frein,
De ton adresse ici dépendra ton destin,

T R A G É D I E.

51

Voilà ton Fils ; je veux qu'une pomme à ma vue
Sur sa tête à l'instant par toi soit abattue.
Qu'on entoure son fils, gardes, répondez m'en.

C L É O F É.

Qu'entens-je ?

M E L C H T A L.

O perfidie !

T E L L.

Oses-tu bien, tiran ?

C L É O F É.

Arrêtez, quoi ! mon fils !

T E L L.

Un enfant, sa victime !

C L É O F É.

Ah ! Tell ! cruel Gesler !

G E S L E R.

Viens expier ton crime,
Viens aux yeux de ce peuple autour de nous rangé
Dans cette même place où tu m'as outragé.

52 **GUILLAUME TELL,**

MELCHTAL, *rapidement.*

Barbare ! quoi ! partout tu poursuis la foiblesse !
Ces deux âges sacrés l'enfance & la vieillesse ,
Tout ce qui peut fléchir même la cruauté
N'est qu'un attrait de plus pour ta férocité.

GESLER.

Songe à remplir mon ordre.

TELL.

Ah ! plutôt prens ma vie.

CLÉFÉ.

Ta rage dans mon sang pourroit être assouvie ?

TELL.

J'exposerois mon fils à périr par ma main.

GESLER.

Obéis , ou ton sang, ...

TELL.

Frappe donc , inhumain !

Arrache-moi ce cœur tendre , mais intrépide ,
Qui se jette entre un fils & ta haine homicide ,
Ce cœur que ta barbare & lâche invention
Fait palpiter d'horreur & d'indignation :

TRAGÉDIE.

33

Peux-tu bien te flatter qu'un père ici partage
Contre son propre sang tout l'excès de ta rage ?
Peux-tu, lui prescrivant une exécration loi,
Tiran, le croire encor plus féroce que toi ?

G E S L E R.

Vainement pour ton fils ta tendresse compose ;
Ne crois pas te soustraire à la loi que j'impose ;
Je t'ai donné mon ordre , on ne peut l'é luder ;
Je veux être obéi , mourir n'est pas céder.
En remplissant ma loi , la fortune ou l'adresse
Est la ressource encor que ma bonté te laisse :
Tu peux me satisfaire & conserver ton fils.
Mais si ton cœur s'obstine , & si tu n'obéis ,
Tu périras pour ton fils ; mais sa mort est certaine ,
Je l'immole avec toi.

T E L L.

Quelle rage inhumaine !

C L É O F É.

Ah ! n'impute , cher Tell , tous nos malheurs qu'à moi ;
C'est moi qui t'ai perdu par trop d'amour pour toi.
Quoi , Gesler ! quand mon fils redemandant un père ,
Joint devant toi ses pleurs aux larmes de sa mère ,

D 3

84 *GUILLAUME TELL,*

C'est à sa vue, ô Ciel ! que tu peux concevoir
 Le plus cruel dessein, le forfait le plus noir ;
 Barbare ! tu me fais l'instrument de ton crime ,
 Je t'aurai donc moi-même indiqué ta victime ;
 Ici du sang d'un fils j'aurai marqué mes pas ;
 Il est un Dieu vengeur , il ne souffrira pas
 Que de nouveaux forfaits s'amassent sur ta tête ;
 Il en est qu'il permet , il en est qu'il arrête.
 Prends garde , tu te fais un jeu lâche & cruel ,
 D'enfoncer le poignard dans ce cœur maternel ;
 Tu jouis inhumain du tourment que j'endure ;
 Mais il n'est point de cœurs liés par la nature ,
 Point de cœurs généreux & faits pour la sentir ,
 Où mes cris douloureux ne doivent retentir ;
 Chaque mere témoin de ta rage effrénée ,
 Craignant de ta fureur la même destinée ,
 Me servant contre toi de juge & de soutien ,
 En t'arrachant mon fils , croira sauver le sien.
 Oui , je me flatte encor que tant de violences ,
 Des familles partout vont armer les vengeance ,
 Et qu'enfin mon pays purgé de tes forfaits ,
 Du joug de tes pareils fera libre à jamais.

TRAGÉDIE. 33

G E S L E R.

Allez, c'est trop tarder à punir leur audace ;
Que leur fils à l'instant soit conduit dans la place.

*C L É O P É , se jettant sur son fils qu'elle arrache
des mains des Soldats.*

Il n'ira point ; cruels , respectez mon effroi ,
Mes larmes , mon amour , l'appui que je lui doi ;
Respectez & mon fils & sa mere enhardie ,
Tant qu'un reste du sang qui lui donna la vie
Animera ce cœur , ce cœur désespéré ,
Je sauverai mon fils ou je le défendrai ;
Ta menace , tiran , ta rage est inutile ,
Ce sein qui l'a nourri lui servira d'asile.

G E S L E R.

C'est trop de résistance ; obéissez , Soldats ;
Quelle rende son fils , ou frappez-le en ses bras.

T E L L , de désespoir.

Hé bien ! tu me réduis par ta loi sanginaire
Au plus horrible état où fut jamais un pere ;
Je ne puis éviter ton féroce courroux
Et même en te cédant , je reste sous tes coups ;

D 4

56 **GUILLAUME TELL;**

Mais j'atteste à tes yeux, j'atteste ma patrie,
Témoin de ma douleur & de ta barbarie,
Que si mon fils périt dans un si grand danger,
Ce sang qui m'est si cher.... le Ciel doit le venger.

CLÉOFÉ, suivant son fils.

Mon fils! ah, malheureux! ah, Tell! tu m'as perdue.

Elle sort.

S C E N E' VI.

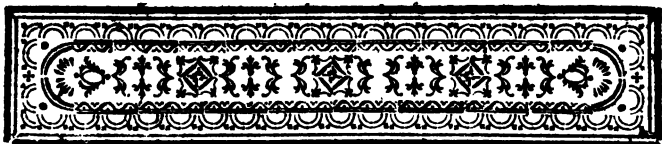
G E S L E R,

TOI, dans la place, Ulric, fais garder chaque issue;
Soldats, vous le suivrez, vous savez son arrêt,
Que Tell cherche une flèche, un arc; que tout soit prêt,
Qu'on emmene Melchtal.

M E L C H T A L.

Grand Dieu! Dieu tutélaire!
Confonds cet inhumain, venge & protège un pere.

Fin du troisieme Acte.



A C T E IV.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉOFÉ, *désespérée, se jettant sur un tronc d'arbre
ou contre un rocher.*

QUE devient-il ? où suis-je ? où vais-je ? les cruels !
Où porter ma douleur & mon trouble mortels ?
Pour écarter mes pas une garde est placée ;
Mes cris n'ont pu percer & ma voix s'est glacée.
Comme ils l'ont entraîné tout palpitant d'effroi ,
Dans les pleurs , dans les cris , les bras tendus vers moi !
Ah , Gessler ! ah , tyran ! ah , mere infortunée !
Gage trop malheureux d'un si cher hymenée ;
O , mon fils ! quand je cours à ton pere opprimé ,
Je vois contre ta vie un scélérat armé ,
Et le peuple le souffre ; & leur regard stupide
Se repaît à loisir des fureurs d'un perfide ,

58 *GUILLAUME TELL,*

Les angoisses de Tell, les dangers d'un enfant,
Mes maux sont un spectacle; ô trop affreux instant!
L'heure avance; ô terreur! je crois voir dans la place
Sous la flèche mortelle.... ah! tout mon sang se glace;
Le jour d'un voile épais se couvre devant moi;
Je succombe à l'horreur, je me meurs dans l'effroi.

S C E N E II.

CLÉOFÉ, UNE AMIE DE CLÉOFÉ.

L' A M I E.

HÉ quoi! dans les tourmens de votre inquiétude,
Fuir loin de votre Amie en cette solitude
Pour vous abandonner à vos mortels ennuis.

C L É O F É.

Hélas, fais-je où je vais! hélas, fais-je où je fuis!
Mon fils n'est plus, il meurt, ces momens sont horribles.

L' A M I E.

Je n'ai vu que des cœurs à vos malheurs sensibles;
On pleure sur son sort, on plaint Tell, on vous plaint;
On déteste Gesler, on espère & l'on craint.

TRAGÉDIE.

39

Par mille vœux ardents le peuple avec instance
Demande que du Ciel la suprême puissance
Daigne de votre époux guider l'œil & la main,
Ah ! si Tell... dans ses yeux on a lu ce dessein ;
Oui, s'il pouvoit lancer d'une main assurée
Sur un monstre perfide une flèche acérée,
Sans doute avec transport on verroit Tell vengé ;
Mais de trop de regards il se voit assiégé,
Et Gessler qu'environne une garde nombreuse
Est à l'abri des coups d'une main courageuse.
On dit que votre fils éperdu de terreur,
En revoyant son pere a calmé sa frayeur,
Qu'il lui tendoit les bras, lui demandoit sa mere ;
Vous cherchoit au milieu d'une foule étrangère ;
Que Tell le rassuroit dans ce cruel assaut
Et lui donnoit l'espoir de vous revoir bientôt ;
Le serrant dans ses bras, & malgré tant d'alarmes,
Commandant à son cœur & retenant ses larmes ;
Gessler alors d'un geste a donné le signal,
Je n'ai pu demeurer à cet ordre fatal,
J'ai fui loin de la place, & pleine de mes craintes,
J'ai couru de vos maux partageant les atteintes,
Attendre ce qu'ici doit ordonner de vous,
Ou le Ciel favorable ou le Ciel en courroux.

60 *GUILLAUME TELL;*

CLÉOFÉ.

Quel mouvement au loin ! je sens un nouveau trouble !
Quel tumulte sinistre , il approche , il redouble ;
Le peuple se disperse avec des cris confus ;
On me voit , on m'évite , ah , mon fils , tu n'es plus !
Tu n'es plus ; je suis mere & je puis te survivre ;
Non , au même tombeau je jure de te suivre ;
Mais on vient , je frissonne , apprenez-moi mon sort ,
Ne me consolez point , mon fils sans doute est mort.

SCENE III.

CLÉOFÉ , FURST.

FURST.

NON, il vit, Cléofé, le Ciel vous le renvoie.

CLÉOFÉ.

Il vit ! Ciel ! est-il vrai ! je succombe à ma joye.

FURST.

Dans la place d'Aldorff , près d'un arbre attaché ,
Aux yeux de tout ce peuple interdit & touché ,

T R A G É D I E. 61

Il attendoit son fort. Le Gouverneur arrive,
 Il traverse avec Tell cette foule attentive.
 Tell voit son fils, s'arrête & jette vers le ciel
 Un regard où se peint son désespoir mortel.
 Le tiran qu'enflâmoit la soif de la vengeance
 Laisse voir dans ses yeux sa barbare espérance ;
 Tout le peuple en silence observe avec terreur ;
 Cependant votre époux, surmontant sa douleur ,
 S'éloigne à la distance où le tiran l'exige ,
 Il tire, & soit hazard, soit qu'un si grand prodige
 A la nature seule eût été réservé,
 La pomme est abattue & son fils est sauvé ;
 Soudain l'air retentit de mille cris de joye ;
 De Tell, dans tous les cœurs le bonheur se déploie ;
 Plus ils trembloient pour lui , plus son habileté
 A sortir d'un péril si grand, si redouté,
 Vient d'enflâmer pour lui leur ame soulagée ,
 En admiration la pitié s'est changée ,
 Et le cruel Gesler que ce triomphe aigrit
 Ne renferme qu'à peine un farouche dépit.

C L É O F É.

Ah ! je cours vers mon fils, mon cœur vers lui s'élance.

62 *GUILLAUME TELL,*

F U R S T.

Le peuple le ramene, & vers vous il s'avance.
Nous, courons profiter des momens où Gesler
Devient plus odieux & mon ami plus cher.

S C E N E IV.

GESLER, TELL, GARDES *du Gouverneur.*

T E L L.

BARBARE! près de toi quel ordre me ramene!
Laisse-moi respirer de cette horrible scène,
Laisse sécher les pleurs qu'elle m'a fait verser,
Te montrer à mes yeux, c'est la recommencer.

G E S L E R.

Tu savois de Gesler quelle étoit la menace,
Tu savois à quel sort t'exposoit ton audace;
J'ai fait ton châtiment seulement d'un danger,
Songe que d'autres coups auroient dû me venger,
Et pour les jours d'un fils, quand tu cesses de craindre,
Lorsque tu l'as sauvé, cesse enfin de te plaindre.

Oui, oui, je l'ai sauvé, j'étois sûr de ma main ;
Crois-tu, si du succès je n'eusse été certain ,
Que je t'eusse obéi. Barbare ! ah, ciel ! insulte ,
Insulte à ma tendresse , à mes sens en tumulte ;
Mets ton indigne joie à retourner, cruel ,
Le trait encor resté dans ce sein paternel.
Tigre qui de mon sang brûlois de te repaître ,
Assassin de mon fils autant que tu peux l'être ,
Ta fureur espéroit qu'un coup d'œil incertain ,
Que la nature même égareroit ma main ;
Le ciel n'a pas voulu que mon fils fût ta proie ,
Le ciel voulut t'ôter cette barbare joie ;
Mais mon cœur s'en est-il senti moins tourmenter ,
Etoit-ce moins un prix horrible à remporter ?
As-tu moins mérité par un si noir caprice
Que tout ce qui respire avec moi te maudisse ;
On a vu des tirans dans un premier transport
Donner à l'innocence ou des fers ou la mort ,
Et ce prompt mouvement de leur fureur extrême
Pouvoit servir d'excuse à leur cruauté même ;
mais calculer ses coups , mais porter dans un cœur
L'image du danger pire que le malheur ,

64 *GUILLAUME TELL,*

Lui faire ainsi souffrir tous les maux qu'il redoute ;
De ce poison mortel l'abreuver goutte à goutte ,
C'est un art d'opprimer inconnu jusqu'à toi.
J'ai fait ta volonté ; quelle que fût ta loi ,
Tu me l'as vu remplir ; une assez rude peine ,
Un supplice assez grand m'acquitte envers ta haine ;
Laisse-moi m'éloigner , rends-moi ma liberté.

G E S L E R.

A toi qui me bravois , dont la témérité. . .
Est-ce là ton attente ? est-ce là ma promesse ?

T E L L.

Quel est ce nouveau trait de ta scélératesse ?
Perfide ! Quels sont donc ces indignes détours ?
Que prétends-tu ?

G E S L E R.

D'un fils tu conserves les jours ,
Je veux bien t'épargner pour prix de ton adresse ,
Tu m'outrageas , tu vis après ta hardiesse ,
Rends grâce à ma clémence.

T E L L.

O sort ! ô vœux trahis !

GESLER.

TRAGÉDIE

65

GESLER.

Mais quelle flèche encor vois-je sous tes traits ?
Traître, tu la cachois, qu'en pressentois-tu ?

TELL.

Ce que j'en aurois fait !

GESLER.

Où, réponds, traître,
Pour qui la gardois-tu ?

TELL.

Pour toi-même, traître,
Si mon fils eût péri je t'en perçois le sein,
Et de son meurtrier poignard la tige,
J'eusse encor d'un tiran délivré ma patrie.

GESLER.

Qu'on le charge de fers, qu'en lise de mes vœux,
Allez, délivrez-moi de cet assassin.
J'ordonnerai bientôt le châtiment au traître,
Il servira d'exemple.

TELL, à part.

Et d'époque pour moi.

E

S C E N E V.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

UN tel excès d'audace en un rang aussi bas !

ULRIC.

Il est de ces mortels dans les plus vils états,
 De ces féditieux aigris par leur bassesse,
 Qui pour se distinguer n'ont que la hardiesse,
 Plus leur sort est obscur, plus leur rang est abject,
 Plus ils osent franchir les bornes du respect;
 Point de milieu pour eux, la crainte ou la licence,
 L'obéissance extrême ou l'extrême insolence:
 Ne prétendant à rien, qu'ont-ils à ménager?
 Pour changer de fortune, ils bravent le danger;
 A leurs yeux insensés la révolte est la gloire.

GESLER.

Ah ! je vais l'en punir, Ulric, & tu peux croire:
 Que dès ce jour.... mais non, ne précipitons rien,
 Ce téméraire ici n'étoit pas sans soutien.

Tu le vois, sa fureur attentoit à ma vie,
 Et jusqu'à s'en vanter, le perfide s'oublie.
 Ce n'est point tout d'un coup qu'avec sécurité
 On s'élève en public contre l'autorité ;
 Qu'à la rebellion la plus déterminée,
 L'ame d'un furieux doit s'être abandonnée ;
 Il faut dans les esprits à tout événement,
 S'être formé de loin un secret ralliement :
 Tout annoncé en ce traître une ame fanatique,
 Une volonté forte & qui se communique,
 Il est un vrai complot ; mais ce dessein hardi,
 Ailleurs que dans ce lieu veut être approfondi.
 Avec joye ils ont vu sa défobéissance,
 Cette témérité flautoit leur impuissance ;
 Ils aimoient un mortel qui sembloit en leur nom
 Venir briser le joug où je tiens ce Canton,
 Et le salut d'un fils qu'il doit à son adresse,
 De leur secret triomphe a redoublé l'ivresse.
 Non, ne laissons point croire aux esprits prévenus,
 Qu'après m'avoir bravé l'on osoit encor plus ;
 Des regards de ce peuple éloignons ma victime ;
 Eloignons ce Melchral qu'un même esprit anime ;
 Je veux dès ce moment pour mieux m'assurer d'eux,

68 *GUILLAUME TELL;*

Qu'à la tour de Kuf-nac ils soient conduits tous deux :
Courez, & qu'à l'instant une barque soit prête.

S C E N E VI.

GESLER, ULRIC, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SI longtems en ces lieux quel dessein vous arrête !
Seigneur, les jours de Tell à ce peuple sont chers ;
On se plaint hautement qu'arrêté dans vos fers ,
Après qu'il s'est soumis à vos loix vengereffes ,
Il ne ressent point l'effet de vos promesses.
Le passage du Lac paroît plus fréquenté ,
Et depuis que du jour s'affoiblit la clarté ,
Au-delà de ce Lac vos surveillans fideles
Ont cru voir s'embusquer plusieurs de ces rebelles.

G E S L E R.

Hé bien ! ils me verront : précipite tes pas ;
Sur le bord opposé fais passer des Soldats ;
Que la garde du fort par eux soit renforcée ,
Qu'autour de mon palais une autre soit placée.

TRAGÉDIE. 69

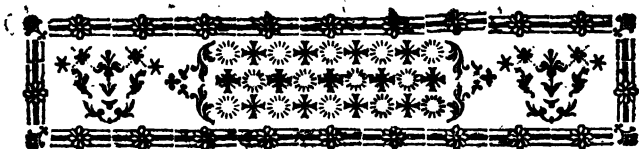
SCÈNE VII.

GESLER, ULRIC.

GESLER, à Utric.

VIENS, entrons dans la barque avec mes prisonniers,
Aux portes de la tour qu'ils meurent les premiers,
Que le reste frémissé, ils apprendront les traîtres,
Si c'est impunément qu'on s'attaque à ses maîtres.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

C L É O F É , F U R S T.

F U R S T.

O U courez-vous ? ô Ciel ! quel transport effréné ?

C L É O F É.

Mon époux dans les fers sur le Lac entraîné !
Tu souffres qu'arrêté dans cet horrible piège ,
Sous les coups du tiran !... Mais de quoi m'étonné-je !
Tu viens de voir mon fils à la mort exposé ,
Tu l'as vu sous la flèche & tu n'as rien osé ,
C'étoit-là le moment de soulever la Suisse ,
Tu l'as perdu : va , fuis , redoute le supplice ;
Crains Gesler , même absent ; tu n'éviteras pas
Les yeux qu'il va partout attacher à tes pas ;

TRAGÉDIE.

71

Fuis, ou sans t'exposer au danger de la fuite,
D'ennemi des tirans, fais-toi leur satellite,
Et cours de ton pays recherchant les soutiens,
Distribuer la mort à tes concitoyens.
Je cours vers eux ; le sang qui coule dans mes veines
Est le sang généreux de ces républicaines,
Qui du haut des remparts de Zurich assiégé,
Forcerent à la fuite Albert découragé.
Je vais de ce pas même, oui, je cours éperdue
Appeller à grands cris dans la foule inconnue
Des défenseurs de Tell plus ardens mille fois
Que tous ces vains amis dont il avoit fait choix.

F U R S T.

Arrêtez, Cléofé, déjà votre imprudence,
Bien excusable, hélas ! en prenant sa défense,
Vient de mettre en péril les jours de votre fils ;
N'allez pas éventer nos desseins par vos cris,
La Suisse vous feroit un trop juste reproche,
Plus que vous ne croyez l'instant heureux approche,
Où de ses oppresseurs ce peuple est délivré.

C L É O F É.

Comment ! que dites-vous ? quel sort inespéré ?

E 4

72 *GUILLAUME TELL,*

F U R S T.

Pour venger la patrie & dissiper vos craintes ,
Nous n'avons attendu ni vos maux ni vos plaintes ,
Et l'infame Gesler par ses derniers excès ,
Précipite aujourd'hui l'effet de nos projets ;
Tandis que sur le Lac infesté par ses crimes ,
Le perfide lui-même entraîne ses victimes ,
C'est sur le même Lac que le brave Werner
A couru vers le fort & devancé Gesler :
Oui , Werner , avec ceux qu'en secret il commande ,
Attend sur l'autre bord que ce monstre y descende ;
Là , fondant tout-à-coup sur ce lâche mortel ,
De ses barbares mains ils vont délivrer Tell ,
Ils vont plonger le fer dans le flanc du perfide.

C L É O F É.

Et vous ne suivez point le transport qui les guide ?
Tranquille dans Altdorff vous n'êtes point jaloux
D'oser sur un tiran porter les premiers coups.

F U R S T.

Regardez cette tour dont le nom despotique
Insulte assidûment tout le peuple helvétique ,
Là mettant à profit l'absence de Gesler ,
Nous devons tous entrer chacun cachant un fer ;

Un de nous vers la nuit doit dans la forteresse
 Nous introduire tous par une heureuse adresse,
 La ruse contre un monstre est permise aujourd'hui,
 Et si nous l'employons le blâme en est à lui,
 Une fois dans le fort notre troupe élancée,
 Une fois de ces murs la garnison chassée ;
 Nos mains de toutes parts aux châteaux des tirans
 Porteront & la hache & les feux dévorans ,
 La fuite contre nous fera leur seul asile ;
 Attendez ces grands coups d'un esprit plus tranquile ,
 L'heure avancée où je dois réjoindre mes amis ,
 Plus de retardement ne peut m'être permis ,
 Je vais par les effets confirmant ma promesse
 Justifier ici l'espoir que je vous laisse ,
 Encor quelques momens , vos reproches sont vains ,
 Tout change , & notre joug est brisé par nos mains.



*S C E N E I I.**C L É O F É, seule.*

ACHEVE Dieu puissant , entraîne dans l'abîme
Un monstre sur lui-même aveuglé par le crime ,
Anéantis nos maux ; mais que leur souvenir
Contre de tels malheurs nous serve à nous munir ;
Conserve la patrie , & s'il faut que la Suisse
Du joug d'un insensé dans l'avenir rougisse ;
Ah , du moins la vertu que fatigua longtems
Cette sorte de gloire accordée aux tirans
Verra par l'oppresseur qui nous tint sous sa chaîne
La vile tyrannie en mépris comme en haine ,
& pour l'honneur des mœurs & de l'humanité ,
Le dernier des mortels dans le plus détesté.
Mais le jour s'obscurcit & cet épais nuage
En tournant vers le lac y dirige l'orage ,
La foudre roule au loin , & les vents entendus
Confondent dans ce bruit leurs sifflemens aigus ,
Tout mon cœur se remplit de mortelles allarmes ;

TRAGÉDIE. 75

Ah ! pour perdre un tîran, grand Dieu ! prends d'autres armes,
Et s'il doit être en proie aux vagues en courroux,
Daigne les applanir pour sauver mon époux....
Hélas ! l'orage augmente & ma priere est vaine,
Je frissonne de crainte & je respire à peine,
Mon époux va périr. Juste Ciel ! confonds-tu
Dans le même destin le crime & la vertu....
Me trompai-je ? les vents déjà loin du rivage
Semblent chasser la foudre & porter le ravage ;
Calme inutile , hélas ! l'époux qui m'est si cher
Echappe à la tempête & non pas à Gesler.
Sans relâche frappée en ce jour trop funeste,
L'orage se dissipe & ma terreur me reste.

SCENE III.

MELCHTAL, CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

EN croirai-je mes yeux ? eh quoi, Melchtal, c'est vous,
Je vous vois seul ; parlez ? reverrai-je un époux ?
Qu'avez-vous fait de Tell ?

76 *GUILLAUME TELL,*

M E L C H T A L.

Il est libre.

C L É O F É.

Qu'entens-je ?

M E L C H T A L.

Au comble de revers notre fortune change.
Le tiran , la tempête , enfin tout ce qui dut
Servir à notre perte a fait notre salut ,
Et l'on ne vit jamais dans un fort si funeste
Un effet plus marqué de la faveur céleste.
Nous traversons le lac & Gessler l'œil sur nous ,
Lui-même exécutant l'arrêt de son courroux ,
Vers la rive opposée & le fort qu'il habite ,
Fier de ses attentats , vogueit avec sa suite ,
A côté du pilote est l'armure de Tell
Dont s'étoit par prudence emparé le cruel.
Mais au milieu du lac nous avançons à peine ,
S'élève une tempête effroyable & soudaine ,
Par les vents en fureur les flots amoncelés
Se croisent sur la barque en assauts redoublés ;
Tout est prêt à périr. Gessler craint pour sa vie ;
Le ciel semble en effet punir sa barbarie :

Mais c'est sur son orgueil qu'avec étonnement
Nous avons vu tomber le premier châtement.
Admirez avec moi le ciel dont la puissance
Abaisse des humains & confond l'insolence.
Tandis que tout s'alarme , & Gesler & les siens ,
Que l'orage s'accroît , que l'art est sans moyens ,
On avertit Gesler , que , conducteur habile ,
Tell seul peut commander à la vague indocile :
A cet avis propice , autant qu'inattendu ,
Un cri partout s'élève , & l'espoir est rendu.
Gesler est combattu , Gesler frémit de rage ,
Mais le péril pressant , mais l'aspect du naufrage ,
De tous les passagers les cris impérieux ,
Son pouvoir éclipsé devant celui des Cieux ,
Tout le force à céder. Gesler contraint sa haine ;
De Tell avec dépit il détache la chaîne ;
Tell passe au gouvernail en ces extrémités
Exigeant que Melchtal soit libre à ses côtés.
Quel spectacle ! un tiran que la vengeance anime
Forcé d'avoir recours à sa propre victime ;
Voyant le sort des siens , son destin tout entier
A la seule merci de son fier prisonnier ;
Tell du milieu du lac arrache avec adresse

78 *GUILLAUME TELL,*

La barque que les vents se disputoient sans cesse,
 La tourne vers un bord moins battu par les flots,
 Où d'un roc applati le sommet fort des eaux,
 L'espérance renaît, il s'efforce, il approche,
 Prend son carquois, s'élance avec moi sur la roche,
 D'où, renversant du pied la barque & nos tirans,
 Nous les avons plongés dans les flots écumans.

C L É O F É.

Ce n'est donc point en vain, juste Ciel! qu'on t'implore;
 Mais que fait mon époux; quel soin l'arrête encore.

M E L C H T A L.

Il m'envoyoit vers vous en cet événement
 Pour vous instruire ici de ce grand changement,
 Hors d'un pareil danger sa première pensée,
 Est d'ôter la terreur qu'il vous avoit laissée,
 Au bord de ces rochers il est encor resté
 Pour s'affurer du fort d'un tiran détesté;
 Cependant on accourt de loin sur son passage,
 Les uns de ces rochers, les autres du rivage,
 Ils cherchent un mortel qui peut tout surmonter,
 Que le péril approche & semble respecter,
 De révoler vers lui j'ai donné ma parole,
 Souffrez que de ce pas.

TRAGÉDIE.

79

CLÉOFÉ.

Je vous fuis & j'y vole ;
Gefler, dans les rochers!

SCENE IV.

GESLER, MELCHTAL, CLÉOFÉ.

GESLER, *gravissant le long des rochers.*

LES perfides!

MELCHTAL.

O Ciel!

Notre victime!

CLÉOFÉ.

O Dieu!

MELCHTAL.

J'y cours.

CLÉOFÉ.

Malheureux Tell!

GESLER.

Cherchons Tell, que le traître aux supplices en proie.

SCENE V.

TELL, MELCHTAL, GESLER, CLÉOFÉ.

TELL, *paraissant sur les rochers opposés & tirant une
flèche sur Gesler.*

RECONNOIS Tell, barbare, à la mort qu'il t'envoie.

G E S L E R, *tombant.*

Sort cruel !

C L É O F É.

Cher époux !

TELL, *sur le haut des rochers à pleine voix.*

Liberté ! liberté !

Regardez peuple, amis, le coup que j'ai porté ;

Sur ce rocher sanglant ma victime étendue ;

Voyez la tyrannie avec elle abattue ;

Voyez de ce Château son infâme arsenal

Sortir par tourbillons la flâme pour signal,

Qui parcourant les airs sous cet heureux auspice ;

Du souffle d'un tiran semble épurer la Suisse.

MELCHTAL,

T R A G É D I E. 31

MELCHTAL, pendant que Tell descend des rochers.

Cher & généreux Tell, ah ! tu préviens mes coups ;
Souffre que mon courage ose en être jaloux
J'aurois voulu qu'un traître à son heure dernière
Sentît qu'il expireroit sous le vengeur d'un pere.

T E L L.

Albert va nous pourfuivre & venger son trépas ;
Mais nés Républicains, nous sommes tous Soldats ;
Aisément la valeur sur le nombre l'emporte ,
Contre ses ennemis la Suisse est assez forte ;
Vous voyez tous ces lacs dont ces lieux sont coupés ;
Ces chaînes de rochers & ces monts escarpés ,
Boulevards des Cantons , abris de nos campagnes ,
Albert ne peut percer jusques dans nos montagnes
Que par les défilés qui serrent nos vallons ;
Avant leur arrivée , ~~emparons-nous~~ des monts ;
De nos mains ébranlons des roches toutes prêtes ,
Qui dès qu'ils paroîtront rouleront sur leurs têtes ;
Le trouble & le désordre une fois dans leurs rangs ;
Tombons, fondons sur eux ainsi que des torrens ;
Que la flèche & l'épée étendant le ravage ,
Des bataillons rompus fasse un vaste carnage ,

F

82 **GUILLAUME TELL,**

Qu'il ne leur reste enfin pour arrêter nos coups
Que leurs débris sanglans semés entre eux & nous!

M E L C H T A L.

Brave Tell, ton discours comme des traits de flâme ;
Te le vois dans leurs yeux, vient d'embrâser leurs ames.
La victoire ou la mort. . .

T E L L.

C'est un vœu trop commun ;
Ce sont deux sentimens ; peuples n'en ayons qu'un ,
Braver le fort n'est rien , il faut qu'on le décide ;
La fortune seconde une audace intrépide ,
Qui veut vaincre ou périr est vaincu trop souvent ;
Jurons d'être vainqueurs , nous tiendrons le serment ;

F I N.

Saint-Foix, Germain François Poullain de

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE;

Par M. DE SAINFOIX:

*Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise, le Jeudi 23 Juillet 1744.*

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE
NEW YORK 10017

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 FIFTH AVENUE
NEW YORK 10017

PRÉFACE.

EN lisant les Odes d'Anacréon , la III^e (1) & la XXX^e (2) me firent naître l'idée de cette petite Comédie : il me parut que le tableau en seroit riant : j'es-

ODE III.

(1) Il y a quelque tems que , la nuit , l'Amour heurta à ma porte : qui est là , m'écriai-je , & qui vient interrompre mon sommeil ? Ouvre , me dit-il , n'apprehende point , tu verras un petit enfant qui est tout mouillé , & qui s'est perdu dans l'obscurité. Cela me fit pitié : j'ouvre , & je vis en effet un petit enfant qui avoit un arc , des ailes , & un carquois , je le fais asseoir auprès du feu : je lui chauffe ses petites mains entre les miennes , & je lui essuie ses cheveux : il ne fut pas plutôt réchauffé , que se levant : allons , voyons , dit-il , si la pluie n'auroit point un peu gâté la corde de cet arc : il le tend en même tems , & me blesse au milieu du cœur : après cela : il se mit à sauter en riant de toute sa force , & me dit mon Hôte , réjouis-toi avec moi , mon arc n'a point de mal ; mais ton cœur en tient.

ODE XXX.

(2) L'autre jour les Muses ayant lié l'Amour avec des fleurs , le donnerent en garde à la Beauté : à présent la belle Vénus le cherche , avec une rançon , pour le délivrer : quoiqu'on lui ôte ses chaînes , il ne s'en ira point , & préférera sa servitude à sa liberté.

pérai beaucoup du jeu , des graces & de la figure des Actrices , & j'ai vu par le succès que je ne m'étois pas trompé : il est vrai qu'un Abbé dont j'ignore le nom , répéta plusieurs fois & avec chaleur , après la première représentation , qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuser à une Piece dont il étoit impossible *d'extraire la moindre moralité* : ce furent ces termes : j'aurois pu lui répondre qu'il n'y en a point au Théâtre où il y ait plus de morale que dans celle-ci : « Que l'A-
» mour , loin d'y être présenté d'une fa-
» çon qui puisse flatter le cœur d'une
» jeune personne , y est toujours peint
» comme un petit fourbe , un petit libertin
» qui ne s'occupe qu'à tendre des pièges
» à l'innocence : que sur-tout dans la qua-
» trième Scene on voit ses ruses , ses dé-
» guisemens ordinaires , & comme il cher-
» che souvent à s'introduire à la faveur
» de la pitié qu'il tâche d'inspirer : &
» qu'enfin , lorsque les Nymphes le lient ,
» qu'elles obtiennent l'immortalité , c'est

P R É F A C E.

5

» enseigner assez clairement qu'il faut
» enchaîner les passions , & les retenir
» dans les bornes de la sagesse , & que
» toujours la vertu est récompensée : »
voilà , dis-je , ce que j'aurois pu répondre ; mais comme toute cette belle morale ne s'est trouvée que par hazard dans cette petite Comédie , & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan , je ne crus pas devoir m'en faire honneur : je gardai le silence , & je n'objectai pas même à M. l'Abbé que sa délicatesse devoit être encore plus blessée à l'Opéra où il assistoit cependant trois fois la semaine très-régulièrement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractère , quelques bonnes Pièces d'intrigue : pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troisième genre de Comédie , dont les sujets moins étendus , plus unis & toujours dans le gracieux , ne présenteroient uniquement que la simple nature & le sentiment : n'a-t-on pas toujours dit que la Poésie & la Peinture étoient sœurs ,

& dans la Peinture n'y a-t-il pas le Paysage ? Je suis persuadé que ce nouveau genre de Comédie plairait beaucoup par la naïveté de ses tableaux , s'ils étoient travaillés avec cet art , cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner ; mais outre que je ne m'occupe que pour m'amuser , je ne suis pas assez dépourvu de raison pour me croire un vrai talent , & il en faut peut-être un plus marqué que l'on ne pense pour ces sortes de petits ouvrages , dont les couleurs doivent être si bien ménagées , qu'une teinte trop vive ou trop foible , peut en rendre tout le coloris désagréable : il faut être doué d'une imagination tendre , qui n'admette , pour ainsi dire , que les objets que le cœur lui présente , & il doit régner dans le tout un air si aisé , (1) une expression si naturelle , qu'il

(1) Un Auteur qui écrit aussi parfaitement en prose qu'en vers , Monsieur de Voltaire a dit qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans la prose où l'esprit seul soutient l'Auteur , que dans la versification , qui par la rime , la cadence & la mesure , prête des ornemens à des idées simples , que le style ordinaire n'embelliroit pas.

semble au spectateur qu'on a écrit sans peine ce qu'on a pensé sans application.

Je ne dois le succès des petites Comédies que j'ai faites qu'au jeu & aux agrémens des Actrices qui les ont jouées : je sçais que, si je voulois me flatter, je dirois qu'il faut qu'un tableau soit mis dans son jour ; mais je sçais aussi que des airs & des paroles assez médiocres m'ont fait plaisir lorsque Mademoiselle le Maure les chantoit.





A C T E U R S .

L'AMOUR.

MERCURE.

EUPHROSINE.

CYANE.

AGLAÉ.

VENUS.

JEUX & RIS.



LES GRACES, COMEDIE.



SCENE PREMIERE.
MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'AMOUR ?

L'AMOUR.

Mercure ?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche ?

MERCURE.

Mais si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te
dire, il est inutile que je parle.

10 L E S G R A C E S ,
 L' A M O U R .

Mais si je ne veux rien faire de tout ce que tu me
diras, il est inutile que j'écoute.

M E R C U R E .
Que tu es extraordinaire !

L' A M O U R .
Que tu es importun !

M E R C U R E .
Jupiter t'a banni du Ciel.

L' A M O U R .
Heureusement.

M E R C U R E .
Il t'a privé des honneurs & des avantages de la
divinité....

L' A M O U R .
Je m'en passe.

M E R C U R E .
Te voilà réduit à la condition humaine.

L' A M O U R .
Elle a ses agrémens.

M E R C U R E .
Obligé de vivre avec les hommes.

L' A M O U R .
Je ne vis qu'avec les femmes.

M E R C U R E .
Quoi ! veux-tu toujours ?....

COMÉDIE.

11

L'AMOUR.

Tu vois bien cet Enclos ? J'espère y commencer aujourd'hui retraite d'un ou de deux mois , avec vingt filles fort jolies , qui y sont renfermées. Crois-tu que je m'y ennuye ?

MERCURE.

Non. Mais crois-tu que Diane , à qui ces jeunes Personnes sont consacrées , trouvera bon....

L'AMOUR.

Que m'importe ?

MERCURE.

Songe donc....

L'AMOUR.

Oh ! Songe toi-même que les remontrances m'ont toujours déplu.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis , il faut s'intéresser à mes plaisirs , & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin !

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet Arbre, lorsqu'éveillé par quelque bruit , j'aperçus trois jeunes

12 LES GRACES,

Filles , qui , regardant de tems en tems de mon côté , sous prétexte de cueillir des fleurs , s'approchoient peu à-peu ; *ne remuons pas ; ne les effarouchons point*, dis-je, en moi-même ; laissons-les venir : & en effet , feignant toujours de dormir , n'ouvrant qu'à moitié les yeux , je les vis bien-tôt , ne marchant plus qu'à pas timides & suspendus , retenant , pour ainsi dire , leur haleine , tourner autour de moi , & me considérer avec beaucoup de curiosité. La curiosité , à mesure qu'on s'y livre , augmente ordinairement ; & sur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment elles devenoient plus hardies : déjà l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux ; l'autre me couvroit de fleurs ; la troisième , mettant la main sur mon cœur , sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter.....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit ?

L'AMOUR.

Beaucoup : lorsqu'un mouvement & un soupir , dont je ne fus pas le maître , les firent fuir , ou plutôt s'envoler dans cet Enclos : en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une ?

COMÉDIE.

13

L'AMOUR.

Non : & j'eus beau parler , presser , prier ; elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la divinité , cette maudite porte ne t'auroit point arrêté ; & jusques dans leur appartement , tu aurois pu.....

L'AMOUR.

Hé fi , fi donc ! La facilité à devenir heureux empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs , le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité , à l'ambition , qu'à son rang , qu'une Maitresse sacrifie ; au lieu qu'un simple Mortel (& en amour , je veux toujours le paroître) goûte le plaisir délicat & sensible d'être sûr qu'il est le véritable objet du cœur , & qu'en lui , ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le Nectar , voilà l'Ambroisie , que l'amour-propre compose pour les hommes , & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc ? Cela va jusqu'à raisonner ! Mais ,

14 LES GRACES,

dis-moi , crois-tu qu'il n'y ait pas un plaisir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour soi-même ?

L' A M O U R.

Et quel ?

M E R C U R E.

Le plaisir , lorsqu'on peut tout , de faire tout pour la personne aimée ; de la combler de gloire , d'honneurs , & de lui créer , pour ainsi dire , un nouvel être , en la rendant immortelle. Or il ne dépend que de toi de goûter ce plaisir-là. Jupiter m'envoie te dire que parmi ces jeunes Beautés , qui te rendent le séjour de la terre si agréable , tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus ; il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L' A M O U R.

Je lui suis fort obligé : & non-seulement une , je lui nommerai dix Mortelles tres-jolies , vives , gaies , amusantes , qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe , & renouvelleront un peu cette vieille Cour , qui , soit dit entre nous , devient chaque jour d'une tristesse ! ... Nos Déeses sont d'un ennui ! ...

M E R C U R E.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes Maîtresses que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier ,

COMÉDIE.

15

dans l'Olympe assemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le seul moyen d'assujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L' A M O U R.

Me marier !

M E R C U R E.

Comme tu te récries !

L' A M O U R.

Quoi ! C'est pour me faire une aussi sottise, une aussi plate, une aussi ridicule proposition que Jupiter t'envoie sur la Terre ?

M E R C U R E.

Quoi ! C'est dans des termes aussi doux, aussi polis, aussi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter ? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L' A M O U R.

Je t'assure qu'il ne le fera pas.

M E R C U R E.

Tu l'irriteras à un point qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L' A M O U R.

Ah ! quel parti plus fâcheux que celui de me marier ?

16 L E S G R A C E S ,
M E R C U R E .

Crois-moi....

L' A M O U R .

Oh ! crois-moi toi-même ; c'est bien assez que tu te sois chargé d'une proposition aussi impertinente , sans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conseils.

M E R C U R E .

Cela suffit ; je me tais. Que m'importe après tout ? Ce sont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma Commission. Adieu l'Amour.

L' A M O U R .

Adieu.

M E R C U R E , *à part , en s'en allant.*

Déguifons-nous , pour épier toutes les démarches , & tâcher de le troubler dans ses plaisirs.



SCENE

S C E N E I I.

L'AMOUR, *seul.*

ME marier ! Ah ! chassons cette extravagante idée ; & ne nous occupons que des heureux momens que je vais passer , si je puis m'introduire dans cet Enclos. On m'a assuré qu'elles étoient vingt , la plupart jolies. Quel plaisir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent Troupeau , fêté , chéri , l'objet de tous ses soins , de toutes ses pensées , de tous ses desirs ? Car il ne s'agit que de la première ; si je puis en avoir une , je les aurai toutes. Mais quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vûes hier , elles sont charmantes ! . . . J'entends du bruit derrière cette porte ? Ce sont elles , sans doute ? Les réflexions de la nuit me les ramènent. Elles ne sortent que pour me chercher ; cependant usons de précaution : cela est encore si jeune , si timide , si farouche que ce n'est qu'en les forçant , pour ainsi dire , à vouloir ce qu'elles desirent , qu'on peut espérer d'en tirer parti : je ne fais quelle honte les empêcheroit d'avancer , si je paroissais d'abord : cachons-nous donc , & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impossibilité de m'échapper.



SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(Elles ouvrent la porte , y restent un moment , & ensuite avancent , en regardant de tous côtés.)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder , je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ , avec vivacité.

Cela ne m'étonne point. Ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter ?

EUPHROSINE.

Il est vrai : mais

(Cyane recourne au fond du Théâtre , où elle reste à regarder de côté & d'autre.)

AGLAÉ.

Mais voilà comme nous sommes toutes , nous autres jeunes filles ! Nous ne sçavons jamais ce que

COMÉDIE.

19

nous voulons. Si nous l'avions rencontré ici , nous aurions peut être encore fui , comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAË.

Pourquoi sommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver ?

EUPHROSINE.

Tiens , je voudrais le fuir ; mais je voudrais qu'il m'e cherchât.

AGLAË.

Tiens , je pense à-peu-près de même ; mais je sens en même tems que cela se contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Hé ! quel parti ? l'on nous dit tous les jours que les hommes sont si méchans !...

AGLAË.

Ecoute , celui-ci est si jeune !...

EUPHROSINE.

Jeune , tant que tu voudras ; il a dans la physionomie je ne sçais quoi de si vif , de si mutin , de si hardi... je crois que , si l'on se trouvoit seule avec lui , l'on seroit exposée.

AGLAË.

A quoi ?

B ij

20 L E S G R A C E S ,
E U P H R O S I N E .

Oh ! tu me le demandes , comme si je m'étois
trouvée dans le cas de le savoir.

A G L A É .

Non : mais qu'imagines-tu ?

E U P H R O S I N E .

J' imagine que les hommes veulent tout ce qu'il
faut que nous ne voulions pas , nous autres filles.

A G L A É .

Hé bien ! nous n'avons qu'à ne point vouloir.

E U P H R O S I N E .

Cela ne nous est peut-être pas bien aisé. Leurs
discours sont si tendres , si passionnés ! .. on est sans
doute emûe malgré soi. Les yeux attachés sur les
nôtres , ils s'en aperçoivent ; ils deviennent plus
pressans ; ils prennent une main , on la retire ; ils
se jettent sur l'autre tout cela , ... tiens , ...
Aglacé.... en vérité , ... oui.... je pense qu'on est
bien-embarrassée. Tu souris ? Est ce que tu ne le
crois pas ?

A G L A É , *d'un ton railleur.*

Oh ! je le crois : mais j'admire en même tems
comment , sans t'y être jamais trouvée , tu peux
si bien peindre les choses.

E U P H R O S I N E .

Que tu fais la fine mal à-propos ! Comme s'il

COMÉDIE.

21

n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes. Tu veux toujours railler; je ne te dirai jamais rien.

A G L A É.

Tu y perdrais trop; & moi aussi; car tu sens bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le sommes, à-peu-près de même âge, & qu'on a renfermées presque en naissant dans cet Enclos, ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juste, & que nous nous faisons bien des chimères; mais du moins ces chimères-là plaisent, & créent; on rit, on s'amuse; le tems coule...

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine, je viens de l'apercevoir qui se glisse doucement entre les Arbres.

A G L A É.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Est-il bien loin?

CYANE.

Non.

22 L E S G R A C E S ,
E U P H R O S I N E .

Rentrons , croyez-moi ; rentrons.

C Y A N E .

Comment rentrer ? Il n'est qu'à deux pas , te dis-je ; & justement sur le passage , entre la porte & nous. D'ailleurs , puisque je suis sortie , je suis bien aise de me promener.

A G L A É.

Oh ! & moi aussi ; il fait si beau !

E U P H R O S I N E .

Mais....

C Y A N E .

Mais.... Tiens , le voilà.





SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ,
CYANE.

L' A-M O U R.

DE GRACE, belles Nymphes, ne me fuyez point,
permettez que je vous parle un instant.

E U P H R O S I N E.

Laissez-nous , laissez-nous ; nous sommes à
Diane.

L' A M O U R.

Au nom de cette Déesse, au nom de tous les
Dieux , daignez m'écouter.

E U P H R O S I N E.

Que pouvez-vous avoir à nous dire ?

L' A M O U R.

Quand vous sçaurez ma triste situation, vous vous
reprocherez de ne m'avoir pas secouru dès hier.

E U P H R O S I N E.

Quelle situation ? Quel secours ? Qui êtes-vous
donc ?

L' A M O U R.

Un jeune homme malheureux, éloigné de sa

B. iv

24 LES GRACES,

Patrie. Je me suis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton sévère.*

Et pourquoi vous êtes vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

L'AMOUR.

Les Cruels ! Ah ! plus je vous regarde , & plus mon cœur se révolte contre eux. Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme , avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes ! Mais , belles Nymphes , à la maniere dont vous me fuyez , je soupçonnerois qu'on vous a aussi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir semer l'antipathie entre deux Sexes qui ne sont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre !

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; nous faisons consister notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! si vous aviez vu ce que j'ai vu ! . . . Il y a deux jours qu'ayant trouvé par hazard une petite Porte du Jardin ouverte , je sortis pour la première fois de ma vie de notre Enclos ; je me promenois sans dessein , lorsque j'entendis parler derrière un buisson ; je m'approchai. Que devins-je ? Quels

termes , quelles expressions frapperent mon oreille , ou plutôt mon cœur ! Je crus d'abord à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un Berger & une Bergere ; mais plus heureux mille fois dans cet instant que les Dieux mêmes. Leurs soupirs , leurs transports , chaque mot qu'ils prononçoient , tout portoit dans mes sens un trouble que je n'avois jamais ressenti. Jamais je n'avois vu de femmes , mon ame treffaillait ; elle étoit toute entiere dans mes regards ; & s'enflâmant au feu que respiroient ces tendres Amans , jouissant presque autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaisirs , elle en dévorait , pour ainsi dire , les instans. Mais bien-tôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma Prison , vint m'enlever à mon ravissement : Belles Nymphes , mon cœur venoit d'être éclairé. Pouvois-je regarder , sans frémir , ces murs où l'on m'avoit si long-tems arraché à la vie. Non : je jurai de n'y jamais rentrer ; & m'en éloignant avec précipitation , je marchai le reste du jour & une partie de la nuit , jusqu'à ce qu'enfin , accablé de fatigues , je me couchai au pied de cet Arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure ; n'aurez-vous point pitié de moi ?

E U P H R O S I N E.

Mais quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

26 L E S G R A C E S ,

L' A M O U R.

Depuis trois jours , je ne vis que de fruits sauvages. Voilà deux nuits que je passe , couché au pied d'un arbre. Les nuits sont si froides ! J'ai beaucoup souffert.

E U P H R O S I N E.

Je le crois bien. Mais autour de cette forêt , il y a plusieurs maisons de Bergers , où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L' A M O U R.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure ; ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous , & surtout à présent que je vous ai vues , que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

E U P H R O S I N E.

Comment voulez-vous donc faire ?

L' A M O U R.

Hélas ! Si l'une de vous , égarée comme je le suis , se fût trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été si long-tems renfermé , avec quel empressement , quel plaisir , en la cachant à tous les yeux , je lui aurois donné un asyle ! Quel soin j'en aurois pris ! Refuserez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

COMÉDIE. 27

EUPHROSINE.

Comment ! vous voulez nous proposer de vous avoir avec nous , là . . . en cachette , dans notre enclos ?

L'AMOUR , *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez , allez , vous n'y pensez pas.

L'AMOUR.

Quoi ! vous aimeriez mieux me laisser périr....

EUPHROSINE.

Quoi ! avez-vous pu espérer un instant.... (*A ses Compagnes.*) Rentrons , rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux ! quel est mon sort ! O Dieux ! Se peut-il qu'avec tant de charmes on ait des cœurs aussi barbares ? Allez , cruelles , allez parmi vos Compagnes vous applaudir de toute votre dureté , tandis que moi , pauvre petit malheureux , manquant de tout , accablé de fatigue , & encore plus de la vive douleur que me cause un traitement si inhumain , je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triste vie. On vous apprendra bien-tôt qu'on m'a trouvé mort de froid dans quelque antre. A mon âge , quelle affreuse destinée !

28 L E S G R A C E S ,

CYANE , *d'un ton attendri.*

Euphrosine , il me perce le cœur.

AGLAE , *à Euphrosine , du même ton.*

S'il alloit réellement mourir !

L'AMOUR , *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE , *d'un ton attendri.*

Arrêtez. En vérité , ce que vous nous demandez est-il raisonnable ?

L' A M O U R ,

En vérité , est-il possible que vous soyez sans pitié ? ...

E U P H R O S I N E .

Nous n'en avons peut-être que trop. Penfiez donc à quoi nous nous exposerions , si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous ?

L' A M O U R , *vivement.*

Eh ! qui pourra le fçavoir ? Il ne vous fera pas difficile de ménager quelque petit endroit , où j'irai me mettre lorsqu'il vous viendra des visites. Le reste du tems , toujours ensemble , belles Nymphes , quel plaisir ! Quel ravissement ! Je ferai d'une joie , d'une gaieté ! Nous rirons , nous chanterons , nous jouerons à mille petits jeux. Vous verrez que les jours , qui , entre filles , vous

COMÉDIE.

29

ont paru sans doute jusqu'à présent assez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure est favorable ; presque toutes vos Compagnes sont à la Chasse : entrez d'abord ; passez les premières pour examiner si personne ne m'en peut voir. Je resterai à la porte, & au signe que vous me ferez.....

MERCURE, *derrière le Théâtre, contrefaisant la voix d'une femme.*

Euphrosine ? Cyane ? Aglaé ?

EUPHROSINE.

O Ciel ! on nous appelle. C'est quelqu'une de nos Compagnes qui nous cherche ! Fuyez, fuyez vite. Tâchez de vous cacher dans l'épaisseur du bois. Si on vous avoit entendu, nous serions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah ! la maudite Bégueule, qui vient si mal-à-propos ! Ce n'est, après tout, qu'un petit retardement : & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons regarder comme à nous.

(*Il sort, en les regardant avec un sourire malin, & d'un air avantageux. Euphrosine, qui a surpris le regard de l'Amour, le conduit des yeux, & reste ensuite rêveuse au bord du Théâtre. Aglaé & Cyane s'en vont, & rencontrent Mercure qui les ramène.*)



S C E N E V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur*,
EUPHROSINE, CYANE, AGLAË.

MERCURE, *à part*.

LE voilà parti, avançons.... Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos Compagnes. Ah ! que je viens à propos au secours de votre innocence ! Il en étoit tems.

A G L A Ë.

Il en étoit tems ? Que voulez-vous dire ? C'est un jeune homme qui nous racontoit son aventure ; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

M E R C U R E.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Épervier, vous ne battiez déjà plus que d'une aîle. Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges le petit scélérat tâchoit de s'introduire !

C Y A N E.

Des mensonges. Est-ce qu'il ne s'est pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

COMÉDIE.

31

MERCURE.

Lui ? c'est un petit Libertin , qui , sans cesse court le monde , n'ayant d'autre loi que ses desirs , que son caprice pour guide , & le plaisir pour objet ; toujours plus vif que délicat ; toujours moins sensible au don qu'avide du triomphe d'un cœur ; d'autant plus dangereux , que d'abord rien ne paroît plus doux , plus soumis , plus modeste , plus ingénu : mais à peine on l'accueille , on le caresse , on commence à lui sourire , qu'il devient hardi , téméraire , entreprenant : tandis que l'espoir l'anime , tandis qu'on lui résiste , tendre , empressé , plein d'ardeur ; est-il heureux : c'est un Tyran , & bien-tôt un ingrat , un perfide.

AGLAÉ.

Comme vous le peignez !

MERCURE.

Tel qu'il est , & tel que vous l'éprouverez , si vous négligez mes avis.

AGLAÉ.

Euphrosine , tu rêves , & ne dis mot ? Crois-tu . . .

EUPHROSINE , sortant avec vivacité de sa rêverie.

Je crois que sur ce petit fourbe , on n'en sçau-

32 L E S G R A C E S ,

roit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'a-
voit attendrie; & je sens que, malgré vos conseils,
j'aurois eu de la peine à le soupçonner, s'il ne
s'étoit pas trahi lui-même.

A G L A É.

Comment!

C Y A N É.

Qu'as-tu donc remarqué?

E U P H R O S I N E.

En nous quittant, il a jetté sur nous un regard
qui dans l'instant m'a dévoilé son âme toute en-
tière. C'étoit un certain sourire malin, cruel,
moqueur; comme voulant dire: » cela va bien;
» je suis content; voilà trois petites personnes
» qui ne peuvent m'échapper ». Oh! il n'en est
pas encore où il croit; & quand il reviendra....

M E R C U R E.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

E U P H R O S I N E.

Il a voulu nous attraper; je veux lui jouer un
tour....

M E R C U R E.

Prenez-y garde; il est bien fin, bien rusé. Le
mieux, vous dis-je, est de le fuir.

E U P H R O S I N E.

Ne craignez rien. J'imagine.... Oui.... Aglaé,
donne-

COMÉDIE.

33

donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAË, *donnant sa guirlande.*

Que veux-tu faire ?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein ?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derrière la porte ; (*A Mercure.*) Et vous, derrière ce buisson.

AGLAË,

Mais encore, explique-nous....

EUPHROSINE.

Oh ! rentrez donc vite. Il ne tardera pas à revenir, il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'exige ; ou plutôt allons chercher Vénus ; c'est la seule qui puisse encore avoir quelque empire sur lui, et lui faire abandonner ces lieux.

AGLAË, *à Euphrosine, du fond du Théâtre ; en s'en allant.*

Euphrosine, il vient, je l'aperçois.





SCENE VI.

EUPHROSINE, *seule.*

ALLONS au-devant de lui.... Si jeune encore, peut-on être déjà aussi fourbe ? A son air , son langage , à ce son de voix qui va au cœur , dirait-on que le petit Traître n'a le desir de plaire que pour avoir le plaisir de séduire ?



SCENE VII.

L'AMOUR, EUPHROSINE.

L'AMOUR.

AH ! charmante Euphrosine , j'ai le bonheur de vous rencontrer seule ! Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Ecoutez , je ne puis m'arrêter qu'un instant ; il faut que je rentre. Je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation ; mais qu'il n'est pas possible que

COMÉDIE. 35

nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L' A M O U R.

O Ciel ! Et c'est vous , c'est Euphrosine , la seule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué , qui prononce l'Arrêt de ma mort !

E U P H R O S I N E.

* Votre mort ? N'y a-t-il donc que nous qui puissions vous donner un asyle ? Si vous ne nous aviez pas vues , n'auriez-vous pas cherché ailleurs , autour de cette forêt ? ...

L' A M O U R.

Mais , cruelle , je vous ai vue , & il m'est à présent impossible de vivre sans vous. J'expire à vos pieds , si vous m'abandonnez.

E U P H R O S I N E.

Écoutez donc la raison.

L' A M O U R.

Écoutez donc la pitié.

E U P H R O S I N E.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux personnes , sans exiger des choses ! ...

L' A M O U R.

Peut-on , quand quelqu'un nous est cher , se plaire à le voir souffrir ?

C ij

36 LES GRACES,

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a de certaines démarches....

L'AMOUR.

• Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le sacrifice à l'Amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes pressant ! Vous me jetez dans un trouble..... Ah ! je n'aurois pas dû vous attendre.

L'AMOUR, *se jettant à genoux.*

Belle Nymphé !....

EUPHROSINE.

Comment ! comment ! à mes genoux ! Vous n'y pensez pas. S'il venoit quelqu'un !....

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Hé bien ! quand il ne viendrait personne, il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux. Levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baissant la main.*

Je vous adore.... Ah ! laissez-moi baiser mille, mille fois cette main charmante....

EUPHROSINE.

Finissez.... Finissez donc.... Quelle folie !.... J'appellerai.... j'appellerai.... Sçavez-vous bien,

que ces vivacités-là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous ?

L' A M O U R.

Ah ! belle Euphrosine ! ne doutez pas un instant que mon respect n'égale toujours mon amour.

E U P H R O S I N E.

Je ne m'y fierois pas. Tenez, nous ne vous recevrons qu'à une condition.

L' A M O U R.

Et quelle ?

E U P H R O S I N E.

Il faudroit.... Mais non, non ;... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L' A M O U R, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

E U P H R O S I N E.

Hé bien ! je voudrois que vous fussiez absolument notre captif : je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes. Vous voyez bien ces guirlandes ; je vous lierois les bras, les mains,....

L' A M O U R.

Quelle idée !

E U P H R O S I N E, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas ? Adieu.

L' A M O U R.

Arrêtez donc. Quoi ! vous voulez qu'au lieu de vous trois je fois lié ?



SCENE VIII.

L'AMOUR, *seul, assis au pied
de l'Arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune ! que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique ? Quoi ! n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles se divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir sans me délier, après s'être bien amufées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois ! la jolie aventure ! quelle honte ! quel ridicule ! oh ! je me suis livré comme un sot, comme un fat, comme un étourdi. Comment faire ? Je ne puis remuer. J'enrage,

SCÈNE VIII.

AMOUR, *seul, assis au pied*

de l'Arbre.

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement

ainsi que je vais en bonne fortune ! que veut-elle

dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton

ironique ? Quoi ! n'auroient-elles point donné

dans l'histoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles

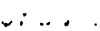
se divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ?

Après m'avoir gardé avec elles tout le soir sans me délier,

après s'être bien amufées de ma figure, si demain matin

elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries

que je mériterois ! la jolie aventure ! quelle honte !





SCÈNE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAË,
CYANE.

(*Elles s'assoyent toutes les trois au pied
de l'Arbre, autour de l'Amour.*)

AGLAË.

AH! vous voilà donc pris?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris? Est-ce que vous avez
dessein de me faire du mal?

AGLAË.

Non, en vérité. Nous venons vous chercher
pour vous emmener avec nous; & nous aurons
bien soin de vous. Mais il me semble qu'une
aventure avec trois jeunes filles, assez jolies, qui
n'attendent que la nuit pour vous introduire
mystérieusement chez elles, devroit vous inspirer
un certain air gai, triomphant, que je ne vous
vois pas?

CYANE.

La facilité avec laquelle nous cédon's à ce que

42 LES GRACES,

vous desirez , vous rendroit-elle déjà moins vif ,
moins empressé ?

L' A M O U R.

Oh ! il ne dépend que de vous de me voir
tout aussi vif , tout aussi empressé qu'on peut
l'être. Mais voilà une plaisante façon de céder
aux desirs des Gens que de les tenir liés !

A G L A É.

Qu'est-ce que cela fait ?

L' A M O U R.

Comment ! ce que cela fait ? cela fait tout.

E U P H R O S I N E.

Songez donc que , si vous ne l'étiez pas , nous
serions timides , contraintes , embarrassées avec
vous ; au lieu que vous possédant comme vous
voilà , nous vous ferons mille petites amitiés....

L' A M O U R.

Toutes ces petite amitiés-là seroient en pure
perte pour moi : je ne veux point qu'on m'en
fasse que je n'y puisse répondre. Et je vous prie
de commencer par ne me point tant approcher.

E U P H R O S I N E , *le caressant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons
d'un enfant gâté !

C Y A N E , *le caressant aussi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté ? Il est si joli !

COMÉDIE. 43

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il est vrai que sa figure est charmante ! Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh ! toujours ; mais aussi toujours ~~caressé~~. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaisir à me baiser la main ; tenez , baissez-la encore. ...

L'AMOUR, *en colère.*

Finissons , finissons , vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais qu'est-ce que c'est donc que ce petit Garçon-là ? Voyez , je vous prie , comme il est mutin ! Allons , qu'on baise tout-à-l'heure ma main , puisque je l'ordonne. Aglaé , donne-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi , Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(*Elles lui font baiser leurs mains.*)

L'AMOUR.

O Ciel !

44 LES GRACES,

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur !
On lui montre l'inclination qu'on a pour lui,
& il se fâche !

L'AMOUR.

Mais tandis qu'auprès de vous je n'aurai que
les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez,
ne peut que me faire enrager. Il y a de la bar-
barie à me faire des caresses ; ces agaceries-là...
Pardi ! si vous ne voulez pas me délier entière-
ment, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop : écoutez ; si je me mets de moi-
même en liberté, je vous attraperai à mon tour ;
vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai,
j'appellerai ; vous me paierez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit Garçon bien
redoutable ?

COMÉDIE.

45

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah ! pardi , nous allons voir.

(*Cyane & Aglaé se levent , & veulent fuir.*)

CYANE.

Euphrosine , il va rompre ses liens !

AGLAÉ.

Nous sommes perdues !

EUPHROSINE.

Ne craignez pas ; j'ai bien pris mes précautions ,
il est trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphrosine.*

Scélérat !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes sont bien capricieux , bien inconstans ! Avec quelle ardeur ne souhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous ? L'y voilà : il voudroit déjà nous échapper ! Mais nous vous garderons bien.... Levez donc la tête.... Regardez-nous.... Allons , faites-nous quelque petite histoire pour nous amuser.

L'AMOUR.

Non , je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois ? Cela seroit joli !

46 L E S G R A C E S ,
L' A M O U R .

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

E U P H R O S I N E .

Nous vous en empêcherons bien. Emmenons-le.

L' A M O U R .

Vous ne m'emmenerez point , si vous ne me déliez.

E U P H R O S I N E .

Nous ne vous délierons point , & nous vous emmènerons malgré vous.

(Elles se levent & veulent l'emmenner.)





SCENE X. ET DERNIERE.

MERCURE , VÉNUS , L'AMOUR ,
EUPHROSINE , AGLAÉ , CYANE.

MERCURE.

COMMENT ! Qu'est-ce donc , belles Nymphes ?
quelle violence voulez-vous faire à ce jeune
homme ? Ah ! hé ! c'est l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

MERCURE.

Oui , lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous
le disoit pas ? Vénus , venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah ! ma mere , ah ! mon cher Mercure ;
délivrez-moi.

VÉNUS.

Vous délivrer ? Par un Decret de la volonté
de Jupiter , vos liens sont devenus indissolubles ;
mais comme dans sa colere même il est bon , il a
chargé Mercure , de vous faire recevoir dans cet
enclos , où vous resterez parmi ces jeunes filles
lié comme vous êtes.

48 L E S G R A C E S ,

L' A M O U R.

O Ciel ! Peut-on imaginer une barbarie ? ...

V É N U S.

De quoi vous plaignez-vous ? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois ?

M E R C U R E.

Ecoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L' A M O U R.

Mais qu'est-ce que c'est donc que Mercure qui parle sans cesse du mariage ? Cela lui sied bien !

V É N U S.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois ? Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pourroient être rompus que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes ; il me paroît difficile d'accorder trois Rivaless.

L'AMOUR.

COMÉDIE.

49

L'AMOUR.

Non ; elles feront également satisfaites du sort que je leur destine ; je vous le promets ; déliez-moi vite.

MERCURE.

Doucement ! On fait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stryx.

MERCURE.

Oh ! après ce ferment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *se voyant en liberté.*

Ah ! je respire ! Approchez , approchez , belles Nymphes , & ne paroissez point embarrassées du petit tour que vous m'avez joué. Un peu de malice ne peut que rendre la Beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*à Mercure.*) Tu voulois que j'en épousasse une ? Et à laquelle aurois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans cesse j'aurois choisi , sans pouvoir faire un choix. Prêt d'offrir ma main à l'une , je me serois reproché de faire injustice aux deux autres. (*aux Graces.*) Non , jamais l'Amour ne pourra

D

50 LES GRACES , COMÉDIE.

prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même , belles Nymphes , vous ferez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythere ; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne , & que vos charmes vous assurent. — Auprès de ma Mere vous ferez les Graces ; c'est l'Amour qui les donne à la Beauté... Jeux & Ris , par vos danfes & vos chants , célébrez ce beau jour.

F I N.

DIVERTISSEMENT.

N^o. I. VENUS, aux Graces.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris :
Soyez mes compagnes fidelles,
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour pour l'Amour est un jour de victoire,
Il met le comble à ses desirs :
Vous lui devez une éternelle gloire,
Il vous devra tous ses plaisirs. [*On danse.*]

N^o. II. UNE DES GRACES.

L'ASYLE le plus sévère,
Des traits du Dieu de Cythere
Ne peut jamais nous sauver ;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on pense
Nous élever :
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur :
Tout dans la Nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur ;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.

N^o. III. VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

VOUS qui toujours suivez mes traces,
Et qui me cherchez avec soin,
Par-tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris dont la flamme jalouse
Ne peut souffrir le moindre soin,
Si vous renfermez votre épouse,
Ce que vous craignez n'est pas loin.

LES GRACES,

EUPHROSINE.

D'un moineau près de sa fauvette
 Life admire le tendre soin ;
 Elle rêve , elle est inquiète ;
 Croyez que l'Amour n'est pas loin.

A G L A É.

Lorsqu'après des torrens de larmes ,
 Enfin une veuve prend soin
 De sa parure & de ses charmes ;
 Croyez que l'Amour n'est pas loin.

C Y A N E.

Quand vous verrez une fillette
 Se retirer en quelque coin ,
 Pour y pouvoir rêver seuletté ;
 Croyez que l'Amour n'est pas loin.

U N D E S P L A I S I R S.

De ses succès dont il fait gloire ,
 Un fat rend le public témoin ;
 Mais croyez qu'il chante victoire ,
 Souvent que l'Amour est bien loin.

L' A M O U R.

Ne vous contentez pas de plaire ,
 Belles , aimez à votre tour ;
 Les plaisirs que vous pourrez faire
 Seront bien payés par l'Amour.

U N D E S P L A I S I R S.

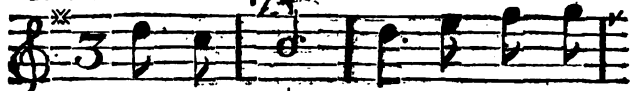
Aimez , Amans , avec constance ;
 Et de vos peines quelque jour
 Vous recevrez la récompense ;
 Vous serez payés par l'Amour.

L' A M O U R , au Partirre.

François , Peuple brillant , aimable ,
 Et le plus chéri dans ma Cour ;
 Aux Graces soyez favorable ,
 Et battez des mains à l'Amour.

COMÉDIE.

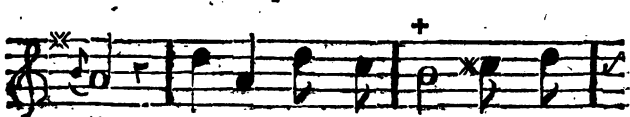
53

N^o. I.

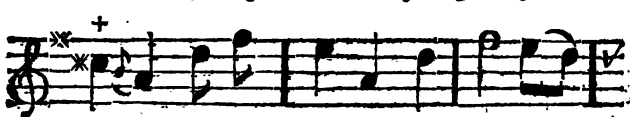
PARTA-GEZ, Nym-phet im-mor-



tel-les, L'Em-pi-re des Jeux & des

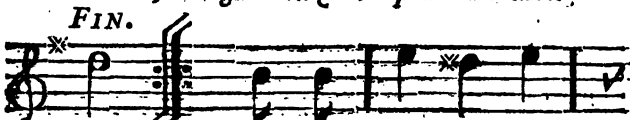


Ris: Soy-ez mes com-pa-gnes fi-



del-les, Et gui-dez les pas de mon

FIN.



fils.

Ce beau jour pour l'A-



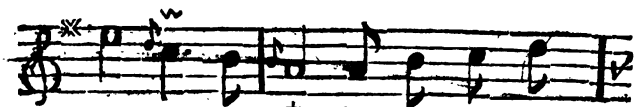
mour, est un jour de vic-toi-re;



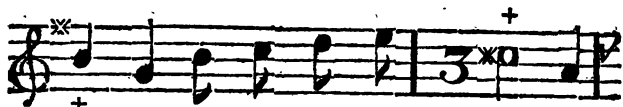
Il met le com-ble à ses de-sirs: Vous lui de-

54 LES GRACES,





mais nous sau-ver; Et dans l'i-gno-



ran-ce Vainement l'on pen-se



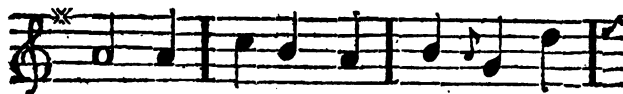
Nous é-le-ver: Tout dans la Na-tu-re Parle



à no-tre cœur; Tout dans la Na-tu-re Nous



fait la pein-tu-re D'u-ne ten-dre ar-



deur; Tout dans la Na-tu-re Parle



à no-tre cœur; Tout dans la Na-tu-re Parle

56 LES GRACES, COMÉDIE.



à no - tre cœur.

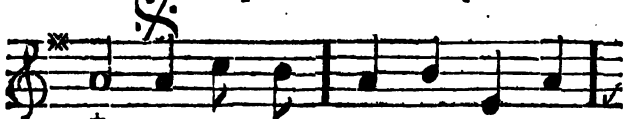
N^o. III. VAUDEVILLE.



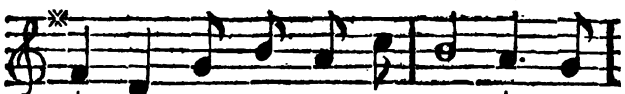
Vous qui tou - jours sui - vez mes



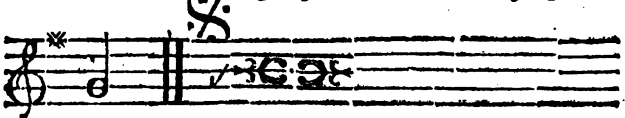
tra - ces, Et qui me cher - chez a - vec



soin : Par-tout où vous ver - rez les



Gra - ces, Croyez que l'Amour n'est pas



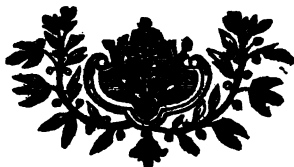
loin. Par, &c.

Aux Andes, Charles... ..

GEORGET
ET
GEORGETTE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre de
l'Opera-Comique de la foire S. Laurent,
le 28 Juillet 1761.*

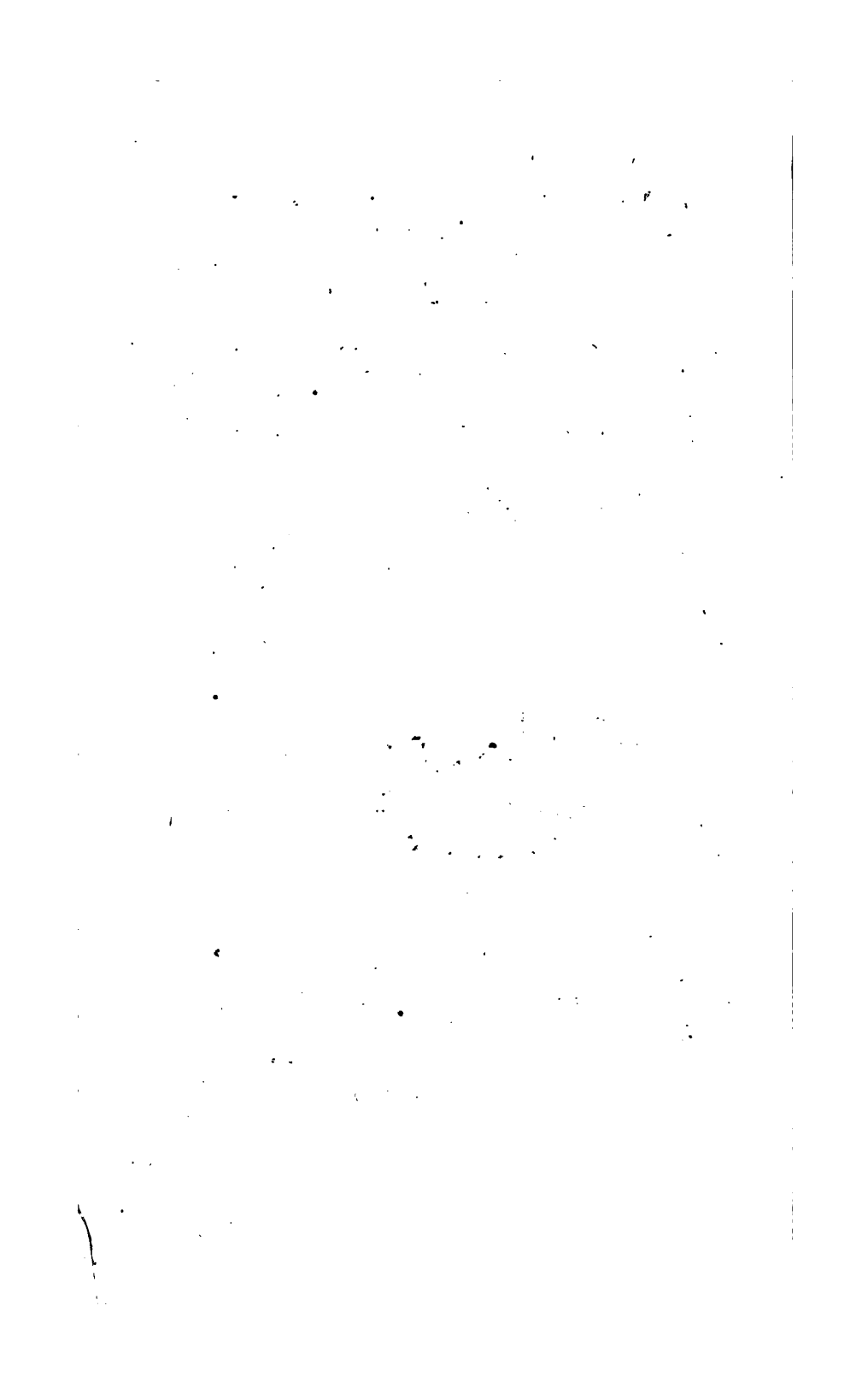
Le prix est de 24 sols avec les petits airs notés.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-deffous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

M. DCC. LXI.





E P I T R E

A MADemoiselle

L U S I.

JEUNE LUSI, d'un cœur reconnoissant,
Daigne agréer un hommage sincere.
Je te dois tout : ce n'est qu'en l'avouant
Que je pourrai me satisfaire.
J'ai vu sur toi se fixer tous les yeux.
Ce sont ces traits, ces traits formés pour plaire,
Qui du Public ont arrêté les vœux.
A tes talens comme à tes charmes,
Également on rend les armes.
L'action semble naître au gré de ton desir,
La naïve candeur sur ta bouche est errante,
Et de ton doux souris la grace séduisante,
Paroît la mere du plaisir.
Et même on m'a dit qu'au Parterre
Souvent on surprenoit, au rang des spectateurs,
Le Dieu qui regne dans Cythere
S'amusant à dicter cent éloges flatteurs.
On a su le connoître à la flamme immortelle
Dont ses yeux, à ta vue, ont brillé chaque jour.
L'instant où triomphe une Belle,
Devient la fête de l'Amour.

ACTEURS.

URSINUS.	M. La Ruette.
MOROSINE.	Mlle. Deschamps.
GEORGET.	Mlle. Arnoux.
GEORGETTE.	Mlle. Luzi.
LUCAS.	M. Odinot.
NICOLE.	Mlle Louison.
LE SEIGNEUR.	M. Clerval.
UN PAYSAN.	M. S. Aubert.
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La Scene est dans la Maison de Madame Morosine.

Nota. Les Scenes 5 & 6 sont imitées d'une Piece Angloise intitulée : La Tempête.



GEORGET
ET
GEORGETTE,
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.
URSINUS, MOROSINE.

MOROSINE.

ARIETTE.



H ! oui , voisin , je vous assure
Que les hommes ne valent rien.

URSINUS.

Fort bien !

Et moi , voisine , je vous jure
Que c'est vous qui ne valez rien.

A iij

6 GEORGET ET GEORGETTE,

ENSEMBLE.

Non, { les hommes } ne valent rien,
 { les femmes }

MOROSINE.

Qui trouble la paix du ménage ?

URSINUS.

C'est la femme.

MOROSINE.

C'est le mari.

Pour un rien Monsieur fait tapage.

URSINUS.

Et Madame ne fait qu'un cri,

ENSEMBLE.

A la ville,

D'humeur civile :

Diable à la maison.

Jamais { femme } n'entend raison.
 { mari }

MOROSINE.

Mais Monsieur Ursinus, je voudrois
bien sçavoir ce qui vous fait penser si mal
des femmes ?

URSINUS.

Mais Madame Morosine, je voudrois
que vous me dssiez ce qui vous fait par-
ler si mal des hommes ?

MOROSINE.

L'expérience, voisin.

OPERA-COMIQUE. 7.

URSINUS.

Et moi, voisine, une longue épreuve.

MOROSINE.

Feu mon mari. . .

URSINUS.

Ma défunte femme. . .

MOROSINE.

Etoit bien le plus grand coquin. . .

URSINUS.

Etoit bien la plus méchante femelle. . .

MOROSINE.

Air : Quand l'Auteur de la Nature.

Chaque jour d'humeur légère ,
Courtisant toujours la moins sévère ,
Partout il cherchoit à plaire :

Sa maison

Restoit à l'abandon.

Les dons qu'il craignoit de me faire
Pour sa Belle ne coutoient guere.

Tout pour elle ;

L'infidelle

Sans pitié

Laissoit-là sa moitié.

Ce n'est pas qu'on s'en soucie ;
Mais enfin quelquefois on s'ennuie ;
D'ailleurs on n'est pas ravie ,

Quand le bien

Ainsi devient à rien.

3 GEORGET ET GEORGETTE;

URSINUS.

Air : *Vaudeville d'Epicure*. N°. 1.

Professeur de Philosophie,
Dans Paris je tenois un rang :
Mais ma femme & vive & jolie,
M'y causoit beaucoup de tourment.
Qu'à de chagrins l'hymen expose,
Lorsque l'on n'a point, par malheur,
Pour prendre joliment la chose,
La tranquillité d'un Seigneur ?

Dès que j'en fus débarrassé, je vins me
cacher dans ce village, où le Seigneur me
donna une retraite ainsi qu'à vous.

MOROSINE.

Pareille raison m'y conduisit ; je n'ai
dessein que d'y vivre ignorée, & pour ja-
mais je renonce aux hommes.

URSINUS.

Je ne veux plus entendre parler des
femmes.



OPERA-COMIQUE.

SCÈNE II.

URSINUS, MOROSINÉ, LUCAS.

LUCAS.

BON jour , Monsieur Ursinus... Sarvi-
tueur , Madame Morosine.

URSINUS.

Bon jour, Lucas.

MOROSINE.

Tu as bien l'air d'un vaurien.

LUCAS.

Fort à votre service , & si vous voulez ,
même dès aujourd'hui , je vous appar-
tiendrons.

MOROSINE.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Que votre fille est toute charmante ; je
l'ons apperçue par-dessus les murs de votre
jardin , & il ne tiendra qu'à vous que je
sois votre gendre. Vous ferez une bonne
emplette , au moins.

10 **GEORGET ET GEORGETTE;**

URSINUS.

Auriez-vous une fille , Madame Morosine ?

MOROSINE.

Je ne fais pas seulement ce que veut dire ce benêt-là.

LUCAS.

Vous voilà encore sur la négative. Cela me confirme un certain bruit.

MOROSINE.

Et quel bruit ?

LUCAS.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde. N°. 3.

Chacun dit com'ça , dont j'enrage ,
Que vous voulais que votre enfant
Soit toujours comme une sauvage
Sans voir un homme seulement.
Jarni , cela m'impatiente ,
Croyais-vous qu'on va vous souffrir
Antarrer une jeune plante
Qui ne demande qu'à venir.

MOROSINE.

Voilà de fots discours.

OPERA-COMIQUE. 11

LUCAS.

Allons , touchez - là , fans barguigner
quoique vous foyez une Bourgeoise , je
ne sommes pas un parti à dédaigner.

Air : Ton humeur est , Catherine.

Le Seigneur de ce village
De ma mere étoit l'ami.
Je suis son filleul , je gage
Qu'il me f'ra queuq' bon parti.

MOROSINE.

Voyez la belle espérance !

URSINUS.

J'admire sa bonne foi.

LUCAS.

Il a trop de conscience ,
Pour n'avoir pas soin de moi.

MOROSINE.

Vas te promener , je n'ai pas de fille ; &
quand j'en aurois une , ce ne seroit pas
pour toi.

LUCAS.

ARIETTE.

On enferme vainement
Une volage fauvette ;
La libarté lui plaît tant

12 **GEORGET ET GEORGETTE ;**

Qu'à toute heure alle la guette :
La cage s'ouvre un instant ;
L'oiseau s'envole en chantant.

Au revoir , Monsieur Ursinus. Sarviteur
Madame Morosine ; j'allons toujours pre-
venir mon Parrein.

S C E N E I I I .

M O R O S I N E , U R S I N U S .

U R S I N U S .

EST-CE que vous avez une fille , Ma-
dame ?

M O R O S I N E .

Oui : mais comme mon mari m'a rendu
très-malheureuse , j'avois pris le parti de
ne pas lui laisser voir d'homme. J'ai même
mis auprès d'elle une petite fille que j'ai
élevée , & qui est aussi ignorante. Je vou-
lois leur épargner les chagrins que j'ai
éprouvés : mais je commence à m'aper-
cevoir que je ne pourrai y réussir.

U R S I N U S .

Je suis dans le même cas. J'ai un fils ;
il n'a jamais vû de femmes , & je les lui ai

OPERA-COMIQUE. 13

toujours peintes comme très-dangereuses.
Mais c'est un petit drôle qui ne fera pas
long-tems ma dupe. Si vous sçaviez quelle
éducation je lui ai donnée !

MOROSINE.

Si vous sçaviez combien ma Georgette
a d'esprit !

URSINUS.

Voulez-vous profiter d'un bon avis ? Re-
cueillons le fruit de nos soins ; épousez
mon fils , & donnez-moi votre fille.

MOROSINE.

Soit. J'imagine que nous ferons satis-
faits de ces enfans.

URSINUS.

C'est une cire molle que nous forme-
rons comme nous voudrons.

MOROSINE.

En ce cas , faites faire le Contrat, avant
que Lucas ait le tems d'informer le Sei-
gneur. La journée est déjà avancée , tâ-
chez de finir ce soir.

URSINUS.

Ne prevenez pas votre fille.

14 GEORGET ET GEORGETTE,

MOROSINE.

Ne parlez point non plus à votre fils.

URSINUS.

N'ayez pas peur. Mais je me souviens
que je suis entré par notre porte de com-
munication : je crois l'avoir laissée ou-
verte ; je cours la fermer.

MOROSINE.

Je prendrai ce soin-là moi-même ; allez
chez le Notaire.

SCÈNE IV.

MOROSINE.

Air : Nous autres bons villageois.

QUEL plaisir , quand un amant
Ne connoit point l'Amour encore ,
Et sans art , tout bonnement ,
Cherche à prouver qu'il vous adore !
Qu'il est flatteur de le former
Dans cet art si charmant d'aimer !
De la leçon par amitié
On partage au moins la moitié.



SCENE V.

MOROSINE, GEORGETTE,
NICOLE.

GEORGETTE.

AH ! maman , dites-moi une chose ?
Nicole a toujours peur, quand nous
nous promenons dans le jardin ; elle dit
que l'homme pourroit bien monter par-
dessus les murs. Est-il vrai ?

MOROSINE.

Elle a raison , & il ne faut pas y rester
long temps.

GEORGETTE.

Je voudrois pourtant bien voir un
homme.

MOROSINE.

Ne souhaitez pas sa vûe ; vous ne tar-
deriez pas à vous en repentir.

GEORGETTE.

Air ! Ah ! mon mal ne vient que d'aimer. N°. 4.

Vous nous dites , à tout moment ,

16 **GEORGET ET GEORGETTE,**

Que l'homme est un monstre, un méchant
Qui nous cause bien du souci ;

Je vous crois très-sincère ;

Mais daignez donc nous dire aussi

Quel mal il peut nous faire ?

MOROSINE.

Figurez-vous tout ce que vous pouvez
imaginer de plus cruel.

GEORGETTE.

Tous ces hommes que vous nous avez
montrés sur nos tapisseries ont, pourtant
l'air si doux ?

MOROSINE.

C'est pour cela qu'ils sont plus à crain-
dre. A les voir si séduisans , on ne les
croiroit pas capables de la moindre per-
fidie.

GEORGETTE.

Tenez , je voudrais en voir un ; je suis
sûre que j'appaiserois sa rage,

MOROSINE.

Comment feriez-vous ?

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Sans cesse je le flatteroie ,

Sans cesse avec lui je joueroie

Comme

OPERA COMIQUE.

17

Comme avec un chat qui badine.
Je fçauois me faire à ses tours ;
Et , par amitié , j'imagine
Qu'il feroit pacte de velours.

Air : *De l'Amour je subis les loix.*

Je ne veux point vous exposer ;
Je connois ce que l'on doit craindre.
Quand l'homme veut intéresser ,
Il est soumis , adroit à feindre ;
Mais dès qu'on le souffre aisément ,
Alors son audace est extrême.
Ce qu'on risque , en l'apprivoisant ,
Trop souvent

Je l'éprouvai moi-même.

GEORGETTE.

Est-ce que l'homme vous auroit fait
quelque méchanceté ?

MOROSINE.

Taisez-vous , & songez à ne pas rester
long-temps dans cette salle , Il pourroit
fort bien y venir.

SCENE VI.

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE.

MADemoiselle , alors-mous-en.

B

18 **GEORGET ET GEORGETTE ;**

GEORGETTE.

Un moment.

NICOLE.

Non , non , partons.

GEORGETTE.

Pourquoi ne voulez-vous pas rester ?

NICOLE.

Madame dit que l'homme pourroit venir ici.

GEORGETTE.

Tant mieux , nous le verrons.

NICOLE.

Pensez-vous à ce que vous risquez ?

GEORGETTE.

Air : *Entre l'amour & la raison.* n^o. 5.

Je veux en courir le danger.

NICOLE.

Voulez-vous vous faire manger ?

GEORGETTE.

Ah ! Dieux ! quelle peur est la vôtre !

Songez qu'il ne pourra jamais

En mordre qu'une à la fois....

NICOLE.

Mais
Il nous mordra l'une après l'autre.

OPÉRA COMIQUE. 19

GEORGETTE.

Ah ! que vous êtes poltronne ! vous n'êtes donc pas curieuse ?

NICOLE.

Si fait.

GEORGETTE.

Air : *De tous les Capucins.*

Je prétends risquer l'aventure.

NICOLE.

N'en faites rien , je vous conjure.

GEORGETTE.

Pourquoi?....

NICOLE.

Je ne puis le souffrir ;

Et je serois trop affligée,
S'il alloit vous faire périr.

GEORGETTE.

Oh ! je vous suis bien obligée.

NICOLE.

Laissez-moi plutôt m'exposer au péril.

GEORGETTE.

Je ne suis pas peureuse.

NICOLE.

Je ne le souffrirai point.

GEORGETTE.

Pour quelle raison ?

20 GEORGET ET GEORGETTE ,

NICOLE.

Air : Je suis pour les Dames , moi.
Que voulez-vous que dise votre mère,
Si le monstre vous mord.

GEORGETTE.

Ne craignez rien , j'en ferai mon affaire.

NICOLE.

Ah ! j'auais toujours tort.
Rentrez.

GEORGETTE.

Non , non.

NICOLE.

Que vous êtes étrange !

GEORGETTE.

Je veux qu'il me mange , moi ; je veux qu'il me
mange.

MOROSINE , *dans la coulisse.*

Nicole.

NICOLE.

Mademoiselle , Madame vous appelle :

GEORGETTE.

Non , c'est vous.

NICOLE.

Vous êtes bien curieuse ! Fi ! cela n'est
pas bien.

GEORGETTE.

Vous l'êtes autant que moi.

OPERA COMIQUE.

21

MOROSINE, *dans la coulisse.*

Nicole.

GEORGETTE.

Vous voyez que c'est vous que Maman appelle.

NIGOLE.

Mademoiselle, si vous le voyez, examinez-le bien, je vous prie, & vous me direz après, tout ce que vous aurez vu.

~~ET LE SONS TROUVE~~

S C E N E VII.

GEORGETTE.

ARIETTE.

SÛREMENT je le verrai :
On a beau dire & beau faire,
Sûrement je le verrai.
Malgré ma mère
Je le connoîtrai.

Oui, oui ; cette défense
Accroît mon impatience.
Maman n'en a pas tant su,
Sans l'avoir vu.
Sûrement, &c.

De tout on me fait mystère :
Eh ! bien,

Bij

52 GEORGET ET GEORGETTE ;

Je sçais ce que je ferai :
Je n'épargnerai rien ,
Je chercherai si bien
Que je sçaurai
Tout ce qu'on veut me taire.
Surement, &c.

S C E N E V I I I .

GEORGET, GEORGETTE.

GEORGETTE. C

J'ENTENDS quelqu'un monter. Si c'étoit
l'homme. Cachons - nous ici ; il ne
pourra pas m'appercevoir.

GEORGET. C

ARIETTE. C

Toujours mon pere,
D'un ton sévere,
Au logis me tient enfermé ;
Cela ne me plaît guere.
Je ferois si charmé
De m'instruire,
Je le peux ;
Contentons nos vœux.
Il a beau dire ,
Je veux tout voir ,
Et tout sçavoir.
Il a laissé la porte ouverte ;
J'en ai profité.

OPERA COMIQUE.

23

Puisque j'ai la liberté,
Gourons à la découverte.
Seul à la maison,
Toujours je m'ennuie.
N'ai-je pas raison,
De chercher compagnie ?
Malgré lui , nous en trouverons ;
Nous verrons.

GEORGETTE.

Voilà , à peu près , comme on m'a dit
que l'homme étoit fait.

GEORGET.

Mon pere ne cesse de me répéter que
je dois craindre la femme ; mais il ne me
dit pas pour quelle raison.

GEORGETTE.

Il ne me voit pas ... Approchons dou-
cement pour l'examiner.

GEORGET.

Air : *De Mlle. Arnout. n°. 61.*

Le paon séduit par son plumage ,
Le rossignol plaît par ses chants ;
Dans les canaux le poisson nage ,
Et le mouton paît dans les champs.
Tout a son emploi sur la terre ;
On me l'a dit toujours ainsi.
Je voudrois bien savoir aussi
Ce que la femme peut y faire.

Biv

24 GEORGET ET GEORGETTE,

GEORGETTE.

S'il pouvoit rester là , je le verrois
tout à mon aise.

GEORGET.

J'ai trouvé le moyen de sortir aujourd'hui ; je chercherai tant , que je trouverai quelque femme. On veut m'effrayer : mais je ne crains rien ; il faut être résolu.

GEORGETTE.

Il vient à moi.

GEORGET.

Quel est cet Objet charmant ? Je n'ai rien vu d'égal à lui ... rien n'approche de sa beauté : que j'ai de plaisir à le voir !

GEORGETTE.

Qu'il est joli !

GEORGET.

Air : Nous jouissons dans nos bameaux :

Rien n'est si beau que cet objet ;

Il plaît , il intéresse.

Vers lui certain charme secret

Et m'attire & me presse.

Plus je le vois , plus de le voir

Je sens naître l'envie.

A l'admirer matin & soir

Je passerois la vie.

OPERA COMIQUE. 25.

GEORGETTE.

Beau Monstre, je vous prie, ne me faites pas de mal.

GEORGET.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Ah cela parle ... & quelle voix !

Que ce son enchanteur me touche !

Ah ! faites encore une fois

Parler une si belle bouche.

GEORGETTE.

J'ai tant de plaisir à vous voir : auriez-vous bien le cœur de me faire du mal ?

GEORGET.

Qui donc êtes-vous ?

GEORGETTE.

Je suis ...

GEORGET.

Ne seriez-vous point une femme ?

GEORGETTE.

On me l'a dit ainsi.

GEORGET.

Ah ! Ciel ! dès que je l'ai vûe, mon trouble devoit bien m'annoncer mon malheur. ... Qu'elle est jolie ! ... Il est pourtant vrai que cet instant me causera, peut-être, bien du chagrin.

26 GEORGET ET GEORGETTE ;

GEORGETTE.

Air : *Le Confiteor.*

Qui ? moi , vous causer du chagrin !

Hélas ! c'est bien me faire injure.

Jamais je n'en aurai dessein ,

Et si je pouvois , je vous jure ,

Travailler à votre bonheur ,

Je le ferois de tout mon cœur.

GEORGET.

Qui ne la croiroit pas ! Mais n'allez point
me tromper ; car je vous assure que je
m'en vengerois vivement.

GEORGETTE.

Vivement ! Ah ! j'ai peur ... mais il ne
semble pas si méchant ! ... on dit pourtant
que vous ne cherchez que l'occasion de
me faire de la peine.

GEORGET.

J'aimerois mieux m'en faire à moi-même.

GEORGETTE.

Air : *Un petit moment plus tard. n°. 7.*

Vous êtes un homme pourtant ;

nom . . . Du moins je le pense

-i m n GEORGET.

De moi que craignez vous donc tant ?

GEORGETTE.

J'en tremble d'avance.

Mais il paroît si joli !

OPERA COMIQUE. 27

Hélas ! que je suis émue !
Dites-moi , l'êtes vous ?...

GEORGET.

Oui.

GEORGETTE.

Je suis perdue.

GEORGET.

Ah ! si je vous effraye , je voudrois dans
l'instant devenir une autre créature.

GEORGETTE.

Non , non , ne changez point.

GEORGET.

Vous craignez ma présence ; moi , je
craignois la vôtre ; peut-être est-ce pour
nous un malheur de nous trouver en-
semble.

GEORGETTE.

Cela seroit bien fâcheux.

GEORGET.

ARIETTE.

Votre main est comme la mienne.

GEORGETTE.

Eh ! oui vraiment.

GEORGET.

Souffrez que je la tienn.

28 GEORGET ET GEORGETTE,

GEORGETTE.

Mais....

GEORGET.

Un instant:

Souvent

J'ai pris la main de mon père.

GEORGETTE.

Souvent

J'ai pris la main de ma mère.

GEORGET.

Je ne sçais pourquoi ;

Mais le sentiment que j'éprouve

Est tout nouveau pour moi.

GEORGETTE.

La peine où je me trouve ,

Je l'ignorois jusqu'à présent.

ENSEMBLE.

Dieux ! quel moment !

GEORGETTE.

Hélas ! je commence à craindre ;

Car je sens palpiter mon cœur.

GEORGET.

Je ne sçais si je dois m'en plaindre ;

Mais tout à coup certaine ardeur...

GEORGETTE.

Auprès de vous , quel trouble ainsi m'agite !

GEORGET.

Auprès de vous , quels sont ces mouvemens !

OPERA COMIQUE. 29

ENSEMBLE.

Je sens

Que mon ame me quitte.

GEORGET.

Air : Hélas ! Maman :

Vous rencontrer une fois dans la vie,

Ce fut toujours ma curiosité.

GEORGETTE.

Pareil desir m'a toujours poursuivie :

Est-ce un malheur de l'avoir contenté ?

ENSEMBLE.

Faut-il hélas ! que nous perdions la vie

Pour un instant de curiosité ?

SCENE IX.

GEORGET, GEORGETTE,

URSINUS.

URSINUS.

VOici notre affaire en bon train. Ah !
Ciel ! que vais-je !

GEORGETTE.

Encore un ; que vais-je devenir ?

URSINUS, à *Georget*.

Pourquoi êtes-vous ici ? Allez-vous-en.

36 **GEORGET ET GEORGETTE,**

GEORGET.

Mon pere , je ne craindrai rien avec vous.

URSINUS.

C'est, sans doute, la fille de Madame Morosine, qu'elle est aimable !

GEORGETTE.

Ah !

URSINUS.

N'ayez pas peur, ma Petite, je n'ai pas dessein de vous déplaire.

GEORGETTE.

Je ne me fie pas à vous ; vous avez l'air plus effrayant que lui.

URSINUS.

Je ne suis pourtant pas si à craindre pour vous. La jolie enfant !... vous n'êtes pas parti.

GEORGET.

Je veux voir comment vous ferez pour vous défendre d'elle, afin de faire de même une autrefois.



SCENE X.

GEORGET, GEORGETTE,
URSINUS, LUCAS.

LUCAS.

TRIO.

AH ! jarnigué, que j'aurons de plaisir !

URSINUS.

Ciel ! c'est Lucas ; tout va se découvrir !

LUCAS.

Eh ! mais , c'est ma brunette,

GEORGETTE.

Encore un monstre , où me cacher ?

URSINUS.

Tu vas l'effaroucher.

N'ayez pas peur , Georgette.

GEORGETTE.

Ah ! maman , venez donc.

LUCAS.

Rassurez-vous , ma fille ;

Vous voyez un bon drille.

GEORGETTE.

Ah ! Messieurs les monstres , pardon.

72 **GEORGET ET GEORGETTE.**

URSINUS.

N'ayez pas peur , Georgette.

LUCAS.

Ne craignez rien , poulette.

GEORGETTE.

Ah ! maman , venez donc.

S C E N E X I.

**GEORGET, GEORGETTE,
URSINUS, LUCAS, MOROSINE.**

MOROSINE.

CIEL ! ma fille avec trois hommes !

URSINUS.

Madame , il paroît que vous la gardez
à vûe.

MOROSINE.

Monsieur , je crois que c'est - là votre
fils.

URSINUS.

Qui , Madame : il est sorti malheureu-
sement , & je l'ai trouvé avec Georgette.

MOROSINE.

Rentrez , petite sotte ; je vous appren-
drai à rester ici , après vous l'avoir défendu.

GEORGETTE.

OPERA COMIQUE.

33

GEORGETTE.

Air : *Je ne dois plus feindre.*

J'ai voulu connoître moi-même

De l'homme la malice extrême

Et si tout ce qu'on dit de lui

Etoit véritable & sincère.

Passiez-le moi pour aujourd'hui ,

Je ne le ferai plus , ma mere.

MOROSINE.

Rentrez, vous dis-je.

GEORGETTE.

Maman , je veux voir comment vous
ferez pour vous débarrasser de tous ces
Monstres-là.

LUCAS.

Madame Morosine , il ne s'agit plus de
différer : parlons net.

Air : *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

Ce seroit conscience

De laisser cet enfant

Toujours dans l'ignorance :

Ça touchez là , maman.

Ah ! vous n'avez qu'à dire ,

Al' ne chomera pas ;

Il lui faut , pour l'instruire ,

Il lui faut un Lucas.

MOROSINE.

Ne t'ai-je pas déjà dit qu'elle ne seroit
pas pour toi.

C

34 GEORGET ET GEORGETTE,

LUCAS.

Nous varrons. J'ons la parole de mon Parrein, j'allons tout lui conter : j'ons même à vous dire qu'il est ici, & qu'il veut vous parler. (*Il sort.*)

MOROSINE, à *Georget qui regarde Georgette.*

Eh ! bien, petite fille, que faites-vous là ?

GEORGETTE.

Je n'ai pas si peur de celui-ci que des autres.

MOROSINE.

Rentrez... Hem !

GEORGETTE.

Y a-t-il plus de risque pour moi que pour vous.

S C È N E X I I.

MOROSINE, URSINUS, GEORGET.

URSINUS, à *Georget.*

OU allez-vous ?

GEORGET.

Air : Monsieur le P. évêq. des Marchands.

Monseigneur, vous me dites toujours
Que la femme nous fait cent tours,

OPÉRA COMIQUE. 35

Et ne cherche qu'à nous surprendre.
Je la suis ; afin d'en juger ;
Jamais on ne peut se défendre ,
Si l'on ne connoit le danger.

URSINUS.

Non , non , restez.

MOROSINE.

Monsieur Ursinus , il faut empêcher Lucas d'obtenir Georgette. Le Seigneur d'ici est un homme d'importance de qui nous dépendons. Je ne puis agir contre sa volonté. Allez-lui parler vous - même , il est raisonnable ; plaidez votre cause le mieux que vous pourrez.

URSINUS.

Ne vous inquiétez pas ; le prix que j'espère me rendra éloquent... Georgette est toute charmante.

SCÈNE XIII.

MOROSINE , GEORGETTE.

MOROSINE.

APPROCHEZ ici , mon fils , ... eh ! bien...
Qu'avez - vous ? Vous paroissez de
mauvaise humeur.

C ij

36 GEORGET ET GEORGETTE ,

GEORGET.

Mon pere ne veut pas que j'aille parler
à cette femme ; il y va bien , lui.

MOROSINE.

Celle-là est trop à craindre pour vous.

GEORGET.

Je n'en crois rien.

MOROSINE.

Vous n'en croyez rien ?

GEORGET.

Air :

Non , la femme n'est point méchante ,
Son minois est trop joli.

Non , cet œil si doux qui m'enchanté
N'est point un œil ennemi.

En moi sa beauté parfaite
Fait naître un charmant désir ;
Tour me dit qu'elle n'est faite

Que pour donner du plaisir.

Quelle raison empêche mon pere de
me dire pourquoi la femme...

MOROSINE.

Je vous le dirai , moi.

Air :

Rien

Ne feroit bien ,
Sans la femme ici bas.

Ses doux appas

* On passe cet air.

OPERA COMIQUE. . 37

Chassent les allarmes :
C'est par ses charmes
Qu'elle regne en tous lieux ,
Pour toutes armes
Elle n'a besoin que de ses yeux.
L'homme languit
Dès qu'il la craint & la fuit ;
Toujours charmante
Sa vue enchante :
Tout lui cède
On s'en fait même une honneur ;
Mais qui la possède
Connoit le bonheur.

GEORGET.

Oh ! à présent que je suis libre , je saurai bien m'instruire tout seul.

S C E N E X I V.

**MOROSINE, GEORGET, URSINUS,
LUCAS.**

URSINUS ET LUCAS.

A R I E T T E.

EH! oui, oui, { Bon homme , } on verra
 Lucas , }
Qui de nous deux l'emportera.

C iij

38 GEORGET ET GEORGETTE

URSINUS.

J'épouserai Georgette.

LUCAS.

J'aurons cette poulette.

URSINUS.

Elle fera pour nous.

LUCAS.

Bon homme , y pensez-vous ?

URSINUS.

J'instruirai son innocence.

LUCAS.

Ah ! vous badinez , je pense.

URSINUS ET LUCAS.

Eh ! oui , oui , { Bon homme , }
 { Lucas , } on verra.

Qui de nous deux l'emportera.

MOROSINE.

Quel est donc le sujet de votre dispute ?

URSINUS.

Je viens de voir le Seigneur. Il m'a dit qu'il vouloit absolument qu'on s'en rapportât au choix de Georgette. Ainsi il prétend que nous lui parlions tous deux dans cette salle , & celui qui la lui amenera fera son époux.

OPERA COMIQUE. 39

LUCAS.

Y consentez-vous, Madame Morosine.

MOROSINE.

Oui , si cela est de l'avis de Monsieur
Ursinus.

URSINUS.

Il le faut bien. D'ailleurs , je serai bien-
aise de montrer à ce nigaud qu'on peut
l'emporter sur lui.

MOROSINE.

Je vais vous envoyer ma fille , & faire
apporter de la lumiere ; car il est déjà
nuit.

SCENE XV.

URSINUS, LUCAS.

LUCAS.

Air : *Nous autres bons villageois. n°. 7.*

MA foi vous risquez gros jeu ?
Epouser fille si charmante.

URSINUS,

Crois tu donc risquer si peu ?

LUCAS.

La petite est toute innocente ?

C iv

40 **GEORGET ET GEORGETTE ,**

URSINUS.

Ah ! tant mieux ; comme je voudrai ,
Sans peine je la formerai.

LUCAS.

Pour instruire un pareil tendron ,
Il faut bien un autre luron.

URSINUS.

Lucas se croit un homme d'importance ; mais voici Georgette , nous verrons si elle aura aussi bonne opinion de toi.

LUCAS.

Je gage à coup sûr qu'elle ne l'aura pas meilleure de vous.

S C E N E X V I.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE.

URSINUS.

APPROCHEZ , ma belle Enfant.

LUCAS.

Venez , Poulette.

URSINUS.

Vous n'avez plus si peur de nous ?

LUCAS.

N'est-il pas vrai que nous n'avons pas l'air si effrayant ?

OPERA COMIQUE. 41

GEORGETTE.

Air :

Non je ne croirai plus
Ce qu'on me dira là-dessus.
Non , non , l'homme en effet
N'est pas si méchant qu'on le fait.
Maman avoit beau dire :
Je la voyois sourire ,
Je me doutois bien
Qu'il n'en étoit rien.
Pourquoi donc de la sorte
Crier à chaque instant ?
Je l'ai vû cependant ,
Et je n'en suis point morte.

Le Seigneur m'a dit que Maman m'a-
voit toujours trompée.

URSINUS.

Ne vous a-t-il pas dit aussi que vous
deviez épouser l'un de nous deux ?

GEORGETTE.

Oui.

URSINUS.

Eh ! bien , ma charmante , est-ce moi
que vous voulez ?

LUCAS.

Est-ce moi , ma Reine , qui vous fais
plus de plaisir ?

S C E N E X V I I.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE,
GEORGET.

GEORGET, *à part.*

A H ! la voici ; mais elle est avec mon
pere & cet autre homme. Si ils me
voient , ils me renvoyeront ; que ferai-je?...
Eteignons

URSINUS.

Oui , mon petit Chat . . . Pourquoi Lu-
cas éteins-tu cette lumière ?

LUCAS.

Ce n'est pas moi.

URSINUS.

Nous ne sommes ici que nous deux ; &
c'est toi ou moi.

LUCAS.

Pargué , c'est vous.

URSINUS.

Tu es un effronté menteur.

GEORGET.

Georgette.

OPERA COMIQUE. 43

GEORGETTE.

Plaît-il.

GEORGET.

C'est moi , ne craignez rien.

URSINUS.

J'étois sûr que c'étoit Lucas qui avoit éteint la lumière.

GEORGET.

Je fais bien des choses depuis que j'ai vû le Seigneur.

URSINUS.

Eh ! que sçais-tu donc tant, Lucas ?

GEORGET.

Il m'a tout appris.

LUCAS.

Que peut-il vous avoir appris , bon homme ?

GEORGET , à demi-voix.

Air : *Reveillez vous, belle endormie.*

Ah qu'il m'a rassuré , Georgette ! . . .

URSINUS.

Hem , que dis-tu là tout bas ?

GEORGET.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je suis fait . . .

44 GEORGET ET GEORGETTE ;

LUCAS.

**Parlez haut, Monsieur Ursinus , parlez
haut.**

GEORGETTE.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je suis faite.

GEORGET ET GEORGETTE.

Mon cœur le pensoit en secret.

URSINUS.

Air : Chacun à son tour. N^o. 8.

Lucas , à la fin je me lasse ,

LUCAS.

Vous n'vous lassez pas de parler ,

URSINUS.

Lucas , finiras-tu , de grace ?

LUCAS.

Voulais-vous toujours babiller ?

Comptez-vous parler seul à Georgette ?

N'ons-je pas aussi notre amour ?

Chacun à son tour

Liron , lirette

Chacun à son tour.

GEORGET.

**Le Seigneur m'a bien dit que nous ne
devions pas craindre de nous trouver en-
semble.**

URSINUS.

Encore...

LUCAS.

**Pargué , Monsieur Ursinus , vous êtes un
grand babillard.**

OPERA COMIQUE. 45

URSINUS.

Air : Que chacun de nous se livre.

Ton impudence est extrême.

LUCAS,

Pour toi, chacun est ici.

URSINUS.

Parles-tu toujours de même ?

LUCAS.

Jasez-vous toujours ainsi ?

URSINUS.

Pareille rodomontade

Ne durera pas toujours.

LUCAS.

Ah ! vous en ferez malade ;

Bon homme , au moins pour huit jours.

URSINUS.

Tu le prends sur ce ton-là ?

LUCAS.

C'est comme ça que vous agissais ?

URSINUS.

Eh ! bien , nous verrons.

LUCAS.

Oui , nous varrons.

URSINUS, prend une main de Georget
qui tremble.

Rassurez-vous , mon enfant.

46 GEORGET ET GEORGETTE,

LUCAS, *prend l'autre main de Georget.*

Ne craignez rien, Poulette.

URSINUS.

(*Ils baissent chacun une main de Georget
qui embrasse Georgette.*)

Lucas?

LUCAS.

Monsieur Ursinus ?

URSINUS.

Qu'en penses-tu ?

LUCAS.

Qu'en pensez-vous vous-même ?

URSINUS.

Ah ! le nigaud !

LUCAS.

La bonne dupe que ce vieillard !

GEORGET.

Air : *Du Confiteor.*

Dans la nature, est il un bien,
Egal à celui qui m'enchanté ?

URSINUS.

Quelle rage as-tu de parler bas ? Voyons
un peu ce que tu peux dire.

GEORGET.

Suite de l'air.

Mais cependant je voudrois bien
Sur cette bouche si charmante . . .

OPERA COMIQUE.

47

LUCAS.

Voyons un peu ce que vous faisais.

GEORGET.

Suite de l'air.

Prendre encore un petit baiser.

GEORGETTE.

Ah ! peut-on vous le refuser ?

LUCAS.

Air : Trémoussez vous donc.

Jarni , ça pas' la raillerie.

URSINUS.

Quoi ! Lucas , n'es-tu pas honteux ?

Oser pousser l'effronterie !

LUCAS.

Qui vous croiroit si dangereux ?

GEORGET.

Venez avec moi , ma Georgette ,

Le Seigneur nous attend là-bas.

(Georget & Georgette sortent.)

URSINUS.

Respecte un peu cette poulette.

LUCAS.

Entendez-vous , ça n'se fait pas ;

Jarnigué , c'est qu'ça n'convient pas.



SCENE XVIII.

URSINUS, LUCAS.

URSINUS.

ARIETTE.

AVOIR cette insolence !

LUCAS.

En ma présence !

URSINUS.

Hardiment ,

Embrasser cet enfant !

LUCAS.

Qui croiroit qu'à votre âge

On ne fût pas plus sage ?

URSINUS.

Ce n'est pas moi.

LUCAS.

C'est vous.

URSINUS.

C'est toi.

ENSEMBLE.

Ce n'est pas moi.

LUCAS.

C'est vous.

URSINUS.

C'est toi.

SCENE

SCENE XIX.

URSINUS, LUCAS, MOROSINE.

URSINUS.

TU es un grand maraut ; mais je ne
veux pas disputer plus long - tems.
Allons parler au Seigneur ; Georgette se
décidera devant lui. Venez , Petite.

LUCAS.

Eh ! bien , oui. Allons, Poulette.

SCENE XX & dernière.

URSINUS, LUCAS, MOROSINE,
LE SEIGNEUR, GEORGET,
GEORGETTE, PAYSANS,
PAYSANNES, DOMESTIQUES
avec des flambeaux.

URSINUS.

AH ! Ciel !

MOROSINE.

Que vois-je !

D

50 GEORGET ET GEORGETTE ,

LUCAS.

Pargué , nous n'avons pas mal pris le change.

UN PAYSAN.

Air :

Dançons tous au mariage
De Georgette & de Georget.
Tous deux à peu près du même âge ,
L'un de l'autre ils font bien le fait.
Est-il un plus bel assemblage ?
Que leur bonheur soit complet.
Dançons tous au mariage
De Georgette & de Georget.

MOROSINE.

Monsieur , qu'est-ce que cela veut dire ?

LE SEIGNEUR.

Madame , n'ai-je pas promis que celui qui m'ameneroit Georgette seroit son époux. Monsieur Urfinus & Lucas y prétendoient ; mais Georget est venu avec elle ; en conséquence je les ai unis ensemble , & je me charge de leur établissement.

LUCAS.

Mon Parrain , ce n'est pas là ce que vous m'avez promis.

LE SEIGNEUR.

J'en suis fâché par rapport à toi , mon

OPERA COMIQUE. 51

pauvre Lucas ; mais pour Monsieur Ursinus & Madame Morosine, ils doivent s'estimer heureux que je borne à ce mariage la punition que mérite leur conduite envers ces enfans.

GEORGETTE.

Air : *Ma voisine a fait un faux pas.*

Cent fois vous m'avez dit, Maman,
Que l'homme, ce monstre méchant,
Nous causeroit des peines éruelles.
Peut-être un jour je le sçaurai :
Maman, quand je vous reverrai,
Je vous en dirai des nouvelles.

URSINUS.

Voilà les femmes !... Comme cette petite friponne m'a attrapé !... Mais je consens de bon cœur qu'ils soient unis, & je prends la chose en Philosophe.

MOROSINE.

Je vois bien qu'il faut se décider. Soit, qu'ils aient donc plus de bonheur que moi.

LUCAS.

Pargué, je vais faire itou de même. J'en avons perdu une, j'en retrouverons deux ; ne songeons qu'à nous réjouir.

LE SEIGNEUR.

C'est prendre son parti comme il faut.

52 **GEORGET ET GEORGETTE,**

ARIETTE.

Livrez-vous à l'allégresse

Heureux amans,

Que la tendresse

Remplisse tous vos momens.

GEORGET ET GEORGETTE.

Pour moi le bonheur suprême

Sera de te voir tous les jours,

De te dire que je t'aime,

Et que je t'aimerai toujours.

TOUS.

Livrez-vous, &c.

F. I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier ,
Georget & Georgette, Opera-Comique, & je crois que
l'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 8 Août
1761.

CRÉBILLON.

*Le Privilège, & l'Enregistrement se trouvent à la fin
du Tome 3^e du Nouveau Recueil des Pièces représentées
sur le théâtre de l'Opera-Comique depuis son rétablisse-
ment, &c.*

OPERA-COMIQUE. 53

N° 1.



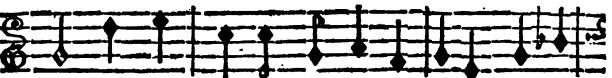
PROFES- seur de Philo- so- phie, Dans Pa-



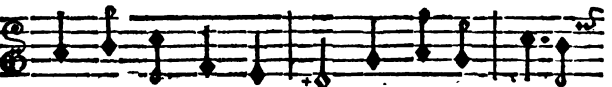
ris je tenois un rang ; Mais ma femme & vive



& jo- li- e , M'y causoit beaucoup de tour-



ment-Qu'à de chagrins l'hymen ex- pose , Lorsque



l'on n'a point par mal- heur, Pour prendre jo- li-



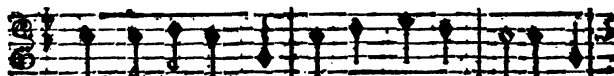
ment la chose , La tranqui- li- té d'un Seigneur ?

N° 2.

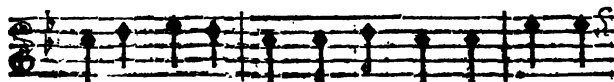


VI-ve le mouli- nage , Quand on a le bras
D iij

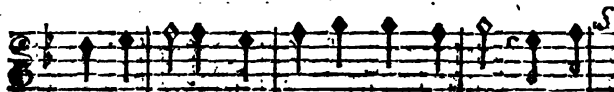
54 GEORGET ET GEORGETTE,



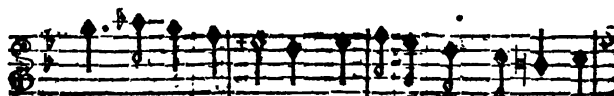
Mon, Digue don : En faisant son ou- vrage, On



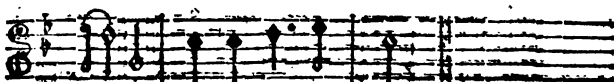
oblige un tendra Digue don. Mor- gué j'ons



bon cou- rage, Et voilà mon refrain, Ah! ah!



ah! belle jeu- nesse, Apportez à moudre sans

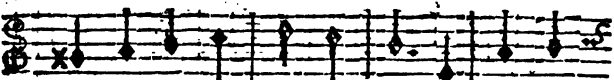


ceffe A notre mou- lin.

N° 3.

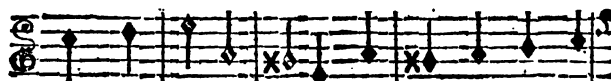


Ha- cun dit commça, dont j'en- rage, Que

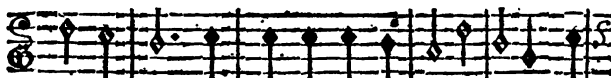


vous voula- is que votre en- fant, Soit toujours

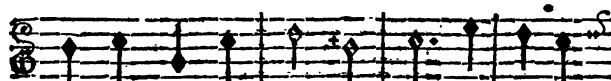
OPERA-COMIQUE. 55



comme u- ne fau- vage , Sans voir u-ne homme



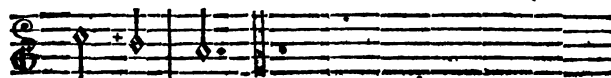
seule- ment. Jar- ni ce-la m'impati- ente , Cro-



yais-vous qu'on va vous souf- frir , En- tarter



u- ne jeune plante , Qui ne deman- de

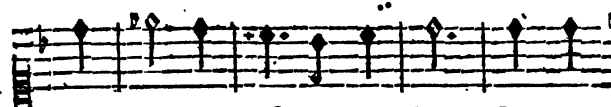


qu'à ve- nir.

N° 4.



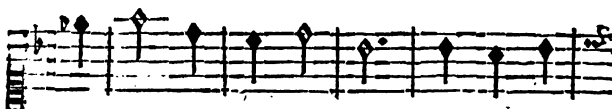
Vous nous di- tes à tout mo- ment , Que



l'homme est un monstre un mé- chant , Qui nous

D iv

56 GEORGET ET GEORGETTE,



cau- le bien du sou- ci, Je vous crois



très fin- ce- re; Mais dai- gnez donc nous dire



aus- si, Quel mal il peut nous fai- re.

N° 5.



JE veux en courir le dan- ger, Voulez-vous



vous fai- re man- ger, Ah! dieux quel- le peur



est la votre, Sougez qu'il ne pour- ra ja-



mais En mor- dre qu'une à la fois.... Mais

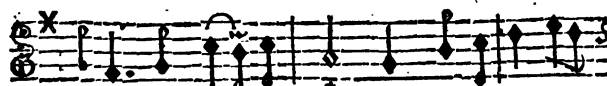


il nous mordra l'une a-près l'au-tre.

N° 6.



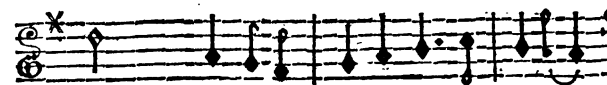
Le paon s'é-duit par son plu- mage, Le roffi-



gnol plait par ses chants, Dans les canaux le



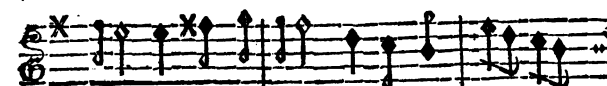
poisson na-ge, Et le mou- ton pait dans les



champs. Tout a son em-ploi sur la ter-re,



On me l'a dit ton-jours ain- si; Je vou-drois,

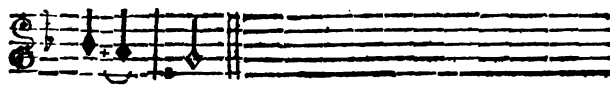
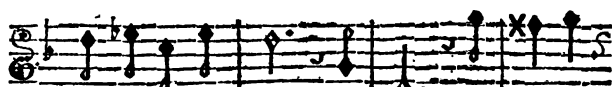
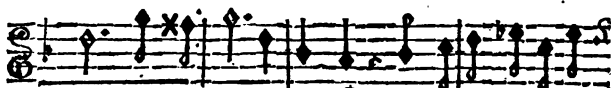
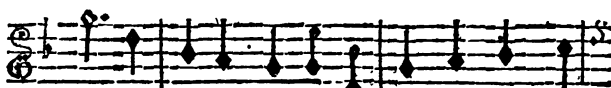
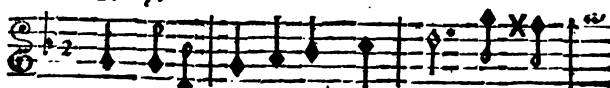


bin sça-voir aus- si, Ce que la fem-me

58 GEORGET ET GEORGETTE ;



N° 7.

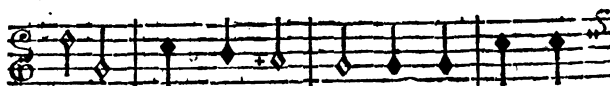


OPERA-COMIQUE. 59

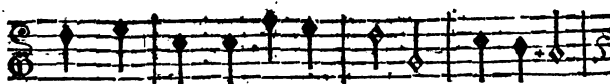
N° 8.



MA foi vous risquez gros jeu, É-pouser



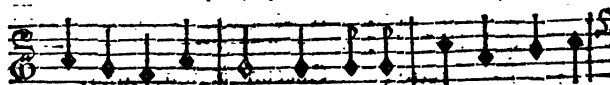
fil-le si charman- te; Crois-tu donc ris-



quer si peu; La petite est toute in-nocen-



te, Ah! tant mieux comme je voudrai, Sans peine



je la forme- rai: Pour instruire un pareil ten-



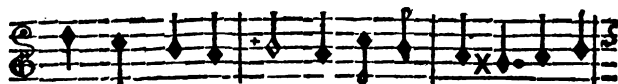
dron: Il faut bien un au- tre lu- ron.

N° 9.



LUcas à la fin je me lasse, Vous n'vous las-

60 GEORGET ET GEORGETTE ;



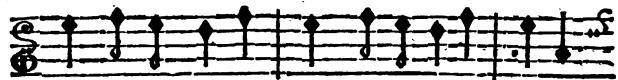
sez pas de par- ler, Lu-cas fi- ni-ras-tu de



grace Voulez-vous toujours ba-bil- ler, Comptez



vous parler feul à Geor- gerte, N'ons-je



pas auf- fi notre a- mour, Chacun à son tour li-



ron li- rette, Chacun à son tour.



VAUDEVILLE.

CHŒUR.



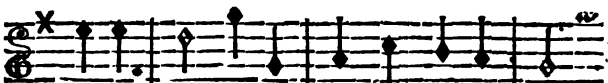
Allons, gai, di-vertissons-nous, divertissons-



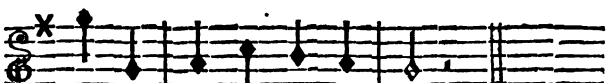
nous, Quand on se ma-rie, Tout rit dans la



vi-e; Allons, gai, divertissons-nous, di-ver-



tissons-nous, C'est le beaujour des É- poux,



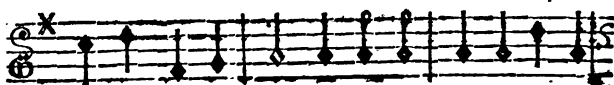
C'est le beau jour des É- poux.

Premier Couplet. GEORGET.

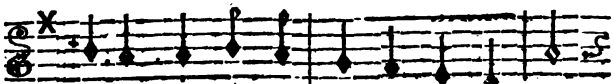


Jusqu'à cet instant l'igno- rance, Maitrisa

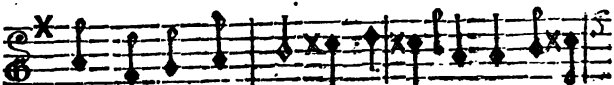
62 GEORGET ET GEORGETTE,



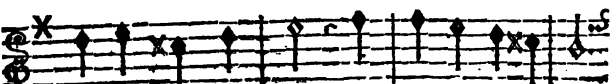
toujours mon es- prit, Il est bien des choses je



pénse, Dont je ne fais pas fort instruit;



Que pourons nous faire en mé- nage, Georgette,



Je n'en sçais trop rien; Mais en te regar- dant



je gage, Que je le de- vi- ne- rai bien.

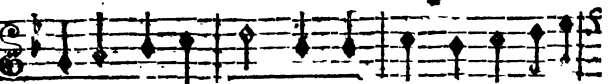
CHŒUR. Allons, gai, &c.

GEORGETTE.

Deuxième Couplet Mineur.



A Quatorze ans une fil- lette, Voudrait tout



entendre & tout voir, Dans un coin toujours elle

OPERA COMIQUE. 63



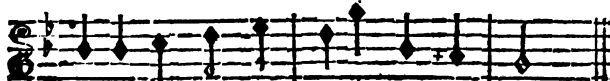
guette , Cu-ri-eu- se de tout sça- voir ; Le dou-



te qui commence à naître Dé-ja l'instruit



lé-ge-re-ment , Un jeune homme vient à pa-



roître , Tout est de- vié dans l'inf-tant.

Le Chœur , Allons , gai , &c.

MOROSINE.

Contre les amours en colere
 En vain on veut briser leurs traits.
 Philosophes , d'humeur sévere ,
 Y renoncez-vous pour jamais ?
 Voit-on une fille jolie ,
 La tête tourne au même instant ;
 Le Sage fait une folie ,
 Et c'est l'ouvrage d'un enfant.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

URSINUS.

Une Prude à mine discrète ,
 De son prochain médit tout haut ;

64 **GEORGET ET GEORGETTE.**

Mais tout bas la Dame en cachette
Chérit quelque léger défaut.
Quand l'Amour badine avec elle ,
C'est en grand secret pour son bien ,
Et plus d'une fois avec elle ,
Il a joué qu'on n'en sçait rien.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

LUCAS.

En ce siècle-ci l'innocence
Trouve à s'instruire heureusement.
Fillette, sans expérience ,
Est chose bien rare à présent.
Si l'on n'admettoit en ménage
Qu'une Georgette & qu'un Georget ,
Le Notaire auroit peu d'ouvrage ,
Et pourroit bien fermer tout net.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

LE SEIGNEUR , au Parterre.

Lorsque nous chantons la puissance
Du Dieu charmant qui fait aimer.
Quelquefois par votre présence ,
Messieurs , daignez nous animer.
Que votre bonté soit complete ,
Et nous prierons pour vous l'Amour
Qu'il engage quelque Georgette
À vous payer d'un doux retour.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

F I N.

La ruette, Jean Louis, 1731-1792.

LE GUY DE CHESNE,

OU

LA FESTE DES DRUIDES ;

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES ;

M E S L É E D' A R I E T T E S ,

Avec un Divertissement ;

Par M. DE JUNQUIERES le fils :

La Musique de M. DE LA RUETTE ;

Représentée pour la première fois par les Comédiens

Italiens Ordinaires du Roi , le Mercredi

26 Janvier 1763.

Le prix est de 24 sols.

La Musique se vend séparément 24 sols.



A P A R I S ;

Chez DUCHESNE , Libraire , rue Saint Jacques ;

au-dessous de la Fontaine Saint Benoît ,

au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

LE GRAND DRUIDE , M. Rochard.

ZÉLI, *Berger, Amant de Tyamie*, M. Clairval.

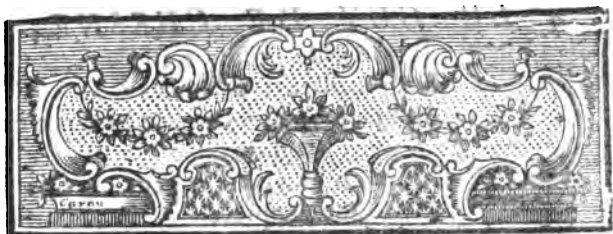
TYAMIE, *jeune Bergere* , M^{me}. de la Ruelle.

MACÉ , *vieille Bergere , aimant*
Zéli , M^{lle}. Desglands.

COLAS , *Payfan* , M. Cailleau.

Chœur de Druides. Chœurs d'Habitans.

La Scène est au Hameau.



LE GUY DE CHESNE, COMÉDIE.



*Le Théâtre représente les derrières d'un Hameau ,
dont on doit même appercevoir quelques cabanes.
La perspective du fond laissera voir les dehors
d'une Forêt. Sur un des côtés il y aura un petit
monticule de gazon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MACE, seule.

ARIETTE, notée n°. 1.

EN vain l'An qui se renouvelle ;
Semble m'avertir qu'il est tems
De ne plus songer aux amans :

A ij

4 LE GUY DE CHESNE;

Jamais fille profita-t-elle
De pareils avertissemens ?
Ah ! j'aime encor comme à quinze ans.

Mineur.

Mais rendons , s'il se peut , la fête
Qui s'apprête
Utile à mon amour.
Enlevons en ce jour ,
Sans retour ,
A Zéli l'objet qui l'engage.
Peut-être alors , à cet ingrat
Plairai-je davantage.
L'Amour à mon âge
N'est pas délicat.
En vain , &c.

Mais , il paroît ... quel trouble , hélas ! vient m'agiter !

Remettons-nous un peu de ce désordre extrême ;
Car je connois le perfide que j'aime ,
Il me feroit l'affront de n'en pas profiter.

SCENE II.

ZÉLI , MACÉ , *dans le fond.*

ZÉLI , *sans la voir.*

ARIETTE. Notée , n°. 2.

T Yamie ,
Chère amie ,

COMÉDIE.

Σ

Tu n'as pas devancé
Ton amant empressé.
Quand l'Alouette,
Au point du jour,
Fait hommage à l'Amour
De sa première chanfonnerte,
Chaque jour en ces lieux
Ma flamme est couronnée,
Par un sourire gracieux,
Qui rend Zéli joyeux,
Pour toute la journée.

Tyamie, &c.

Moitié pudeur,
Moitié plaisir,
Quand mon ardeur
La fait rougir;
Elle paroît plus belle
Que la rose nouvelle
Qui pare ces beaux lieux,
Et le papillon qui voltige,
Trompé par ce prestige,
Les confond toutes deux.

Tyamie,

Chère amie,

Tu n'as pas devancé
Ton amant empressé.

Elle vient. Dieux !... mais non, le charme cesse,
Et ce n'est que Macé... je la trouve sans cesse,
Cette vieille Bergère a toujours la fureur
D'aimer quelqu'un, c'est mon tour, par malheur.

A iij

6. LE GUY DE CHESNE,

MACÉ, *faisant l'étonnée.*

Encor Zéli ! mais , mais je crains fort qu'on ne
glose ,

Cela sent trop son rendez-vous :
Le hasard fait de plaisants coups !

ZÉLI.

Bon , le hasard ! il n'en est point la cause.
Je vous rencontre à chaque pas ;
Le hasard fait bien quelque chose ,
Mais il ne se répète pas.

MACÉ.

Ah ! le fripon ! il me devine.

ZÉLI.

Tout le village aussi : vous êtes si peu fine !

MACÉ.

L'Amour peut-il rester longtems contraint ?
Mais qu'en dit-il ce village ?

ZÉLI.

Il me plaint.

MACÉ.

Ah ! le cruel , comme il me traite !
Mais j'en sçais la raison vraiment ,
Ce jour est le dernier de l'An.
D'*A-guy l'an-neuf* on prépare la fête ,
Oh ! tu n'as pas le tems d'être galant ;
Déjà les Bergers qu'Amour mene ,
Brulent tous de chercher ce fameux Guy de chêne,
Que le Druide en pompe ira couper ce soir ;
Heureux ! qui le premier pourra l'apercevoir !

COMÉDIE.

7

A ton air inquiet je vois que tu t'apprêtes
A le chercher aussi. . . . Le petit éveillé !
Je gage qu'il le trouve. Il est vraiment taillé
Pour toutes sortes de conquêtes.

ZÉLI.

Moi ! je n'irai seulement point au bois.

MACÉ.

Tu n'iras point ! pourtant on fera choix
De la plus aimable Bergere ,
Et cette aimable, au moins, est le prix du vainqueur.

ZÉLI.

Mais, ferois-je sûr de lui plaire ?

MACÉ.

Qu'importe , de sa main tu seras possesseur.

ZÉLI.

Ah ! si donc. Moi je veux le cœur.

ARIETTE, notée n°. 3.

Qu'Amour nous donne
Une couronne ,
Tout nous rit. (bis.)
Que la fortune
Nous en donne une ,
Tout languit. (bis.)

En un mot ce prix-là ne sçauroit me toucher ,
(A part.)
Il en est un plus doux qu'ici je viens chercher.

A iv

3 LE GUY DE CHESNE;

M A C É.

Cette faveur est pour toi trop commune ?
Mais à la fête au moins tu prends quelqu'intérêt ?

Z É L I.

Oh ! oui je suivrai , sur la brune ,
Le grand Druide à la forêt ;
J'irai chanter le Guy , puisque par sa puissance
Dans la campagne il répand l'abondance ,
Mais c'est tout l'intérêt qu'à la fête je prends .

M A C É.

Et point du tout aux yeux charmans . . .

Z É L I.

A R I E T T E. Notée , n°. 4.

Non , non , il n'est qu'une Bergere ,
Dans le hameau qui m'ait sçu plaire ,
Pour posséder d'autres appas ,

Zéli ne feroit pas

Un pas.

M A C É.

Si j'étois le prix de la fête ?

Z É L I.

Tenez , cela n'est pas honnête.
Mais pour posséder vos appas ,

Zéli ne feroit pas

Un pas.

M A C É.

Mais si l'on nommoit Tyamie ?

Z É L I.

Ah ! Dieux ! je l'aime à la folie ;

COMEDIE.

Pour posséder ses doux appas ,
Je n'épargnerois pas
Mes pas.

MACÉ , *à part.*
Et pour moi pas un. Quelle audace !

ZÉLI , *vivement.*
Convenez qu'il n'est rien de si parfait ici.
Avez vous remarqué sa grace ? . . .
J'en vais tracer un portrait racourci ;
Je vous réponds que vous en ferez folle ,
Peut-être autant que j'en suis fou.
Elle a les yeux fripons d'un amour qui s'envole ,
Après avoir lâché son coup.
Son teint . . . c'est une fleur que toute sa figure.

MACÉ.
Traître , j'aurai raison de cette injure.

ZÉLI.
Eh ! quoi , Macé , vous prenez mal ceci ?
Vous êtes une fleur aussi ,
Mais cette fleur pour moi se pressa trop d'éclore.

MACÉ.
Je ne puis plus soutenir cet assaut.
ZÉLI.
Ma Belle est un soleil qui n'est qu'à son aurore ,
Et le vôtre . . . est déjà bien haut.

MACÉ.
ARIETTE.
Ah ! cet outrage
Est trop sanglant.
Ah ! crains ma rage ,
Petit serpent.

10 LE GUY DE CHESNE,

ZÉLI.

Dieux ! quel tapage !

Je suis tremblant.

Ah ! Macé , doucement ,

Zéli s'engage

A vous aimer bien tendrement ;

Mais attendez qu'il ait votre âge.

MACÉ.

Ah ! cet outrage , &c.

SCENE III.

ZÉLI.

ELLE est fâchée... Eh ! bien, tant mieux !
Comment veut-elle aussi qu'on l'aime ?

Elle est furieuse à l'extrême ,
Dame , il faut être bon , au moins , quand on est
vieux.



SCENE IV.
ZÉLI, TYAMIE.

ARIETTE.

TYAMIE, *qu'on ne voit pas.*

ZÉLI, Zéli!...

ZÉLI.

C'est ma Belle
Qui m'appelle.

TYAMIE.

Zéli, Zéli!

ZÉLI.

Oui, la voici.

(*On entend une clochette.*)

J'entends la sonnette
De son mouton chéri.

Douce clochette,
Tu m'annonces ma Brunette;

Douce clochette,
Que ton son à Zéli
Paroît joli!

TYAMIE, *toujours sans être vue.*

Zéli, Zéli;

12 **LE GUY DE CHESNE;**

Z É L I.

C'est ma Belle,
Qui m'appelle.

TY A M I E, *paroiſſant.*

Zéli, Zéli!

Ah! le voici.

(Zéli court à elle & l'embrasse.)

Prends , mon Zéli ; ce baiſer eſt pour toi ,
Et celui-ci . . . je le garde pour moi.

Z É L I.

Qu'ils ſont doux ! . . Ah ! partageons le troiſième
A préſent.

TY A M I E.

Oh ! non , non , pour s'aimer plus longtems ,
Il faut , dit-on , laiſſer deſirer les Amans.

Z É L I.

Va , mon ardeur fera toujours la même ,
Je t'aime encor comme le premier jour
Que je te vis dans la prairie.
Te ſouviens-il de ce jour , Tyamie ?

TY A M I E.

C'eſt l'époque de notre amour.
Je ne l'oublierai de ma vie.

A R I E T T E. Notée , n^o. 5.

Tu m'apperçus aſſiſe au bord de l'eau ,
Je me ſauvai , non pas vers le hameau.

COMÉDIE.

13

ENSEMBLE.

Je courus ,
Tu courus ,
Nous courûmes.

TYAMIE.

Tu m'attrapas , & devins amoureux ,
Qui fut alors attrappé de nous deux ?

ENSEMBLE.

Je le fus ,
Tu le fus ,
Nous le fûmes.

Second couplet.

ZÉLI.

De mon ardeur tu t'effarouchas peu ;
Imaginant que ce n'étoit qu'un jeu.

ENSEMBLE.

Je le crus ,
Tu le crus ,
Nous le crûmes.

TYAMIE.

Mais en voyant que c'étoit sérieux
Qui fut alors attrappé de nous deux ?

ENSEMBLE.

Je le fus ,
Tu le fus ,
Nous le fûmes.

14 LE GUY DE CHESNE,

ZÉLI.

Oui , de ce jour je devins ta conquête ;
J'en ai gravé la date à tous mes flageolets.

TYAMIE.

Et moi , Zéli , je le prends pour ma fête ,
Ainsi je veux avoir ce jour-là deux bouquers.

ZÉLI.

Mais à propos de fête , chere Amante ,
C'est aujourd'hui l'A-Guy-l'an-neuf ,
Chaque Berger, dit-on, pour le Guy se tourmente.
Eh ! bien , qu'ils courent tous , puisque le prix les
tente ,

Pour moi , je ne suis pas si neuf.
Tu m'aimes , pour mon cœur c'est un si grand
délice ,

Qu'Amour m'a dit d'en rester-là.

TYAMIE.

L'Amour aussi m'a dit cela ;
Car je t'ai fait de même un petit sacrifice.

Tu sçais comme il seroit flatteur
Pour une fille de mon âge
D'être destinée au Vainqueur.

Eh ! bien ; Zéli , contente de ton cœur ,

J'ai méprisé cet avantage.

Je passerois pourtant , si c'étoit moi ,

Pour la plus belle du village ,
Mais je ne veux le paroître qu'à toi.

ZÉLI, inquiet.

Ciel ! qu'as-tu dit !... quelle crainte subite !..
Tes appas ... le Druides ... oh ! ma chere Petite !

COMÉDIE. 17

TYAMIE.

Eh ! qu'est-ce donc... tu t'allarmes, Zéli ?
Mais je vais m'allarmer aussi ;
Car notre peine est mutuelle.

Z É L I.

Ah ! Tyamie , on nomme la plus belle. . .

A R I E T T E , notée n^o. 6.

Pour les graces que tu rassembles
Un Druide eut toujours des yeux :
Il voit chaque jour les Dieux ,
Et tu leur ressembles. [*fin.*]

Il te choisira ,
Crois-en mes allarmes ,
L'excès de tes charmes
Me perdra.

Pour les graces que tu rassembles, &c.

TYAMIE.

Quoi ! ce n'est que cela qui te chagrine tant ?
Mais tu m'as fait bien peur pourtant !

Z É L I.

Ah ! Tyamie . . .

TYAMIE.

Eh ! ta crainte est frivole.

Z É L I.

Ils te nommeront.

TYAMIE.

Non , crois m'en sur ma parole.

16 LE GUY DE CHESNE;

Z É L I.

Je te dis que si, moi : que viens-tu nous conter ?
Est-il quelqu'un qui puisse se vanter
D'avoir tes traits , ta grace naturelle ,
Ce sein , qui tant de fois fit palpiter le mien , ...
Va , j'ai donné mon cœur à la plus belle ,
Et je ne tremble pas pour rien.

T Y A M I E.

Bon ! c'est bien cela qui décide !
Tu ne sçais pas... Apprends que le Druide
Ne juge de nos agrémens
Que par le prix de nos présens.
Chaque fille , espérant avoir la préférence ,
S'empresse de porter le sien ,
Pour moi qui n'ai pas fait le mien. . .

Z É L I.

J'entends , tu n'as pas mis de poids dans la balance,
Et ce ne sera pas toi qui l'emportera.

Je suis au fait , voilà donc le mystère ,
Ce sont d'honnêtes gens que tous ces fripons-là.

[*On entend une trompette.*]

T Y A M I E.

Mais ne crains plus du tout , le choix vient de se
faire :

A son de trompe on va le publier.

Z É L I.

Oh ! ce son-là ne peut plus m'effrayer.

D U O.

On ne peut plus {^{me}_{te} désunir

De la Bergere {^{que j'adore.}_{qui t'adore.}

Livrons nos cœurs au doux plaisir,
Car le bonheur, tant qu'il peut fuir,
N'est pas bonheur encore.

SCENE V.

ZÉLI, TYAMIE, LE GRAND
DRUIDE, *Suivie du grand Druide.*

(*Les Druides tiennent des Trompes antiques
desquelles ils préludent, annonçant de
carrefours en carrefours la Bergere choisie.*)

ZÉLI, *aux Druides.*

DITES, dites toujours, vous sonnerez après.

LE GRAND DRUIDE.

Paix.

ZÉLI.

Ce n'est pas Tyamie ; au moins.

LE GRAND DRUIDE.

Paix.

B

18 LE GUY DE CHESNE.

Air : De Trompette.

Au son bruyant de ma Trompette ;
Bergers , cherchez le Guy sacré ,
Du prix qui vous est préparé ,
Votre ame sera fatistaire.
Déjà le signal est donné ,
J'ai sonné
La Trompette.

Z É L I , bas à Tyamie.

Je ne sçais , Tyamie , il a l'air bien perfide ;
Regarde , regarde les yeux.

TY A M I E , bas à Zéli.

Eh ! que crains-tu ?

LE GRAND DRUIDE.

De par les Dieux
Prêtez l'oreille au grand Druide....

Z É L I , bas à Tyamie.

La peur me prend*, cache bien tes appas.

LE GRAND DRUIDE.

Allez voir la Beauté qu'au Vainqueur on prépare,

C'est le Phénix de ces climats ,

Que l'hymen conduit dans ses bras ;

L'Oracle même à ce Vainqueur déclare

Qu'il peut former ces nœuds , sans craindre les
regrets.

Pareille femme est bien plus rare

Que n'est le Guy dans nos forêts.

(Les Bergers sortent.)

COMÉDIE.

19

ZÉLI, *bas.*

Ah ! Dieux ! c'est elle traits pour traits.

(*Bas à Tyamie.*)

Mais es-tu sûre aussi de ne pas être ?..

TYAMIE, *bas à Zéli.*

Oui, très-sûre.

ZÉLI, *à part.*

Pourtant j'ai là certain soupçon...

(*Au Druide.*)

Nommez donc enfin.

LE GRAND DRUIDE.

(*Appercevant Tyamie.*)

C'est... mais que vois-je paroître ?..

ZÉLI, *vivement.*

Rien, rien...

LE GRAND DRUIDE.

Mais la voici.

ZÉLI, *cachant Tyamie.*

Moi, je vous dis que non.

(*Il prend Zéli par le bras, & le fait passer derriere lui ; Zéli fait le tour d'un air inquiet, & va auprès de Tyamie.*)

LE GRAND DRUIDE.

ARIETTE.

Vous triomphez, heureuse Tyamie.

TYAMIE, *étonnée.*

Qui ! moi ?

B ij

LE GUY DE CHESNE,

LE GRAND DRUIDE.

Vos attraits sont vainqueurs ,
Et vous venez d'être choisie
A la pluralité des cœurs.

TYAMIE *inquiète.*

Comment, comment!...

ZÉLI, *désespéré.*

Ah! me voilà perdu!

TYAMIE.

Il dit que c'est moi, lui! l'ai-je bien entendu?...

(*Au grand Druide.*)

Eh! ne m'effrayez pas, est-ce bien moi qu'on nomme?

LE GRAND DRUIDE, *gravement.*

C'est vous. Adieu, Bergere... Adieu, jeune homme.

(*Il veut sortir, on l'arrête.*)

TRIO.

ZÉLI.

LE GRAND DRUIDE.

Ah! ne nommez pas Tyamie.

Non, non, non, Tyamie,

TYAMIE.

Par les Dieux est choisie.

Ayez pitié de Tyamie,

Plus d'Amant,

Ne l'ôtez pas à son Amant.

Plus d'Amant.

ZÉLI.

Les Dieux cruels l'ont-ils
choisie,

TYAMIE.

Les Dieux ne l'auroient pas
choisie,

Pour faire { mon } tourment.
son

Fin.

COMÉDIE.

21

ZÉLI, TYAMIE.

Fatale solemnité

Qui rompt de si belles chaînes !

LE GRAND DRUIDE.

C'est par elle que dans nos plaines
Regnera la fertilité.

ZÉLI, TYAMIE.

Eh ! que m'importe l'abondance ,
Quand on s'oppose à nos transports ?

Sans { elle } j'aurois des trésors ,
Zéli

Que je serois dans l'indigence.

ZÉLI

LE GRAND DRUIDE.

Ah ! ne nommez pas Tyamie. Non, non, non, Tyamie,

TYAMIE.

&c.

Ayez pitié de Tyamie.

Da capo.

LE GRAND DRUIDE.

Mais, Berger, fais ce qu'il convient,
Trouve le Guy, ta Belle en est la récompense.

ZÉLI.

Oui, mais si quelqu'un me prévient.

LE GRAND DRUIDE.

Elle est à lui.

ZÉLI.

La belle avance !

TYAMIE, *vivement.*

Zéli, Zéli, je ne te quitte pas...

(*Au grand Druid.*)

Hélas ! Seigneur, voyez notre embarras.

B iiij

22 LE GUY DE CHESNE;

ARIETTE, notée n°. 7.

J'ai deux chevreaux , Druide sage ;
Qui n'ont pas encore deux mois ;
Je les menois au paturage
Hier pour la première fois....

Z É L I.

J'ai mon Haut-bois , Druide sage ;
Oh ! c'est la perle des Haut-bois ;
D'un Amant s'il peint le langage ,
L'Amour soupire sous les doigts...

E N S E M B L E.

Tenez , je vous en fais hommage ,
Si vous faites changer ce choix.

LE GRAND DRUIDE.

Non , non , il n'est plus tems de changer les destins ;
Les Dieux ont décidé des vôtres.

Z É L I.

Mon Haut-bois.....

T Y A M I E.

Mes Chevreaux...

LE GRAND DRUIDE.

Tous vos efforts sont vains.

(*A part.*)

Pour la nommer j'en ai bien reçu d'autres.

(*Il sort en donnant de la Trompette.*)



SCENE VI.

ZÉLI, TYAMIE.

TYAMIE, *piquée.*

JE n'ai jamais rien connu sous le Ciel
De si dur que ce vieux Mortel.

ZÉLI.

Il a pourtant senti le prix de tous tes charmes,
Je l'avois bien prédit. Ah ! mortelles allarmes !
Tous nos Bergers, qui sçauront que c'est toi,
Prétendront mériter si belle récompense ;
Et ce n'est pas l'Amour qui la dispense,
Ils l'obtiendront plutôt que moi.

TYAMIE.

Mais que sçais-tu , Zéli ? fais-en l'épreuve !
Cherche le Guy , toi.

ZÉLI.

Bon ! ils vont tous y courir.

TYAMIE.

Va toujours ; il me vient une idée assez neuve.
Tu sçais que sans me voir ils ne peuvent partir ;
Et je sçaurai si bien les retenir ,
Que tu prendras sur eux bien de l'avance.

ZÉLI.

Tu me charmes , adieu ; je pars en diligence. . .

(On voit voltiger une grive.)

24 LE GUY DE CHESNE,

Tiens , tiens , ma Bergere , un oiseau...
Eh ! mais , c'est une grive... Ah ! quel bonheur l'a-
mene ?

Du Guy , comme tu sçais , elles aiment la graine.
Si celle-ci , par un bonheur nouveau ,
M'y conduiroit , quelle seroit ma joye !

TYAMIE.

Ah ! suis-la , mon ami , c'est l'amour qui l'envoie.

ZÉLI.

Oui , je la suis , retiens donc en ces lieux
Mes rivaux , par des amusettes ,
De petits jeux , des chanfonnettes ;
Mais mieux encor par tes beaux yeux...
Elle part , je te quitte... ô Ciel ! qu'elle est
pressée ! (*Il sort.*)

TYAMIE.

Tôt , tôt , j'entends quelqu'un... Bon ! Macé !
quel malheur !

Elle a toujours un air grondeur ,
Et contre moi sans cesse est courroucée ;
Oh ! je m'en vais être peu caressée.



SCÈNE VII.

TYAMIE, MACÉ.

MACÉ, *sans la voir.*

MON stratagème est en bon train,
J'ai fait donner la pomme à ma rivale,
Ils ont tous pour ce prix une fureur égale....
Tu pourras bien, ingrat, courir en vain.

TYAMIE, *à part.*

Cachons-lui que Zéli,...

MACÉ, *l'apercevant.*

Voilà donc ce visage

Qui remporte le prix ?...

TYAMIE.

Hélas ! oui, dont j'enrage.

MACÉ,

Tous vos appas, au moins, n'auroient pas ce crédit
Sans moi.

TYAMIE.

C'est vous ?

MACÉ.

Oui.

TYAMIE.

Le mauvais esprit !

26 LE GUY DE CHESNE,

MACÉ.

C'est par moi qu'au Vainqueur vous êtes destinée ;
Mais je n'ai réussi qu'à force de présens ;
Car moins on le mérite , & plus les frais sont
grands ;

Aussi m'avez-vous ruinée.

TYAMIE.

Hélas ! Macé , que vous en revient-il ?

MACÉ.

Oh ! vous l'allez sçavoir , le tour est fort subtil.
J'aime Zéli d'une ardeur peu commune.

TYAMIE.

Comment ! vous , vous aimez Zéli ?

MACÉ.

Affurément.

TYAMIE.

Nous sommes deux ainsi ;
Mais lui , Macé , n'en aime qu'une.

MACÉ.

Ajoutez donc que c'est vous ; mais bientôt..

TYAMIE.

Ah ! vous aimez Zéli ! . . ne me dites plus mot ,
Votre espoir est qu'un autre le prévienne ,
Et qu'il me perde aujourd'hui sans retour ,
Je fais obstacle à votre amour.

MACÉ.

Oui , justement , j'aime que l'on comprenne.

(*A part.*)

TYAMIE.

Tâchons à notre tour de lui tendre un panneau.

COMÉDIE.

27

(*Haut.*)

Tout vous succède , hélas ! Zéli sans défiance ,
Et regardant la fêre avec indifférence ,
Est dans les champs à garder son troupeau.

MACE' , *vivement.*

Il est aux champs ! (*A part.*) l'heureuse circonstance !

Profitions de son imprudence ,
Et des Bergers , hâtons , s'il se peut , le départ.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

TYAMIE , *seule.*

AH ! vous aimez Zéli ! cher Amant , cours
sans cesse ,
Trouve le Guy , qu'ils arrivent trop tard ,
Et qu'elle en soit pour sa tendresse.

ARIETTE , notée à la fin.

Amour , Amour , entends ma voix ,
A mon Berger sois favorable ;
Tu le dois , il est trop aimable ,
Pour n'être pas heureux au bois. *Fin.*

Fais voir ton flambeau sur le Chêne
Où croît ce Rameau désiré ,
Que par ce fanal éclairé

23 LE GUY DE CHESNE,

Zéli le découvre sans peine.

Amour , amour , entends ma voix , &c.

(*On entend du bruit.*)

Quel bruit!.. Eh ! quoi, déjà les Bergers vont partir!
Ils le rattrapperont ! .. Ah ! Dieux ! que j'appréhende !

Essayons de les retenir

Fort bien. Colas mene la bande ,

Avec ce nigaud-là je pourrai réussir.

S C E N E X.

TYAMIE , COLAS , BERGERS.

COLAS , *arrêtant un Berger qui veut passer devant lui.*

A R I E T T E.

OU vas-tu donc , pécore ?
Ça n'sçait pas vivre encore ,
Quel esprit rond !
Reste à ta place.
Il faut que l'premier passe
Avant l'second.

Respecte-moi , Rustaut , j'suis ton ambassadeur.
(*D'un air affairé.*)

Ne v'nez pas , vous.. si , v'nez , donnez-moi cette couronne . . .

Attendez là , tenez-vous.. quel fardeau qu'la grandeur !

COMÉDIE.

TYAMIE , à part.

Zéli , zéli , reviens.

COLAS , à part.

La gentille personne !
Aux Druides, morguenne, un tel choix fait honneur.
Ah ! ça ; disons d'abord ce que j'sçavons par cœur.

(*Il la couronne.*)

ARIETTE. Notée , n^o. 8.

Vous voilà Reine
Par cett' couronne-là.
En attendant que le Roi vienne ,
Amusez-vous toujours de ça.
Vous avez du bonheur , Bergere ,
Mais vous l'méritez bien ;
Morgué , quand on sçait plaire
On n'doit manquer de rien.

TYAMIE.

Vraiment , Colas , c'est bien galant.

COLAS.

Mais c'est qu'c'est vrai , sincerement ;
Car moi , c'est toujours l'cœur qui fait parler la
langue ;

La preuve d'ça , c'est qu'j'ai fait un' harangue !

TYAMIE.

Une harangue ! ah ! que j'aime cela !

COLAS.

Vous êtes la premiere ; eh ! bien , tenez , la v'là.

36 LE GUY DE CHESNE;

A R I E T T E.

Comme un moulin à vent

Qui tourne

En tournant. . .

Et se détourne

En détournant. . .

Ouais! . . . je n'sçais plus comment

Cela s'enfourne;

Mais toujours ça dit à la fin

Qu'ous êtes l'vent & nous l'moulin.

(Pendant cette Ariette que Tyamie n'écoute pas ;
elle a monté sur une hauteur pour tâcher de
découvrir si Zéli ne revenoit pas.)

T Y A M I E , tristement.

Zéli ne revient point! . . .

C O L A S.

Oh ! ça ,

Comm' j'avons tous à cœur d'être ce moulin-là ;

J'allons partir:

T Y A M I E , sortant de sa rêverie.

Colas, qu'est-ce donc qui te presse ?

(A part.)

Attends. Pour l'arrêter, feignons quelque tendresse.

(Haut.) Je m'ennuierai , si tu t'en vas.

C O L A S , ricannant.

Ah ! ah ! la pauvre enfant !

T Y A M I E.

Colas , ta voix m'enchanté.

Tiens , veux-tu voir aussi comme je chante ?

Si la mienne , à son tour , pouvoit toucher Colas !

COMÉDIE.

31

COLAS , *transporté.*

Oh ! je gagerions bien qu'alle n'y manquera pas.

(*A part.*)

Alle m'aime , morgué , que c'est une merveille !

TYAMIE ,

Eh ! bien , je vais chanter un petit air ;

C'est un avis aux gens de mer ,

Profites-en.

COLAS.

Oui , oui , j'allons prêter l'oreille.

TYAMIE , *à part.*

Amusons-nous à ses dépens.

Mais , Zéli , seras-tu longtems !

ARIETTE , notée n°. 9.

Vous qui sous l'amoureuse étoile ,

Voulez des flots tenter le sort ;

Mettez promptement à la voile ,

Et ne vous arrêtez qu'au port.

Des Syrenes enchanteresses

Surtout n'écoutez point les chants.

Leurs accens ,

Leurs caresses

Sont des écueils plus dangereux

Que les vents furieux.

Vous , &c.

COLAS.

C'est vrai , les lambineux ne gagnont jamais rien.

Mais c'est vous qu'êtes un' Syrene.

La gentille chanson !

32 LE GUY DE CHESNE;

TYAMIE.

Allons chante la tienne

A présent.

COLAS.

Ah ! je le veux bien.

(*Il chante.*)

Dessus le pont de pierre,

M'en allant promener. . .

(*Il s'interrompt.*)

Pardi, pardi ; j'n'y pensois plus... & ç'Guy !..

TYAMIE.

(*A part.*)

Bon ! bon ! demeure. Ah ! Dieux, que Zeli tarde !

COLAS.

Oui-dà, faut commencer par lui.

On oublie tout, morgué, quand on vous r'garde.

TYAMIE.

Chante.

COLAS.

J'allons l'trouver, puis j'vous épouserons ;
Et tout not' faoul après je chanterons.

TYAMIE.

Oui-dà, oui-dà ! je m'en méfie. . .

Colas, Colas, mon cher Colas,

Quoi ! tu laisses-là Tyamie !

COLAS.

Morgué, ça m'fâche assez de quitter vos appas.

(*Il veut sortir.*)

TYAMIE

COMÉDIE.

33

TYAMIE, *faisant l'effrayée.*

ARIETTE.

Ah ! ciel ! je vois un loup.
Il va me manger tout d'un coup...

COLAS.

Où ? où ?

TYAMIE.

Il est dans ce buisson ;

Ah ! le glouton !

Ah ! le fripon !

Chasse-le donc. [bis.]

COLAS, *souillant avec son bâton
dans le buisson.*

Hou ! hou !

Monfieu l'loup.

Hou ! hou !

[Il parle.]

Gna rien , morgué , c'est quelqu'vartige.

TYAMIE.

[A part.]

[Haut.]

Il ne vient point. Cherche, il est là, te dis-je...

Il est dans ce buisson ;

Ah ! le fripon !

Ah ! le glouton !

Chasse le donc. [bis.]

COLAS, *enfonçant son chapeau.*

Oh ! bien , morgué , qu'il sorte , je l'attends.

TYAMIE, *apercevant Macé.*

Ah ! je suis perdue.

C

SCENE XI.

TYAMIE, COLAS, MACÉ.

MACÉ.

O H ! la petite rusée !
Son amant , dit-elle , est aux champs !
Mais par bonheur je suis désabusée.

TYAMIE.

Elle sçait ... hélas ! . .

COLAS , à *Macé*.

Chut !

MACÉ , à *Colas*.

Que fais-tu là , nigaud ?

Le tems presse.

COLAS.

Paix donc ! ne criez pas si haut ,
Vous me l'ferez manquer.

MACÉ.

Eh ! que veux-tu nous dire ?
Quoi ! sur un buisson ! quel délire !

TYAMIE , à *part*.

Ils ne s'entendent pas. Bon ! c'est toujours du tems...

COLAS.

Quand on vous dit qu'il est là d'dans ? . . .

COMÉDIE.

35

MACÉ.

Comment !..

COLAS.

N'avancez pas, morgué, qu'il ne vous morde.

MACÉ.

Mais, qu'est-ce que c'est donc ?

COLAS.

Un loup.

MACÉ, *effrayée.*

Miséricorde !

COLAS.

N'faudroit-il pas laisser manger cert' belle enfant
Par un gros vilain Loup, elle qui m'aime tant !

MACÉ.

Ne vois-tu pas, hutor, qu'elle t'occupe
Pour donner le tems à ... ? va, tu n'es qu'une dupe ;
Cours vite au bois.

COLAS.

Moi, dupe ! oh ! je n'en croyons rien.
Alle dit que je chantons bien.

MACÉ, *le pousfant.*

Eh ! va donc, maudire pécore !
Zéli depuis une heure est à chercher le Guy.

COLAS.

Ah ! que c'est traître !

TYAMIE, *à part.*

Helas ! rien ne paroît encore ,

[*Haut.*]

Ils le joindront... Macé, je vous trouve aujourd'hui

Cij

36 LE GUY DE CHESNE;

Un teint de rose , en conscience ;
Et celle-ci sur votre sein
Semble en pays de connoissance.
Qu'en penfes-tu , Colas ?

MACÉ.

Oh ! je vois ton dessein.

[*A Colas.*]

On ne m'attrape pas , moi. Pars en diligence.

TYAMIE , *à part.*

Dieux ! il s'en va , je n'ai plus d'espérance.

SCENE XII.

TYAMIE , MACÉ , COLAS , ZÉLI.

ZÉLI , *qu'on ne voit point.*

AIR.

VICTOIRE , victoire ! ..
TOUS TROIS , *surpris.*

Il a trouvé le Guy !

TYAMIE.

Quelle gloire !

MACÉ.

Quel déboire !

COLAS.

J'en suis ébahi.

ZÉLI , *paraissant au bord de la coulisse.*

Victoire , victoire.

COMÉDIE.

87

TYAMIE , à Macé , ironiquement.

Ah ! vous aimez zéli ! ... Mais je vous le pardonne.

[*A Colas.*]

Tiens , nigaud , voilà ta couronne.

[*Elle la lui jette au nez , & court du côté où l'on entend Zéli qui paroît.*]

COLAS.

Voilà bien le plus chien des tours ! ...

Le sexe féminin est bien traître , toujours !

MACÉ , en fureur.

ARIETTE.

Mon désespoir

Ne se peut concevoir.

La rage dont mon cœur pétille...

Perdre en même-tems

Zéli , mes présens ,

Et puis rester fille !...

Mon désespoir

Ne se peut concevoir.

Mais non , il ne fera pas dit. . .

Colas , il faut que tu m'épouses ;

Où je vais t'étrangler dans mes fureurs jalouses.

COLAS , s'enfuyant.

Nanin , nanin.

MACÉ , le poursuivant.

Arrête , ah ! payfan maudit !

C ii j

SCENE XII. & dernière.

TYAMI, ZÉLI.

TYAMIE, *vivement.*

COMMENT, tu l'as trouvé!... ma joie...
ah! qu'elle est vive!...
Ah! Zéli...!

ZÉLI, *lui baissant la main.*

Tyamie!... ah! la charmante grive!

TYAMIE, *vivement.*

Dieux! elle a conduit mon Berger!
Elle vivra toujours dans mon verger.

ZÉLI.

Déjà pour mon mon bonheur au hameau tout
s'apprête;

Le grand Druide, armé de la faucille d'or,
N'attend que moi pour commencer la fête.

TYAMIE.

Ah! ah! que Macé vienne encor
Nous disputer notre conquête.

D U O.

TYAMIE.

ZÉLI.

Oui mon cher Zéli

Oui, ton cher Zéli

Sera mon mari;

Sera ton mari;

Oui, oui,

Oui, oui,

Sera mon mari.

Sera ton mari.

ENSEMBLE.

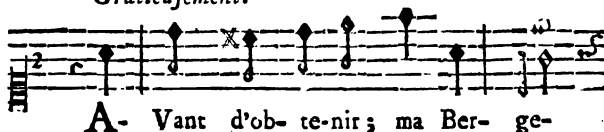
Que jamais notre ardeur ne cesse ,
 Quand l'hymen aura nos sermens :
 Soyons époux , pour nous aimer longtems ,
 Soyons amans pour la tendresse.

Oui, mon cher Zéli, &c. Qui, ton cher Zéli, &c.

VAUDEVILLE.

TYAMIE.

Gratieuſement.



40 LE GUY DE CHESNE,



Z É L I.

Quand mon berger ira se rendre
 Dans la prairie au point du jour,
 L'ennui qui viendra me surprendre,
 Me rendra plus doux son retour.
 En amour quelque peine
 Ne gêne rien ;
 Un peu de gêne
 Fait mieux sentir le bien.

COLAS.

T'nez , morgué , malgré votre outrage ,
 J'veulons vous donnez un avis ;
 Apprends , Zéli , que le ménage
 Est la source d'tous les soucis.
 (*Regardant Tyamie.*)
 Mais pour vous quelque peine
 Ne gêne rien ;
 Un peu de gêne
 F'ra mieux sentir le bien.

COMÉDIE.

41

TYAMIE, *au Parterre.*

Du jeune Auteur de cet ouvrage,
Messieurs, encouragez l'effort ;
Le rameau d'un heureux présage
Ne nous flatte-t-il pas à tort ?
Sans vous le Guy de Chêne
Ne pourra rien.
Qu'il vous ramene ,
C'est pour nous le vrai bien.

DIVERTISSEMENT.

LE Théâtre représente l'endroit le plus épais de la forêt. Au milieu paroît le Chêne sur lequel on doit couper le Guy sacré. Au pied est un petit autel de gazon , & des deux côtés des degrés aussi de gazon ; des groupes de Bergers & de Bergeres remplissent le fond , & s'étendent sur les aîles.

Marche de Druides , portant les choses nécessaires à la cérémonie , comme la faucille d'or , & le voile qui doit recevoir le Guy. Le grand Druide ferme la marche , ayant à ses côtés Zéli & Tyamie. Les Druides se rangent autour du Chêne dans un profond silence. Le grand Druide au milieu du Théâtre unit Zéli & Tyamie au son d'une musique douce & majestueuse ; après quoi , prêt à couper le Guy , il chante l'air suivant avec gravité.



LE GUY DE CHESNE;

AIR.

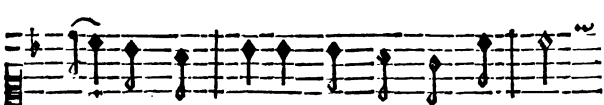
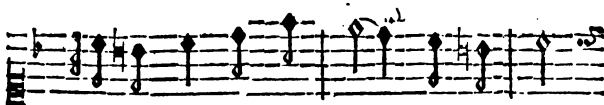
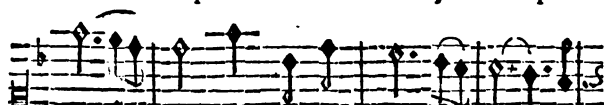
Peuple, lève les yeux sur ce rameau divin ;
 De lui dépend le sort de cette année ,
 Puisse-t-elle être fortunée. . . .
 (Il se penche sur le chêne.)

Mais tremble — car l'instar décide ton destin.

Quart Drame. — Le voile dessous le Chêne ;
 le frotte d'un air de Guy , & le laisse tomber
 dans le vif. J. se penche en suite , prend le Guy , &
 le montre au peuple , comme le garant du bonheur
 de l'année. — Pour cette année ; il le pose ensuite
 au dessus d'un arbre exprime sa joie par des dan-
 ses avec le peuple.

Air Pour la page 27.





44 LE GUY DE CHESNE.



FIN.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Guy de Chêne*, & je crois que le Public trouvera cette Comédie écrite avec esprit, & la jugera digne du succès qu'elle a eu sur la Scene. A Paris ce 5 Février 1763. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Théâtre François & Italien.

Catalogue des Pièces des Comédies Française & Italienne, Parodies & Opera Comiques qui se vendent détachés.

Du Théâtre François.

DE M. DE VOLTAIRE

OEdipe, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Tragédie
L'Indiscret, Comédie
Brutus, Tragédie
Zaïre, Tragédie
Alzire, Tragédie
L'Enfant Prodigue, Comédie
Mahomet, Tragédie
Mérope, Tragédie
La Mort de César, Tragédie
Nanine, Comédie
Oreste, Tragédie
Sémiramis, Tragédie
Rome sauvée, Tragédie
Le Duc de Foix, Tragédie
L'Orphelin de la Chine, Tragédie
Samson, Opera
La Prude, Comédie
Zulime, Tragédie
Le Caffé, ou l'Ecoffoisie, Comédie
Tancrède, Tragédie

DE M. COLARDEAU

Astorbé, Tragédie
Renaud à Armide, Héroïde
Caliste, Tragédie
Du Théâtre François in-12. de M.
de M. RIVAUD
Le Pere prudent & équitable
Annibal, Tragédie
Le Dénouement imprévu
L'Isle de la Raïson
La surprise de l'Amour, des François
La Réunion des Amours
Les Sermons indiscrets
Le Petit-Maitre corrigé
Le Legs, Comédie
Le Préjugé vaincu
La Dispute

Théâtre Italien du même Auteur

Le Triomphe de Plutus
Le Triomphe de l'Amour
La Méprise
La Mere confidente
L'Ecole des Meres
L'Heureux stratagème
Les fausses Confidences
La Joye imprévue
Les Sinceres
L'Epreuve

Du Théâtre François in-8°. de M. *de BOISSY*

L'Amant de la femme
L'Impatient
Le Babillard
Admète & Alceste, Tragédie
L. François à Londres
L'Impertinent malgré lui

Le Ratinage.
Les deux Nicces
Le pouvoir de la Sympathie
Les Dehors trompeurs
L'embarras du Choix
L'Epoux par supercherie
La Fête d'Auteuil
Le Sage étourdi
Le Medecin par'occasion
La Folie du jour

Théâtre Italien du même Auteur

Le Triomphe de l'Intérêt
Le Je-ne-lais-quoi
La Critique
La Vie est un songe
Les Etrennes, ou la Bagatelle
La surprise de la Haine
L'Apologie du Siecle
Les billets doux
Les amours anonymes
Le Comte de Nully
La quatre Etoiles
Le Rival favorable
Les Talens à la mode
Cantatille des Talens à la Mode
Le Mari Garçon
Pamela en France
Le Plagiaire, avec la Musique
Le Retour de la Paix, Comédie
Le Prix du Silence, Comédie
La Frivolité, avec la Musique
Théâtre François in-12. de M.

P I R O N

L'Ecole des Peres, Comédie
Calisthène, Tragédie
Les Courses de Tempé, Pastorale
Gustave, Tragédie
La Métromanie, Comédie
Fernand Cortès, Tragédie
De M. de SAINT-FOIX
Les parfaits Amans, Comédie
Alceste, Divertissement
Les Hommes, Comédie-Ballet
Les Veuves, Comédie
La Colonie, Comédie
Le Financier, Comédie

*De M. de V****

Les Mariages assortis, Comédie
La Coquette fixée, Comédie
Le Réveil de Thalie, Comédie
L'Ecole du Monde, Comédie
Le Retour de l'Ombre de Moliere, C.
La Faute Prévention, Comédie
La jeune Grecque, Comédie
De M. DE L'ANOUÉ
Le Retour de Mars, Comédie.
Mahomet, Tragédie.
La Coquette corrigée, Comédie

De M. DUCHE'

Abfalon, Tragédie sainte
Fébora, Tragédie sainte
Jonathas, Tragédie sainte.

De M. FAGAN

Le Rendez-vous, Comédie
La Grondeuse, Comédie
La Pupille, Comédie
L'Amiré Rivale, Comédie
L'Etourderie, Comédie
Les Originaux, Comédie
Le Mari sans le ſçavoir
L'Iſle des Talens
La Fermière.

De POISSON fils

Le Procureur Arbitre, Comédie
La Boîte de Pandore, Comédie
Alcibiade, comédie
L'Impromptu de Campagne, com.
Le Reveil d'Epiménide, comédie
Le Mariage par Lettre de change, C.
Les Ruses d'Amour, comédie
L'Amour ſecrèt, comédie
L'Amour Muſicien, comédie
L'Actrice nouvelle, comédie.

De M. PESSELIER, in-8°

La Maſcarade du Parnaiſe
L'Ecole du tems
Eſope au Parnaiſe
Etrennes d'une jeune Muſe
Le Songe de Cydalife

De M. GUYOT DE MERVILLE, in-8°

Les Impromptus de l'Amour
Les Maſcarades Amoureuſes
Le Dédit inutile
Les Dieux travestis

De M. A VIſſE, in-8°

La Gouvernante
Le Valet embarrasſé

De M. DE LA GRANGE, in-8°

L'Accommodement imprévu
Le Rajeuniſſement inutile
Le Déguilement
Les Contre-Tems
L'Italien marié à Paris, Comédie
L'Ecoſaiſe

**De M. M. ROMAGNESI &
RICCOBONI**

Les Ennuis du Carnaval, Comédie
Achille & Dédonie, Parodie
Les Sauvages, Parodie
Les Fées, Comédie
Les Gaulois, Parodie
La Fille arbitre, Comédie

**Pièces détachées du Théâtre François,
in-8°**

L E Marnique, Comédie
Ancoine & Cleopâtre, Tragédie
La double Exquivaſſance
Alexandre, Tragédie
Adam & Eve, Tragédie
Benjamin, Tragédie
Amalanc, Tragédie
Rajazer V. Empereur des Turcs, Trag.
L'Île deſerte, Comédie

Du Théâtre françois, in-12

Les Souhais, comédie

Venda, Reine de Pologne, Tragédie

Le Plaiſir. Comédie avec la Muſique
Le Sor toujours Sor, Comédie
Califte, ou la belle Pénitente, Trag.
Cénie, pièce Dramatique
La Fille d'Aſiſide, 1759
Le Valet Maître, comédie
Varon, Tragédie

La Mécemplychoſe, comédie

Les Engagemens indifcrets

Les Adieux du Goût, comédie

Les Tuteurs, comédie

La Foie & l'Amour, comédie

Métop., Tragédie

L'Avocat Patelin, comédie

L'Opiniâtre, comédie

Les Vapeurs, comédie

La Goutte de Village, comédie

Iphigénie en Tauride, Tragédie

La Mécencté, Parodie d'Aſtarbé

Hypermeſtre, Tragédie

Zulca, Tragédie

Le Philoſophe comédie

Le Rival par reſemblance

Titus, Tragédie

Zelmire, Tragédie

Dupus & Deſonais, comédie

Du Théâtre Italien, in-8°

L'Ecole de la Raifon, Comédie

Le Miroir, comédie

Le Bacha de Smirne, comédie

L'Année Mercilleuſe, comédie

La mort de Bucephale.

Les Femmes, Comédie Ballet

Le Deuil Anglois, comédie.

Parodies du Théâtre Italien, in-8°

Cybele amoureuse, Parodie

La petite Maifon, Parodie

Brioché, Parodie

Les Jumeaux, Parodie

L'Amant déguillé, Parodie

Le Prix des Talens, Parodie

La Pipée, avec les Attiettes

Muſique de la Pipée

La Sybille, Parodie

Le Carnaval d'Eté, Parodie

La Servante Maîtreſſe, comédie.

Sancho Pança, Opera bouffon

Le Guy de Chêne, Comédie

La Bagarre, Opera Bouffon

Du Théâtre Italien, in-12

La Partie de Campagne, comédie

L'Amant Auteur & Valet

La Gageure, comédie

Les Petits-Maîtres, comédie

Le Provincial à Paris, comédie

La Feinte Hippocréte, comédie

La Faufſe incoſtance, comédie.

Le Retour du Goût, comédie.

Les Lacédémoniennes, comédie

Le Prix de la Beauté

La Campagne, comédie

L'Épouſe ſuivante, comédie

Les Fêtes Pariſiennes, comédie

La Parodie d'Hypermeſtre

La Nouvelle Troupe, comédie

L'Ecoſaiſe, en vers, comédie

Suite des Comédies François & Italienne , Parodies & Opéra-Comiques , qui se vendent détachés.

De M. FAVART , avec la Musique du Théâtre Italien.

Hippolite & Aricie
 Les Amans inquiets
 Les Indes dansantes
 Musique des Indes dansantes
 Les Amours champêtres
 Fanfale, Parodie
 La Coquette trompée , Comédie
 Tircis & Doristhée
 Baiocco , Parodie
 Raton & Rosette
 Musique de Raton & Rosette
 Zéphyre & Fleurette
 La Bohémienne , comédie
 La Musique de la Bohém. 2 Parties
 Ninette à la Cour, Comédie
 La Musique de Ninette , 4 parties
 Les Chinois , comédie
 La Musique des Chinois
 La Nôce interrompue
 La soirée des Boulevards
 La Musique de la soirée
 Supplément à la Soirée
 Petrine , Parodie de Proserpine
 Soliman second , Comédie
 Ariettes de Soliman second
 Les Amours de Bastien & Bastienne
 La Fête d'Amour, comédie
 Les Enforcés, ou Jeannot & Jeann.
 La Fille mal gardée, Parodie
 Musique de la Fille mal gardée
 La Fortune au Village
 Annette & Lubin, Comédie
 Musique des Nymphes de Diane
 Musique d'Acajou.
 Cythere assiégé, Opera comique.
 Musique de Cythere assiégé.
 Moulinet premier
 La Servante justifiée , Opera com.
 La Chercheuse d'Esprit
 Le prix de Cythere.
 Dom Quichotte , Opera
 Le Coq du Village
 Les Barreliers de S. Cloud, Op. com.
 La Coquette sans le savoir, Op. c.
 Acajou , Opera Comique.
 Amours Grivois , Opera comique.
 L'Amour au Village, Opera com.
 Thésée , Parodie.
 Le Bal de Strasbourg.
 Les jeunes Mariés , Opera comique
 L'Amour impromptu , Parodie
 Les Nymphes de Diane , Op. com.
 Le Mariage par écalade , Op. com.
 La Réputation interrompue , Op. C.

La Parodie au Parnasse, Opera com
 Le Retour de l'Opera comique
 Départ de l'Opera-comique
 La Ressource des Théâtres
 Le Bal Bourgeois , Opera comique
De M. V A D E , avec les airs notés
 La Fileuse , Parodie
 Le Poirier , Opera comique
 Le Bouquet du Roi
 Le Suffisant
 Les Troqueurs & le Rien , Parodies
 Airs choisis des Troqueurs
 Le Trompeur trompé
 Il étoit tems, Parodie
 La nouvelle Bastienne
 Les Troyennes de Champagne
 Jérôme & Fanchonnette , Parodie
 Le Confident heureux
 Follette ou l'Enfant gâté
 Nicaise , Opera comique
 Les Racoleurs , Opera comique
 L'Impromptu du cœur
 Le mauvais plaisant , Opera com
 La Canadienne , comédie
 La Pipe cassée, Poème
 Les Bouquets Poissards
 Les Lettres de la Grenouillère
 Le Tome quatrième , contenant les
 Amans constants jusqu'au trépas,
 des Fables & Contes
 Le Recueil de Chançons avec la Mu-
 sique
 La Veuve indécise , Parodie
De M. ANSEAUME
 Le Monde renversé
 Bertholde à la Ville, avec les Ariettes
 Le Chinois poli en France
 Les Amans trompés , Opera com
 La fausse Aventuriere
 Le Peintre amoureux de son Modele
 Le Docteur Sangrado , Opera com.
 Le Medecin d'Amour
 Les Ariettes du Medecin d'Amour
 Cendrillon , Opera comique
 L'Ivrogne corrigé, Opera comique
 Ariettes de l'Ivrogne corrigé
 Le Maître d'Ecole , Opera comique
 Le Procès des Ariettes , Op. Com.
 Le Milicien , Comédie
*Suite des Opéra-Comiques de
 differens Auteurs*
 Le Devin de village , Opera.
 Le Retour favorable.
 La Rose ou les Fêtes de l'Hymen

